

ANCIEN  
THÉÂTRE FRANÇOIS

ou

*Collection des ouvrages dramatiques  
les plus remarquables  
depuis les Mystères jusqu'à Corneille*

*Publié avec des notes et éclaircissements*

par

VIOLLET LE DUC

TOME IV

---

Librairie Plon  
1855



ANCIEN  
THÉÂTRE FRANÇOIS







## INTRODUCTION AU IV<sup>e</sup> VOLUME.

---

### RENAISSANCE.

**T**out le monde connoît et même possède les œuvres de Corneille, Racine, Voltaire, de Molière, Regnard, Dancourt; mais très peu de personnes ont dans leur bibliothèque, ou connoissent seulement de nom, les auteurs antérieurs à cette élite des écrivains dramatiques.

Cependant, indépendamment de l'intérêt littéraire, et ne fût-ce que par curiosité, ne doit-on pas désirer de connoître les auteurs qui ont ouvert le théâtre où Corneille et Molière se sont immortalisés? Est-il raisonnable de croire que ceux-ci ont atteint tout à coup au degré de perfection qui les distingue, sans que les essais des anciens, plus ou moins habiles, leur aient tracé le chemin?

C'est dans le but de faire connoître ces devanciers et leurs tentatives que j'ai consenti à les remettre en mémoire, en ayant soin de faire un choix dans leurs

ouvrages les meilleurs ou les moins défectueux, comparativement avec eux-mêmes.

Si ce travail offre un intérêt, ainsi que je le crois, il est instant de s'en occuper. La plupart des pièces dont se doit composer notre Recueil deviennent plus rares de jour en jour ; elles n'existent même plus que dans les bibliothèques publiques, ou en très petit nombre dans quelques cabinets d'amateurs de ces curiosités littéraires ; plus on tardera à les recueillir et plus la recherche en deviendra laborieuse.

Un recueil de pièces du moyen âge, récemment découvert à l'étranger, nous a fourni la matière des trois premiers volumes. Cette publication, que nous devons aux soins intelligents et à l'obligeante collaboration de M. Anatole de Montaiglon, nous a paru suffisante pour faire connoître la littérature dramatique du moyen âge, et pour nous amener aux premiers essais de la littérature de la Renaissance, imitée des anciens.

Aux ouvrages que nous reproduirons seront joints des notices biographiques sur leurs auteurs, des anecdotes littéraires, des détails sur la mise en scène ; toutes ces pièces seront classées dans l'ordre chronologique de leur apparition.

L'Introduction au premier volume de ce Recueil a déjà fait connoître l'historique matériel du théâtre sous les Confrères de la Passion, les Enfants-sans-Souci, les Clercs de la Bazoche, etc., jusqu'à l'établissement du théâtre de l'Hôtel de Bourgogne, fondé

par arrêt du Parlement, le 15 novembre 1548, mais toujours sous la direction des Confrères de la Passion.

Le théâtre de l'Hôtel de Bourgogne, pendant son installation de soixante-treize ans rue Mauconseil, et malgré son privilège, eut cependant des concurrents : d'abord le théâtre du Marais, rue de la Porterie ; ce n'étoit peut-être qu'une sorte de succursale de l'Hôtel de Bourgogne, puisque, moyennant une redevance de trois livres tournois payée aux Confrères de la Passion, les mêmes pièces, entre autres la *Mélite* de Corneille, étoient jouées concurremment sur les deux scènes et par les mêmes acteurs. Une seconde salle s'ouvrit en 1620, rue Vieille-du-Temple, et enfin une troisième à la Croix-Blanche, faubourg Saint-Germain, sous les auspices du prince de Conti. Cette dernière prit le titre d'*Illustre Théâtre*. Molière y joua dans sa jeunesse, avant de courir la province avec une troupe qu'il dirigeoit. Revenu à Paris, par ordre de Louis XIV, Molière s'installa dans le Palais du Petit-Bourbon, jouant alternativement avec une troupe italienne ; puis sur le théâtre du Palais-Royal, construit par Richelieu, et avec le titre de troupe de *Monsieur*. Enfin, au mois d'août 1665, Molière et ses acteurs furent autorisés à prendre le titre de troupe du Roi, avec 7,000 livres de subvention, comme étant au service de S. M. Cet état de choses subsista jusqu'à la mort de Molière, en 1673. En perdant son chef, sa troupe

se réunit à celle de l'Hôtel de Bourgogne, qui existoit encore sous l'autorité de Colbert.

Peut-être ne sera-t-il pas sans intérêt d'avoir quelques détails sur le matériel des théâtres de ces premiers temps. Les Confrères avoient été autorisés, par arrêt du Parlement du 15 novembre 1548, à construire, dans une des dépendances de l'Hôtel de Bourgogne, une salle de spectacle dans les dimensions de 17 toises de long sur 16 de large. Le théâtre de l'Hôtel d'Argent, dit du Marais, s'installa plus tard dans un jeu de paume de la Vieille-Rue-du-Temple. On connoît les dimensions ordinaires de ces sortes d'établissements. Une estrade étoit élevée à l'une des extrémités et formoit la scène, sur laquelle deux ou trois châssis de chaque côté, en forme de coulisses, représentoient tant bien que mal le lieu de l'action. Presque toujours le changement de décoration se borneroit au changement du rideau de fond. Une galerie appliquée sur les parties latérales du jeu de paume figuroit les loges. Le parterre occupoit tout l'espace compris au dessous des galeries et dans l'intervalle qui les séparoit. On y étoit debout, sur les dalles en pierre qui pavent les jeux de paume. Les places les plus recherchées par les élégants étoient sur des banquettes rangées sur le théâtre même, le long des coulisses; de sorte que les acteurs ne pouvoient entrer en scène que par le fond, et jouoient leurs rôles dans l'espace laissé entre ces banquettes.

La construction d'une salle de spectacle n'étoit donc pas une chose aussi difficile et aussi dispendieuse qu'elle l'est de nos jours, et pouvoit s'improviser presque en quelques heures dans un des jeux de paume qui étoient alors très nombreux à Paris. C'est ainsi que l'acteur Dorimont ouvrit en 1661 un quatrième théâtre, rue des Quatre-Vents, faubourg Saint-Germain, sous les auspices de *Made-moiselle* (M<sup>lle</sup> de Montpensier). Mais le double talent de Dorimont, qui n'y jouoit que ses propres ouvrages, n'étoit pas de nature à soutenir cet établissement, qui n'eut pas de durée.

Depuis 1629, un arrêt du Conseil avoit affranchi les Comédiens François du privilège exercé sur eux par les Confrères de la Passion.

Le prix d'une place de parterre étoit de quinze sols.

Un clerc, pour quinze sols, sans craindre le hola,  
Peut aller au parterre attaquer Attila.

(BOILEAU.)

A la première représentation des *Précieuses ridicules* de Molière (1659), le prix du parterre fut porté à vingt sols, les places sur les banquettes du théâtre à quatre livres, et celles des loges à quarante sols.

Maintenant, quels étoient les interprètes de ces premières ébauches d'un art encore bien imparfait ? Il est évident que des tragédies héroïques faites à

l'imitation des anciens Grecs et Romains, telles que celles de Jodelle, de La Peruze et de quelques autres, ne pouvoient convenir aux habitudes et aux talents populaires des Enfants-sans-Souci, des Bazochiens, etc. Aussi verrons-nous que ces essais tragiques furent représentés par les auteurs eux-mêmes et leurs amis, écoliers et lettrés comme eux, jusqu'à la formation d'une troupe spéciale à l'Hôtel de Bourgogne pour jouer les pièces de Garnier, de Hardy, de Rotrou, et même de Corneille ; mais il est fort difficile de se procurer des renseignements certains à cet égard ; voici toutefois ceux que j'ai trouvés dans quelques vieux livres, tels que ceux de Sauval, de Marolles, de Chappuzeau, etc.

Henry Legrand, dit Belleville, connu au théâtre sous le nom de *Turlupin*, mourut en 1634, après avoir joué cinquante ans les rôles de farce rendus sous le masque. Il a passé pour excellent comédien.

Hugues Guéru, dit Fléchelles, connu sous le nom de *Gauthier-Garguille*, joua pendant plus de quarante ans, également sous le masque, la farce et tous les rôles comiques.

Robert Guérin, dit Lafleur, joua cinquante ans la comédie sous le nom de *Gros-Guillaume*. Il fut le premier qui monta sur la scène à visage découvert, c'est-à-dire sans masque. Il remplissoit dans la troupe l'emploi *des raisonneurs*. C'étoit un homme grave et sérieux, excellent mime. Dans un de ses rôles, ayant contrefait la grimace, sorte de tic habituel

d'un magistrat fort connu, il fut mis en prison ; il en conçut tant d'humiliation et de douleur qu'il en mourut avant que d'avoir recouvré sa liberté. Tur-lupin et Gauthier-Garguille , ses camarades et ses vieux amis, partagèrent à tel point sa peine qu'ils en moururent également, dit-on, quelques jours après lui, en 1634. Gauthier-Garguille est auteur de chansons assez lestes, mais fort jolies, qu'il faisoit entrer dans ses rôles , au grand contentement du public.

Hardouin de Saint-Jacques, dit *Guillot-Gorju*, remplaça Gros-Guillaume, mais il jouoit masqué ; il excelloit dans les rôles de médecin, et mourut en 1648.

Deslauriers, dit *Bruscambille*, auteur de facéties imprimées sous le titre de *Fantaisies, pensées*, etc., sortes de prologues qu'il prononçoit sur les tréteaux d'un opérateur à Toulouse, d'où il fut appelé à l'Hôtel de Bourgogne pour y faire et y débiter les discours d'ouverture et de clôture , usage qui s'est suivi au Théâtre-François jusqu'en 1792.

Lecomte, dit *Valeran*, passa en 1608 de l'Hôtel de Bourgogne dans la troupe du Marais. Il y joua long-temps les premiers rôles, avec *Marie Vernier de Laporte*, femme du chef de cette troupe, lequel étoit lui-même bon acteur comique. Ce fut très probablement la première femme qui ait paru sur la scène françoise. Jusque là les rôles de femme étoient remplis par un jeune homme travesti. Ce ne fut que depuis la première représentation de la *Galerie du*

*Palais*, de Corneille, en 1634, que les rôles de femme cessèrent d'être joués par des hommes. Les jeunes gens qui remplissoient ces rôles prenoient tous le nom de *Périne*.

*Jodelet* (Julien Joffrin), après avoir débuté en 1610, dans la troupe du Marais, passa à l'Hôtel de Bourgogne en 1634, avec six de ses camarades, sous la direction de *Bellerose*, dont nous allons parler. *Jodelet* jouoit dans la comédie du *Trompeur puni* de Scudéri. Il créa tous les *Jodelet* de Scaron, qui adopta le nom d'un acteur déjà célèbre dans les rôles de valet pour le donner à ses protagonistes. *Jodelet* mourut en 1660, et laissa son nom comme patronymique des valets de *D'Ouville*, de *Brécourt* et de *Thomas Corneille*.

Pierre Le Messier, dit *Bellerose*, comédien et ensuite chef de la troupe de l'Hôtel de Bourgogne, de 1629 à 1641, joua d'original le rôle de Cinna (1639). Il tenoit les grands rôles tragiques et comiques, ainsi que sa femme. Il mourut en 1670.

Jonas de Soulas, dit *Floridor*, remplaça *Bellerose* à l'Hôtel de Bourgogne, après avoir joué en province. La passion du théâtre lui fit quitter un emploi d'enseigne dans les Gardes. C'étoit un bel homme, de bonne et ancienne famille, et ce fut à son occasion qu'eut lieu la déclaration du roi du 18 avril 1641, qui, en enjoignant aux Comédiens François de ne rien représenter qui puisse blesser l'honnêteté publique, décide que la profession de comédien n'est pas



incompatible avec la qualité de gentilhomme. Floridor mourut en 1672.

Montfleury, père et fils, étoient aussi gentilshommes, auteurs de pièces de théâtre et acteurs dans la même troupe. Le père joua d'original dans le *Cid* et dans les *Horaces*. Le fils, bon acteur aussi, fut chargé de missions diplomatiques importantes par Colbert.

Michel Boyron, dit *Baron*, père du célèbre Baron, faisoit aussi partie de cette troupe, ainsi que sa femme, que sa beauté, ses talents dans le haut comique, et sa conduite, faisoient admettre à la toilette de la reine, où ses grâces, sa mise et son esprit excitoient, dit-on, l'envie des dames de la cour.

*Mondori* faisoit les rois et étoit l'orateur de la troupe. *Duparc* succéda à Jodelet et suivit Molière en province. Sa femme entra toute jeune au théâtre ; on lui donnoit de petits rôles, qu'elle remplissoit fort médiocrement ; mais tout à coup son talent se développa dans les tragiques d'une manière aussi admirable qu'inattendue, et Racine, plus tard, lui confia le rôle d'Andromaque.

L'époque où nous arrivons n'est plus aussi obscure, et l'on connoît les *Baron* fils, *Poisson* père et fils, *La Thorillière*, ancien capitaine de cavalerie ; les demoiselles *Béjart*, dont l'une épousa Molière ; la demoiselle *Beaupré*, *Dorimont*, *Champmeslé* mari et femme ; *Ducroissy*, qui créa le rôle de Tartuffe, il jouoit les rôles à manteau ; *Lathuilerie*, auteur et

acteur ; *Raisin* et sa femme, etc., etc., etc., qui ont tous créé les rôles des pièces de Molière, de Racine, etc., et dont les biographies se trouvent partout.

VIOLET LE DUC.



**OEUVRES DRAMATIQUES**

**D'ESTIENNE JODELLE**

**PARISIEN**





## NOTICE

### SUR ÉTIENNE JODELLE.

---

**E**tienne Jodelle, né à Paris en 1532, mort en 1573, passe généralement pour le premier qui osa substituer aux mystères, moralités et sotties, des ouvrages dramatiques françois faits selon le système des anciens. Il est cependant vrai de dire que déjà Baïf, en 1537, et Ronsard, en 1549, avoient fait représenter et imprimer l'*Electre* de Sophocle et le *Plutus* d'Aristophane, traduits en vers françois; mais Jodelle ne se contenta pas d'une traduction : il composa, en effet, le premier, une véritable comédie et deux tragédies de son invention, s'assujettissant seulement à la forme adoptée par les Grecs et les Latins. L'*Eugène*, comédie, et *Cléopâtre captive*, furent représentées le même jour, en 1552, *Didon* en 1558.

Cette sorte de spectacle parut tellement insolite, nouvelle, que, dans l'impossibilité de trouver des acteurs capables de jouer ces pièces, et peut-être même de les comprendre, Jodelle et ses amis Remy

Belleau et Jean de la Péruse, qui, plus tard, furent auteurs dramatiques aussi, furent obligés de prendre dans ces pièces les rôles principaux. On prétend que ce fut Jodelle, alors âgé de vingt ans, et d'une figure agréable, qui joua Cléopâtre. Un théâtre fut élevé, pour cette représentation, dans la cour de l'hôtel de Reims, à Paris, où assistèrent Henri II et ses courtisans. Pasquier, dans ses *Recherches de la France*, nous donne lui-même ces détails, assez curieux pour être reproduits ici : « *Cléopâtre* fut jouée » devant le roi Henry II, avec de grands applaudis- » semens de toute sa compagnie, et, depuis encore, » au collège de Boncourt, où toutes les fenêtres » étoient tapissées d'une infinité de personnages d'hon- » neur, et la cour si pleine d'écoliers, que les portes » du collège regorgeoient. Je le dis comme celui » qui y étoit présent avec le grand Tournebus (Tur- » nèbe), en une même chambre... Le roi lui donna » (à Jodelle) cinq cents écus de son épargne, et lui » fit tout plein d'autres grâces, d'autant que c'étoit » chose nouvelle et très belle et très rare. » Pasquier, en portant plus loin un jugement sur Jodelle, ajoute pourtant : « Je me doute qu'il ne demeurera que la » mémoire de son nom en l'air. » Et cependant nous voyons que Regnier, plus de vingt ans après la mort de Jodelle, le cite encore avec éloge (satire IV, vers 108).

Non seulement les poètes antérieurs à Jodelle, et ses contemporains, négligeoient l'entrelacement des rimes dans leurs poésies, mais, que le sujet qu'ils traitaient fût grave ou léger, la mesure leur sembloit indifférente. Jodelle, le premier, consacra le grand

vers alexandrin à la tragédie, sauf les chœurs. Seulement, le premier acte de *Cléopâtre* est en grands vers, tous à rimes féminines ; le second acte en vers de même mesure, mais masculins et féminins, au hasard, sans les alterner régulièrement ; dans les trois derniers actes, Jodelle mêle indistinctement les vers de dix et de douze syllabes. C'est évidemment un essai. *Didon* est écrite toute en grands vers, et cette mesure a été adoptée par tous les successeurs de Jodelle.

*Eugène*, *Cléopâtre* et *Didon* sont les seules pièces de Jodelle qui nous aient été conservées par l'éditeur de ses œuvres posthumes, Charles de la Mothe, son ami, quoiqu'il en eût d'autres, dit-il, *achevées ou pendues au croc ; attendant pour les publier des temps meilleurs*. Elles sont perdues.

Ce même éditeur nous apprend que tout ce qui a été composé par Jodelle « n'a jamais été fait » que promptement ; la plus longue et difficile » tragédie ou comédie ne l'a jamais occupé à composer et écrire plus de dix matinées ; même » sa comédie d'*Eugène* fut faite en quatre traites. » Nous savons que le temps ne fait rien à l'affaire ; toutefois, ne pourroit-on pas attribuer cette précipitation blâmable d'abord à l'état de gêne et de désordre dans lequel vivoit Jodelle, ensuite à l'incertitude du succès de ses poèmes dramatiques et aux difficultés sans nombre qu'il pressentoit pour leur représentation ? Un fait consigné par Jodelle lui-même peut en donner une idée. Dans un ballet des *Argonautes*, qu'il fut chargé par le prévôt des marchands de faire exécuter à l'Hôtel-de-Ville de Paris, obligé

de diriger, d'organiser tout, arcs de triomphe, trophées emblématiques, décors de toute sorte, compositions de devises, d'emblèmes, d'inscriptions, en place de deux rochers (les Cyannées probablement) qu'il avoit commandés au peintre, Jodelle exprime son dépit de voir arriver, durant la représentation, deux clochers, entre lesquels Jason dut passer ! On conviendra que cela étoit décourageant.

Il faut faire la part du temps. Jodelle vivoit dans un siècle d'examen, où tout étoit tenté ou mis en doute. Il fut novateur. Jamais, dit-il de lui-même dans un chapitre à sa muse :

Jamais l'opinion ne sera mon collier.

Son style, souvent barbare, est rempli de locutions neuves, hasardées pour la plupart, mais dont quelques unes ont pris droit de cité.

Sa comédie, dont le prologue indique des idées dramatiques, offre des caractères bien tracés, entre autres celui de Guillaume, la perle des maris. *Cléopâtre captive*, la plus foible de ces trois pièces, ne doit être considérée que comme une tentative heureuse qu'il importe de consigner. *Didon*, prise tout entière du IV<sup>e</sup> livre de l'Enéide de Virgile, contient des morceaux remplis d'âme et de chaleur pour qui saura soulever la rude écorce qui les recouvre. Enfin c'est l'art dans l'enfance ; mais c'est un enfant vivace, et qui promet un avenir.





# L'EUGÈNE

COMEDIE D'ESTIENNE JODELLE

PARISIEN

---

## PERSONNAGES :

EUGÈNE, Abbé.	ARNAULD, Homme de Flo-
MESSIRE JEAN, Chappelain.	rimond.
GUILLAUME.	PIERRE, Laquais.
ALIX.	HELÈNE, Sœur de l'abbé.
FLORIMOND, Gentilhomme.	MATTHIEU, Creancier.

---

## PROLOGUE.



assez, assez, le poëte a peu voir  
L'humble argument, le comicque  
[devoir,  
Les vers demis, les personnages  
[bas,  
Les mœurs repris, à tous ne plaire pas :  
Pource qu'aucuns, de face sourcilleuse,  
Ne cherchent point que chose serieuse,  
Aucuns aussi, de fureur plus amis,

Aiment mieux voir Polydore à mort mis,  
Hercule au feu, Iphigène à l'autel,  
Et Troye à sac, que non pas un jeu tel  
Que celui-là qu'ores on vous apporte.  
Ceux-là sont bons, et la mémoire morte  
De la fureur tant bien représentée  
Ne sera point : mais tant ne soit vantée  
Des vieilles mains l'écriture tant brave,  
Que ce poète en un poème grave,  
S'il eust voulu, n'ait peu représenter  
Ce qui pourroit telles gens contenter.  
Or pour autant qu'il veut à chacun plaire,  
Ne dédaignant le plus bas populaire,  
Et pource aussi que moindre on ne voit estre  
Le vieil honneur de l'escrivain adextre  
Qui brusquement traçoit les comedies,  
Que celui-là qu'ont eu les tragedies ;  
Voyant aussi que ce genre d'escrire  
Des yeux françois si long-temps se retire,  
Sans que quelqu'un ait encore esprouvé  
Ce que tant bon jadis on a trouvé,  
A bien voulu dépendre ceste peine  
Pour vous donner sa comédie, Eugène ,  
A qui ce nom pour ceste cause il donne :  
Eugène en est principale personne.  
L'invention n'est point d'un vieil Menandre,  
Rien d'étranger on ne vous fait entendre,  
Le stile est nostre, et chacun personnage  
Se dit aussi estre de ce langage ;  
Sans que brouillant avecques nos farceurs  
Le saint ruisseau de nos plus saintes sœurs,  
On moralise un Conseil, un Escrit,  
Un Temps , un Tout, une Chair, un Esprit,  
Et tels fatras, dont maint et maint folastre

Fait bien souvent l'honneur de son theatre,  
Mais, retraçant la voye des plus vieux,  
Vainqueurs encor du port oblivieux,  
Cestuy-ci donne à la France courage  
De plus en plus ozer bien davantage.  
Bien que souvent en ceste comédie  
Chaque personne ait la voix plus hardie,  
Plus grave aussi qu'on ne permettroit pas,  
Si l'on suivoit le latin pas à pas ,  
Juger ne doit quelque severe en soy,  
Qu'on ait franchi du comique la loy.  
La langue, encor foiblette de soymesme,  
Ne peut porter une foiblesse extrême ;  
Et puis ceux-cy dont on verra l'audace,  
Sont un peu plus qu'un rude populace ;  
Au reste, tels qu'on les voit entre nous.  
Mais dites-moy , que recueillerez-vous ,  
Quels vers, quels ris, quel honneur et quels mots,  
S'on ne voyoit icy que des sabots ?  
Outre, pensez que les comiques vieux  
Plus haut encor ont fait bruire des dieux .  
Quant au theatre, encore qu'il ne soit  
En demy-rond, comme on le compassoit,  
Et qu'on ne l'ait ordonné de la sorte  
Que l'on faisoit, il faut qu'on le supporte ,  
Veu que l'exquis de ce vieil ornement  
Ore se voïe aux princes seulement ;  
Mesme le son qui les actes separe,  
Comme je croy, vous eust semblé barbare,  
Si l'on eust eu la curiosité  
De remouller du tout l'antiquité.  
Mais qu'est-ce cy ? dont vient l'estonnement  
Que vous monstrez ? Est-ce que l'argument  
De ceste fable encore n'avez sceu ?

Tost il sera de vous tous apperceu,  
 Quand vous orrez ceste première scène.  
 Je m'en tairay : l'abbé me tient la rêne,  
 Qui là dedans devise avec son prestre  
 De son estat , qui meilleur ne peut estre.  
 Ja , ja , marchant, enrage de sortir,  
 Pour de son heur un chacun advertir ;  
 Et se vantant, si sa voix il debouche,  
 De vous brider desire par la bouche ;  
 Et qui plus est, sous la gaye merveille  
 De dérober vostre esprit par l'aureille.

---

## A C T E I.

## SCENE I.

*Eugène, abbé. Messire Jean, chappelain.*

EUGÈNE.

**L**a vie aux humains ordonnée  
 Pour estre si tost terminée,  
 Ainsi que mesme tu as dit,  
 Doit-elle, pour croire à crédit,  
 Se charger de tant de travaux ?

MESSIRE JEAN.

Le seul souvenir de nos maux,  
 Qui jà vers nous ont fait leur tour,  
 Ou de ceux qui viendront un jour  
 L'apprehension incertaine  
 Empoisonne la vie humaine,  
 Et d'autant qu'ils la font plus griève,  
 Ils la font aussi bien plus briève.  
 Mais qui sçait mieux en ce bas cy  
 Que vous, Monsieur, qu'il est ainsi ?

EUGÈNE.

Il ne faut donc que du passé  
Il soit après jamais pensé ;  
Il faut se contenter du bien  
Qui nous est présent, et en rien  
N'estre du futur soucieux.

MESSIRE JEAN.

O, grand Dieu, qui dist onques mieux !

EUGÈNE.

Comment donc ne consent-on point  
De s'aimer soymesme en ce poinct,  
De se flatter en son bonheur,  
De s'aveugler en son malheur,  
Sans donner entrée au soucy ?

MESSIRE JEAN.

C'est abus ; il faut faire ainsi.

EUGÈNE.

En tout ce beau rond spacieux  
Qui est environné des cieux,  
Nul ne garde si bien en soy  
Ce bonheur comme moy en moy.  
Tant que soit que le vent s'esmeuve,  
Ou bien qu'il gresle ou bien qu'il pleuve,  
Ou que le ciel de son tonnerre  
Face paour à la pauvre terre,  
Tousjours, Monsieur, moy je seray,  
Et tous mes ennuis chasseray  
Car serois-je point malheureux  
D'estre à mon souhait plantureux,  
Et me tourmenter en mon bien ?  
Je ne vouûray jamais à rien,  
Sinon au plaisir, mon estude,

## MESSIRE JEAN.

Ce seroit une ingratitude  
Envers la Fortune, autrement,  
Qui vous pourvoit tant richement ;  
Car qui est mal content de soy  
Il faut qu'il soit, comme je croy,  
Mal content de Fortune ensemble.

## EUGÈNE.

Fortune assez d'heur me rassemble  
Pour me plaire en ce monde icy.  
Esclavant en tout mon soucy ;  
Sans travail les biens à foison  
Sont apportez en ma maison,  
Biens, je dy, que jamais n'acquirent  
Les parens qui naistre me feirent,  
Et qui ainsi donnez me sont,  
Qu'à mes héritiers ne revont ,  
Ains pour rendre ma seule vie  
En ses délices assouvie ;  
Ce que nous pratiquons assez.  
Tant qu'il semble que ramassez  
Tous les plaisirs se soyent pour moy.  
Les roys sont sujets à l'esmoy  
Pour le gouvernement des terres ;  
Les nobles sont sujets aux guerres ;  
Quant à justice, en son endroit,  
Chacun est serf de faire droit.  
Le marchand est serf du danger  
Qu'on trouve au pays estranger ;  
Le laboureur avecque peine  
Presse ses bœufs parmy la plaine.  
L'artisan, sans fin molesté,  
A peine fuit sa pauvreté.

Mais la gorge des gens d'église  
N'est point à autre joug submise,  
Sinon qu'à mignarder soymesmes,  
N'avoir horreur de ces extrêmes,  
Entre lesquels sont les vertus ;  
Estre bien nourris et vestus,  
Estre curez, prieurs, chanoines,  
Abbez, sans avoir tant de moines  
Comme on a de chiens et d'oiseaux ;  
Avoir les bois, avoir les eaux  
De fleuves ou biens de fontaines,  
Avoir les prez, avoir les plaines,  
Ne recognoistre aucuns seigneurs,  
Fussent-ils de tout gouverneurs ;  
Bref, rendre tout homme jaloux  
Des plaisirs nourriciers de nous.  
Mais que serviroit expliquer  
Ce que tu vois tant pratiquer,  
N'estoit que je me plais ainsi  
En la memoire de cecy,  
Voulant les plaisirs faire dire  
Où d'heure en heure je me mire ?  
Au matin, quoy ?

MESSIRE JEAN.

Le feu leger,  
De peur que le froid outrager  
Ne vienne la peau tendrelette ;  
Le linge blanc, la chausse nette,  
Le mignard pignoir d'Italie,  
La vesture à l'envi jolie,  
Les parfums, les eaux de senteurs,  
La cour de tous vos serviteurs,  
Le perdreau en sa saison ,

Le meilleur vin de la maison,  
Afin de mettre à val vos flumes.  
Les livres, le papier, les plumes,  
Et les breviaires, ce pendant,  
Seroyent mille ans en attendant  
Avant qu'on y touchast jamais,  
De peur de se morfondre; mais  
Au lieu de ces sots exercices,  
De la musique les delices  
Avant que monter à cheval,  
Et puis et par mont et par val  
Voler l'oiseau, se mettre en quête  
Bien souvent de la rousse beste,  
Ou bien par les plaines errant  
Suivre le lievre bien courant,  
Pendant que moi, Messire Jean,  
Je sùe auprès le feu d'ahan,  
De tasser les molles viandes,  
Pour vous les rendre plus friandes;  
Vous arrivez tous affamez,  
Les chaudeau sont soudain humez,  
De peur de vicier nature;  
On fait aux tables couverture,  
On rit, on boit, chacun fait rage  
De babiller du tricotage.  
On est saoul, on se met en jeu  
Et puis s'on sent venir le feu  
De la chatouillarde amourette,  
Soudain en la quête on se jette,  
Tant qu'on revienne tous taris  
Par ces pisseuses de Paris.

EUGÈNE.

Tout beau, Messire Jean, tout beau,



Demoure là, d'un cas nouveau,  
 Puisqu'à l'amour tu es venu,  
 M'est à ceste heure souvenu,  
 Pour lequel appelé t'avois.

MESSIRE JEAN.

Quoy ? comment ? d'où vient telle voix ?  
 Avez-vous reçu quelque offense ?

EUGÈNE.

Non, non, tout beau, seulement pense  
 De me prester icy tes sens.  
 Tu sçais bien que depuis le temps  
 Que Henry, magnanime roy,  
 A mené ses gens avec soy  
 Jusques aux bornes d'Allemagne,  
 Amour, qui se meist en campagne  
 Pour faire queste de mon cœur,  
 S'est rendu dessus moy vainqueur,  
 Me venant d'un trait enflammer,  
 Pour me faire ardemment aimer  
 Ceste Alix, mignarde et jolie,  
 Bague fort bonne et bien polie,  
 Pour qui, ô serviteur fidelle,  
 Tu me vaux une maquerelle.

MESSIRE JEAN.

O ! que je me tiens en repos,  
 Pour voir où cherra ce propos !

EUGÈNE.

Jusqu'icy tant bien m'a servi.  
 Que du tout en elle je vy ;  
 Et, pour estre bon guerdonneur,  
 Luy voulant couvrir son honneur,  
 Comme tu es bien adverti,

Luy ay trouvé le bon party  
De Guillaume, le bon lourdaud,  
Qui est tout tel qu'il nous le faut,  
Et les ay mariez ensemble.

MESSIRE JEAN.

O ! fort bien fait !

EUGÈNE.

Mais qui te semble ?

J'ai feint que c'estoit ma cousine.

MESSIRE JEAN.

La parenté est bien voisine ;  
Il n'y falloit espargner rien.  
Ce sont trois cents escus ; et bien !  
Qu'est-ce, pour vostre dignité ,  
Sinon qu'œuvre de charité ?

EUGÈNE.

Mais maintenant j'ay si grand'peur,  
Que Guillaume sente mon cœur  
Avec les cornes de sa teste.

MESSIRE JEAN.

Ha ! ventrebieu , il est trop beste ;  
Son front n'a point de sentiment,  
Ny son cœur de bon mouvement ;  
Ho ho, quoy ? craignez-vous en rien  
En cela un parisien ?  
Le bon Guillaume , sans malice ,  
Vous est couverture propice  
Pour seurement brider l'amour.  
Si fussiez allé chacun jour  
Ce pendant qu'Alix estoit fille ,  
Planter en son jardin la quille,  
A l'envi chacun eust crié ;

Mais, depuis qu'on est marié ,  
Si cent fois le jour on s'y rend,  
Le mary est toujours garend ;  
On n'en murmure point ainsi.  
Et puis, en ceste ville cy,  
On voit ce commun badinage,  
De souffrir mieux un cocuage  
Que quelque amitié vertueuse.

EUGÈNE.

Après, mon amour est douteuse ,  
Et je crains que ceste mignarde  
D'aller autre part se hasarde.  
Car ces femmes ainsi friandes  
Suivent les nouvelles viandes.  
Et puis, qui ne seroit jaloux  
D'un entretien qui m'est tant doux ?  
Dès lors que jay chez elle entrée,  
Je la trouve exprès apprestée ,  
Ce semble, pour me recueillir ;  
Elle me vient au col saillir,  
Elle me lace doucement,  
Et puis m'estreint plus fortement ,  
J'entens, si Guillaume est dehors :  
Bon jour, mon Tout, dit-elle alors ;  
Mais si, quand elle entend ma voix ,  
Elle sent le cocu au bois ,  
Ou bien en quelque lieu voisin :  
Bon jour (dit-elle), mon cousin.

MESSIRE JEAN.

Et quoy plus ?

EUGÈNE.

Nous entrons dedans ,

Et jà d'un desir tous ardens  
Nous mirons nos affections  
Au miroir de nos passions,  
Qui sont les faces de nous deux ;  
Souvent mollement je me deulx  
Du temps, et elle se complaint  
Que l'amour assez ne m'attaint.

MESSIRE JEAN.

O dueil heureux !

EUGÈNE.

Elle s'appaise,  
Elle accourt et plus fort me baise ;  
Puis s'arrestant, elle se mire  
Dedans mes yeux.

MESSIRE JEAN.

O doux martyre !

EUGÈNE.

Et, folastrant, elle rempoigne  
Mes levres, qui font une trongne  
Afin que d'elle elles soient morses ;  
Et quant est des autres amorces,  
Pense que peut en cela faire  
Celle qui se plaist en l'affaire.

MESSIRE JEAN.

Qui pourroist estre homme tant froid,  
Qui ne s'êmeut en cest endroit ?

EUGÈNE.

Mais où me suis-je promené ?  
Où l'amour m'a il jà trainé ?  
Or donc, sçaches, en cest affaire,  
Comment il te faut me complaire :

Au long discours de cette chose,  
 Deux poincts tous seuls je te propose :  
 La peur que j'ay que ce sottard  
 Decœuvre la braise qui m'ard ,  
 Et la peur que j'ay qu'en ma dame  
 Ne s'allume quelque autre flamme.  
 Au premier tu remédieras,  
 Quant ce lourdaud gouverneras ,  
 L'assurant que j'ay bonne envie  
 De luy ayder toute sa vie ;  
 Quand tu le meneras au jeu ;  
 Quand, l'amadoüant peu à peu,  
 Tu le rendras amy de toy ,  
 Autant que sa femme est de moy ,  
 Afin qu'ayez l'entrée seure.  
 Quant est du second, je t'assure  
 Qu'il te faudra prendre cent yeux,  
 Afin de me la garder mieux :  
 Qu'on espie, que l'on regarde,  
 Qu'on s'enquiere, qu'on prenne garde  
 De n'estre en embusche trouvé,  
 Après avoir bien esprouvé.  
 Pour le loyer de ton office  
 Je te voüe un bon benefice.

## MESSIRE JEAN.

Grand mercy, Monsieur, c'est de grace ;  
 Ne vous souciez que je face,  
 N'ayez de ces deux poincts esmoy.  
 Dès ores je pren tout sur moy.

## SCÈNE II.

MESSIRE JEAN.

**A**insi, Dieu m'ayme, on voit icy  
Maints aveuglez, qui sont ainsi  
Que les flots enflez de la mer,  
Qu'on voit lever, puis s'abymer  
Jusques au plus profond de l'eau.  
Ceux-cy, se fichans au cerveau  
Un contentement qu'ils se donnent,  
Dessus lequel ils se façonnent  
Le pourtrait d'une heureuse vie,  
Voyent soudain suivre l'envie  
Du sort bien souvent irrité,  
Rabbaissant leur félicité.  
Songez à celuy qu'avez veu,  
Ce brave abbé, tant bien pourveu,  
Moins en l'Eglise qu'en follie.  
Songez, dis-je, au mal qui le lie,  
Ains l'estrange tant doucement  
D'un folastre contentement :  
Il se fait seul heureux : en tout  
Il n'imagine point de bout ;  
Il ne prevoit, et ne previent  
Au mal'heur qui souvent advient :  
Et qui pis est, voir il n'a sceu  
Qu'il est journellement deceu.  
L'aveuglement est le moyen  
De tourner un beaucoup en rien ;  
Il est si fol, comme je voy,  
De penser : Alix est à moy,  
Et me tient seul amy certain.  
Alix, dis-je, plus grand putain

Qu'on puisse voir en aucun lieu,  
Et qui veut, sans crainte de Dieu,  
Se bastir aux cieux une porte,  
Par l'amour qu'à tous elle porte,  
Exerçant sans fin charité.  
Assez long temps elle a esté  
A un Florimond, homme d'armes,  
Qui paravant, sous les alarmes  
Par qui son amour l'asservit,  
Long temps à Helène servit,  
Sœur de ce bel abbé, mon maistre,  
Sans, par son pourchas, jamais estre  
Receu au dernier point de grace.  
Tant qu'estant vaincu de l'audace  
De sa maistresse impitoyable,  
Pour passer l'amour indomptable,  
Et amortir sa fantaisie,  
Fust par luy ceste Alix choisie,  
Laquelle il entretint tousjours,  
Non pas seul maistre des amours,  
Jusques à ce camp d'Allemagne,  
Pour lequel se mist en campagne :  
Mesmes on m'a dit qu'un grand zèle  
Florimond avoit envers elle.  
Mais qui veut bien aymer, ne face  
Aux Parisiennes la chasse;  
Et puis nostre abbé, nostre brave  
Fol, masqué d'un visage grave,  
Ce sot, ce messer coyon, pense  
Avoir eu seul la jouissance,  
Et l'a mise en son mariage  
Afin qu'il feist un cocuage  
De mary et d'amy ensemble.  
Mais, je vous prie, que vous semble

Des morgues que je tiens vers luy ?  
 S'il dit ouy, je dis ouy ;  
 S'il dit non, je dis aussi non ;  
 S'il veut exalter son renom,  
 Je le pousseray par ma voix  
 Plus haut que tous les cieux trois fois.  
 Ainsi je fais un ameçon  
 Pour attraper quelque poisson.  
 En la grand'mer des benefices,  
 Sont mes estats, sont mes offices,  
 Et qui n'en sçait bien sa pratique,  
 Voise ailleurs ouvrir sa boutique.

---

## SCÈNE III.

*Guillaume, Alix, Messire Jean.*

## GUILLAUME.

**H**e Dieu ! quelle heureuse fortune  
 M'eust esté plus heureuse qu'une,  
 Ou quelle plus douce rencontre  
 En toute la terre se monstre,  
 Que celle la qu'ores j'ay faite  
 De ceste femme tant parfaite,  
 A qui Dieu m'a joint pour ma vie ?  
 Hé ! mon Dieu, que j'ay bonne envie  
 De t'en rendre grace à jamais !  
 Ah ! je t'en iray désormais  
 Souvent presenter des chandelles,  
 Et à la Roïne des pucelles,  
 Qui m'a donné si chaste femme.  
 Sa beauté tout le monde enflamme,  
 Car je voy bien souvent passer



Maints amoureux que tresspasser  
Elle fait en les regardant ;  
Mais aucun n'y va pretendant ,  
Accablé dessous sa vertu ;  
Moymesme je suis abbatu  
Bien souvent de sa chasteté ;  
Car alors que suis excité  
De faire le droit du mesnage ,  
Elle me dit d'un saint courage :  
Escoute, mon mignon , contemple  
Du bon Joseph la sainte exemple ,  
Qui ne toucha sa sainte Dame.  
Nostre chair est vile et infame ;  
Ces actes sont vilains et ords.  
Et qui nous damne , que le corps ?  
Alors je me mets en prière ,  
Et luy tourne le cul arrière ;  
Car hélas (bon Dieu) tu ne veux  
Que l'on blesse les chastes vœus.

## ALIX.

Qui est celuy que j'oy compter,  
Et tellement se contenter ?  
Ha ! mananda , c'est mon badaut.  
Escouter icy me le faut ,  
Pour sçavoir qu'il dira de moy.

## GUILLAUME.

Bon Dieu , je suis tenu à toy !  
Outre cela , elle est tant douce ,  
Jamais ses amis ne repousse ;  
Elle est à chacun charitable ,  
Et envers moy tant amiable  
Que le monde en est estonné.  
Quantesfois m'a-t-elle donné

De l'argent pour m'aller joïer ?  
Cil qui veut à Dieu se voïer  
Ne sera jamais indigent.  
Alix a tousjours de l'argent ;  
Elle est sainte dès ce bas lieu ,  
Car c'est de la grace de Dieu ,  
Que cest argent luy vient ainsi.

ALIX.

Je suis en paradis aussi ,  
D'avoir un mary tel que j'ay ;  
Par ainsi , sainte je seray.

GUILLAUME.

Mesme quand je me vais esbatre ,  
Si j'y estois trois jours où quatre ,  
Elle n'en dit rien au retour  
Non plus que d'un seul demy jour ;  
Et quand je me veux excuser  
Et de tels mots vers elle user :  
Pardon , je vous supply , ma femme ;  
Vrayment, ce m'est un grand diffame  
D'avoir demouré jusqu'à ores...  
Je voudrois qu'y fussiez encores ,  
Mon amy ; c'est vostre santé.

ALIX.

Hé ! benest , que c'est bien chanté !

GUILLAUME.

Et quand je me treuve en mal ayse ,  
Je sens que sa prière appaise  
La maladie que je sens ;  
Elle s'en court par ces convents  
De saint François , saint Augustin ,  
De l'abbaye saint Martin ,

De saint Victor, de saint Magloire,  
Pour faire prier.

ALIX.

Voire, voire,  
On y prie à deux beaux genoux.

GUILLAUME.

Elle m'apporte à tous les coups  
De ces saints convents quelques choses,  
Ou bien de quelque pain de roses,  
Ou bien des eaux, ou bien du flanc,  
Aucunesfois de leur pain blanc,  
Et me dit que, par les merites  
Du bon saint, ces choses petites  
Ont pouvoir de guarir la fièvre.

ALIX.

Seroit perte s'il estoit lièvre;  
Les cornes luy séent fort bien.

GUILLAUME.

Elle ne me moleste en rien,  
Mesme quand malade je suis;  
Ell' ferme tout soudain mon huis,  
Et, de crainte de me fascher,  
En autre lieu s'en va coucher;  
Mais bien souvent je sens de peur  
Dedans moy debatre mon cœur,  
Quand ma partie me deffaut,  
Car j'entendy un jour d'enhaut  
Un esprit qui fort rabastoit,  
Lors qu'en mon lict elle n'estoit.

ALIX.

Je retien d'un sermon ces mots,  
Qu'un esprit n'a ny chair ni os.

## GUILLAUME.

Puis , quand elle est malade aussi ,  
Vrayment , je luy fay tout ainsi ,  
Et me couche en quelque chambrette ;  
Mais , hélas ! elle est tant floüette ,  
Qu'elle est bien souvent en malaise ,  
Ou elle feint , ne luy deplaise ,  
Pour accomplir en sainteté ,  
Quelque beau vœu de chasteté.  
Non fait , non : elle souffre peine ;  
Car la nuict bien fort se demeine.

## ALIX.

O ! que je sens un doux martyre !  
Je creve icy quasi de rire ,  
Je ne scaurois m'y arrester ;  
Mais je vois ore l'accoster.

## GUILLAUME.

Mon Dieu , que je serois marry...

## ALIX.

De quoy parlez-vous , mon mary ?

## GUILLAUME.

Ha ! nostre femme , Dieu vous gard !  
Je meure si vostre regard  
Ne m'a servy d'allegement  
Contre mon facheux pensement.

## ALIX.

Quel pensement ?

## GUILLAUME.

Le creancier

M'a fait ore signifier

Qu'il veut que je paye aujourd'huy.

ALIX.

Aujourd'huy ! c'est un grand ennuy ;  
C'est donné bien peu de respit.  
Il n'en faut point estre despit,  
Il faut prendre patiemment  
Ce que nostre Dieu justement  
Pour nos commises nous envoie.

GUILLAUME.

Il est vray, c'est la droite voye.  
Patience est d'honneur la porte.

ALIX.

Patience est tousjours plus forte.

GUILLAUME.

Ses dons sont à tous bien seans.  
Mais comment ? qui entré ceans ?  
Avez-vous laissé l'huis ouvert ?

ALIX.

Tout beau , tout beau ! j'ay découvert  
Un des plus grands de nos amis :  
C'est le chappelain , le commis ,  
Le fac totum de mon cousin.

MESSIRE JEAN.

Et puis quoy ? comment ? vostre vin  
Est-il jà la bas mis en broche ?

ALIX.

Il est trouble , car on le hoche  
Trois ou quatre fois tous les jours.

GUILLAUME.

Monsieur , faites deux ou trois tours

Par le jardin , en attendant :  
M'amie, envoye ce pendant  
Au meilleur , sans craindre les frais.

MESSIRE JEAN.

Je vay donc là prendre le frais.


---

ACTE II.

SCÈNE I.

*Florimond, gentilhomme; Pierre, laquais.*

FLORIMOND.

 res que je suis de retour ,  
J'ay consumé quasi ce jour  
A contempler en ceste ville  
De plusieurs la pompe inutile :  
Ceux qui n'aguères en la guerre  
Faisoyent leur chevet d'une pierre,  
Et qui du long chemin grevez  
Avoient leurs harnois engravez  
A longues traces sur le dos,  
A qui presque on voyoit les os,  
Ayans une face despite,  
Du soleil quasi demi-cuite,  
Meslée en sueur et poudrière,  
Oublians leur face guerrière  
Se sont parez si mollement ,  
Qu'ils semblent venir proprement  
Des nopces, et non de la guerre ;  
Mesmes aucuns vendent leur terre ,  
Les autres engaigent leur bien ,  
Les autres trouvent le moyen

De recouvrer quelques deniers  
Pour enrichir les usuriers ;  
Les autres vendent l'équipage ,  
Harnois , chevaux , et attelage ,  
Et tout , pour despendre en delices ;  
Et au lieu des bons exercices  
Pour tousjours asseurer leur main ,  
Le palais muguet en est plein ,  
Où leurs parfums , et leurs civettes ,  
Chose propre à leurs amourettes ,  
Tirent les dames aux devis ,  
Qui presque y courent aux envs ,  
Au velours , au satin , à l'or ,  
Et aux broderies encor ,  
Non obstant tout edict donné ,  
Il est autant peu pardonné  
Qu'il seroit mesme entre les princes ,  
En pleine paix de leurs provinces.  
Mais quoy ? comment ? où est l'enseigne ,  
Où est la bataille qui seigne  
De tous costez en sa fureur ?  
Où sont les coups , où est l'horreur ,  
Où sont les gros canons qui tonnent ,  
Où sont les ennemis qui donnent  
Jusques aux tentes de nos gens ?  
Ha ! nous deviendrons negligens ,  
Et chasserons hors de memoire  
Le desir qu'avons de la gloire.  
Je confère ceste cité  
A ce que l'on m'a recité  
Jadis de l'antique Capuë ,  
Car sa friandise nous tuë ,  
Comme les soldats d'Hannibal.  
Quittons l'amour , laissons le bal ,

Oublions ces molles rencontres ,  
Faisons tournois , faisons des monstres ,  
Et pendons encores les pris  
Pour guerdonner les mieux appris.  
Estimez-vous l'ennemi mort ?  
Sçachez que pour un temps il dort ,  
Pour veiller plus long-temps après ;  
Mesmes de jour en jour plus près  
Tâche s'approcher de nos forces ;  
Et après les douces amorces ,  
Penseriez-vous les maux souffrir  
Qui se viendront à nous offrir ?  
Endureriez-vous seulement  
Les maux qu'eusmes dernièrement ,  
Par trois jours le deffaut de pain ,  
Maint facheux mont , aspre et hautain ,  
Ces gros broüillars , ceste gelée ,  
Et puis ceste pluye escoulée ,  
Qui souvent ser voit de breuvage ?  
Ce flux de sang qui feist outrage  
Sans espargner soldat ne prince ?  
Je trepigne , et les dents je grince ,  
Quand je voy l'excessif et brave  
D'avoir un bel habit et grave ,  
Bien decouppé : ne passons pas  
Des gentilshommes les estats.  
Pour veoir quelque dame cogneüe  
Qu'on a devant la guerre veüe ,  
C'est raison de se refraichir.  
Mais depuis qu'on vient à franchir ,  
Fy , fy , de superfluité !  
Mais jà trop me suis excité ;  
Puis je voy mon homme venir :  
A luy veoir ses gestes tenir ,



Il querelle en soy quelque chose ,  
 Au fond de sa cervelle enclose.  
 Icy le vay guetter de loing ,  
 Attendant que j'aye besoin  
 D'aller avec ma bonne Alix  
 Esprouver le bransle des lits.  
 Laquais , vois tu pas bien les mines ?

PIERRE.

Ouy, Monsieur, sont des plus fines.

---

SCÈNE II.

*Arnauld, homme de Florimond ; Florimond.*

ARNAULD.

**C**ombien que mille fois et mille ,  
 J'aye veu et reveu la ville  
 De Paris, où suis à ceste heure ,  
 Si est-ce qu'après la demeure  
 Que j'ay faite au camp d'Allemagne ,  
 Après mainte et mainte montagne ,  
 Dont le souvenir maintesfois  
 Me fait souffler dedans mes doigts ;  
 Après la soif , après la faim  
 Qui vint par le deffaut du pain ;  
 Et après m'estre veu moymesme  
 Bien dessiré , bien maigre et blesme ,  
 Paris, ville mignarde et belle  
 Me semble une chose nouvelle ;  
 Aussi l'on dit : qui veut choisir  
 Le plus doux du plus doux plaisir ,  
 Il faut avoir premier esté

Au mal avant qu'il soit gousté.  
Puis-je bien laisser la maison,  
Sans que je voye grand foison  
De choses braves et pompeuses?  
Et mesmement tant de pisseuses,  
Qui se font rembourrer leur bas,  
Promettent que je n'auray pas  
Le deffaut que j'avois au camp;  
Mais au fort, en si grand ahan  
Je n'en avois pas grand envie.  
Mais que fais-je, maugré ma vie?  
En babillant trop je demeure.  
Monsieur m'a chargé qu'à ceste heure  
Je ne faillisse à le trouver;  
Il s'en veut aller relever  
Contre son Alix les discors,  
Pour veoir si luitter corps à corps  
Vaut mieux que de combattre aux armes.  
O les doux pleurs, hélas! les larmes,  
Desquelles Alix parlera  
Quand son amant elle verra,  
Mais, ô fort heureuse rencontre!  
Je le voy, je vais à l'encontre,  
Peine n'auray de le chercher.

FLORIMOND.

J'avois beau ma face cacher,  
Mon Arnault me cognoist trop bien,  
Et bien, Arnault, de nouveau?

ARNAULD.

Rien

Que ne sçachiez, comme je croy.

FLORIMOND.

As-tu entendu que le roy

Nous rappellera bien soudain?

ARNAULD.

Le bruit est tel.

FLORIMOND.

Mais quel desdain!  
Les plaisirs qu'Alix, ma mignonne,  
Quand je suis à Paris me donne,  
À ceste fois me seront cours.  
Et bien, après? fay-moy discours  
De ce que tu as ouy dire.

ARNAULD.

L'empereur remasche son ire,  
Et grinçant les dents s'encourage,  
Tant qu'on diroit, voyant sa rage,  
Et son appetit de vengeance,  
Qu'il est tousjours en celle dance  
Qu'il faict à l'envers sus un liet.

FLORIMOND.

Où est-il ore?

ARNAULD.

A ce qu'on dit  
Il a desja le Rhin passé.

FLORIMOND.

Seroit-il bien tant insensé  
De venir mettre siège à Mets?

ARNAULD.

On lui serviroit de bons mets,  
Et si n'y feroit pas grand tort.  
Car, outre le nouveau renfort,  
Les braves gens qui sont dedans,

Le ferent mieux grincer les dents  
Que jamais il ne feist encor.

FLORIMOND.

Pour le moins il ne tient à l'or,  
Qui est le nerf de toute guerre,  
Qu'il ne prenne toute la terre  
Que ceste année avons fait nostre.

ARNAULD.

Il attendra fort bien à l'autre,  
Et à l'autre an encor après;  
Je pense qu'il vient tout exprès  
Pour Thionville envitailler.  
Mais vous ne faites que railler,  
Vous sçavez le tout mieux que moy.

FLORIMOND.

Je m'enquiers seulement à toi,  
Pour voir si ce qu'on dit de luy  
Accorde à cela qu'aujourd'huy  
On m'a par missives mandé;  
Et tu l'as fort bien accordé.  
Puis donc que ce peu de loisir  
Se donne ainsi à mon plaisir,  
Je veux recompenser le peu  
Par l'accroissement de mon feu,  
Qui jà me rend mort en vivant.  
Mais, Arnould, compte moy, devant  
Que vers ma mignonne je voise,  
Quelle estoit ceste forte noise  
Que tu meuvois tantost en toy;  
Je te voyois mouvoir le doy,  
Et marmonner en tes deux lèvres,  
Comme un qui frissonne des fièvres,

Songeois tu, ainsi, seul, à part  
A l'outrageuse amour qui m'ard?

ARNAULD.

Rien moins, Monsieur.

FLORIMOND.

Et à quoy donc,

Dy moy?

ARNAULD.

Je me plaisoye adonc  
Aux gentilles delicatesses,  
A l'heur, aux esbats, aux caresses,  
Que lon reçoit ici, au pris  
Des maux où nous estions appris.

FLORIMOND.

Je meure, c'est chose terrible  
Qu'il est presque au monde impossible  
De trouver un, qui ne peut estre  
Contraire au penser de son maistre !  
En cela je me déplaisois  
Où te plaire tu t'amusois.

ARNAULD.

Pourquoy, Monsieur?

FLORIMOND.

Car ceste pompe  
Et bravade mollement trompe  
Les plus enflammez de courage ;  
Et nos gentilshommes font rage  
D'exceder mesme l'excessif.  
C'est ce qui me rendoit pensif,  
Et en moymesme me plaignant,  
Quand tu t'en venois trepignant

Pour me trouver.

ARNAULD.

Pourtant, Monsieur,  
Sauf tousjours vostre advis meilleur,  
Il me semble que c'est à ceux  
Qui n'ont point esté paresseux  
De maintenir le droit de France,  
Opposant leur vie à l'outrance  
De ces aiglons imperiaux,  
Après tant et tant de travaux,  
D'avoir pour refraichissement  
En volupté contentement,  
Non pas à ces pourceaux nourris  
Dedans ce grand tect de Paris,  
Qui n'oseroient d'un ject de pierre  
Eslongner les yeux de leur terre;  
Non à plusieurs larrons honnestes,  
Qui n'estans faits que pour des bestes  
D'un visage humain emmasquées,  
Par pratiques mal pratiquées  
Despendent encor aujourd'huy  
Et le leur et celuy d'autry,  
En banquets, pompes et delices,  
Pour souvent estre appuy des vices.  
Ce pendant mesme que le roy,  
Ayant ses princes avec soy,  
Souffre maintes et maintes choses  
Pour garder ces bestes encloses.  
Non à ces petits mugeteaux,  
Ces baboüins advocasseaux.  
Qui pour deux ou trois loix rouillées  
De je ne sçay quoy embrouillées,  
Chevauchent les asnes leurs frères,

Avec leurs contenance fières,  
 Meslans la morgue italienne ,  
 Afin qu'un gros sourcil s'en vienne  
 Les demander en mariage.  
 Ha, ventrebleu, quel badinage !  
 Non pas , dy-je, à ces mercadins ,  
 Ces petits muguets citadins ,  
 Ces petits brouilleurs de finances,  
 Qui en banquets et ris , et danses,  
 En toutes superfluitez  
 Surmontent les principautez.  
 Mais quant est de nos gentilshommes,  
 Qui est le propos où nous sommes ,  
 Bien qu'on croye toutes bravades  
 Rendre les courages plus fades,  
 Si celuy-là qui est plus brave  
 Entendoit le battement grave  
 D'un tabourin quasi tonnant ,  
 Ou bien d'un clairon estonnant,  
 Il seroit mieux encouragé  
 Et plus tost en ordre rengé.

FLORIMOND.

Ainsy le ciel me soit amy,  
 Si tu ne m'as mis à demy,  
 Par ta parole, hors de moy.  
 Quoy ? comment ? qu'est-ce que de toy  
 Quand tu vas ainsi contestant ?  
 Un docteur n'en diroit pas tant ;  
 As-tu tant l'eschole suivie ?

ARNAULD.

La meilleure part de ma vie ,  
 Et si estois des mieux appris ;  
 Mais ores les meilleurs esprits

Aiment mieux soldats devenir  
Qu'au rang des badauts se tenir.  
Mais comment est-ce que la chose  
Qu'en venant je tenois enclose,  
Dont vous m'avez interrogué,  
Nous a si fort poussez au gué?  
Où sommes-nous venus ainsi?

FLORIMOND.

Nous nous sommes tous deux icy  
Oubliez de nostre entreprise.  
Toutefois, cest oubli je prise :  
Car l'une est bien plus recouvrable  
Que l'autre tousjours n'est comptable.  
Mais, tournans bride à tous les dits,  
Reviendrons-nous à nostre Alix,  
Que mon cœur follement adore?  
Faut-il que j'y voise des-ore,  
Ou bien s'il vaut mieux que par toy  
Soit faite l'entrée avant moy,  
Pour veoir si tu surprendras point  
Quelque muguet qui se soit joint  
A mon Alix, par mon absence?

ARNAULD.

Elle est fidelle, que je pense.

FLORIMOND.

Et quand aucun n'y trouveras,  
Au mesnage regarderas  
Pour veoir s'elle n'a rien acquis,  
Si ses habits sont plus exquis  
Que n'estoyent quand je departy.

ARNAULD.

Sont tesmoins du nouveau party.



FLORIMOND.

Tu noteras bien le visage,  
Le froid ou le chaud du courage,  
Le parler, la joye ou le dueil,  
Les caresses et le recueil  
Qu'elle monstrera.

ARNAULD.

Laissez faire,

Reposez vous de ceste affaire,  
J'espère encor de faire mieux.

FLORIMOND.

Et ores que je suis ocieux,  
A nostre Dame m'en iray,  
Où pendant me pourmeneray,  
Faisant la cour à mes pensées.

ARNAULD.

Qu'elles soyent bien là caressées,  
Car c'est le lieu où se retire  
L'amant qui, serf de son martyre,  
Fait maint regret, comme maint tourt.

FLORIMOND.

Va, va.

ARNAULD.

Je suis jà de retour.

## SCÈNE III.

HÉLÈNE, *sœur de l'abbé.*

**S**i l'œil trompé ne me deçoit,  
Par la ruë au matin passoit  
Florimond, ainsi qu'il me semble,  
Dont, ainsi Dieu m'ayme, je trem-  
Ayant peur que quelque fortune [ble,  
Soit à quelques uns importune,  
Car je cognois bien son courage,  
Impatient de quelque outrage.  
Il m'avoit par long temps servie,  
Et me vouïoit quasi sa vie,  
Mais, vaincu par mon chaste cœur,  
De son amour s'est fait vainqueur,  
Combien qu'outre le dernier point  
Florimond ne me despleust point;  
Et me laissant, comme je sçeu,  
D'une Alix a esté deceu,  
Fille qu'il pensoit avoir seul,  
Qui faisoit de plusieurs recueil :  
Mesmes avant qu'il eust esté  
Deux jours hors de ceste cité,  
Picquant à la guerre d'Almagne,  
Ceste maraude, ceste caigne,  
Enamoura l'abbé, mon frère,  
Si bien qu'elle trouva manière  
D'arracher de luy mariage.  
O quel horreur ! quel cocuage !  
Un seul mot jamais n'en parlay  
A mon frère, et tousjours celay  
Qu'il me sembloit de l'entreprise.

Car je n'estois tant mal apprise  
Qu'il ne me deust bien faire part  
De ce qu'il broüilloit à l'escart,  
Pour luy compter la fable toute :  
Mais ores je suis en grand doute  
Que de ceste badinerie  
Se naisse aucune fascherie ,  
Et je vous jure en bonne foy,  
J'ayme mon frère mieux que moy.  
Ore ne luy faut celer rien.  
Ho, ho ! anda, je le voy bien,  
La rencontre est tout à propos.

---

## SCÈNE IV.

*Eugène , Hélène.*

EUGÈNE.

**J'**ay tousjours cherché le repos ;  
Mais puis que l'amour est passible,  
De l'avoir il m'est impossible,  
Car de mon amour m'absenter  
Ce me seroit la vie oster.

HÉLÈNE.

Mon frère, Dieu vous doint bon jour.  
Vous estes tousjours sur l'amour ;  
Amour vous court par les boyaux ;  
Amour occupe maints cerveaux  
Que bien aveuglement demeine.

EUGÈNE.

Ho, ho ! ma sœur, qui vous ameine ?

HÉLÈNE.

Puis que sus l'amour estions ores,  
L'amour que j'ay vers vous, encores  
Que n'ayez en ce merité  
Que mon cœur soit sollicité  
De survenir à vos dangers ;  
Car, si nous estions estrangers,  
Vous ne m'eussiez celé vos choses,  
Tant que les avez tenu closes.

EUGÈNE.

Qu'y a il donc ?

HÉLÈNE.

N'aymez vous pas ?

EUGÈNE.

Et que vous allez pas à pas !  
Me voulez vous prendre au filé ?

HÉLÈNE.

Vous me l'aviez tousjours celé ,  
Mais je l'ay bien sceu nonobstant ;  
N'aymez vous pas Alix, pourtant ?  
Sauvez-vous du prochain danger.

EUGÈNE.

Qu'est-ce donc ? faut-il tant songer ?

HÉLÈNE.

Florimond, que bien cognoissez ,  
Qui mes amours a pourchassez,  
L'avoit aimée devant vous,  
Mais elle se change à tous coups ;  
Car, dès lors qu'il fut departy,  
Elle choisit vostre party.

Maintenant il est retourné.  
Il luy avoit beaucoup donné  
Pour à lui seul la maintenir.  
Regardez qu'il pourra venir  
Des amours qu'avez assopis  
Pour les vôtres, et qui est pis  
Du mariage qu'avez fait.

EUGÈNE.

O ! grand ciel, que t'ay-je forfait ?  
Veux tu faire si brave cœur  
Esclave de quelque malheur ?

HÉLÈNE.

Ce que je vous dis est certain.

EUGÈNE.

Ha , maugré bieu de la putain !

HÉLÈNE.

Ne crions point tant en ce lieu ;  
Il faut supplier au grand Dieu  
Que par luy soit remedié.

EUGÈNE.

A , a , vertu bieu , c'est bien chié !

HÉLÈNE.

Comment ? qu'est-ce cy ? quelle guise ?  
Voilà un brave homme d'église !

EUGÈNE.

L'amour et la douleur extrême  
Me font absenter de moymesme.

HÉLÈNE.

Voyez comme il serre les dents !  
Tout beau, tout beau, entrons dedans,

On y pourra remédier ;  
Que gaignez-vous d'ainsi crier,  
Sinon faire un simple mal double ?  
Cecy n'est pas un si grand trouble :  
Florimond s'appaisera bien ,  
Quand il verra qu'il n'y a rien  
De constance en ceste femelle ;  
Il mettra son amour hors d'elle,  
Ou il en prendra comme une autre  
Pour l'argent ; quant à l'amour vostre  
Voudriez vous aymer desormays  
Celle là qui n'ayma jamais ?  
Prenez qu'ayez au jeu perdu  
Ce que vous avez despendu.  
Ne soyez pour si peu marry.  
Quant à Guillaume, son mary,  
Il est si très-homme de bien ,  
Qu'il ne se soucira de rien.

EUGÈNE.

Quelque peu soulagé me sens.

HÉLÈNE.

Entrons.

EUGÈNE.

Entrons, entrons ; le temps  
Nous offrira quelque remède.

HÉLÈNE.

Celuy vaincq' qui au mal ne cède.

EUGÈNE.

Si est-ce que le cœur en moy  
Me predict quelque grand esmoy.

## ACTE III.

## SCÈNE I.

*Arnauld, Florimond.*

ARNAULD.



a Dieux ! qui de nostre entreprise  
Par celle que mon maistre prise,  
Sommes ores bien destournez !  
Nous pourroit-on plus estonnez  
Rendre jamais tous deux ensemble ?  
O ciel, ô terre, que te semble  
De chose tant mal ordonnée ?  
Toy mesme, maudit Hymenée,  
Conducteur de trois cocuages,  
Au lieu de tes saints mariages,  
N'as-tu rougi d'autoriser  
Ces nopces tant à mespriser ?  
O vous, quelconques soyez-vous,  
Dieux célestes, qui, entre tous,  
L'ardeur des pauvres embrasez,  
De vostre ciel favorisez,  
Voulez vous ores vous garder  
De vostre foudre en bas darder,  
Veu que meurdrir il conviendrait  
Ces transgresseurs de vostre droit,  
Ces mocqueurs de vostre maistrise,  
Laisans la femme mal apprise,  
Laisans ceste infidelle dame ?  
Dame, mort bieu, veu tel diffame  
Le nom de dame n'y convient,

Laissans la pute qui ne tient  
Compte de l'amant tant aimable,  
Lequel, d'un vouloir immuable,  
Luy avoit dédié sa vie.  
Mais peut-estre avez ceste envie,  
Faisans tort au premier lien,  
Faire tort à l'aise et au bien  
De ce mien maistre gracieux.  
Mais j'en renie tous les cieux,  
Si je ne fais tomber en bas  
Tant de jambes et tant de bras,  
Que Paris en sera pavé.  
En despecte, je suis crevé  
De despit ; qui ne le seroit  
Quand son maistre on offenseroit ?  
Ladre Abbé, meurtrier de vertu,  
Si je m'y mets... Mais quoy ! veux tu,  
Pauvre Arnault, sans ton maistre faire  
Ce qui luy pourroit bien déplaire ?  
En te faschant tu es venu  
Jusqu'au lieu où il s'est tenu.  
Pendant ce mal'heureux voyage  
Je gage que nulle autre image,  
Estant mesme en ce devôt temple,  
Que celle d'Alix ne contemple :  
Mais quand il sçaura la nouvelle,  
Ha ! charbiieu, qu'il la fera belle !  
Il m'espouventera des yeux.

## F L O R I M O N D.

Je voy entrer tout furieux  
Mon Arnault. Ouy, ouy, que seroit-ce ?  
On luy a fait peu de caresse,  
Il en hennit comme un cheval.



Et bien , Arnauld ?

ARNAULD.

Et bien ! mais mal.

FLORIMOND.

Comment, mal ?

ARNAULD.

Le plus mal du monde.

FLORIMOND.

Si faut-il que ce mal je sonde ,  
Pour veoir s'il est ainsi profond.

ARNAULD.

Assez pour vous noyer au fond ,  
Si vous ne prenez patience :  
Mais faites au mal resistance ,  
Et me laissez vanger du tout.

FLORIMOND.

Mort bieu ! qu'est-ce ?

ARNAULD.

De bout en bout

Je vous compteray le mal'heur,  
Moyennant que vostre douleur  
Prenne le frein de la raison.  
Je suis allé à la maison  
De vostre Alix , où l'ay trouvée  
Dés l'heure assez bien abreuvée :  
Car j'ay bien cogneu au respondre  
Que , de crainte de se morfondre ,  
Elle avoit coiffé son heaume.  
Elle estoit avec un Guillaume ,  
Ainsi là dedans on l'appelle ,

Et autrement le mary d'elle.

FLORIMOND.

Mary, sang bieu !

ARNAULD.

Laissez moy dire :

Si de tout ne bridez vostre ire,  
Contenez un peu , pour le moins :  
Ils estoyent assis aux deux coins  
De la table , et au bout d'enhaut  
Un gros maroufle , un gros briffaut,  
Dont messire Jean est le nom.

FLORIMOND.

Dieu me perde , j'y vois.

ARNAULD.

Non , non.

Laissez moy de tout souvenir :  
A ce que j'ay peu retenir,  
C'est cet abbé , ce brave Eugène.

FLORIMOND.

Qui ? le frère de mon Helène,  
Que j'ay si long temps pourmenée ?

ARNAULD.

C'est celuy mesme. Il l'a donnée  
A ce Guillaume en mariage.

FLORIMOND.

Ha Dieu , ha grand Dieu , quel outrage !  
Qui me pourra faire enrager,  
Afin que je puisse vanger  
Ceste injure de sorte telle ,  
Qu'il en soit memoire immortelle ?

A a, faux amour trop incertain !  
A a, fausse et trop fausse putain !  
A a, traistre abbé, abbé meschant !  
Moyne punais, ladre, marchant  
De tes refrippez benefices !  
A a, puant sac tout plein de vices,  
M'as-tu osé faire ce tort ?  
T'avois je fait aucun effort ?  
Ne m'avoit pas sa sœur Helène  
Assez tourmenté, sans qu'Eugène,  
Son frère, ains son paillard, je croy,  
Me vint redoubler ce desroy,  
Seduisant un pauvre cocu,  
Pour avoir tousjours part au cu  
Sous une honneste couverture ?  
Hou, que la fin en sera dure !  
Auquel dois-je premier aller ?  
Il faut aller desetaller  
De la maison ce qui est mien.  
Par le grand ciel, j'auray mon bien,  
Et si serez bien frotez ores,  
Si bien pis vous n'avez encores.  
Si je devois fendre la porte  
J'iray, j'iray de telle sorte  
Que le mur tremblera d'horreur.

ARNAULD.

A a ! que je conçois de fureur !  
Je suis gros de donner des coups,  
Si je ne les eschine tous  
Je veux estre frotté pour eux.  
Allez, Monsieur.

FLORIMOND.

Allons tous deux.

## SCÈNE II.

*Messire Jean , Eugène , Hélène.*

MESSIRE JEAN.

**E**u-Dieu, je l'ay rechappé belle !  
Sentit-on jamais frayeur telle  
Que ce brave nous la donnoit ?  
Par ses parolles il tonnoit ,

Et , meslant son gascon parmy,  
Nous faisoit pasmer à demy.  
Encore tant esmeu j'en suis,  
Que presque parler je ne puis,  
Tant qu'il me faudroit emprunter  
Une autre voix pour raconter  
A nostre abbé telle vaillance.  
Mais encore en moy je balance  
Si je dois faire ce message :  
Florimond fera beau mesnage ,  
Si vers l'abbé vient une fois.  
J'aymerois mieux tenir ma voix  
A tout jamais en moy renclose ,  
Que de derobber quelque chose :  
Je suis aux coups trop mal appris ,  
Et ceux-cy seront tous epris  
Qu'ils ne pourront estre qu'à peine  
Desenvenimez de leur haine  
Que par l'espée vengeresse.  
O esperance tromperesse !  
Pourquoy m'avois-tu jusque icy  
Allaicté de ton laict ainsi ,  
Pour tout soudain t'évanouïr ?

Pourquoi me faisois-tu jouir  
 De tes promesses si long-temps,  
 Pour me mettre après hors du sens  
 Et me faire au desespoir proye,  
 M'estranglant d'un cordon de soye ?  
 A a ! pauvre et deux fois pauvre prestre ,  
 N'eusses-tu pas trouvé bon maistre ,  
 Qui t'eust nourry, qui t'eust vestu ,  
 Qui t'eust fait amy de vertu ,  
 Sans le patelin contrefaire ,  
 Et, en plaisant, à Dieu desplaire ,  
 Pour tourner en fin en ma chance  
 Si pauvre et maigre recompense ?  
 Adieu les complots et finesses ,  
 Adieu , adieu, larges promesses ,  
 Adieu , adieu, gras benefices ,  
 Adieu, douces mères nourrices ,  
 En l'abbé je n'ay plus d'espoir.  
 Mais que tardé-je à l'aller voir ?  
 « Qui se fait compagnon de l'heur  
 » Se le face aussi du mal'heur. »  
 Mais quoy ? comment ? d'où vient cela ?  
 Qu'y a il de nouveau ? voyla  
 Nostre mal'heureux maistre Eugène  
 Qui sort avec sa sœur Helène.  
 Je pense que, si les hauts cieux  
 S'appaisoyent des larmes des yeux ,  
 Qu'Helène plus en jettera  
 Qu'il n'en faut, quand eil' le sçaura.

## EUGÈNE.

Mon cœur s'est pris à tressaillir,  
 Je sens quasi ma voix faillir,  
 Ma face est jà toute blesmie ;

Helène, sœur et bonne amie,  
Quand j'ay regardé contre val,  
Voicy l'ambassadeur du mal,  
Voicy mon chappelain qui vient;  
A voir la face qu'il nous tient,  
Le mal'heur jure contre nous.

## HÉLÈNE.

Las, mon frère, que ferez-vous?  
Mais las! que feray-je, ô flouette?  
Que deviendray-je, moy pauvrete?  
Resteray-je en ce monde icy?  
Voyant mon frère en tel souci,  
Mon esprit fuyra comme vent;  
Mais je vais courir au devant,  
Je veux l'infortune sçavoir.  
Messire Jean, je puis bien voir  
Que quelque chose est survenue.

## MESSIRE JEAN.

Les dieux ont promesse tenue :  
Après l'heur on sent le malheur,  
Après la joye la douleur,  
Et la pluye après le beau temps.

## HÉLÈNE.

O Dieu, retiens en moy mes sens,  
Ou je cherray en pasmoison.

## EUGÈNE.

Que la douleur est grand prison !  
Je me sens presque aussi faillir.

## MESSIRE JEAN.

Et vous souliez si bien saillir,  
En vostre aise, contre les cieux,

Et disiez qu'estre soucieux  
En rien ne convenoit en vous !

EUGÈNE.

O Jupiter, que sommes nous !  
Pouvons-nous rien de nous promettre ?

MESSIRE JEAN.

Et vous souliez sous le pied mettre  
Toute inconstance et changement ,  
Vous vantant qu'éternellement  
Non autre que vous vous seriez ,  
Et tous les ennuis chasseriez !  
Mais il vaut mieux un repentir,  
Bien qu'il soit tard , que d'amortir  
La cognoissance que Dieu donne  
Par le malheur de la personne.

EUGÈNE.

Mais encores laissons nos pleurs ;  
Retenons un peu nos douleurs ;  
Ne donnons point tant à la bouche  
Que les oreilles on ne touche.  
Qu'y a-il, dy ?

MESSIRE JEAN.

Tantost j'estois  
Chez Alix, où je banquetois  
Avec Guillaume , pour vous plaire ,  
Comme me commandiez de faire,  
Quand à un instant est entré  
Un soldat fort bien accoustré  
D'equipage requis en guerre ,  
Qui vouloit mettre tout par terre ,  
Blasphemant tous les cieux, marry  
D'ouïr nommer ce mot : mary.

HÉLÈNE.

Elle, qu'a-t-elle répondu ?

MESSIRE JEAN.

Toute tremblante , elle a rendu  
Ces responces : Et bien, Arnault,  
La plus sainte plus souvent fault ;  
Mais on appaise de Dieu l'ire  
Quand du deffaut on se retire.  
L'abbé, mon cousin, me voyant  
En paillardise fourvoyant ,  
M'a mise avec cet homme cy,  
Avec lequel je vis ainsi  
Que doit faire femme de bien.  
Pute (dit-il) , je n'en croy rien ;  
Il n'y a point de cousinage.  
Il t'a mis en ce mariage  
Pour seurement couvrir son vice ;  
Mais nous donnerons tel supplice  
A toy, à ton abbé Eugène ,  
Et à sa pute sœur Hélène ,  
Qui se vange ainsi de mon maistre,  
Que la memoire pourra estre  
Jusqu'à la bouche des neveux.  
Il faisoit dresser les cheveux  
A moy et à Guillaume aussy.

HÉLÈNE.

Et Guillaume , quoy ?

MESSIRE JEAN.

Tout transi ,

Estonné de ce cas nouveau ,  
Ne sonnoit mot non plus qu'un veau ;  
Et l'autre, branslant sa main dextre ,



Enragé, va querir son maistre.  
 Et puis votre Alix de crier,  
 Et Guillaume de supplier.  
 Alix detranche ses cheveux,  
 Et Guillaume fait de beaux vœux  
 A tous les saincts de paradis.  
 Je suis seur que les estourdis  
 Vous donneront après l'assaut.

HÉLÈNE.

Las, mon frère, le cœur me faut !

EUGÈNE.

Las, je ne puis rien dire aussi !  
 Pensons un peu à tout cecy.

HÉLÈNE.

Mais quel penser ?

MESSIRE JEAN.

Il ne faut pas,  
 Mesme prochain de son trespas,  
 Abandonner du tout l'espoir.

HÉLÈNE.

Mais quel espoir ?

MESSIRE JEAN.

On peut bien voir  
 Que votre cœur n'est point viril.

HÉLÈNE.

Quel cœur aurois-je ?

MESSIRE JEAN.

Quel ? faut-il

Tant obéir à la douleur,  
 Qu'on se laisse vaincre au mal'heur ?  
 Pensons peut estre que les Dieux

Nous conseilleront.

EUGÈNE.

Il vaut mieux ,  
Puis qu'ainsi le mal nous affole ,  
Qui blesse et l'ame et la parole ,  
Dedans la maison nous retraire  
Pour mieux esplucher cest affaire.

---

SCÈNE III.

*Alix , Florimond , Guillaume , Arnault ,  
Pierre.*

ALIX.



l'aide !

FLORIMOND.

Je suis au secours.

GUILLAUME.

Tout beau , bellement je m'encours.  
J'en arracherois bien autant.

FLORIMOND.

Je perisse , tu seras tant  
Et tant et tant de moy battue.  
Qui me tient que je ne te tue ,  
Pute ? m'as-tu fait tel outrage ?  
Me fais-tu forcener de rage ?

ALIX.

Helas ! Monsieur , pour Dieu , merci !

FLORIMOND.

Tu n'es pas quitte pour ceci ,  
Tousjours se renouvellera

La playe, et en moy saignera ;  
 Mais laissons ici la vilaine.  
 Arnault, ceste maison est plaine  
 De mes biens , qu'il faut emporter.

ALIX.

Monsieur, voulez-vous tout oster ?

ARNAULT.

Il auroit mesme bonne envie  
 De t'oster ta meschante vie,  
 S'il y pouvoit avoir honneur.

FLORIMOND.

Sus, en haut !

ARNAULT.

Sus donc, Monseigneur.

FLORIMOND.

Laquais , trouve des crocheteurs.

PIERRE.

J'y vois, Monsieur, et, quant à eux,  
 Ils voleront bien tost ici ;  
 N'ont-ils pas des ailes aussi ?

ALIX.

O que je suis au monde née  
 Pour estre au malheur destinée !  
 Que malheur auroit bien envie  
 Sur le grand malheur de ma vie ?  
 A a , faulse maratre nature ,  
 Pourquoi m'ouvrais-tu ta closture ?  
 Pourquoi un cercueil eternal  
 Ne fis-je au ventre maternel ?  
 Mais, las ! il faut que chacun pense

Que tousjours telle recompense  
Suit chacun des forfaits , qui traîne  
Pour s'acquiesce sa propre peine.  
Sus donc , esprit , sois soucieux ;  
Sus donc , sus donc , pleurez , mes yeux ,  
Ostez le pouvoir à la bouche  
De dire le mal qui me touche.

---

## ACTE IV.

## SCÈNE I.

GUILLAUME.

**S**'il y a eu personne aucune  
Plus envié de la fortune  
Et du bonheur que je suis ores ,  
Je veux estre plus mal encores.  
Helas , qui eust ceci pensé ?  
Je ne le croy pas ; offensé  
M'ont en cela ces gens de guerre ,  
Et pendant deçà delà j'erre  
Que l'on bat ma pauvre innocente.  
Suis-je tant sot que je ne sente  
Quand je suis tousjours avec elle  
Si elle m'est tant infidelle ?  
Mais quoi ! elle a ja confessé  
Que Dieu elle avoit offensé  
Avec monsieur le gentilhomme ;  
C'estoit de grand peur , ainsi comme  
Ceux-là que l'on gesne au palais,  
Confessent des forfaits non faits.  
Je ne sçay , je n'en sçay que dire ,  
Sinon que rendre mon mal pire ,

D'autant plus que j'y penseray ;  
Par devant l'abbé passeray,  
Qui sera peut-estre à sa porte,  
A celle fin qu'il me conforte,  
Encore qu'il soit aujourd'huy  
La cause de tout mon ennuy.

---

## SCÈNE II.

*Matthieu, creancier ; Eugène, Guillaume,  
Helène, Messire Jean.*

## MATTHIEU.

**Q**n m'a maintenant rapporté  
Qu'on avoit à Guillaume osté  
Tous les meubles de sa maison :  
Depuis que l'on prend la toison  
Il convient au mouton se prendre.  
Mais où est-il ? Il lui faut rendre  
Aujourd'huy ce que j'ay presté ,  
S'il ne vouloit estre arresté  
Dedans l'enfer du Chastellet.  
Est-il rien au monde si laid  
Que de frauder ses crediteurs ?  
Je suis troublé : ces transporteurs  
Ore m'ont rendu estonné.  
Auroit-il bien tout façonné,  
Craignant une execution ?  
Auroit-il fait vendition ?  
Où le trouverai-je à ceste heure ,  
Puisqu'il n'est pas où il demeure ?  
Chez son abbé, comme je croy.  
J'y vois, j'y vois.

EUGÈNE.

Mais respons moy ;  
Ont-ils dit qu'ils viendront chez nous  
Incontinent ?

GUILLAUME.

Deffendez-vous :  
Car je suis seur qu'ils le feront,  
Et , s'ils peuvent , outrageront.

EUGÈNE.

Las ! que dirai-je ?

HÉLÈNE.

Et que ferai-je ?

MESSIRE JEAN.

Le malheur prend bientost son siège  
Dedans ceux qui n'y pensent point.

GUILLAUME.

Ils me mettront en piteux poinct,  
Si lors m'y rencontrent aussi.

EUGÈNE.

Les sergens sont-ils près d'ici ?

HÉLÈNE.

Quoy , sergens ? laissons ce moyen.

MATTHIEU.

A la bonne heure, je voys bien  
Mon Guillaume devant la porte  
De son abbé, qui le conforte,  
Peut estre, des biens emportez.  
Je m'approche.

GUILLAUME.

De tous costez  
Le malheur est mon devancier :  
Helas ! voici mon creancier.

HÉLÈNE.

Hé ! qu'il vient à heure opportune !  
Pour soulager vostre fortune.

MATTHIEU.

Et bien ! Guillaume, de l'argent !

HÉLÈNE.

Poursuivez-vous un indigent ?  
Estes-vous forclus d'amitié ?

MATTHIEU.

La raison chasse la pitié,  
Il faut payer.

HÉLÈNE.

Et s'il n'a rien  
De quoy payer ?

MATTHIEU.

Il payra bien.  
Le corps est de l'argent le pleige.

HÉLÈNE.

Mais s'il n'a rien ?

GUILLAUME.

Comme aussi n'ay-je.

HÉLÈNE.

Son cercueil est-ce la prison ?

EUGÈNE.

Bien, bien ; entrons en la maison,

On pourra faire quelque chose ;  
Ou bien , si rien ne se compose ,  
Soyons tous en tout malheureux .

MATTHIEU .


Je ne suis pas tant rigoureux  
Que je n'entre bien avec luy ,  
Pour l'attendre tout aujourd'huy .

---

SCÈNE III.

*Florimond , Arnault .*

FLORIMOND .

ciel gouverneur , quel edict  
Dresses-tu au pauvre interdit  
De sa liesse coustumièrè !  
Ou quelle ordonnance meurdrière ,  
Quelle bourrelle destinée ,  
A ce jour pour moy ramenée !  
Le haut soleil , qui pour couronne  
Son chef de mille feux couronne ,  
M'apportoit-il jà cest edict ,  
Lorsque , laissant le jaune lict ,  
A , par la grand lice ordonnée ,  
Commencé sa seiche trainée .  
Mais quoy ? la fureur me transporte ,  
Mes ennuis m'ouvrent une porte  
Incogneuë à tous mes esprits ,  
Tant que je suis du dueil epris ,  
Je suis mort , je peri , c'est fait .  
Ma vie , avec tout son effet ,  
Dependoit de ceste amour mienne .



Et faut-il ore que je vienne  
Perdre ce qui me faisoit vivre ?  
Puis après, si je veux poursuivre  
Et vanger telle cruauté,  
La justice est d'autre costé,  
Qui jà, ce me semble, me chasse,  
Et mes biens et mon chef menasse.  
Si j'assopi ceste vengeance,  
Je viendray sentir telle outrance  
Que despit me fera crever.

ARNULT.

Ne vous vueillez ainsi grever.  
Tous ces maux auront guarison.  
Premier, quant est de la poison  
Qui tellement vous a deceu ,  
Que, comme dites, n'avez sceu  
En ce monde vivre sans elle,  
La contrepoison infidelle,  
A ceste poison hors poussée.  
Quant à la justice offensée,  
Qui contre vous se leveroit,  
Quand le faux tour on vengeroit ,  
De cela n'avez peur aucune.  
Je me hasarde à la fortune.  
Tout seul demain je m'en iray,  
Et nostre abbé je meurdriray.  
Si je fuy, ignorez le cas ;  
Si je suis pris, dites que pas  
N'estiez de ce faict consentant..  
J'aime mieux seul mourir, que tant,  
En vous voyant souffrir, souffrir.

FLORIMOND.

Vrayment, c'est bravement s'offrir.

ARNAULT.

Ainsi l'ire n'assopirez ,  
Et de despit ne creverez.

FLORIMOND.

Baste , baste , laissons ceci ;  
Le mal tousjourns croist du souci.  
Face la justice du pire ,  
Il me faut degorger mon ire ;  
Il faut que ce brave mastin  
J'occie demain au matin ,  
Me faisant au mal qui me mine  
Par son sang une medecine.

---

## SCÈNE IV.

*Eugène , Messire Jean.*

EUGÈNE.

**E**st-il possible que ma bouche  
Pour me complaindre se debouche ?  
Est-il possible que ma langue  
Tire du cœur une harangue ,  
Pour devant le ciel mettre en veüe  
Le mal de l'ame despourveüe ?  
Non , non , la douleur qui m'atteint  
Toutes mes puissances esteint ,  
Et l'air ne veut point s'entonner ,  
De crainte de s'empoisonner  
Du dueil en ma poitrine enclos.

MESSIRE JEAN.

O , vray Dieu , quels horribles mots !

## EUGÈNE.

Pource qu'il semble que malheur  
Ait remis toute la douleur  
De chacun des autres sur moy ,  
Je porte de ma sœur l'esmoy ,  
Tant pour sa petite portée ,  
Que pource que desconfortée  
Elle est à tort : car ce monsieur  
La nomme cause du malheur ;  
De Guillaume non seulement  
Il me faut porter le tourment ,  
Mais, à ce que je voy, sa débte,  
Et combien qu'Alix soit subje  
A tromper ainsi ses amis ,  
Mon cœur n'est pas hors d'elle mis ;  
Je soustien encor ces travaux ,  
Et puis je porte tous mes maux ,  
Dont l'un est tel que le guarir  
N'en sera que le seul mourir :  
Je cognois trop bien Florimond.

## MESSIRE JEAN.

Premierement estonné m'ont  
Avec leurs mots , comme estocades ,  
Caps de dious , ou estaphilades ,  
Ou autres bravades de guerre ;  
Sont de ceux dont l'un vend sa terre ,  
L'autre un moulin à vent chevauche ,  
Et l'autre tous ses bois esbauche  
Pour faire une lance guerrière ;  
L'autre porte en sa gibbecière  
Tous ses prez , de peur qu'au besoing  
Son cheval n'ait faute de foin ;  
L'autre ses bleds en verd emporte ,

Craignant la faim, ô quelle sorte !  
Pour braver le reste de l'an.  
Vous fâchez-vous des mots de camps ?  
Il faudra pourtant esprouver  
Tous les moyens pour paix trouver.

EUGÈNE.

Il le faudra, c'est chose seure,  
Ou bien de la mort je m'assure,  
Je le sçay bien.

MESSIRE JEAN.

Pourvoyez y.

EUGÈNE.

Mais laisse moy tout seul icy  
Pour quelque peu, j'y resveray.  
Retourne après.

MESSIRE JEAN.

Je le feray.

---

ACTE V.

## SCÈNE I.

*Messire Jean, Eugène.*

MESSIRE JEAN.

**D**esja trop icy je séjourne,  
Vers monsieur ores je retourne,  
Qu'à son vueil j'ay tantost laissé  
A demy, ce semble, insensé,  
En si triste et malheureux soing.  
Il ne le faut laisser de loing,  
De peur que dueil se tourne en rage.

EUGÈNE.

O fortune à double visage,  
 Prospère à ce que j'ai pensé !

MESSIRE JEAN.

Avez-vous en vous compassé  
 Moyen de ces maux amortir ?

EUGÈNE.

Fort bien, fort bien, si consentir  
 A son presque mourant Eugène  
 Ne refuse ma sœur Hélène.

MESSIRE JEAN.

D'elle je m'assure si fort  
 Que jusqu'à l'autel de sa mort  
 S'estend l'amitié fraternelle.

EUGÈNE.

Tout cest accord ne gist qu'en elle.  
 S'ell' le fait, tant qu'elle vivra,  
 Sa vie à elle se devra,  
 Et si je luy devray ma vie.

MESSIRE JEAN.

Desjà je brusle tout d'envie  
 De sçavoir ce que voulez dire.

EUGÈNE.

Il faut secrettement conduire  
 Ceste chose , à fin que l'honneur  
 Offensé n'offense mon heur ;  
 Et, n'estoit que bien je m'assure  
 Que ton oreille sera seure,  
 Je ne decelerois la chose  
 Que d'exécuter je propose.

## MESSIRE JEAN.

Une chose à moy recitée,  
C'est comme une pierre jettée  
Au plus creux de la mer plus creuse.

## EUGÈNE.

O ! que ma pensée est heureuse,  
Si ma sœur esbranler je puis !

## MESSIRE JEAN.

En cela son pleige je suis.

## EUGÈNE.

C'est que, comme tu sçais assez,  
Deux ans se sont desja passez,  
Depuis que Florimond quitta  
L'amour qui tant le tourmenta,  
A l'objet de ma sœur Helène,  
Et le quitta à si grand'peine  
Qu'il eust voulu que sa santé  
Eust en la seule mort esté.  
Mais il avoit esté confus  
D'un et d'un renfort de refus ;  
Puis l'amour qui tant le pressa  
A l'egarde se passa,  
Las, comme en mon damp j'ai bien sceu,  
Avec Alix, qui l'a deceu.  
Mais ore, si cn luy parloit  
De ma sœur, dont tant il brusloit,  
Je suis seur que non seulement  
Enseveliroit ce tourment,  
Mais qu'il rendroit toute sa vie  
A mon commander asservie.  
Parquoy je veux prier ma sœur,  
Que, sans offense de l'honneur,

Elle le recoyve en sa grace ,  
Et jouissant elle le face.  
Son honneur ne sera foulé,  
Quand l'affaire sera celé  
Entre quatre ou cinq seulement.  
Et, quand son honneur mesmement  
Pourroit recevoir quelque tache ,  
Ne faut-il pas qu'elle m'arrache  
De ce naufrage auquel je suis ,  
Et qu'elle mesme ses ennuis  
Elle tourne en double plaisir?

MESSIRE JEAN.

Sçauroit-elle mieux choisir?  
O! que chacun eust ce bon heur,  
De faire tousjours son honneur  
Un bouclier pour sauver sa vie.

EUGÈNE.

Elle sera bien esbahie ,  
Quand de ce la viendray prier.

MESSIRE JEAN.

Point, laissez la moy manier.  
Mais quant au creancier, comment?

EUGÈNE.

Ce m'estoit tourment sur tourment ;  
Mais cestuy est bien plus facile.  
Si n'ay-je pourtant croix ny pile.

MESSIRE JEAN.

Quoy donc? il ne faut delayer ;  
C'est cas raclé: il faut payer,  
Ou que Guillaume entre en prison.

EUGÈNE.

Une cure en fera raison.  
On trouvera bien acceptant.

MESSIRE JEAN.

Que trop, que trop ; il en est tant ,  
Par cy, par là, dans ceste ville,  
Qu'il faudroit mille fouëts et mille  
Pour chasser les marchans du temple.

EUGÈNE.

Le marché de Romme est bien ample.

MESSIRE JEAN.

Mesmes il pourroit estre ainsi ,  
Que, si ce bon creancier cy  
Avoit enfans, il la voudroit ;  
Mieux qu'une terre elle vaudroit ,  
Et ne luy cousteroit si cher.

EUGÈNE.

Or sus donc, il faut despecher  
Le premier poinct ; je vais devant.

MESSIRE JEAN.

Allez donc, je vous vay suivant.



## SCÈNE II.

*Guillaume, Matthieu, Hélène, Eugène,  
Messire Jean.*

GUILLAUME.

**E**ncores que les maux soufferts  
Et ceux qui sont encore offerts  
Me soyent griefs, sire mon amy,  
Si est ce que presque à demy  
Je suis en ce lieu soulagé.  
A a, que je suis bien allégé  
D'estre sous la tutelle et garde  
D'un homme tant saint et qui me garde.  
Sire, vous ne pourriez pas croire  
De quel amour il m'ayme, voire  
Jusques à prendre tant d'esmoy  
De venir mesme au soir chez moy  
Pour veoir si je me porte bien ;  
Il ne souffriroit pas en rien  
Qu'on nous feist ou tort ou diffame ;  
Il ayme si très tant ma femme,  
Que plus en plus la prend sous soy.

MATTHIEU.

Sus donc, courage, esveille toy,  
Mon bon amy, et ne te fasche,  
Je te ferois quelque relasche,  
S'il estoit en moy, volontiers ;  
Mais j'ay affaire de deniers.

GUILLAUME.

Payer faut, ou tenir prison.

## MATTHIEU.

C'est bien entendu la raison :  
J'ayme ces gens qui, quand ils doivent ,  
Volontiers le quitte reçoivent.

## HÉLÈNE.

Vos raisons ont tant de pouvoir  
Sur ce mien debile sçavoir  
Que respondre je ne sçaurois :  
Et, quand encore je pourrois ,  
Que gaigne t'on de contester  
Quand on s'y voit necessiter ?  
L'amour, Frère, que je vous porte ,  
A ma bonté ferme la porte ,  
Voulant contregarder ce jour  
Nos deux vies par fol amour ;  
Et, quand mal'heur m'en adviendra,  
Et que tout le monde entendra  
Que par deux hommes, voire deux,  
Que chacun estime de ceux  
Qui sont desja saincts en la terre,  
Contre ma renommée j'erre,  
On me tiendra pour excusée,  
Comme ayant esté abusée,  
Ainsi que femme y est sujette ;  
Et puis l'on dira : La pauvrete  
N'osoit pas son frère esconduire.

## EUGÈNE.

Vostre honneur n'en sera point pire.  
Cecy revelé ne sera ,  
Et au pis, quand on le sçaura,  
Laissez le vulgaire estimer.  
Est-ce deshonneur que d'aimer ?

## HÉLÈNE.

Non , comme j'estime , en tel lieu ;  
 Mesmement, ainsi m'aide Dieu,  
 Si Florimond ne m'eust laissée,  
 Et qu'il n'eust Alix pourchassée,  
 La course du temps eust gagné  
 Sur ce mien courage indigné,  
 Et tout ce trouble eust esté hors.

## MESSIRE JEAN.

Il vaut mieux maintenant qu'alors :  
 Car, après une longue attente,  
 Une amour en est plus contente :  
 Et peut estre il aura courage  
 De faire après le mariage :  
 Ce vous est un party heureux.

## EUGÈNE.

Puis qu'il en est tant amoureux ,  
 Quand nous serons amis ensemble,  
 J'en serai moyen , ce me semble.

## HÉLÈNE.

Mais de quoy servent tant de coups  
 Pour gagner ce qui est à vous ?  
 Faut il que gayement je die ,  
 Je suis en mesme maladie :  
 Il n'y a rien qui plus me plaise ,  
 Ore je me sens à mon ayse.

## EUGÈNE.

O amour ! que tu m'as aydé !  
 Aveugle, tu m'as bien guidé ;  
 D'aise extrême mon cœur tressaut.

MESSIRE JEAN.

Par bieu ! j'en vois faire ce sault.  
Que reste plus ?

EUGÈNE.

Rien qu'à ceste heure  
Te transporter en la demeure  
De Florimond, et l'advertir  
De cet amour se divertir ;  
Qu'il laisse envers nous toute haine ,  
Qu'il laisse Alix, et qu'on rameine  
Chez elle ce qu'on luy a pris ,  
Et que , s'il a gagné le pris  
Sus une amante damoyselle ,  
Qu'au moins son aventure il cèle.  
Après , chez Alix t'en iras ,  
Et la foiblesse advertiras  
Que sommes ensemble rejoints ,  
Sans luy declarer par quels poincts ;  
Car, quand femme a l'oreille pleine ,  
Sa langue le retient à peine.

HÉLÈNE.

Voy, voy.

EUGÈNE.

Tu n'oublieras aussi  
Qu'elle vienne souper icy.  
J'y feray pourveoir à cest' heure.

MESSIRE JEAN.

Je ferai bien courte demeure.  
Je vous pry' , notez la manière.  
Mais ne voila pas un bon frère ?  
O Dieu ! qu'on se frottera bien !  
Si est-ce que je me retien

Quelque lopin à ceste feste !  
Il faudra que je mette en teste  
A mon Abbé de me rengier  
A quelque osselet pour ronger.

---

## SCÈNE III.

*Eugène, Matthieu, Guillaume.*

EUGÈNE.

**S**i les prisonniers des enfers  
Avoient tous debrisé leurs fers ;  
Si Sisyphe estoit deschargé ,  
Ou si Tantale avoit mangé  
Ce qu'en vain poursuit son desir,  
Ils n'auroient point tant de plaisir  
Qu'a maintenant Monsieur Eugène.  
Ha ! voilà, voilà, bonne Helène,  
La fraternité se ressemble.  
Si faut-il que j'assemble ensemble  
Guillaume et son Anglois Matthieu,  
Pour les accorder en ce lieu.  
Guillaume et vous, Sire, venez ;  
Vous estes vous point demenez  
D'avoir esté tous seuls autant ?

MATTHIEU.

Nenny.

EUGÈNE.

Vous voulez du content,  
Je l'entens bien.

MATTHIEU.

C'est la raison.

JODELLE.

EUGÈNE.

Avez-vous en vostre maison  
Grand nombre de fils ?

MATTHIEU.

Trois.

EUGÈNE.

Je prise  
Ce nombre, qui est saint : l'Eglise  
En aura elle quelqu'un d'eux ?

MATTHIEU.

J'en ferai de l'Eglise deux ,  
Car je veux tendre aux benefices.

EUGÈNE.

Toutes choses me sont propices.  
Or ça , si j'avois, d'aventure ,  
Quelque belle petite cure  
Valant six vingts livres de rente ?

MATTHIEU.

Dites le mot , mettez en vente ,  
Je mettray dessus mon denier.

GUILLAUME.

Comment, Monsieur, il est banquier,  
Il en fait tous les jours trafique.

EUGÈNE.

Il en entend mieux la pratique.  
Que me voulez-vous donner or ?

MATTHIEU.

Deux beaux petits cent escus d'or ,  
Sur lesquels je me payeray.

EUGÈNE.

Allez les querir ; je feray  
Tandis au soupper donner ordre.  
Mon ami Guillaume, il faut mordre,  
Et mon argent estoit failly.  
Or ça, tu estois assailly  
Ce jour de tous costez, sans moy.  
Je t'ay mis hors de tout esmoy ;  
Tes meubles rendus te seront,  
Tes créiteurs se payeront,  
Ta femme fera paix aussi  
A Florimond.

GUILLAUME.

Hé ! grand mercy,  
Monsieur, je suis du tout à vous.

EUGÈNE.

Il faut maintenant qu'entre nous  
Tout mon penser je te decèle.  
J'ayme ta femme, et avec elle  
Je me couche le plus souvent,  
Et je veux que d'oresnavant  
J'y puisse sans soucy coucher.

GUILLAUME.

Je ne vous y veux empescher,  
Monsieur ; je ne suis point jaloux,  
Et principalement de vous ;  
Je meure si j'y nuy en rien.

EUGÈNE.

Va, va, tu es homme de bien.

## SCÈNE IV.

*Florimond, Arnault.*

FLORIMOND.

**Q** Dieux ! quel astre en ma naissance  
Me receut dessous sa puissance !  
Mais astre le plus gracieux [cieux !  
Qu'il soit, ô Dieux ! en tous vos  
De quel lieu prendray-je la voix  
Pour louer mon heur ceste fois ?  
N'ay-je peur que mon cœur se noye  
En l'abondance de ma joye ?  
Rien plus au monde ne me fault ;  
Mais las, voicy mon bon Arnault.  
O Dieux ! quelle chère il fera !  
O Dieux ! comment il vous louera !  
Arnault, ho Arnault !

ARNAULT.

Qui est l'homme ?

FLORIMOND.

Arnault, vien ça, vien voir la somme  
De tous mes mal'heurs mise au bas.

ARNAULT.

Monsieur, je ne vous voyois pas.  
Qu'y a-il de nouveau ?

FLORIMOND.

Tout bien.

Tu petilleras de l'heur mien  
Quand tu le sçauras une fois.



ARNAULT.

Je petille jà.

FLORIMOND.

De ma voix  
Il ne pourroit estre exprimé.

ARNAULT.

Mais taschez y.

FLORIMOND.

Je suis aymé.

ARNAULT.

De qui ?

FLORIMOND.

D'Helène ma maîtresse.

ARNAULT.

O Idalienne déesse !  
Saintement je t'adoreray.

FLORIMOND.

Avec elle je souperay ;  
Nous coucherons tous deux ensemble.

ARNAULT.

De crainte et de joye je tremble ;  
De joye, pour ce bonheur cy ;  
De crainte, qu'il ne soit ainsi.

FLORIMOND.

Si est : l'abbé m'a fait ce tour.

ARNAULT.

Jamais n'ait un seul mauvais jour.  
Le discord s'est bien tost tourné  
A l'amour, d'enhaut destiné.

## FLORIMOND.

A a, que ne suis-je mort ! disoye,  
 Hé ! que n'ay-je servy de proye  
 A d'Anvilliers ou à Ivoy,  
 Comme deux serviteurs du Roy,  
 D'Estauge et son frère d'Angluse !  
 Plus en tels mots je ne m'abuse,  
 Ains sans fin vivre je voudrois  
 (O Amour !) dessous tes saincts droits.  
 Mais quoy ? desja la nuict s'approche,  
 Le soupper se met hors de broche ;  
 Allons, ne faisons point attendre.

---

## SCÈNE V.

*Alix, Messire Jean, Florimond, Arnault,  
 Eugène, Hélène, Guillaume, Matthieu.*

## ALIX.

**T**out ce que me faites entendre,  
 Messire Jean, est-il certain ?  
 MESSIRE JEAN.  
 Rien n'est plus seur.

## ALIX.

O Dieu hautain !

Tu m'as bien tost mieux fortunée  
 Que je ne me disois mal née !  
 Mais puis que chose tant heureuse  
 Survient à moy, peu vertueuse,  
 A jamais ma foy je tiendray,  
 A nul autre ne me rendray,  
 Sinon qu'à l'abbé vostre maistre.

MESSIRE JEAN.

Vous ferez bien, et, foy de prestre,  
Vers vous quasi serf il se rend,  
Son propre vouloir enferrant  
Prisonnier pour le vostre suyvre;  
Mais marchez d'un pied plus delivre.

FLORIMOND.

Voilà l'abbé et mon Hélène  
Devant la porte ; mais à peine  
Ay-je peu mon Hélène voir  
Sans m'absenter de mon pouvoir.  
Saluons-les. Bonsoir, Monsieur.

ARNAULT.

Bonsoir à tous.

FLORIMOND.

Et vous mon heur.  
Si fort je me sens embrasser,  
Que je voudrois que ce baiser  
Me deust durer jusqu'à demain.

EUGÈNE.

Ça, ma sœur, baillez-moy la main,  
Et vous, Monsieur, avecques elle,  
Jurons une amour eternelle  
A qui le temps ne fera rien.

FLORIMOND.

A a, Monsieur, je le veux trop bien.

HÉLÈNE.

Le voilà donc tout arrêté.

EUGÈNE.

Je voy venir de ce costé

Nostre Alix.

GUILLAUME.

O ! qu'elle est joyeuse !

HÉLÈNE.

Elle rit de sa paix heureuse  
Avec messire Jean.

EUGÈNE.

Voicy

Matthieu, qui vient de cestuy-cy.

HÉLÈNE.

Hastez les.

EUGÈNE.

Venez ! ho venez !

Que lachement vous pourmenez !

ALIX.

Dieu vous doint le bon soir à tous.

MESSIRE JEAN.

Bon soir, Messieurs.

MATTHIEU.

Bon soir.

EUGÈNE.

A vous.

Voicy une gentille bande.

ALIX.

Monsieur, quelle faveur trop grande  
Vous m'avez fait en ce pardon !

FLORIMOND.

Merciez monsieur de ce don,  
Et luy voüiez pour desormais

En fidelle amour à jamais.

GUILLAUME.

Monsieur, pour elle grand mercy ;  
M'amie, faites bien ainsi.

EUGÈNE.

Sus , entrons ; on couvre la table ;  
Suyvons ce plaisir souhaitable  
De n'estre jamais soucieux ,  
Tellement mesme que les dieux ,  
A l'envy de ce bien volage,  
Doublent au ciel leur saint breuvage.

Adieu, et applaudissez.

*Fin de la Comedie d'Eugène.*





# **CLEOPATRE CAPTIVE**

**TRAGÉDIE**

**D'ESTIENNE JODELLE, PARISIEN**

**PERSONNAGES :**

<b>L'OMBRE D'ANTOINE.</b>	<b>AGRIPPE.</b>
<b>CLEOPATRE.</b>	<b>PROCULÉE.</b>
<b>ERAS.</b>	<b>LE CHOEUR</b> des femmes
<b>CHARMIUM.</b>	Alexandrines.
<b>OCTAVIAN CESAR.</b>	<b>SELEUQUE.</b>





## PROLOGUE.

**P**uis que la terre (ô Roy ! des roys la crainte),  
Qui ne refuse estre à tes loix estrainte,  
De la grandeur de ton saint nom s'estonne,  
Qu'elle a gravé dans sa double colonne ;  
Puis que la mer, qui te fait son Neptune,  
Bruit en ses flots ton heureuse fortune,  
Et que le ciel, riant à ta victoire,  
Se voit mirer au parfait de ta gloire ;  
Pourroyent vers toy les Muses telles estre,  
De n'adorer et leur père et leur maistre ?  
Pourroyent les tiens nous celer tes loüanges,  
Qu'on oit tonner par les peuples estranges ?  
Nul ne sçauroit tellement envers toy  
Se rendre ingrat, qu'il ne chante son roy.  
Les bons esprits que ton père forma,  
Qui les neuf Sœurs en France ranima,  
Du père et fils se pourroient-ils bien taire,  
Quand à tous deux telle chose a peu plaire ?  
Lorsque le temps nous aura présenté  
Ce qui sera digne d'estre chanté  
D'un si grand prince, ains d'un Dieu dont la place  
Se voit au ciel jà monstrier son espace.  
Et si ce temps qui toute chose enfante  
Nous eust offert ta gloire triomphante,

Pour assez tost de nous estre chantée,  
Et maintenant à tes yeux présentée,  
Tu n'orrais point de nos bouches sinon  
Du grand Henry le triomphe et le nom.  
Mais pour autant que ta gloire entendue  
En peu de temps ne peut estre renduë...  
Que dis-je, en peu ? mais en cent mille années  
Ne seroyent pas tes loüanges bornées.  
Nous t'apportons (ô bien petit hommage !)  
Ce bien peu d'œuvre ouvré de ton langage,  
Mais tel pourtant que ce langage tien  
N'avoit jamais derobbé ce grand bien  
Des auteurs vieux ; c'est une tragedie  
Qui d'une voix et plaintive et hardie  
Te represente un Romain Marc Antoine ,  
Et Cleopatre , Egyptienne royne,  
Laquelle après qu'Antoine, son amy,  
Estant desjà vaincu par l'ennemy,  
Se fust tué, jà se sentant captive ,  
Et qu'on vouloit la porter toute vive  
En un triomphe avecques ses deux femmes,  
S'occit. Icy les desirs et les flammes  
De deux amants ; d'Octavian aussi  
L'orgueil, l'audace et le journal soucy.  
De son trophée emprains tu sonderas,  
Et plus qu'à luy le tien egaleras,  
Veu qu'il faudra que ses successeurs mêmes  
Cèdent pour toy aux volonteés suprêmes,  
Qui jà le monde à ta couronne voient,  
Et le commis de tous les dieux t'avoient.  
Reçoy donc, Sire, et d'un visage humain  
Prens ce devoir de ceux qui, sous ta main ,  
Tant les esprits que les corps entretiennent,  
Et devant toy agenouïller se viennent ;

En attendant que mieux nous te chantions,  
Et qu'à tes yeux saintement presentations  
Ce que je chante à toy, le fils des dieux,  
La terre toute . et la mer, et les cieux.

---

## ACTE I.

*L'Ombre d'Antoine.*

**D**ans le val tenebreux où les nuits éternelles  
Font éternelle peine aux ombres criminelles,  
Cedant à mon destin, je suis volé n'aguère,  
Jà jà fait compagnon de la troupe légère, [Romme,  
Moy (dy-je) Marc Antoine, horreur de la grand  
Mais en ma triste fin cent fois misérable homme.  
Car un ardent amour, bourreau de mes moïelles,  
Me devorant sans fin sous ses flammes cruelles,  
Avoit esté commis par quelque destinée  
Des dieux jaloux de moy, afin que terminée  
Fust en peine et malheur ma pitoyable vie,  
D'heur, de joie et de biens paravant assouvie.  
O moy, deslors chétif, que mon œil trop folastre  
S'egara dans les yeux de ceste Cleopatre!  
Depuis ce seul moment je senti bien ma playe  
Descendre par l'œil traistre en l'ame encore gaye,  
Ne songeant point alors quelle poison extrême  
J'avois ce jour receu au plus creux de moy mesme;  
Mais hélas! en mon dam, las! en mon dam et perte  
Ceste playe cachée enfin fut decouverte,  
Me rendant odieux, foulant ma renommée  
D'avoir enragement ma Cleopatre aymée;  
Et forcené après comme si cent furies,

Exerçais dedans moy toutes bourrelleries,  
Embrouïllans mon cerveau, empestrans mes entrail-  
M'eussent fait le gibier des mordantes tenailles ; [les,  
Dedans moy condamné, faisans sans fin renaistre  
Mes tourmens journaliers, ainsi qu'on voit repaistre  
Sur le Caucase froid la poitrine empietée ,  
Et sans fin renaissante à son vieil Prométhée.  
Car, combien qu'elle fust royne et race royale ,  
Comme tout aveuglé sous cette ardeur fatale ,  
Je luy fis les présens qui chacun estonnèrent,  
Et qui jà contre moy ma Romme éguillonnèrent .  
Mesme le fier Cesar, ne taschant qu'à deffaire  
Celuy qui à Cesar compagnon ne peult plaire ,  
S'embrasant pour un crime indigne d'un Antoinc,  
Qui tramoit le malheur encouru pour ma royne ,  
Et qui encor au val des durables tenèbres  
Me va renouvelant mille plaintes funèbres ,  
Eschauffant les serpents des sœurs echevelées ,  
Qui ont au plus chetif mes peines égalées ;  
C'est que jà jà charmé, enseveli des flames ,  
Ma femme Octavienne , honneur des autres dames ,  
Et mes mollets enfans je vins chasser arrière ,  
Nourrissant en mon sein ma serpente meurdrière ,  
Qui m'entortillonnant, trompant l'ame ravie ,  
Versa dans ma poitrine un venin de ma vie ,  
Me transformant ainsi, sous ses poisons infuses ,  
Qu'on seroit du regard de cent mille Meduses.  
Or, pour punir ce crime horriblement infame ,  
D'avoir banny les miens et rejeté ma femme ,  
Les dieux ont à mon chef la vengeance avancée ,  
Et dessus moy l'horreur de leurs bras élancée ,  
Dont la sainte equité, bien qu'elle soit tardive ,  
Ayant les pieds de laine, elle n'est point oisive ,  
Ains dessus les humains d'heure en heure regarde ,

Et d'une main de fer son trait enflammé darde :  
Car tost après, Cesar jure contre ma teste,  
Et mon piteux exil de ce monde m'appreste.  
Me voilà jà croyant ma royne, ains ma ruine,  
Me voilà bataillant en la plaine marine,  
Lorsque plus fort j'estois sur la solide terre ;  
Me voylà jà fuyant, oublieux de la guerre,  
Pour suivre Cleopatre, en faisant l'heur des armes  
Ceder à ce malheur des amoureux alarmes ;  
Me voylà dans sa ville, où j'ivrongne et putace,  
Me paissant de plaisirs, pendant que Cesar trace  
Son chemin devers nous, pendant qu'il a l'armée  
Que sus terre j'avois, d'une gueule affamée,  
Ainsi que le lyon vagabond à la queste,  
Me voulant devorer, et pendant qu'il appreste  
Son camp devant la ville, où bien tost il refuse  
De me faire un party, tant que malheureux j'use  
Du malheureux remède, et, poussant mon espée  
Au travers des boyaux, en mon sang l'ay trempée,  
Me donnant guarison par l'outrageuse playe.  
Mais avant que mourir, avant que du tout j'aye  
Sangloté mes esprits, las ! las ! quel si dur homme  
Eust peu veoir sans pleurer un tel honneur de Romme,  
Un tel dominateur, un empereur Antoine,  
Que, jà frappé à mort, sa miserable royne,  
De deux femmes aidée, angoisseusement palle,  
Tiroit par la fenestre en sa chambre royale ?  
Cesar mesme n'eust peu regarder Cleopatre  
Couper sur moy son poil, se deschirer et battre,  
Et moy la consoler avecques ma parole,  
Ma pauvre ame soufflant qui tout soudain s'envole,  
Pour aux sombres enfers endurer plus de rage  
Que celui qui a soif au milieu du breuvage,  
Ou que celui qui rouë une peine éternelle,

Ou que les palles sœurs dont la dextre cruelle  
 Egorgea les maris , ou que celui qui vire  
 Sa pierre sans porter son faix où il aspire.  
 Encore en mon tourment tout seul je ne puis estre :  
 Avant que ce soleil qui vient ores de naistre ,  
 Ayant tracé son jour, chez sa tante se plonge ,  
 Cleopatre mourra ; je me suis ore en songe  
 A ses yeux présenté , luy commandant de faire  
 L'honneur à mon sepulchre , et après se deffaire ,  
 Plutost qu'estre dans Romme en triomphe portée.  
 L'ayant par le desir de la mort confortée ,  
 L'appellant avec moy, qui jà jà la demande  
 Pour venir endurer en nostre palle bande ,  
 Or se faisant compagne en ma peine et tristesse,  
 Qui s'est faite long-temps compagne en ma liesse ;

---

*Cleopatre , Eras , Charmium.*

C L E O P A T R E.

**Q**ue gaignez-vous, hélas ! en la parole vaine ?

E R A S.

**Q**ue gaignez-vous, hélas ! de vous estre in-  
[humaine ?

C L E O P A T R E.

Mais pourquoy perdez-vous vos peines ocieuses ?

C H A R M I U M.

Mais pourquoy perdez-vous tant de larmes piteuses ?

C L E O P A T R E.

Qu'est-ce qui adviendrait plus horrible à la vuë ?

E R A S.

Qu'est-ce qui pourroit voir une tant despourvüe ?

CLEOPATRE.

Permettez mes sanglots mesme aux fiers dieux se  
[prendre.

CHARMIUM.

Permettez à nous deux de constante vous rendre.

CLEOPATRE.

Il ne faut que ma mort pour bannir ma complainte.

ERAS.

Il ne faut point mourir avant sa vie esteinte.

CLEOPATRE.

Antoine jà m'appelle, Antoine il me faut suivre.

CHARMIUM.

Antoine ne veut pas que vous viviez sans vivre.

CLEOPATRE.

O vision estrange ! ô pitoyable songe !

ERAS.

O pitoyable royne ! ô quel tourment te ronge ?

CLEOPATRE.

O dieux ! à quel malheur m'avez-vous alléchée ?

CHARMIUM.

O dieux ! ne sera point vostre plainte estanchée.

CLEOPATRE.

Mais (ô dieux !) à quel bien, si ce jour je denie !

ERAS.

Mais ne plaiguez donc point et suivez vostre envie.

CLEOPATRE.

Ha ! pourrois-je donc bien, moy, la plus malheureuse

Que puisse regarder la voute radieuse,  
Pourrois-je bien tenir la bride à mes complaints,  
Quand sans fin mon malheur redouble ses atteintes?  
Quand je remasche en moy que je suis la meurdrière,  
Par mes trompeurs apasts, d'un qui sous sa main fiere  
Faisoit crouler la terre? Ha, dieux! pourrois-je traire  
Hors de mon cœur le tort qu'alors je luy peu faire,  
Qu'il me donna Syrie, et Cypres, et Phenice,  
La Judée embasmée, Arabie et Cilice,  
Encourant par cela de son peuple la haine?  
Ha! pourrois-je oublier ma gloire et pompe vaine,  
Qui l'apastoit ainsi au mal qui nous talonne,  
Et malheureusement les malheureux guerdonne,  
Que la troupe des eaux en l'apast est trompée?  
Ha! l'orgueil et les ris, la perle destrempée,  
La delicate vie effeminant ses forces,  
Estoyent de nos malheurs les subtiles amorces!  
Quoy! pourrois-je oublier que par roide secousse  
Pour moy seule il souffrit des Parthes la repousse,  
Qu'il eust bien subjugué et rendus à sa Romme,  
Si les songears amours n'occupoyent tout un homme,  
Et s'il n'eust eu desir d'abandonner sa guerre  
Pour revenir soudain hyverner en ma terre?  
Ou pourrois-je oublier que, pour ma plus grand gloire,  
Il traina en triomphe et loyer de victoire,  
Dedans Alexandrie, un puissant Artavade,  
Roy des Armeniens, veu que telle bravade  
N'appartenoit sinon qu'à sa ville orgueilleuse,  
Qui se rendit alors d'avantage haineuse?  
Pourrois-je oublier mille et mille et mille choses,  
En qui l'amour pour moy a ses paupières closes,  
En cela mesmement que pour ceste amour mienne  
On luy veit delaisser l'Octavienne sienne?  
En cela que pour moy il voulut faire guerre



Par la fatale mer, estant plus fort par terre ?  
En cela qu'il suivit ma nef au vent donnée  
Ayant en son besoin sa troupe abandonnée ?  
En cela qu'il prenoit doucement mes amorces,  
Alors que son César prenoit toutes ses forces ?  
En cela que feignant estre preste à m'occire,  
Ce pitoyable mot soudain je luy feis dire ?

O ciel ! faudra-il donc que, Cleopatre morte,  
Antoine vive encor ? Sus, sus, page, conforte  
Mes douleurs par ma mort. Et lors voyant son page  
Soy mesme se tuer : Tu donnes tesmoignage,  
O eunuque (dit-il) ! comme il faut que je meure !  
Et, vomissant un cry, il s'enferra sur l'heure.  
Ha ! dames, a a, faut-il que ce malheur je taise ?  
Ho ! ho ! retenez moy, je... je...

CHARMIUM.

Mais quel mal-aise  
Pourroit estre plus grand ?

ERAS.

Soulagez vostre peine,  
Efforcez vos esprits.

CLEOPATRE.

Las ! las !

CHARMIUM.

Tenez la resne  
Au dueil empoisonnant.

CLEOPATRE.

A ! grand ciel, que j'endure !  
Encore l'avoir veu ceste nuict en figure !  
Hé !

JODELLE.

ERAS.

Hé ! rien que la mort ne ferme au ducil la porte.

CLEOPATRE.

Hé ! hé ! Antoine estoit...

CHARMIUM.

Mais comment ?

CLEOPATRE.

En la sorte...

ERAS.

En quelle sorte, donc ?

CLEOPATRE.

Comme alors que sa playe...

CHARMIUM.

Mais levez-vous un peu, que gesner on essaye  
Ce qui gesne la voix.

ERAS.

O ! plaisir, que tu meines  
Un horrible troupeau de déplaisirs et peines !

CLEOPATRE.

Comme alors que sa playe avoit ce corps tractable  
Ensanglanté par tout.

CHARMIUM.

O songe espouventable !  
Mais que demandoit-il ?

CLEOPATRE.

Qu'à sa tombe je face  
L'honneur qui luy est deu.

CHARMIUM.

Quoy encor ?

CLEOPATRE.

Que je trace

Par ma mort un chemin pour rencontrer son ombre,  
Me racontant encor...

CHARMIUM.

La basse porte sombre

Est à l'aller ouverte et au retour fermée.

CLEOPATRE.

Une éternelle nuit doit de ceux estre aymée

Qui souffrent en ce jour une peine éternelle.

Ostez-vous le desir de s'efforcer à celle

Qui libre veut mourir pour ne vivre captive ?

ERAS.

Sera donc celle-là de la parque craintive

Qui, audeffaut de mort, verra mourir sa gloire ?

CLEOPATRE.

Non , non , mourons , mourons ; arrachons la vic-  
Encore que soyons par Cesar surmontées. [toire,

ERAS.

Pourrions-nous bien estre en triomphe portées ?

CLEOPATRE.

Que plus tost ceste terre au fond de ses entrailles

M'engloutisse à present ; que toutes les tenailles

De ces bourrelles sœurs, horreur de l'onde basse,

M'arrachent les boyaux ; que la teste on me casse

D'un foudre inusité, qu'ainsi je me conseille,

Et que la peur de mort entre dans mon oreille !

*Chœur des femmes Alexandrines.*

**Q**uand l'Aurore vermeille  
 Se voit au lit laisser  
 Son Titon qui sommeille,  
 Et l'amy caresser,

On voit à l'heure mesme  
 Ce pays coloré,  
 Sous le flambeau suprême  
 Du dieu au char doré;

Et semble que la face  
 De ce dieu variant,  
 De ceste ville face  
 L'honneur de l'Orient,  
 Et qu'il se mire en elle  
 Plus tost qu'en autre part,  
 La prisant comme celle  
 Dont plus d'honneur depart,

De pompes et delices  
 Attrayans doucement,  
 Sous leurs gayes blandices,  
 L'humain entendement;

Car vit-on jamais ville  
 En plaisir, en honneur,  
 En banquets plus fertile,  
 Si durable estoit l'heur ?

Mais, ainsi que la force  
 Du celeste flambeau,  
 Tirer à soy s'efforce  
 Le plus leger de l'eau,

Ainsi que l'aymant tire  
 Son acier, et les sons  
 De la marine lyre  
 Attiroient les poissons,

Tout ainsi nos delices,  
La mignardise et l'heur,  
Allechemens des vices,  
Tirent nostre malheur.

Pourquoy, fatale Troye,  
Honneur des siècles vieux,  
Fus-tu donnée en proye  
Sous le destin des dieux ?

Pourquoy n'eus-tu, Médée,  
Ton Jason ? Et pourquoy,  
Ariadne, guidée  
Fus-tu sous telle foy ?

Des delices le vice  
A ce vous conduisoit,  
Puis après, sa malice  
Soy mesme destruisoit.

Tant n'estoit variable  
Un Prothée en son temps,  
Et tant n'est point muable  
La course de nos vents.

Tant de fois ne se change  
Thetis, et tant de fois  
L'inconstant ne se range  
Sous ses diverses loix

Que nostre heur, en peu d'heure  
En malheur retourné,  
Sans que rien nous demeure,  
Proye au vent est donné.

La rose journalière,  
Quand du divin flambeau  
Nous darde la lumière  
Le ravisseur taureau,

Fait naistre en sa naissance  
Son premier dernier jour.

Du bien la jouyssance  
Est ainsi sans séjour.

Le fruit vangeur du père  
S'est bien esvertué  
De tuer sa vipère  
Pour estre après tué.

Joye, qui dueil enfante,  
Se meurdrist ; puis la mort,  
Par la joye plaisante,  
Fait au dueil mesme tort.

Le bien qui est durable  
C'est un monstre du ciel,  
Quand son vueil favorable  
Change le fiel en miel.

Si la sainte ordonnance  
Des immuables dieux,  
Forcluse d'inconstance  
Seule incogneuë à eux,

En ce bas hemisphère  
Veut son homme garder,  
Lors le sort improspère  
Ne le peut retarder

Que, maugré sa menace,  
Ne vienne tenir rang,  
Maugré le fer qui brasse  
La poudre avec le sang.

On doit seurement dire  
L'homme qu'on doit priser,  
Quand le ciel vient l'eslire  
Pour le favoriser,

Ne devoir jamais craindre  
L'Ocean furieux,  
Lors que mieux semble atteindre  
Le marche-pied des Dieux.

Plongé dans la marine ,  
Il doit vaincre en la fin ,  
Et s'attend à l'espine  
De l'attendant daulphin.

La guerre impitoyable ,  
Moissonnant les humains ,  
Craint l'heur espouvantable  
De ses celestes mains.

Tous les arts de Medée ,  
Le venin , la poison ,  
Les bestes dont gardée  
Fut la riche toison ;

Ny par le bois estrange  
Le lyon outrageux ,  
Qui sous sa patte range  
Tous les plus courageux ;

Ny la loy qu'on révère ,  
Non tant comme on la craint ,  
Ny le bourreau sevére ,  
Qui l'homme blesme estraint ;

Ny les feux qui saccagent  
Le haut pin molestans ,  
Sa fortune n'outragent ,  
Rendans les dieux constans ;

Mais ainsi qu'autre chose  
Contraint sous son effort ,  
Tieût sous sa force enclose  
La force de la mort.

Et, maugré ceste bande  
Tousjours en bas filant ,  
Tant que le Ciel commande  
En bas n'est devallant.

Et, quand il y devalle ,  
Sans aucun mal souffrir

D'un sommeil qu'il avale  
A mieux il va s'offrir.

Mais, si la destinée,  
Arbitre d'un chacun ,  
A sa chance tournée  
Contre l'heur de quelqu'un,

Le sceptre sous qui ploye  
Tout un peuple soumis ,  
Est force qu'il foudroye  
Ses mutins ennemis.

La volage richesse,  
Appuy de l'heur mondain,  
L'honneur et la hauteesse  
Refuyent tout soudain ;

Bref, Fortune obstinée,  
Ny le Temps tout fauchant,  
Sa rude destinée  
Ne vont point empeschant.

Des hauts Dieux la puissance  
Tesmoigne assez icy  
Que nostre heureuse chance  
Se précipite ainsi.

Quel estoit Marc Antoine ?  
Et quel estoit l'honneur  
De nostre brave Royne  
Digne d'un tel donneur ?

Des deux, l'un, miserable,  
Cedant à son destin ,  
D'une mort pitoyable  
Vint avancer sa fin ;

L'autre, encore craintive,  
Taschant s'evertuer,  
Veut, pour n'estre captive ,  
Librement se tuer.



Ceste terre honorable ,  
Ce pays fortuné ,  
Helas ! voit peu durable  
Son heur importuné.

Telle est la destinée  
Des immuables Cieux ,  
Telle nous est donnée  
La defaveur des Dieux.

---

## ACTE II.

*Octavian, Agrippe, Proculée.*

OCTAVIAN.

**E**n la rondeur du Ciel environnée,  
A nul, je croy, telle faveur donnée  
Des Dieux fauteurs ne peut estre qu'à moy :  
Car, outre encor que je suis maistre et Roy  
De tant de biens, qu'il semble qu'en la terre  
Le Ciel, qui tout sous son empire enserre,  
M'ait tout exprès de sa voute transmis,  
Pour estre icy son general commis;  
Outre l'espoir de l'arrière memoire,  
Qui aux neveux rechantera ma gloire,  
D'avoir d'Antoine, Antoine, dis-je, horreur  
De tout ce monde, accablé la fureur ;  
Outre l'honneur que ma Romme m'appreste,  
Pour le guerdon de l'heureuse conquete,  
Il semble ja que le Ciel vienne tendre  
Ses bras courbez pour en soy me reprendre ,  
Et que la boule entre ses ronds enclose  
Pour un Cesar ne soit que peu de chose.  
Or'je desire, or'je desire mieux ,

C'est de me joindre au saint nombre des Dieux.  
Jamais la terre, en tout aventureuse,  
N'a sa personne entièrement heureuse ;  
Mais le malheur par l'heur est acquité,  
Et l'heur se paye en l'infelicité.

AGRIPPE.

Mais de quel lieu ces mots ?

OCTAVIAN.

Qui eust peu croire  
Qu'après l'honneur d'une telle victoire,  
Le dueil, le pleur, le soucy, la complainte,  
Mesme à Cesar eust donné telle atteinte ?  
Mais je me voy souvent en lieu secret  
Pour Marc Antoine estre en plainte et regret,  
Qui aux honneurs receus en nostre terre,  
Et compaignon m'avoit esté en guerre,  
Mon allié, mon beau-frère, mon sang,  
Et qui tenoit icy le mesme rang  
Avec Cesar. Nonobstant, par rancune  
De la muable et traistresse fortune,  
On veit son corps en sa playe mouillé  
Avoir ce lieu piteusement soüillé.  
Ha ! cher amy !

PROCULÉE.

L'orgueil et la bravade  
Ont fait Antoine ainsi qu'un Ancelade,  
Qui, se voulant encore prendre aux Dieux,  
D'un trait horrible, et non lancé des Cieux,  
Mais de la main à la vengeance adextre,  
Sentit combien peut d'un grand Dieu la dextre.  
Que plaignez vous si l'orgueil justement  
A l'orgueilleux donne son payement ?

## AGRIPPE.

L'orgueil est tel, qui d'un malheur guerdonne  
La malheureuse et superbe personne ;  
Mesmes ainsi que d'un onde le branle,  
Lorsque le Nord dedans la mer l'ébranle,  
Ne cesse point de courir et glisser,  
Virevolter, rouler et se dresser,  
Tant qu'à la fin depiteux il arrive,  
Bruyant sa mort, à l'écumeuse rive.  
Ainsi ceux-là que l'orgueil trompe icy  
Ne cessent point de se dresser ainsi,  
Courir, tourner, tant qu'ils soyent agitez  
Contre les bords de leurs felicitez.  
C'estoit assez que l'orgueil pour Antoine  
Precipiter avec sa pauvre Roïne,  
Si les amours lascifs et les delices  
N'eussent aidé a rouër leurs supplices ;  
Tant qu'on ne sçait comment ces dereiglez  
D'un noir bandeau se sont tant aveuglez ,  
Qu'ils n'ont sceu voir et cent et cent augures  
Prognostiqueurs des misères futures.  
Ne veit-on pas Pisaure l'ancienne  
Prosgnostiquer la perte Antonienne ,  
Qui, de soldats Antoniens armée  
Fust engloutie et dans terre abysmée ?  
Ne veit-on pas dedans Albe une image  
Suer long temps ? Ne veit-on pas l'orage  
Qui de Patras la ville environnoit ,  
Alors qu'Antoine en Patras sejournoit ,  
Et que le feu qui par l'air s'eclata  
Heraclion en pièces esclata ?  
Ne veit-on pas alors que, dans Athènes,  
En un theatre on luy monstroit les peines,

Où pour neant les serpen-piés se mirent,  
Quand aux rochers les rochers ils joignirent ?  
Du Dieu Bacchus l'image en bas poussée  
Des vents, qui l'ont comm'à l'envi cassée,  
Veu que Bacchus un conducteur estoit,  
Pour qui Antoine un mesme nom portoit ?  
Ne veit-on pas d'une flamme fatale  
Rompre l'image et d'Eumène et d'Atale,  
A Marc Antoine en ce lieu dediées,  
Puis maintes voix fatalement criées,  
Tant de gesiers, et tant d'autres merveilles,  
Tant de corbeaux et senestres corneilles,  
Tant de sommets rompus et mis en poudre,  
Que monstroyent ils, que ta future foudre,  
Qui ce rocher devoit ainsi combattre ?  
Qu'admonnestoit la nef de Cleopatre,  
Et qui d'Antoine avoit le nom par elle,  
Ou l'hirondelle exila l'hirondelle ;  
Et toutes fois, en sillant leur lumière,  
N'y voyoient point ce qui suivoit derrière ?  
Vante-toy donc, les ayans pourchassez  
Comme vengeur des grands Dieux offensez ;  
Esjouy-toy en leur sang et te baigne,  
De leurs enfans fais rougir la campagne,  
Racle leur nom, efface leur memoire,  
Poursuy, poursuy jusqu'au bout ta victoire.

## OCTAVIAN.

Ne veux-je donc ma victoire pousuyvre,  
Et mon trophée au monde faire vivre ?  
Plustost, plustost, le fleuve impetueux  
Ne se rengorge au grand sein-fluctueux.  
C'est le soucy qui, avec la complainte  
Que je faisois de l'autre vie esteinte,

Me ronge aussi ; mais plus grand tesmoignage  
De mes honneurs s'obstinant contre l'aage  
Ne s'est point veu , sinon que ceste dame  
Qui consumma Marc Antoine en sa flame  
Fut dans ma ville en triomphe menée.

## PROULÉE.

Mais pourroit-elle à Romme estre trainée,  
Veux qu'elle n'a sans fin autre desir,  
Que par sa mort sa liberté choisir ?  
Sçavez-vous pas, lors que nous echellâmes,  
Et que par ruse en sa court nous allâmes,  
Que tout soudain qu'en la court on me voit,  
En s'ecriant une des femmes dit :  
O pauvre Roïne ! es-tu donc prise vive,  
Vis-tu encor pour trespâsser captive ?  
Et qu'elle ainsi, sous telle voix ravie,  
Vouloit trancher le filet de sa vie  
Du cimenterre à son costé pendu,  
Si, saisissant, je n'eusse deffendu  
Son estomach jà desjà menassé,  
Du bras meurdrier à l'encontre haussé ?  
Sçavez-vous pas que, depuis ce jour mesme,  
Elle est tombée en maladie extrême,  
Et qu'elle a feint de ne pouvoir manger,  
Pour par la faim à la fin se rengier ?  
Pensez-vous pas qu'outre telle finesse,  
Elle ne trouve à la mort quelque adresse ?

## AGRIPPE.

Il vaudroit mieux dessus elle veiller,  
Sonder, courir, espier, travailler,  
Que du berger la veuë gardienne  
Ne s'arrestoît sur son Inachienne.  
Que nous nuira si nous la confortons,

Si doucement sa foiblesse portons ?  
Par tels moyens s'envolera l'envie  
De faire change à sa mort de sa vie ;  
Ainsi sa vie, heureusement traitée,  
Ne pourra voir sa quenouille arrestée ;  
Ainsi, ainsi, jusqu'à Romme elle ira,  
Ainsi, ainsi, ton soucy finira.  
Et, quant aux plains, veux-tu plaindre celui  
Qui de tout temps te brassa tout ennuy ?  
Qui n'estoit né, sans ta dextre divine,  
Que pour la tienne et la nostre ruyne ?  
Te souvient-il que, pour dresser ta guerre,  
Tu fus hay de toute nostre terre,  
Qui se piquoit, mutinant contre toy,  
Et refusoit se courber sous ta loy  
Lorsque tu prins, pour guerroyer Antoine,  
Des hommes francs le quart de patrimoine,  
Des serviteurs la huitième partie  
De leur vaillant, tant que, j'à divertie,  
Presque s'estoit l'Italie troublée ?  
Mais quelle estoit sa peine redoublée,  
Dont il taschoit embraser les Rommains,  
Pour ce Lepide exilé par tes mains !  
Te souvient-il de ceste horrible armée  
Que contre nous il avoit animée ?  
Tant de Roys donc qui voulurent le suyvre  
Y venoyent-ils pour nous y faire vivre ?  
Pensoyent-ils bien nous foudroyer exprès,  
Pour deplorer nostre ruyne après ?  
Le Roy Bocchus, le Roy Cilicien,  
Archelaüs, Roy Capadocien,  
Et Philadelphie, et Adalle de Thrace,  
Et Mithridate, usoyent-ils de menace  
Moindre sus nous que de porter en jôye

Nostre despoüille et leur guerrière proye,  
Pour à leurs Dieux joyeusement les pendre  
Et maint et maint sacrifice leur rendre?  
Voilà les pleurs que doit un adversaire  
Après la mort de son ennemy faire.

## OCTAVIAN.

O gent Agrippe, ou, pour te nommer mieux ,  
Fidelle Achatte, estoit donc de mes yeux  
Digne le pleur? Celuy donc s'effemine  
Qui jà du tout l'effeminé ruyne?  
Non, non, les plains cederont aux rigueurs :  
Baignons en sang les armes et les cœurs ,  
Et souhaitons à l'ennemy cent vies ,  
Qui luy seroient plus durement ravies.  
Quant à la Royne , appaiser la faudra  
Si doucement que sa main se tiendra  
De forbannir l'ame seditieuse  
Outre les eaux de la rive oublieuse.  
Je vois desor en cela m'efforcer,  
Et son desir de la mort effacer :  
Souvent l'effort est forcé par la ruse.  
Pendant, Agrippe, aux affaires t'amuse,  
Et toy, loyal messenger Proculée ,  
Sonde par tout ce que la fame aislée  
Fait s'accouster dedans Alexandrie ,  
Qu'elle circuit, et tantost bruit et crie ,  
Tantost plus bas marmote son murmure ,  
N'estant jamais loing de telle aventure.

## PROCULÉE.

Si bien par tout mon devoir se fera  
Que mon Cesar de moy se vantera.  
O! s'il me faut ores un peu dresser  
L'esprit plus haut, et seul en moy penser :

Cent et cent fois miserable est celui  
Qui en ce monde à mis aucun appuy ;  
Et tant s'en faut qu'il ne fâsche de vivre  
A ceux qu'on voit par fortune poursuyvre ,  
Que moy, qui suis du sort assez content ,  
Je suis fâché de me voir vivre tant.  
Où es-tu, Mort, si la prospérité  
N'est sous les cieux qu'une infidélité ?  
Voyons les grands et ceux qui de leur teste  
Semblent desjà deffier la tempeste :  
Quel heur ont-ils pour une fiesle gloire ?  
Mille serpens rongeurs en leur memoire ,  
Mille soucis meslez d'effroyement,  
Sans fin desir, jamais contentement.  
Dès que le ciel son foudre piroüette,  
Il semble jà que sur eux il se jette ;  
Dès lors que Mars près de leur terre tonne,  
Il semble jà leur ravir la couronne ;  
Dès que la peste en leur règne tracasse,  
Il semble jà que leur chef on menasse ;  
Bref, à la mort ils ne peuvent penser  
Sans soupirer, blesmir et s'offencer,  
Voyant qu'il faut par mort quitter leur gloire,  
Et bien souvent enterrer la memoire,  
Où celui-là qui solitairement  
En peu de biens cherche contentement  
Ne pallit pas si la fatale Parque  
Le fait penser à la dernière barque ;  
Ne pallit pas, non, si le ciel et l'onde  
Se rebrouïloyent au vieil chaos du monde.  
Telle est, telle est, la mediocrité  
Où gist le but de la felicité.  
Mais qui me fait en ce discours me plaire,  
Quand il convient exploiter mon affaire ?



Trop tost, trop tost, se fera mon message,  
Et tousjours tard un homme se fait sage.

LE CHOEUR.

*Strophe.*

**D**e la terre humble et basse ,  
Esclave de ses cieux ,  
Le peu puissant espace  
N'a rien plus vicieux  
Que l'orgueil , qu'on voit estre  
Hay du ciel, son maistre ;

*Antistrophe.*

Orgueil qui met en poudre  
Le rocher trop hautain ;  
Orgueil pour qui le foudre  
Arma des Dieux la main ,  
Et qui vient pour salaire  
Luymesme se deffaire.

*Strophe.*

A qui ne sont cogneus  
Les races du soleil ,  
Qui affrontoyent aux nuës  
Un superbe appareil ,  
Et montaignes portées  
L'une sus l'autre entées ?

*Antistrophe.*

La tombante tempeste ,  
Adversaire à l'orgueil ,  
Escarbouïlla leur teste ,  
Qui trouva son recueil  
Après la mort amère ,  
Au ventre de sa mère.

*Strophe.*

Qui ne cognoist le sage  
Qui, trop audacieux,  
Pilla du feu l'usage  
Au chariot des cieux,  
Cherchant par arrogance  
Sa propre repentance?

*Antistrophe.*

Qu'on le voyse voir ore  
Sur le mont Scythien,  
Où son vautour devore  
Son gesier ancien;  
Que sa poitrine on voye  
Estre eternelle proye.

*Strophe.*

Qui ne cognoist Icare,  
Le nommeur d'une mer,  
Et du dieu de Pathare  
L'enfant, qui enflammer  
Vint sous son char le monde,  
Tant qu'il tombast en l'onde?

*Antistrophe.*

De ceux là les ruynes  
Tesmoignent la fureur  
Des saintes mains divines,  
Qui doivent faire horreur  
A l'orgueil, digne d'estre  
Puny de telle dextre.

*Strophe.*

A t'on pas veu la vague  
Aa, giron fluctueux,

Alors qu'Aquilon vague  
Se fait tempestueux,  
Presque dresser ses crestes  
Jusqu'au lieu des tempestes ?

*Antistrophe.*

Qu'on voye de l'audace  
Phebus se courroussant,  
Esclarcissant la trace  
Qui son char va froissant,  
Dessous ses fleches blondes  
Presque abysmer les ondes.

*Strophe.*

A t'on pas veu d'un arbre  
Le coupeau chevelu,  
Ou la maison de marbre  
Qui semble avoir voulu  
Depriser, trop hautaine,  
L'autre maison prochaine ?

*Antistrophe.*

Qu'on voye un feu celeste  
Ceste cime arrachant,  
Et par mine moleste  
Le palais tresbuchant,  
La plante au chef punie,  
L'autre au pied demunie.

*Strophe.*

Mais, Dieux (ô Dieux), qu'il vienne  
Voir la plainte et le dueil  
De ceste Royne mienne,  
Rabaissant son orgueil ;  
Royne qui , pour son vice,  
Reçoit plus grand supplice.

*Antistrophe.*

Il verra la deesse  
A genoux se jeter ,  
Et l'esclave maistresse  
Las ! son mal regretter.  
Sa voix à demy morte  
Requiert qu'on la supporte.

*Strophe.*

Elle qui , orgueilleuse ,  
Le nom d'Isis portoit ,  
Qui de blancheur pompeuse  
Richement se vestoit  
Comme Isis , l'ancienne  
Deesse egytienne.

*Antistrophe.*

Ore presque en chemise ,  
Qu'elle va déchirant ,  
Pleurant, aux pieds s'est mise  
De son Cesar, tirant  
De l'estomach debile  
Sa requeste inutile.

*Strophe.*

Quel cœur, quelle pensée ,  
Quelle rigueur pourroit  
N'estre point offensée ,  
Quand ainsi l'on verroit  
Le retour miserable  
De la chance muable ?

*Antistrophe.*

Cesar, en quelle sorte ,  
La voyant sans vertu ,

La voyant demy-morte ,  
Maintenant soustiens-tu  
Les assauts que te donne  
La pitié qui t'estonne ?

*Strophe.*

Tu vois qu'une grand royne ,  
Celle-là qui guidoit  
Ton compagnon Antoine ,  
Et par tout commandoit ,  
Heureuse se vient dire ,  
Si tu voulois l'occire.

*Antistrophe.*

Las, hélas ! Cleopatre ,  
Las, hélas ! quel malheur  
Vient tes plaisirs abbatre ,  
Les changeant en douleur !  
Las, las, hélas ! (ô Dame !)  
Peux-tu souffrir ton ame ?

*Strophe.*

Pourquoy, pourquoy, Fortune,  
O Fortune aux yeux clos !  
Es-tu tant importune ?  
Pourquoy n'a point repos  
Du Temps le vol estrange,  
Qui ses faits broüille et change ;

*Antistrophe.*

Qui en volant sacage  
Les chasteaux sourcilleux ;  
Qui les princes outrage ;  
Qui les plus orgueilleux ,  
Roüant sa faulx superbe ,  
Fauche aïnsi comme l'herbe ?

*Strophe.*

A nul il ne pardonne ,  
 Il se fait et defait ;  
 Luy-mesmes il s'estonne ,  
 Il se flatte en son fait ,  
 Puis il blasme sa peine  
 Et contre elle forcène.

*Antistrophe.*

Vertu seule à l'encontre  
 Fait l'acier reboucher  
 Outre telle rencontre.  
 Le Temps peut tout faucher ;  
 L'orgueil , qui nous amorce ,  
 Donne à sa faux sa force.

## ACTE III.

*Octavien , Cleopatre , le Chœur , Seleuque.*

## OCTAVIAN.

**V**oulez-vous donc vostre fait excuser ?  
 Mais dequoy sert à ces mots s'amuser ?  
 N'est-il pas clair que vous tachiez de faire  
 Par tous moyens Cesar vostre adversaire ,  
 Et que vous seule , attirant vostre ami ,  
 Me l'avez fait capital ennemi ,  
 Brassant sans fin une horrible tempeste  
 Dont vous pensiez ecerveler ma teste ?  
 Qu'en dites-vous ?

## CLEOPATRE.

O quels piteux alarmes !  
 Las, que dirois-je ! hé, j'à pour moy mes larmes

Parlent assez , qui , non pas la justice ,  
Mais de pitié cherchent le benefice.  
Pourtant , Cesar , s'il est à moy possible  
De tirer hors d'une ame tant passible  
Ceste voix rauque à mes souspirs meslée,  
Escoute encor l'esclave desolée ,  
Las ! qui ne met tant d'espoir aux paroles  
Qu'en ta pitié , dont jà tu me consoles.  
Songe , Cesar , combien peult la puissance  
D'un traistre amour , mesme en sa jouyssance ;  
Et pense encor que mon foible courage  
N'eust pas souffert , sans l'amoureuse rage ,  
Entre vous deux ces batailles tonnantes  
Dessus mon chef à la fin retournantes.  
Mais mon amour me forçoit de permettre  
Ces fiers débats , et toute aide promettre ,  
Veu qu'il falloit rompre paix et combattre ,  
Ou separer Antoine et Cleopatre.  
Separer , las ! ce mot me fait faillir ,  
Ce mot me fait par la Parque assaillir.  
Aa , aa , Cesar , aa !

OCTAVIAN.

Si je n'estois ore  
Assez bening , vous pourriez feindre encore  
Plus de douleurs , pour plus bening me rendre.  
Mais quoy ! ne veux-je à mon merci vous prendre ?

CLEOPATRE.

Feindre , hélas ! ô !

OCTAVIAN.

Ou tellement se plaindre  
N'est que mourir , ou bien ce n'est que feindre.

## LE CHOEUR.

La douleur  
 Qu'un malheur  
 Nous rassemble,  
 Tel ennuy  
 A celuy  
 Pas ne semble,  
     Qui exempt  
 Ne la sent;  
 Mais la plainte  
 Mieux bondit  
 Quand on dit  
 Que c'est feinte.

## CLEOPATRE.

Si la douleur en ce cœur prisonnière  
 Ne surmontoit ceste plainte dernière,  
 Tn n'aurois pas ta pauvre esclave ainsi;  
 Mais je ne peux égaler au soucy  
 Qui, petillant, m'écorche le dedans,  
 Mes pleurs, mes plaints et mes souspirs ardens,  
 T'esbahis-tu si ce mot separer  
 A fait ainsi mes forces retirer?  
 Separer (dieux!) separer je l'ay veu,  
 Et si n'ay point à ces débats pourveu!  
 Mieux il te fust (ô captive ravie!)  
 Te separer mesme durant sa vie!  
 J'eusse la guerre et sa mort empeschée,  
 Et à mon heur quelque atteinte laschée,  
 Veux que j'eusse eu le moyen et l'espace  
 D'esperer voir secrettement sa face.  
 Mais, mais cent fois, cent, cent fois malheureuse,  
 J'ay jà souffert ceste guerre odieuse;  
 J'ay, j'ay perdu, par ceste estrange guerre,



J'ay perdu tout, et mes biens et ma terre;  
Et, si ay veu ma vie et mon support,  
Mon heur, mon tout, se donner à la mort,  
Que tout sanglant, j'à tout froid et tout blesme,  
Je rechauffois des larmes de moy-mesme,  
Me separant de moy-mesme à demy,  
Voyant par mort separer mon amy.  
Ha! dieux, grands dieux! Ha! grands dieux!

OCTAVIAN.

Qu'est cecy?

Quoi! la constance estre hors de soucy?

CLEOPATRE.

Constante suis; separer je me sens,  
Mais separer on ne me peut long temps :  
La palle mort m'en fera la raison ;  
Bien tost Pluton m'ouvrira sa maison ,  
Où mesme encor l'eguillon qui me touche  
Feroit rejoindre et ma bouche et sa bouche.  
S'on me tuoit, le dueil qui creveroit  
Parmy le coup plus de bien me feroit  
Que je n'aurois de mal à voir sortir  
Mon sang pourpré et mon ame partir.  
Mais vous m'ostez l'occasion de mort ,  
Et, pour mourir, me deffaut mon effort ,  
Qui s'allentit d'heure en heure dans moy,  
Tant qu'il faudra vivre maugré l'esmoy.  
Vivre il me faut : ne crains que je me tue ;  
Pour me tuer trop peu je m'esvertue.  
Mais, puis qu'il faut que j'allonge ma vie,  
Et que de vivre en moy revient l'envie,  
Au moins, Cesar, voy la pauvre foiblesse  
Qui à tes pieds et de rechef se jette ;  
Au moins, Cesar, des gouttes de mes yeux  
Amolloy-toy, pour me pardonner mieux :

De ceste humeur la pierre on cave bien,  
Et sus ton cœur ne pourront-elles rien ?  
Ne t'ont donc peu les lettres esmouvoir  
Qu'à tes deux yeux j'avois tantost fait voir,  
Lettres , je dy, de ton père receuës,  
Certain tesmoin de nos amours conceues ?  
N'ay-je donc peu destourner ton courage,  
Te descouvrant et maint et maint image  
De ce tien père, à celle-là loyal  
Qui de son fils recevra tout son mal ?  
Celuy souvent trop tost borne sa gloire  
Qui jusqu'au bout se vange en sa victoire.  
Prends donc pitié; tes glaives triomphans  
D'Antoine et moy pardonnent aux enfans,  
Pourrois-tu voir les horreurs maternelles,  
S'on meurdrissoit ceux que ces deux mammelles,  
Qu'ores tu vois maigres et déchirées,  
Et qui seroient de cent coups empirées,  
Ont allaité ? Orrois-tu mesmement  
Des deux costez le dur gémissement ?  
Non , non , Cesar ; contente-toy du père :  
Laisse durer les enfans et la mère  
En ce malheur où les dieux nous ont mis.  
Mais fusmes-nous jamais tes ennemis  
Tant acharnez que n'eussions pardonné,  
Si le trophée à nous se fust donné ?  
Quant est de moy, en mes fautes commises,  
Antoine estoit chef de mes entreprises ,  
Las ! qui venoit à tel malheur m'induire ;  
Eussé-je pu mon Antoine esconduire ?

## OCTAVIAN.

Tel bien souvent son fait pense amender  
Qu'on voit d'un gouffre en un gouffre guider.

Vous excusant, bien que vostre avantage  
Vous y mettiez, vous nuisez d'avantage  
En me rendant par l'excuse irrité,  
Qui ne suis point qu'ami de verité.  
Et si convient qu'en ce lieu je m'amuse  
A repousser ceste inutile excuse.  
Pourriez-vous bien de ce vous garentir  
Qui fit ma sœur hors d'Athènes sortir,  
Lors que, craignant qu'Antoine, son espoux,  
Plus se donnast à sa femme qu'à vous,  
Vous le paissiez de ruse et de finesses,  
De mille et mille et dix mille caresses?  
Tantost au lict exprès emmaigrissiez,  
Tantost par feinte exprès vous pallissiez,  
Tantost vostre œil vostre face baignoit  
Dès qu'un ject d'arc de luy vous esloignoit,  
Entretenant la feinte et sorcelage  
Ou par coustume, ou par quelque breuvage;  
Mesme attiltrant vos amis et flatteurs  
Pour du venin d'Antoine estre fauteurs,  
Qui l'abusoyent sous les plaintes frivoles,  
Faisant ceder son profit aux paroles.  
Quoi! disoient-ils, estes-vous l'homicide  
D'un pauvre esprit qui vous prend pour sa guide?  
Faut-il qu'en vous la noblesse s'offense,  
Dont la rigueur à celle-là ne pense  
Qui fait de vous le but de ses pensées?  
O qu'ils sont mal envers vous adressées!  
Octavienne a le nom de l'espouse,  
Et ceste-ci, dont la flame jalouse  
Empesche assez la viste renommée,  
Sera l'amie en son pays nommée:  
Ceste divine, à qui rendent hommage  
Tant de pays joints à son heritage.

Tant peurent donc vos mines et addresses,  
Et de ceux-là les plaintes flatteresses,  
Qu'Octavienne, et sa femme et ma sœur,  
Fut dechassée et dechassa vostre heur.  
Vous taisez-vous ? avez-vous plus desir,  
Pour m'appaiser, d'autre excuse choisir ?  
Que diriez-vous du tort fait aux Romains,  
Qui s'enfuyoient secrettement des mains  
De vostre Antoine, alors que vostre rage  
Leur redoubloit l'outrage sus l'outrage ?  
Que diriez-vous de ce beau testament  
Qu'Antoine avoit remis secrettement  
Dedans les mains des pucelles vestales ?  
Ces maux estoyent les conduites fatales  
De vos malheurs, et ores, peu rusée,  
Vous voudriez bien encore estre excusée.  
Contentez-vous, Cleopatre, et pensez  
Que c'est assez de pardon, et assez  
D'entretenir le fuseau de vos vies,  
Qui ne seront à vos enfans ravies.

## CLEOPATRE.

Ore, Cesar, chetive, je m'accuse  
En m'excusant de ma première excuse,  
Reconnoissant que ta seule pitié  
Peut donner bride à ton inimitié ;  
Que j'à pour moy tellement se commande,  
Que tu ne veux de moy faire une offrande  
Aux dieux ombreux, ny des enfans aussy  
Que j'ay tourné en ces entrailles cy.  
De ce peu donc de mon pouvoir resté  
Je rens, je rens grâce à ta majesté ;  
Et, pour donner à Cesar tesmoignage  
Que je suis sienne, et le suis de courage,

Je veux, Cesar, te deceler tout l'or,  
L'argent, les biens, que je tiens en thresor.

## LE CHOEUR.

Quand la servitude,  
Le col enchesnant,  
Dessous le joug rude  
Va l'homme gesnant,  
Sans que l'on menasse  
D'un sourcil plié,  
Sans qu'effort on face  
Au pauvre lié,  
Assez il confesse,  
Assez se contraint,  
Assez il se presse  
Par la crainte estraint.  
Telle est la nature  
Des serfs deconfits.  
Tant de mal n'endure  
De Japet le fils.

## OCTAVIAN.

L'ample thresor, l'ancienne richesse  
Que vous nommez, tesmoigne la hauteesse  
De vostre race ; et n'estoit le bon heur  
D'estre du tout en la terre seigneur,  
Je me plaindrois qu'il faudra que soudain  
Ces biens royaux changent ainsi de main.

## SELEUQUE.

Comment, Cesar, si l'humble petitesse  
Ose adresser sa voix à ta hauteesse,  
Comment peux-tu ce thresor estimer  
Que ma princesse a voulu te nommer ?  
Guides-tu bien, si accuser je l'ose,

Que son thresor tienne si peu de chose ?  
 La moindre royne, à ta loy flechissante,  
 Est en thresor autant riche et puissante,  
 Qui autant peu ma Cleopatre égale,  
 Que par les champs une case rurale  
 Au fier chasteau ne peut estre égalée,  
 Ou bien la motte à la roche gelée.  
 Celle sous qui tout l'Egypte flechit,  
 Et qui du Nil l'eau fertile franchit,  
 A qui le Juif, et le Phenicien,  
 L'Arabien, et le Cilicien,  
 Avant ton foudre ore tombé sur nous,  
 Souloyent courber les hommagers genoux ;  
 Qui aux thresors d'Antoine commandoit,  
 Qui tout ce monde en pompes excendoit,  
 Ne pourroit-elle avoir que ce thresor ?  
 Croy, Cesar, croy qu'elle a de tout son or  
 Et autres biens tout le meilleur caché.

## CLEOPATRE.

A ! faux meurdrier ! a ! faux traistre ! arraché  
 Sera le poil de ta teste cruelle.  
 Que pleust aux dieux que ce fust ta servelle !  
 Tien, traistre, tien.

## SELEUQUE.

O dieux !

## CLEOPATRE.

O chose detestable !

Un serf ! un serf !

## OCTAVIAN.

Mais chose esmerveillable  
 D'un cœur terrible !

CLEOPATRE.

Et quoy! m'accuses-tu?  
Me pensois-tu veufve de ma vertu  
Comme d'Antoine? A a! traistre!

SELEUQUE.

Retiens-la,  
Puissant Cesar! retiens-la doncq!

CLEOPATRE.

Voilà  
Tous mes bienfaits. Hou! le dueil qui m'efforce  
Donne à mon cœur langoureux telle force,  
Que je pourrois, ce me semble, froisser  
Du poing tes os, et tes flancs crevasser  
A coups de pied.

OCTAVIAN.

O quel grinsant courage!  
Mais rien n'est plus furieux que la rage  
D'un cœur de femme. Et bien! quoy, Cleopatre,  
Estes-vous point jà saoule de le battre?  
Fuy-t'en, amy, fuy-t'en.

CLEOPATRE.

Mais quoy, mais quoy!  
Mon empereur, est-il un tel esmoy  
Au monde, encor, que ce paillard me donne?  
Sa lacheté ton esprit mesme estonne,  
Comme je croy, quand moy, royne d'icy,  
De mon vassal suis accusée ainsi,  
Que toy, Cesar, as daigné visiter,  
Et par ta voix à repos inciter.  
Hé! si j'avois retenu les joyaux  
Et quelque part de mes habits royaux,

L'aurois-je fait pour moy, las! malheureuse!  
 Moy qui de moy ne suis plus curieuse?  
 Mais telle estoit ceste esperance mienne,  
 Qu'à ta Livie et ton Octavienne  
 De ces joyaux le present je feroÿ,  
 Et leurs pitiez ainsi pourchasseroy,  
 Pour (n'estant point de mes presens ingrates)  
 Envers Cesar estre mes advocates.

## OCTAVIAN.

Ne craignez point: je veux que ce thresor  
 Demeure vostre. Encouragez-vous or',  
 Vivez ainsi en la captivité  
 Comm' au plus haut de la prospérité.  
 Adieu: songez qu'on ne peut recevoir  
 Des maux, sinon quand on pense en avoir.  
 Je m'en retourne.

## CLEOPATRE.

Ainsi vous soit amy  
 Tout le destin, comm' il m'est ennemy.

## LE CHOEUR.

Où courez-vous, Seleuque? où courez-vous?

## SELEUQUE.

Je cours, fuyant l'envenimé courroux.

## LE CHOEUR.

Mais quel courroux? Hé! Dieu! si nous en sommes!

## SELEUQUE.

Je ne fuy pas ny Cesar ny ses hommes.

## LE CHOEUR.

Qu'y a-t-il donc que peut plus la Fortune?



SELEUQUE.

Il n'y a rien sinon l'offense d'une.

LE CHOEUR.

Auroit-on bien nostre royne blessée ?

SELEUQUE.

Non, non ; mais j'ay nostre royne offensée.

LE CHOEUR.

Quel malheur donc a causé ton offense ?

SELEUQUE.

Que sert ma faute ou bien mon innocence ?

LE CHOEUR,

Mais, dy-le-nous, dy : il ne nuira rien.

SELEUQUE.

Dit, il n'apporte à la ville aucun bien.

LE CHOEUR.

Mais tant y a que tu as gagné l'huis.

SELEUQUE.

Mais tant y a que ja puny j'en suis.

LE CHOEUR.

Estant puny, en es-tu du tout quitte ?

SELEUQUE.

Estant puny, plus fort je me depite,

Et jà dans moy je sens une furie

Me menassant que telle fascherie

Poindra sans fin mon ame furieuse.

Lors que la royne, et triste et courageuse,

Devant Cesar aux cheveux m'a tiré,

Et de son poing mon visage empiré,

S'elle m'eust fait mort en terre gesir  
 Elle eust preveu à mon present desir,  
 Veu que la mort n'eust point esté tant dure  
 Que l'éternelle et mordante peinture  
 Qui jà desjà jusques au fond me blesse  
 D'avoir blessé ma royne et ma maistresse.

## LE CHOEUR.

O quel heur à la personne  
 Le ciel gouverneur ordonne,  
 Qui, contente de son sort,  
 Par convoitise ne sort  
 Hors de l'heureuse franchise,  
 Et n'a sa gorge submise  
 Au joug et trop dur lien  
 De ce pourchas terrien,  
 Mais bien les antres sauvages,  
 Les beaux tapis des herbages,  
 Les rejettans arbrisseaux,  
 Les murmures des ruisseaux,  
 Et la gorge babillarde  
 De Philomèle jasarde,  
 Et l'attente du printemps,  
 Sont ses biens et passetemps.

Sans que l'ame haut volante,  
 De plus grand desir bruslante,  
 Suive les pompeux arrois,  
 Et puis, offensant ses rois,  
 Ait pour maigre recompence  
 Le feu, le glaive ou potance,  
 Ou plustost mille remorts  
 Conferez à mille morts  
 Si l'inconstante fortune  
 Au matin est opportune,

Elle est importune au soir.  
Le Temps ne se peut rassoir :  
A la Fortune il accorde,  
Portant à celuy la corde  
Qu'il avoit paravant mis  
Au rang des meilleurs amis.  
Quoy que soit, soit mort ou peine  
Que le soleil nous rameine  
En nous ramenant son jour,  
Soit qu'elle face sejour,  
Ou bien que par la mort grievve  
Elle se face plus briefve,  
Celuy qui ard de desir  
S'est tousjours senti saisir.

Arius, de ceste ville,  
Que ceste ardeur inutile  
N'avoit jamais retenu,  
Ce philosophe chenu  
Qui deprisoit toute pompe,  
Dont ceste ville se trompe,  
Durant nostre grand' douleur  
A receu le bien et l'heur.

Cesar, faisant son entrée,  
A la sagesse monstrée  
L'heur et la felicité,  
La raison, la verité,  
Qu'auroit en soy ce bon maistre,  
Le faisant mesme à sa dextre  
Costoyer, pour estre à nous  
Comme un miracle entre tous.

Selenque, qui de la royne  
Recevoit le patrimoine  
En partie, et qui dressoit  
Le gouvernement, reçoit,

Et outre cette fortune  
Qui nous est à tous commune,  
Plus grieve infelicité  
Que nostre captivité.

Mais or' ce dernier courage  
De ma royne est un presage,  
S'il faut changer de propos,  
Que la meurdrière Atropos  
Ne souffrira pas qu'on porte  
A Romme ma royne forte,  
Qui veut de ses propres mains.  
S'arracher des fiers Rommains.

Celle-là dont la constance  
A pris soudain la vengeance  
Du serf, et dont la fureur  
N'a point craint son empereur,  
Croyez que plustost l'espée  
En son sang sera trempée,  
Que pour un peu moins souffrir  
A son deshonneur s'offrir.

SELEUQUE.'

O saint propos ! ô verité certaine !  
Pareille aux dez est nostre chance humaine.

## ACTE IV.

*Cleopatre, Charmium, Eras, le Chœur.*

CLEOPATRE.

**P**enseroit doncq Cesar estre du tout vain-  
 [queur ?  
 Penseroit doncq Cesar abastardir ce cœur ?  
 Veu que des tiges vieux ceste vigueur j'he-  
 De ne pouvoir ceder qu'à la Parque depite ? [rite,  
 La Parque, et non Cesar, aura sur moy le pris ;  
 La Parque, et non Cesar, soulage mes esprits ;  
 La Parque, et non Cesar, triomphera de moy ;  
 La Parque, et non Cesar, finira mon esmoy ;  
 Et, si j'ay ce jourd'huy usé de quelque feinte,  
 Afin que ma portée en son sang ne fust teinte.  
 Quoy ! Cesar pensoit-il que ce que dit j'avois  
 Peust bien aller ensemble et de cœur et de voix ?  
 Cesar, Cesar, Cesar, il te seroit facile  
 De subjuguier ce cœur aux liens indocile ;  
 Mais la pitié que j'ay du sang de mes enfans,  
 Rendoit sus mon vouloir mes propos triomphaus,  
 Non la pitié que j'ay si par moy, miserable,  
 Est rompu le filet à moy j'à trop durable.  
 Courage donc, courage (ô compagnes fatales),  
 Jadis serves à moy, mais en la mort égales,  
 Vous avez recogneu Cleopatre princesse,  
 Or ne reconnoissez que la Parque maistresse.

CHARMIUM.

Encore que les maux par ma Royne endurez,  
 Encore que les cieux contre nous conjurez,  
 Encore que la terre envers nous courroucée,

Encore que Fortune envers nous insensée,  
 Encore que d'Antoine une mort misérable,  
 Encore que la pompe à Cesar desirable,  
 Encore que l'arrest que nous fismes ensemble,  
 Qu'il faut qu'un mesme jour aux enfers nous assem-  
 Eguillonast assez mon esprit courageux [ble,  
 D'estre contre soy-mesme un vainqueur outrageux,  
 Ce remède de mort, contrepoison de dueil  
 S'est tantost présenté d'avantage à mon œil :  
 Car ce bon Dolabelle, amy de nostre affaire,  
 Combien que pour Cesar il soit nostre adversaire,  
 T'a fait sçavoir (ô Royne), après que l'Empereur  
 Est party d'avec toy, et après ta fureur  
 Tant equitablement à Seleuque monstrée,  
 Que, dans trois jours prefix, ceste douce contrée  
 Il nous faudra laisser, pour, à Romme menées,  
 Donner un beau spectacle à leurs effeminées.

## ERAS.

Ha mort, ô douce mort, mort, seule guarison  
 Des esprits oppressez d'une estrange prison,  
 Pourquoi souffres-tu tant à tès droits faire tort ?  
 T'avons-nous fait offense, ô douce et douce mort ?  
 Pourquoi n'approches-tu, ô Parque trop tardive ?  
 Pourquoi veux-tu souffrir ceste bande captive,  
 Qui n'aura pas plustost le don de liberté  
 Que cest esprit ne soit par ton dard ecarté ?  
 Haste donc, haste-toi : vanter tu te pourras  
 Que mesme sus Cesar une despouille auras.  
 Ne permets point alors que Phebus qui nous luit  
 Et devallant sera chez son oncle conduit,  
 Que ta sœur pitoyable, hélas ! à nous cruelle,  
 Tire encore le fil dont elle nous bourrelle ;  
 Ne permets que des Peurs la pallissante bande

Empesche ce jourd'huy de te faire une offrande ;  
 L'occasion est seure , et nul à ce courage  
 Ce jour nuire ne peut qu'on ne te face hommage ;  
 Cesar cuide pour vray que jà nous soyons prestes  
 D'aller et de donner tesmoignage des questes.

## CLEOPATRE.

Mourons donc , chères sœurs ; ayons plustost ce cœur  
 De servir à Pluton qu'à Cesar, mon vainqueur.  
 Mais, avant que mourir, faire il nous conviendra  
 Les obsèques d'Antoine, et puis mourir faudra.  
 Je l'ay tantost mandé à Cesar, qui veut bien  
 Que monseigneur j'honore, hélas ! et l'ami mien.  
 Abbaisse-toi donc, ciel, et, avant que je meure,  
 Viens voir le dernier dueil qu'il faut faire à ceste  
 Peut-estre tu seras marry de m'estre tel, [heure.  
 Te faschant de mon dueil estrangement mortel.  
 Allons donc, chères sœurs ! de pleurs, de cris, de lar-  
 Venons nous affoiblir, afin qu'en ses alarmes [mes,  
 Nostre voisine mort nous soit ores moins dure  
 Quand aurons demy fait aux esprits ouverture.

## LE CHOEUR.

Mais où va, dites-moy, dites-moy, damoysselles,  
 Où va ma royne ainsi ? Quelles plaintes mortelles,  
 Quel soucy meurdrissant, ont terni son beau teint ?  
 Ne l'avoit pas assez la seiche fiebvre atteint ?

## CHARMIUM.

Triste, elle s'en va voir des sepulcres le clos,  
 Où la mort a caché de son amy les os.

## LE CHOEUR.

Que se jourbons-nous donc ? Suyvons nostre maistresse.

## ERAS.

Suyvre vous ne pouvez sans suyvre la destresse.

## LE CHOEUR.

La gresle petillante  
Desseus les toits,  
Et qui mesme est nuisante  
Au verd des bois,  
Contre les vins forcène  
En sa fureur,  
Et trompe aussi la peine  
Du laboureur.  
N'estant alors contente  
De son effort,  
Ne met toute l'attente  
Des fruits à mort.  
Quand la douleur nous jette  
Ce qui nous poind,  
Pour un seul sa sagette  
Ne blesse point.  
Si nostre royne pleure,  
Lequel de nous  
Ne pleure point à l'heure ?  
Pas un de tous.  
Mille traits nous affolent,  
Et seulement  
De l'envieux consolent  
L'entendement.  
Faisons ceder aux larmes  
La triste voix,  
Et souffrons les alarmes  
Tels que ces trois.  
Jà la royne se couche  
Près du tombeau,  
Elle ouvre jà sa bouche :  
Sus donc, tout beau !



## CLEOPATRE.

Antoine, ô cher Antoine ! Antoine, ma moitié !  
Si Antoine n'eust eu des cieux l'inimitié,  
Antoine, Antoine, hélas ! dont le mal'heur me prive,  
Entens la foible voix d'une foible captive,  
Qui de ses propres mains avoit la cendre mise  
Au clos de ce tombeau n'estant encore prise ;  
Mais qui, prise et captive à son mal'heur guidée,  
Sujette et prisonnière en sa ville gardée,  
Ore te sacrifie, et, non sans quelque crainte  
De faire trop durer en ce lieu ma complainte,  
Veu qu'on a l'œil sus moy, de peur que la douleur  
Ne face par la mort la fin de mon mal'heur,  
Et à fin que mon corps, de sa douleur privé,  
Soit au Romain triomphe en la fin réservé,  
Triomphe, dy-je, las ! qu'on veut orner de moy,  
Triomphe, dy-je, las ! que l'on fera de toy.  
Il ne faut plus desor de moy que tu attendes  
Quelques autres honneurs, quelques autres offrandes.  
L'honneur que je te fais l'honneur dernier sera  
Qu'à son Antoine mort Cleopatre fera.  
Et, bien que, toy vivant, la force et violence  
Ne nous ait point forcé d'écarter l'alliance  
Et de nous separer, toutefois je crains fort  
Que nous nous separions l'un de l'autre à la mort,  
Et qu'Antoine, Romain, en Egypte demeure,  
Et moy, Egyptienne, dedans Romme je meure.  
Mais, si les puissans dieux ont pouvoir en ce lieu  
Où maintenant tu es, fais, fais que quelque dieu  
Ne permette jamais qu'en m'entraînant d'icy,  
On triomphe de toy en ma personne ainsi,  
Ains que ce tien cercueil, ô spectacle piteux  
De deux pauvres amans ! nous racouple tous deux,

Cercueil qu'encore un jour Egypte honorera ,  
 Et peut-estre à nous deux l'épitaphe fera :  
 « Icy sont deux amans qui , heureux en leur vie ,  
 » D'heur, d'honneur, de liesse, ont leur ame assouvie.  
 » Mais, en fin , tel mal'heur on les vit encourir,  
 » Que le bon heur des deux fust de bien tost mourir. »  
 Reçoy, reçoy-moy donc , avant que Cesar parte ,  
 Que plustost mon esprit que mon honneur s'ecarte :  
 Car entre tout le mal , peine, douleur, encombre,  
 Souspirs, regrets, soucis, que j'ay souffert sans nom-  
 J'estime le plus grief ce bien petit de temps [bre.  
 Que de toy, ô Antoine ! esloigner je me sens.

## LE CHOEUR.

Voy la : pleurant elle entre en ce clos des tombeaux  
 Rien ne voyent de tel les tournoyans flambeaux.

## ERAS.

Est-il si ferme esprit qui presque ne s'envole  
 Au piteux escouter de si triste parole ?

## CHARMIUM.

O cendre bienheureuse ! estant hors de la terre [serre  
 L'homme n'est point heureux tant qu'un cercueil l'en

## LE CHOEUR.

Auroit donc bien quelqu'un de vivre telle envie  
 Qui ne voulust icy mespriser ceste vie ?

## CLEOPATRE.

Allons donc, chères sœurs, et prenons doucement  
 De nos tristes mal'heurs l'heureux allegement.

## LE CHOEUR.

*Strophe.*

Plus grande est la peine  
Que l'outrageux sort  
Aux amis amène  
Que de l'amy mort  
N'est la joye grande,  
Alors qu'en la bande  
Des esprits heurez,  
Esprits assurez  
Contre toute dextre,  
Quitte se voit estre  
Des maux endurez.

*Antistrophe.*

Chacune Charite  
Au tour de Cypris,  
Quand la dent dépite  
Du sanglier epris  
Occit en la chasse  
De Myrrhe la race  
Ne pleuroit si fort  
Qu'on a fait la mort  
D'Antoine, que l'ire  
Transmit au navire  
De l'oublieux port.

*Epode.*

Les cris, les plains  
Des Phrygiennes  
Estans aux mains  
Myceniennes  
N'estoyent pas tels  
Que les mortels

Que pour Antoine  
Fait nostre royne.

*Strophe.*

Mais ore j'ay crainte  
Qu'il faudra pleurer  
Nostre royne esteinte,  
Qui ne peut durer  
Au mal de ce monde,  
Mal qui se feconde,  
Tousjours enfantant  
Nouveau mal sortant.  
On la voit delivre  
Du desir de vivre,  
Mille morts portant.

*Antistrophe.*

Tantost gaye et verte  
La forest estoit;  
La terre couverte  
Sa Cerès portoit;  
Flore avoit la prée  
De fleurs diaprée,  
Quand pour tout cecy  
Tout soudain voicy  
Cela qui les pille :  
L'hyver, la faucille,  
Et la faux aussi.

*Epode.*

Jà la douleur  
Rompt la liesse,  
La joye et l'heur  
A ma princesse;  
Reste le teint

Qui n'est esteint ;  
Mais la mort blesme  
L'ostera mesme.

*Strophe.*

Elle vient de faire  
L'honneur au cercueil,  
O ! quelle a peu plaire  
Et déplaire à l'œil,  
Plaire quand les roses  
Ont esté decloses,  
Avec le cyprès ,  
Mille fois après  
Baisotant la lame ,  
Qui semble à son ame  
Faire les aprests.

*Antistrophe.*

Versant la rosée  
Du fond de son cœur,  
Par les yeux puisée,  
Et puis la liqueur  
Que requiert la cendre,  
Et faisant entendre  
Quelques mots lachez,  
Bassement machez,  
Pour fin de la feste,  
Meslant de sa teste  
Les poils arrachez.

*Epode.*

Elle a despleu ,  
Pource qu'il semble  
Qu'elle n'a peu  
Que vivre ensemble.

Et que soudain  
De nostre main  
Luy faudra faire  
Un mesme affaire.

---

## ACTE V.

*Proculée, le Chœur.*

PROCLÉE.

**Q**u'importe Ciel, si ce grief malefice  
Ne t'accusoit justement d'injustice,  
Par quel destin de tes Dieux conjuré,  
Ou par quel cours des astres mesuré,  
A le mal'heur pillé telle victoire,  
Qu'en la voyant on ne la pourroit croire ?  
O vous, les Dieux des bas enfers et sombres,  
Qui retirez fatalement les ombres  
Hors de nos corps, quelle palle Megère  
Estoit commise en si rare misère ?  
O fière Terre, à toute heure soüillée  
Des corps des tiens, et en leur sang toüillée,  
As-tu jamais soustenu sous les flancs  
Quelque fureur de courages plus grands ?  
Non, quand tes fils Jupiter eschellèrent,  
Et contre luy serpentins se meslèrent,  
Car eux, pour estre exempts du droit des cieux,  
Voulurent mesme embuscher les grands Dieux,  
Desquels en fin fierement assaillis,  
Furent aux creus de leurs monts recueillis;  
Mais ces trois cy, dont le caché courage  
N'eust point esté mescreu de telle rage,  
Qui n'estoyent point geantes serpentines,

En redoublant leurs rages féminines ,  
Pour au vouloir de Cesar n'obeir,  
Leur propre vie ont bien voulu trahir.  
O Jupiter ! ô Dieux ! quelles rigueurs  
Permetts-tu donc à ces superbes cœurs ?  
Quelles horreurs as-tu fait ores naistre ,  
Qui des nepveux pourront aux bouches estre ,  
Tant que le tour de la machine tienne  
Par contrepoids balancé se maintienne ?  
Dietes-moi donc, vous, brandons flamboyans,  
Brandons du Ciel toutes choses voyans,  
Avez-vous peu dans ce val tant instable  
Decouvrir rien de plus espouvantable ?  
Accusez-vous maintenant, o Destin !  
Accusez-vous, o flambeaux argentins !  
Et toi, Egypte ! à l'envi matinée ,  
Maudi cent fois l'injuste destinée.  
Et toi, Cesar, et vous autres Romains ,  
Contristez-vous : la Parque de vos mains  
A Cleopatre à ceste heure arrachée ,  
Et malgré vous vostre attente empeschée.

## LE CHOEUR.

O dure, hélas ! et trop dure avanture !  
Mille fois dure, et mille fois trop dure.

## PROCLÉE.

Ha , je ne puis à ce crime penser ,  
Si je ne veux en pensant m'offenser ;  
Et, si mon cœur à ce malheur ne pense,  
En le fermant je luy fais plus d'offense.  
Escoutez donc, citoyens, escoutez,  
Et m'escoutant vostre mal lamentez.  
J'estois venu pour le mal supporter  
De Cleopatre, et la reconforter,

Quand j'ay trouvé ces gardes qui frappoyent  
Contre sa chambre, et sa porte rompoyent,  
Et qu'en entrant en ceste chambre close,  
J'ay veu (ô rare et miserable chose !)  
Ma Cleopatre en son royal habit,  
Et sa couronne au long d'un riche liect  
Peint et doré, blesme et morte couchée,  
Sans qu'elle fust d'aucun glaive touchée,  
Avecq Eras, sa femme, à ses pieds morte,  
Et Charmium vive, qu'en telle sorte  
J'ay lors blasmée : A a ! Charmium, est-ce  
Noblement faict ? Ouy, ouy, c'est de noblesse  
De tant de rois Egyptiens venuë  
Un tesmoignage. Et lors, peu soustenuë ;  
En chancelant et s'accrochant en vain,  
Tombe à l'envers, restans un tronc humain.  
Voilà des trois la fin espouventable,  
Voilà des trois le destin lamentable :  
L'amour ne veut separer les deux corps,  
Qu'il avoit joints par longs et longs accords ;  
Le Ciel ne veut permettre toute chose  
Que bien souvent le courageux propose.  
Cesar verra, perdant ce qu'il attend,  
Que nul ne peut au monde estre content.  
L'Egypte aura renfort de sa destresse,  
Perdant, après son bon heur, sa maistresse ;  
Mesmement moy, qui suis son ennemi,  
En y pensant, je me pasme à demi,  
Ma voix s'infirme, et mon penser défaut :  
O ! qu'incertain est l'ordre de là haut !



## LE CHOEUR.

Peut-on encores entendre  
De toy, troupe, quelque voix ?  
Peux-tu ceste seule fois  
De ton deuil la plainte rendre,

Veu que, hélas ! tant douloureuse,  
De ton support le plus fort  
Tu ne remets qu'en la mort,  
Mort, hélas ! à nous heureuse ?

Mais prens, prens donc ceste envie,  
Sur le plus blanc des oiseaux,  
Qui sonne au bord de ses eaux  
La retraite de sa vie.

Et en te débordans mesme,  
Despité-moy tous les cieux,  
Despité-moy tous leurs Dieux,  
Auteurs de ton mal extrême.

Non, non, ta douleur amère,  
Quand j'y pense, on ne peut voir  
Si grande, que quelque espoir  
Ne te reste en ta misère.

Ta Cleopatre, ainsi morte,  
Au monde ne perira :

Le temps la garantira,  
Qui desja sa gloire porte,

Depuis la vermeille entrée  
Que fait ici le Soleil,  
Jusqu'aux lieux de son sommeil,  
Opposez à ma contrée,

Pour avoir, plustost qu'en Romme  
Se souffrir porter ainsi,  
Aimé mieux s'occire ici,  
Ayant un cœur plus que d'homme.

## PROCLÉE.

Mais que dirai-je à Cesar? ô l'horreur  
Qui sortira de l'étrange fureur !  
Que dira-il de mourir sans blessure  
En telle sorte? Est-ce point par morsure  
De quelque aspic? Auroit-ce point esté  
Quelque venin secrettement porté?  
Mais tant y a qu'il faut que l'esperance  
Que nous avions cède à ceste inconstance.

## LE CHOEUR.

Mais tant y a qu'il nous faudra renger  
Dessous les loix d'un vainqueur étranger,  
Et desormais en nostre ville apprendre  
De n'oser plus contre Cesar meprendre.  
Souvent nos maux font nos morts desirables:  
Vous le voyez en ces trois misérables.

*Fin de la tragedie de Cleopatre.*



# **DIDON SE SACRIFIANT**

**TRAGÉDIE**

**D'ESTIENNE JODELLE, PARISIEN**

**PERSONNAGES :**

**ACHATE.**

**ASCAIGNE.**

**PALINURE.**

**ENÉE.**

**Le Chœur des Troyens.**

**DIDON.**

**Le Chœur des Phéniciens.**

**ANNE**

**BARCE.**



# DIDON SE SACRIFIANT

TRAGÉDIE.

---

## ACTE I.

*Achate , Ascaigne , Palinure.*

ACHATE.

**Q**uel jour sombre ! quel trouble avec ce  
[jour te roulent  
Tes destins , ô Carthage ! et pourquoi ne  
[se souillent  
Les grands Dieux , qui leur veüe et leurs  
[oreilles saintes  
Aveuglent en nos maux , essourdent en nos plaintes ?  
Pourquoy donques , jaloux , ne se souillent de faire ,  
Ce qui fait aux mortels leur puissance desplaire ?  
Race des Dieux , Ascaigne , et toy qui l'avanture  
Des Troyens lis au ciel , assure Palinure ,  
Encor que nostre Enée au havre nous envoie  
Apprester au départ les restes de la Troye ;  
Encor que nous suivions ses redoutez oracles ,  
Ses songes ambigus , ses monstrueux miracles ;

Encor que , comme il dit , du grand Atlas la race ,  
Mercure , soit venu se planter à sa face ,  
Afin que hors d'Afrique en mer il nous remeine ,  
Pour faire aussitost fin à nos ans qu'à la peine ,  
Ne jettez-vous point l'œil (las se pourroit-il faire  
Que telle pitié peust à quelqu'un ne déplaire ?)  
Jettez-vous point donc l'œil sur l'amante animée ,  
Sur Didon ; qui , d'amour et de deuil renflammée ,  
(Jà desjà je la voy forcener , ce me semble)  
Perdra son sens , son heur et son Enée ensemble !  
Et dont peut-estre (ha Dieux !) la miserable vie  
Avec nos fiers vaisseaux aux vents sera ravie ;  
Tant que l'injuste mort , retombant sur nos testes ,  
Armera contre nous les meurtrières tempestes.  
Sa peine fut horrible alors que la nuit sombre  
De son espoux Sichée offrit à ses yeux l'ombre ,  
L'ombre hideuse et palle , et qu'à ses yeux Sichée ,  
Decouvrant une playe , une playe bouchée ,  
De la poudre et du sang , monstroit à la deserte  
De son frère meurtrier la cruauté couverte ,  
D'un son gresle enseignant sa richesse enterrée ,  
Dont elle avecq les siens par l'Afrique alterée  
Fuyant de ce cruel Pygmalion la rage ,  
Marchanda , pour bastir sur ce bruyant rivage ,  
Ce que les siens pourroyent environner de place  
De la peau d'un taureau , et dont elle menace ,  
Ayant dressé Carthage , horreur mesme des guerres ,  
Les voisins ennemis et les estranges terres.  
L'autre mal la troubla , lorsque Jarbe , le prince  
Des noirs Getuliens , lui offroit sa province ,  
Et son sceptre et sa gent , si par les torches saintes  
Du mariage estoyent leurs deux ames estreintes ,  
Sans qu'elle , au vieil amour de Sichée obstinée ,  
Se peust faire flechir sous le joug d'Hyménée ;

Tant que ce Roy luy couve au fons de l'ame , pleine  
D'un immortel courroux, une implacable haine.  
Plus estrange malheur encor la vint surprendre ,  
Quand le pardon des flots appaisez fit descendre  
Nostre troupe en Afrique, et que les yeux d'Enée  
De cent traits venimeux blessèrent l'effrenée,  
Lorsque son hoste Amour, de ses flammes mordantes,  
Peu à peu devoit ses entrailles ardentes , [braise  
Brasillant dans son cœur, comme on voit hors la  
Les charbons s'allumans saillir dans la fournaise;  
Ou comme l'ardant corps dont se fait le tonnerre ,  
Lorsqu'à son element il s'élève de terre  
Dans le milieu de l'air, clos d'une froide nuë,  
Double de cent eclairs la longue pointe aiguë. [pose,  
Mais las ! quand des Dieux l'ire à nostre aise s'op-  
Nous nous sentons trainer de pire en pire chose.  
Didon, qui nostre Enée (arraché de l'horrible  
Massacre des Gregeois, de la fureur terrible  
De Junon adversaire et des hurlans abysmes)  
Deslors mesme qu'un pié dans Carthage nous mîmes,  
Dedans sa court receut, recevant dans son ame,  
Par le regard coupable, et l'image et la flame.  
Pourroit elle egaller tout le mal que luy brasse  
Si long temps la Fortune, au dueil qui la menace  
En notre injuste fuite ? Ainsi que l'indiscrette  
Qui perdoit son Jason, ou que celle de Crète,  
Qui rappelloit en vain son Thesée au rivage,  
Remplira l'œil de pleurs, son ame d'une rage  
Et d'une horreur sa ville.

## ASCAIGNE.

En memoire me tombe  
Ce qu'un jour nous disoit mon père, sur la tombe  
D'Anchise, mon ayeul : Que l'amour et la haine

Des Dieux vont bigarrant la fresle vie humaine ;  
 Tant qu'à peine une joye aux mortels se rapporte ,  
 Qui n'ait pour sa compagne une douleur plus forte ;  
 Mais il conseille aussi qu'aux choses douloureuses  
 On s'aveugle, pour voir et gouter les heureuses.

## PALINURE.

Il vaut mieux que les Dieux leurs ordonnances gardent  
 Que pour se desmentir aux dangers ils regardent ;  
 Et l'on ne doit son fiel contre les Dieux espoindre,  
 Quand on reçoit des Dieux de deux malheurs le moins-  
 Quel malheur si Didon dans sa poitrine ardente [dre.  
 Eust peu d'un grand Enée ensevelir l'attente ,  
 Tant qu'une mesme ardeur, ravissant leur memoire ,  
 Peust ravir des Troyens et de leur chef la gloire ,  
 Et qu'ici s'attachant la fatale compaignie  
 Que le Tybre entortille, eust pour neant d'Ascaigne  
 Attendu les efforts, voire et l'horrible race,  
 Qui doit forcer sous soy ce que Neptune embrasse !  
 Un mal passe le mal.

## ASCAIGNE.

Bien qu'une douce amorce  
 Desrobe bien souvent au jeune cœur sa force,  
 Si m'aveuglé-je au bien que j'avois, et au trouble  
 D'une amante insensée. Il faut que l'on redouble [ce  
 L'ame pour vaincre un dueil. Donc ceste Afrique dou-  
 En la laissant nous charme ? Où le destin nous pousse  
 Suivon, suivon tousjours. Toute troupe est sujette  
 Au travail ; le travail enduré nous rachette  
 Un glorieux repos.

## ACHATE.

La jeunesse bouillante,  
 Qui contre le soucy se rend tousjours nuisante,



Deffend à ton esprit, Ascaigne, qu'il ne ronge  
La crainte des dangers où plus agé je songe ;  
La haine fait le dol. Junon, par les envies  
Que , sans fin irritée, acharne sur nos vies  
(Elle qui du Tonant est la sœur et l'espouse),  
Renverse les destins, et, de tout heur jalouse,  
Veut monstrier que celuy tousjours son malheur traine  
Pour qui les cœurs felons ont enfielé leur haine.  
N'auroit-elle pas bien pourchassé par menée  
Que hors d'icy les dieux exilassent Enée ?  
Elle qui a son vueil déesse se transforme,  
Auroit-elle point pris de Mercure la forme,  
Pour nous oster (feignant du grand Dieu le message)  
Une Troye desja redressée en Carthage ?  
Qui plus est, par l'horreur de l'hyver et la rage  
Des cruels aquilons, et par le seul naufrage,  
S'apaisent leurs courroux. Jupiter nous commande  
De faire desmarrer la Phrygienne bande,  
Demeurant des Gregeois : car, depuis que la Troye  
Fut par l'arrest celeste aux Atrides la proye,  
Ce pauvre nom nous reste, et semble qu'à cest heure  
Le Ciel vueille que rien de Troye ne demeure,  
Car veu qu'en nulle terre on ne nous souffre prendre  
Le siège et le repos, et qu'ores de la cendre  
Des funèbres tombeaux les tremblantes voix sortent,  
Qui tousjours nouveau vol à nostre fuite apportent,  
Et qu'ores par les cris de quelque orde harpye  
Nous sommes rechassez, et or' de la Libye,  
Par le fils de Maia, qui fait changer sur l'heure  
A la traistresse mer nostre seure demeure.  
Quelle belle Italie, ou quel autre heritage  
Nous promet-on, sinon l'éternel navigage  
Et le fons de la mer, qui, par la destinée  
Veut pour un Dieu marin recevoir son Enée,

Enée son neveu, et, de lui seul contente,  
Noyer avecques nous nos dieux et nostre attente?

## PALINURE.

Jamais aux bas mortels les Immortels ne rendent  
Une assurance entière, et tousjours ceux qui tendent  
A la gloire plus haute ont leurs ames estreintes  
Aux soucis, aux travaux, aux songes et aux craintes.  
Mais en vain celuy-là se tourmente et soucie  
Qui, soit heur, soit malheur, dessus les dieux appuye  
Le hasart de ses faits : car, bien qu'au ciel je veisse  
Les astres ennemis, et que je me predisse  
De mes voisins dangers l'évenement moleste,  
Il vaudroit mieux, suivant un message celeste [fiance,  
(Quand mesme il seroit faux), mettre aux dieux ma  
Que suivre pour guidon ma fresle cognoissance,  
Aimant mieux, en m'armant d'une volonté pure,  
Perdre tout que d'avoir vouloir de faire injure  
Au mandement d'un Dieu qui veut que pour un vice  
Executé vouloir de faillir se punisse.

## ASCAIGNE.

Encor oubliions-nous qu'outre l'ailé Mercure,  
Plus seurs encor nous doit rendre un celeste augure,  
Alors qu'au sac piteux nostre Troye estoit pleine  
De feu, de pleurs, de meurdre, une flame soudaine  
Vint embraser mon chef, qui, comme nostre Anchise  
L'expliqua, nous chassoit hors de la Troye prise.  
Je jure par l'honneur de ceste mesme teste,  
Par celle de mon père et par la neufve feste  
Que le tombeau d'Anchise adjouste à nostre année,  
Qu'un mesme embrasement m'a ceste matinée  
Donné le mesme signe, et qu'on nous tient promesse  
De revenger bien tost la Troye de la Grèce.

## ACHATE.

Sus, sus doncques, haston; l'entreprise est heureuse  
Qu'on n'exécute point d'une main paresseuse.  
Haston sans aucun bruit au labeur nostre troupe;  
Que tout se trousse au port; que les rameaux on coupe  
Pour couronner les masts; qu'aux vents on prenne gar-  
Aux fustes, aux esquifs; qu'aux armes on regarde; [de,  
Qu'il n'y ait mast, antene, ancre, voile ou hune  
Qui ne soit pour souffrir les hasards de Neptune.  
Mais tourne l'œil, Ascaigne, et voy l'étrange peine  
Où ton père, tout morne, à l'écart se pourmène.  
Las! faut-il qu'en amour l'audace la plus prompte,  
Pour une peur qui tient tousjours le frein, se domte?

## ENÉE.

Du fer, du sang, du feu, des flots et de l'orage,  
Je n'ay point eu d'effroy, et je l'ay d'un visage,  
D'un visage de femme, et faut qu'un grand Enée  
Sente plus que Didon sa force effeminée,  
Non pas tant pour l'amour qui ait en moy pris place  
Que pour ne pouvoir pas comment souffrir sa face.  
Je ne m'effroyay point quand la Grèce outragée  
Fit ramer ses vaisseaux jusques au bord Sigée,  
Où des Atrides fiers, où Achille invincible,  
Où Ajax, où Ulysse, entre tous eux nuisible,  
Par ses trompeurs efforts, d'une voix enflammée  
Encourageoit au sac leur bien conduite armée,  
Et que de la muraille on les vit sur la rive  
Menacer de trainer nostre Troye captive  
Parmi les flots marins, afin d'orner Mycènes  
De ce riche butin, salaire de leurs peines.  
Je r'asseuray soudain ma raison eslancée  
Lors que ma mère on vit fatalement blessée  
D'un trait de Diomède, et ne m'estonnay guères

Du destin accompli, quand les dextres meurtrières  
De deux hardis Gregeois dans le sang se souillèrent  
De Dolon et de Rèze, et, vainqueurs, emmenèrent  
Les chevaux thraciens, avant qu'on les vist boire  
Dans le Xanthe, duquel vivroit encor la gloire,  
S'ils en eussent gousté. Moins encor fut troublée  
Ma raison dedans moy, lors que Panthasilée,  
Roïne amazonienne, en son camp déconfite,  
Le reste de son ost fit sauver à la fuite.  
Mesmes la mort d'Hector (Hector, seule deffense  
De nos murs et de nous) ne força ma constance,  
Ny mesme de Pallas l'image gardienne  
Prise de l'ennemi, ny ceste nuit troyenne,  
Ceste effroyable nuit où les dieux nous monstrèrent  
Que pour neant dix ans les Troyens resistèrent.  
Rien qui peust telle nuit s'offrir devant ma veüe  
Ne trouva de son sens mon ame despourveüe.  
Bien que du grand Hector l'effroyable figure,  
Ayant les cheveux pris et de sang et d'ordure,  
S'apparust devant moy, pour lors aussi hideuse  
Qu'estoit le corps d'Hector, par la trace poudreuse  
Qu'il empourpra de sang tout autour de la ville,  
Trainé par les chevaux de son meurtrier Achille;  
Bien (dy-je) que, sortant hors de la maison mienne,  
Je veisse en mon chemin la prophète troyenne,  
Entre les mains des Grecs miserablement serve,  
Tirer par les cheveux du temple de Minerve;  
Et, bien qu'à tant d'amis, par le fer et les flames,  
Je veisse saccager les maisons et les ames;  
Bien (dy-je) qu'en entrant dans la maison royalle  
Avecq' les Grecs, je veisse Hecube, froide et palle,  
De femmes entourée et de cris et de rages,  
Dessous un viel laurier embrasser les images  
Des pauvres dieux vaincus, et, comme condamnée,

Tendre le pauvre col à toute destinée,  
Voire son roy vieillart qui, d'une main dépîte,  
Tâchoit venger le sang de son enfant Polite,  
Frappé de mesme main, tout petillant et blesme,  
Devant l'autel sacré respandre son sang mesme.  
Mais quand aurois-je dit les troubles qui m'avindrent  
Ceste effroyante nuit, qui pourtant ne me tindrent  
Esperdu que bien peu ? Tant de fois voir ma mère  
Se planter tout soudain devant moy ; voir mon père  
Pesant de la vieillesse, et mon enfant débile,  
Qu'il failloit nonobstant arracher de la ville ;  
Voir en chemin ma femme amoindrir nostre nombre  
Et se perdre de moy, puis tout soudain son ombre,  
Revenant, se ficher devant mes yeux, me dire  
L'adieu qu'elle devoit. Hé ! qui pourroit suffire  
A compter tous ces maux, et encor les affaires  
Que m'ont fait rencontrer les destins adversaires  
Depuis ce cruel sac, sans que le ciel m'estonne  
Des cas aventureux que pour nous il ordonne ?  
La voix de Polydore au taillis entendue  
Rendit-elle ma voix autrement esperdue  
Que je n'ay de coustume ? Et, lors que, tous malades  
Du tourment de la mer, dans les isles Strophades  
Nous prîmes nostre port, et que par la Harpye  
(Monstre horrible et puant) fut ma troupe advertie  
Du malheur qui nous suit, vit-on que je changeasse  
De beaucoup mon visage, et mes sens je troublasse  
De si rares hideurs ? L'horrible prophétie  
Des travaux qu'Helenus predict sur nostre vie ;  
Le monstrueux cyclope à qui nous arrachasmes  
Le pauvre Achemenide, et au port le menasmes ;  
Le trepas de mon père, à qui la sepulture  
Nous fismes à Drepan, bien qu'encor j'en endure, [tes  
M'ont ils fait monstrier autre ? Et mesmes quand nos tes-

Je vey quasi couvrir des dernières tempestes  
 Que nous eumes en mer, de quelle contenance  
 Me peut-on voir monstrier un deffaut d'assurance?  
 Toutesfois maintenant, hors quasi de tout trouble,  
 Je palli, je me pers, je me trouble et retrouble,  
 Je croy ce que j'ay veu n'estre rien fors qu'un songe,  
 Duquel je veux piper la royne en mon mensonge;  
 Et, bien que je la sçache entre tous estre humaine,  
 Je me la feins en moy de rage toute pleine;  
 Il me semble desjà que les sœurs Eumenides,  
 Pour tantost m'effroyer, seront les seules guides  
 De ces cris effrenez, me faisant, miserable, [ble;  
 Moy-mesme estre envers moy de trahison coulpable;  
 Ou bien, si sa douceur à l'œil je me presente,  
 Plus encor sa douceur de moy-mesme m'absente,  
 Veux que j'aurois une ame estrangement cruelle,  
 Si la juste pitié qu'il me faut avoir d'elle  
 Ne me faisoit crever et rompre l'entreprise  
 Qui la loy de l'amour infidèlement brise.  
 Si ne le faut-il pas; il faut que ma fortune  
 S'obstine contre tout, et faut que toy, Neptune,  
 Portes dessus ton dos, quoy qu'ores il advienne  
 Du royaume promis, la troupe prhygienne;  
 Le conseil en est pris, à rien je ne regarde:  
 Une nécessité à tout mal se hasarde.

#### LE CHOEUR DES TROYENS.

**L**es dieux des humains se soucient,  
 Et leurs yeux, sur nous arrêtez,  
 Font que nos fortunes varient,  
 Sans varier leurs volontez.

Le tour du ciel qui nous rameine  
 Après un repos une peine,  
 Un repos après un tourment,

Va tousjours d'une mesme sorte ;  
Mais tout cela qu'il nous rapporte  
Ne vient jamais qu'inconstamment.  
Les Dieux tousjours à soy ressemblent ;  
Quant à soy les Dieux sont parfaits ;  
Mais leurs effects sont imparfaits ,  
Et jamais en tout ne se semblent.

Les deux peuples divers qu'ensemble  
L'immuable fatalité  
Pour ce seul jour encore assemble  
Dans les murs de ceste cité,  
Les Troyens sous le fils d'Anchise ,  
Les Tyriens dessous Elyse ,  
Monstrent assez à tous vivans  
Qu'il n'y a que l'audace humaine  
Qui face que le Ciel attraine  
L'heur et le malheur se suivans.  
Nostre heur auroit une constance  
Si , voulans tousjours hault monter ,  
Nous ne taschions mesme d'oster  
Aux grands Dieux nostre obeissance.

Mais eux , qui toutes choses voyent ,  
Exempts d'ignorer jamais rien ,  
Ont veu comme il faut qu'ils envoient  
Aux mortels le mal et le bien.  
Et d'un tel ordre ils entrelacent  
L'heur au malheur , et se compassent  
Si bien en leur juste equité ,  
Que l'homme , au lieu d'une assurance ,  
Ne peut avoir que l'esperance  
De plus grande felicité ;  
Pendant que chetif il espère  
(Chacun en sa condition),  
La Mort oste l'occasion

D'espérer rien de plus prospère.

Ainsi les hauts dieux se réservent  
Ce point, d'estre tous seuls contents ;  
Pendant que les bas mortels servent  
Aux inconstances de leur temps.  
Des evenemens l'inconstance  
Engendre en eux une ignorance ,  
Tant qu'aveuglez par le desir,  
Auquel trop il s'assujettissent,  
Pour l'heur le malheur ils choisissent ,  
L'ombre du plaisir pour plaisir.  
Mais quoy ! veu telle incertitude,  
L'homme sage, sans s'esmouvoir,  
Reçoit ce qu'il faut recevoir,  
Mocqueur de la vicissitude.

Car, si toutes choses qui viennent  
Avoyent paravant à venir,  
Si les douleurs qui en proviennent  
Par un malheureux souvenir,  
Ou bien la crainte qui devance  
L'evenement de telle chance  
Ne nous peuvent apporter mieux ,  
Grands Dieux , qu'est-ce qui nous fait faire  
Plus malheureux en nostre affaire  
Que mesme ne nous font les cieux ?  
Heureux les esprits qui ne sentent  
Les inutiles passions ,  
Filles des appréhensions ,  
Qui seules quasi nous tourmenten

Tout n'est qu'un songe , une risée ,  
Un fantosme , une fable , un rien ,  
Qui tient nostre vie amusée  
En ce qu'on ne peut dire sien.  
Mais ceste marâtre nature,



Qui se monstre beaucoup plus dure  
A nous qu'aux autres animaux ,  
Nous donne un discours dommageable,  
Qui rend un homme miserable,  
Et avant et après ses maux ;  
Et plus les bourrelles Furies  
Voyent que nous sommes en heur,  
Et plus après nostre mal'heur  
Monstre sur nous leurs seigneuries.

Ceste inevitable Fortune ,  
Qui renversa nostre cité ,  
N'eust point esté tant importune  
Contre nostre felicité  
Si , avant que les tristes flames  
Eussent ravy les chères ames  
De nos superbes citoyens ,  
Ceste vangeresse muable  
N'eust point esté tant favorable  
Aux murs et au nom des Troyens.  
Mais qui eust peu brider sa rage,  
Voyant que le Ciel gouverneur  
Souffroit qu'on saccageast l'honneur  
Des villes, et des Dieux l'ouvrage ?

Ainsi n'eust pas esté saisie  
Par les trois infernales sœurs  
L'ame de ce grand roy d'Asie,  
Voyant les Grecs estre vainqueurs ,  
Si ce grand Priam, nostre prince,  
N'eust apparu dans sa province  
Comme roy de tous autres roys.  
L'ire n'est point en la puissance  
Des princes , et l'impatience  
Contraint leur cœur dessous ses loix.  
Quel horreur, quand la gloire haute

Tresbuche, et que les royautez  
Se tournent en captivitez,  
Soit par hasart, soit par leur faute !

Toy-mesme, Hecube infortunée,  
Qui cruellement des Gregeois  
Pour esclave fus entraînée,  
Comment maintenant tu dirois.  
Quels brandons et quelles tenailles  
S'acharnent dessus les entrailles  
De ceux qui, devant triomphans,  
Voyent soudain choir les orages  
Et ensanglanter leurs visages  
Du sang mesme de leurs enfans ?  
Nous-mesmes qui, dessous Enée  
Cherchons nostre bien par nos maux ,  
Disons qu'avecq' les cœurs plus hauts  
La plus grande misère est née.

Mais qui veut voir un autre exemple  
Soit du destin, ou soit du mal  
Que l'homme en souffre, qu'il contemple ,  
En ce departement fatal,  
Comment la Fortune se joue  
D'une grand' royne sur sa rouë.  
J'ay grand' peur qu'aucune raison,  
Voyant le sort tant variable,  
(O pauvre Didon pitoyable !)  
Ne demeure dans ta maison.  
Une impatience est plus grande  
Que tout mal que l'on puisse avoir ;  
Mais la mort a souvent fait voir ,  
Qu'impatience au mal commande.

## ACTE II.

*Didon, Chœur des Pheniciennes, Anne, Enée.*

DIDON.

**D**ieux , qu'ay-je soupçonné? Dieux, grands  
[Dieux, qu'ay-je sçeu?  
Mais qu'ay-je de mes yeux moy-mesmes  
[aperceue?

Veut donc ce desloyal, avec ses mains traistresses, [ses  
Mon honneur, mes bienfaits, son honneur, ses promes-  
Donner pour proye aux vents? Je sens, je sens glacer  
Mon sang, mon cœur, ma voix, ma force et mon penser.  
Las! Amour, que deviens-je? et quelle aspre furie  
Se vient planter au but de ma trompeuse vie,  
Trompeuse, qui flattoit mon aveugle raison,  
Pour enfin l'estouffer d'un estrange poison?  
Est-ce ainsi que le Ciel nos fortunes balance?  
Est-ce ainsi qu'un bienfait le bienfait recompense?  
Est-ce ainsi que la foy tient l'amour arrêté?  
Plus de grace à l'amour, moins il a de seurté.  
O trop fresle esperance! O cruelle journée!  
O trop legère Elise! O trop parjure Enée!

Mais ne le voicy pas? Sus, sus, escartez-vous,  
Troupe Phenicienne: il faut que mon courroux,  
Retenant ce fuitif, desor' se desaignisse,  
Ou que plus grand' fureur mes fureurs amoindrisse.  
Toy-mesme (ô chère sœur), laisse-moy faire essay  
Ou d'arrester ses naus, ou bien les maux que j'ay.  
Il n'aura pas, je croy, le cœur de roche, et celle  
Qu'il dit sa mère est bien des dieux la moins cruelle.  
Il faut que la pitié l'arreste encor icy,

Ou que ma seule mort arreste mon soucy.  
 La mort est un grand bien, la mort seule contente  
 L'esprit qui en mourant voit perdre toute attente  
 De pouvoir vivre heureux.

## LE CHOEUR.

Qui ne verroit comment  
 L'amour croist son pouvoir de son empeschement?  
 Mais souvent d'autant plus qu'au fait on remédie,  
 Et plus en vain dans nous s'ancre la maladie.

## DIDON.

Quoy ! t'esmerveilles-tu si ma juste fureur,  
 O parjure cruel, remplit mes mots d'horreur ;  
 Et qu'outre mon devoir, decà delà courante,  
 Il semble que je face à Thèbes la bacchante,  
 Qui, sentant arriver les jours trieteriques,  
 Fait forcener ses sens sous les erreurs bacchiques?  
 T'en esbahis-tu donc, veu qu'assez tu sçavois,  
 Las ! que tu rendois telle et mon ame et ma voix ?  
 Car, bien que ton depart tu me dissimulasses,  
 Bien qu'à la desrobée aux vents sacrifiasses,  
 Et au père Ocean ; bien que, sans rechanger,  
 Tu m'eusses fait fier du tout à l'estranger,  
 Sans que jamais on t'eust mescreu de telle faute,  
 Espérois-tu pourtant, o ingrat, ingrat hoste,  
 Aveugler tous nos yeux en telle lacheté ?  
 Les cieux sont ennemis de la mechanceté.  
 La terre maugré soy soustient un homme lasche,  
 Et contre le mechant la mer mesme se fasche.  
 Quand mesme ton desscin ce jour je n'eusse veu,  
 Ny entendu des miens, le Ciel ne l'eust pas veu ;  
 Ma terre en eust tremblé, et jusques à Carthage  
 La mer le fust venu sonner à mon riva ge.  
 Mais quite meut, cruel ? Pourquoi, trop inhumain,

Laisses-tu celle-là qui t'a mis tout en main ?  
Nostre amour donc, hélas ! ne te retient-il point ,  
Ny la main à la main , le cœur au cœur conjoint  
Par une foy si bien jurée en tes delices ?  
Que si les justes dieux vangent les injustices,  
Tes beaux sermens rompus rompront aussi ton heur .  
Fais-tu si peu de compte encor de mon honneur,  
Las ! qui, t'enrichissant d'un superbe trophée,  
Tiendra ma plus grand gloire en moymesme estouffée?  
Ne te meut point encor un horrible trespas  
Dont ta Didon mourra, qui aussi tost ses pas,  
Boüillante, hastera dedans la nuit profonde,  
Que les vents hasteront tes vaisseaux parmy l'onde ?

Or, si tu n'es, hélas ! de mon mal soucieux,  
Sois pour le moins, ingrat, de ton bien curieux.  
En quel temps sommes-nous ! N'as-tu pas veu la gresle,  
Et la neige, et les vents, tous ces jours, pesle-mesle,  
Noircir toute la mer, et tant qu'on eust cuidé  
Que plus le grand Neptune aux eaux n'eust commandé,  
Tant les vents maistrisoyent les grand's vagues enflées,  
Qui j'usqu'au ciel estoyent horriblement soufflées ?  
Celuy ne s'ayme pas qui, au cœur de l'hyver,  
Hasardant ses vaisseaux et sa troupe en la mer,  
Prodigue de sa vie, attend qu'un noir orage  
Dans l'eau d'oubly luy dresse un autre navigage.  
Sans crainte de la mort on suyvroit tout espoir,  
S'on pouvoit plusieurs fois la lumière revoir.

Prends encor que les eaux se rendissent bonaces  
En ton departement, crains-tu point les menaces  
Du dieu porte-trident irrité contre toy,  
Infidelle à celuy qui n'aura plus de foy ?  
Toutes les fois qu'en mer les flots tu sentiras  
Contre-luter aux flots, pallissant tu diras :  
C'est à ce coup, ô ciel ! ô mer ! que la tempeste

Doit justement vanger ma foy contre ma teste !  
Et si tu attens, lors, que de Troye les dieux  
Portez dans ton navire appaisent et les cieux  
Et l'onde courroucée, il te viendra soudain  
Dans l'esprit que tout dieu laisse l'homme inhumain.  
Un dieu mesme perdrait l'ambrosie immortelle,  
Privé de deïté, s'il estoit infidelle.

Tu gaignas leur secours par une pieté ;  
Leur secours tu perdrois par une cruauté.

Songes-tu point encor que, mesme en la marine,  
L'Amour voit honorer sa puissance divine ?  
Neptune sçait-il pas que c'est que de sentir  
Le brandon que ses eaux ne peuvent amortir ?  
Glaucque, le fier Triton, et la troupe menuë  
De ces dieux, ont-ils pas la force en soy cogneuë  
Dont Amour leur commande ? et son divin flambeau  
Ard-il pas les poissons jusques au creus de l'eau ?  
Mesmement quant aux vens : le fier vent de Scythie  
Se vit-il pas flechir sous l'amour d'Orithie ?  
Voyant donc maintenant tous ces Dieux obeïr  
Aux loix d'Amour ; voyant qu'ores tu veux haïr  
De celle-là la vie à qui mesmes la tienne  
A jamais sera deuë, à ceste heure te vienne,  
Qu'il te vienne un remors de t'estre en l'esprit mis  
De vouloir dans la mer à tous tes ennemis  
Te fier de ta vie, en irritant ton frère,  
Ton puissant frère Amour ; en irritant ta mère,  
Qui, tous deux, te feront sçavoir à tous les coups  
Qu'en pechant contre Amour nous pechons contre nous.  
Si encores ta Troye et les grands tours cogneuës  
De ton Priam dressoyent le chef jusques aux nuës ;  
Si des murs que bastit Apollon tout le clos  
N'estoit point couvert d'herbe, et de pierres et d'os,  
Qu'entreprendrois-tu plus des pais estrangers ?

Chercherois-tu le tien parmi plus de dangers ?  
Lairrois-tu quelque terre heureuse et bien aymée,  
Pour voir, par cent perils, de Troye la fumée ?  
Craindrois-tu point l'hiver, ny mesme Cupidon,  
Pour la foy parjurée à quelque autre Didon ?  
Et maintenant (bons dieux !) qu'en toy tu delibères,  
Cruel, de faire voile aux terres estrangères,  
Laisant si douce terre, et si doux traitement,  
Pour suyvre pour ton but un hazard seulement,  
Que faut-il que je songe ? hélas ! doy-je pas croire  
Que dessus un amour la haine aura victoire,  
Veu que tu me fuis tant, qu'à fin de t'estranger  
De Didon, tu ne crains de suyvre aucun danger ?  
Me fuis-tu ? me fuis-tu ? ô les cruels alarmes  
Que me donne l'amour, par ces piteuses larmes  
Qu'ores devant ta face espandre tu me vois !  
Larmes, las ! qui se font maistresses de ma voix,  
Qui hors de moy ne peut, ne peut...

ANNE.

Quand l'innocente

Flechit sous le coupable, et plus forte lamente  
Devant le foible, hélas ! le ciel, aveuglement,  
Donnant à l'un le crime, à l'autre le tourment,  
Fait-il pas voir qu'il faut s'accompagner du vice,  
Qui traine incessamment l'innocence au supplice ?

DIDON.

Par ces larmes je dy que, te montrant à l'œil  
Combien l'amour est grand, quand si grand est le dueil,  
Et par ta dextre aussi, puis que moy, miserable,  
Ne me suis laissé rien qui ne soit secourable ;  
Par les feux, par les traits dont ton frère si bien  
A vaincu ma raison qu'il ne m'en reste rien ;  
Par nostre mariage et par nos hyménées

Qu'avoyent bien commencé mes rudes destinées ;  
Par les dieux que, devot, tu portes avec toy,  
Compagnons de ta peine, et tesmoins de ta foy ;  
Par l'honneur du tiers ciel que gouverne ta mère ,  
Par l'honneur que tu dois aux cendres de ton père ,  
Si jamais rien de bon j'ay de toy merité ,  
Si jamais rien de moi à plaisir t'a esté ,  
Je te pry, prens pitié d'une pauvre famille  
Que tu perdras, au lieu d'achever une ville ,  
Comme nous esperions, et d'assembler en un  
Deux peuples asservis dessous un joug commun.  
L'espoir flatte la vie, et doucement la pousse ,  
L'estranglant à la fin d'une corde moins douce.  
Nostre espoir est-il tel ? pourrois-tu faire voir  
Qu'entre tous les mal'heurs il n'y a que l'espoir  
Qui engendre à la fin luy-mesme son contraire ?  
Un cœur se doit flechir, et l'homme est adversaire  
Des hommes et des dieux lorsque, d'un mechant cœur,  
Fuit plus tost la pitié que son propre mal'heur.

T'es-tu changé si tost ? oste, oste-moy desores  
( Si quelque lieu me reste aux prières encores )  
Le cœur envenimé qui te deguise ainsi.  
Las ! je ne te cogneu jamais pour tel ici ;  
Je t'ay cogneu pour tel, que, justement surprise ,  
J'ay mesprisé l'amour en tous autres eprise ;  
L'amour trop mise en un, comme je l'ay dans toy ,  
Est la haine de tous, et la haine de soy.  
J'ay, pour t'avoir aymé, la hayne rencontrée  
Des peuples et des rois de toute la contrée :  
Mesmes les Tyriens, de ton heur offensez ,  
Couvent dessous leurs cœurs leurs desdains amassez.  
La princesse ayme bien qui beaucoup plus regarde  
A un seul qu'à tous ceux qu'elle a pris en sa garde ;  
Qui plus est pour toy-mesme (ô soleil ! me peux-tu



Voir veufve de Sichée, et veufve de vertu ?),  
Pour toy-mesme (ô Enée!) éprise de tes feux,  
J'ay mon honneur estaint, ma chasteté, mes vœus;  
Pour toy (dy-je), ô Enée! on verra tost esteindre  
Ma renommée aussi, qui se vantoit d'atteindre  
D'un chef brave et royal, la grand voûte où les dieux  
D'un ordre balancé font tournoyer les cieux,  
Qui, peut-estre, m'ostant du nombre des princesses,  
M'eust mise après ma mort au nombre des deesses.

A qui (ô trop cher hoste!), à qui, ô seul support  
De ma Carthage, à qui, prochaine de la mort,  
Laissez-tu ta Didon? Il faut que ma mort oste  
Mes haines d'entour moy, si je pers un tel hoste;  
Hoste, puis que ce nom me reste seulement  
En celuy qui m'estoit mary premierement.  
Qu'atten-je plus, sinon que mes murs de Carthage  
Sentent de mon cruel Pygmalion la rage,  
Ou que, hors de ce lieu que tu auras quitté,  
Mon dur malheur me jette en la captivité  
Du roy getulien? Rien n'espargne l'envie,  
Et jamais un malheur ne vient sans compagnie.  
Au moins si j'avois eu quelque race de toy  
Avant que de te veoir arracher d'avec moi,  
Et si dedans ma cour, du père abandonnée,  
Je pouvois veoir joüer quelque petit Enée,  
Qui seulement les traits de ta face gardast,  
Et, m'amusant à luy, mes soucis retardast,  
Je ne penserois point ny du tout estre prise,  
Ny du tout delaissée. Alors que l'ame éprise  
Ne peut avoir celuy qui toute à soy l'attrait,  
Elle se paist au moins quelquefois du pourtrait;  
Et, bien qu'un souvenir m'embrasast d'avantage,  
J'assurerois au moins ma debte sur ton âge.  
Mais ores que feray-je? ay-je un autre confort,

Sinon que d'oublier Enée par ma mort,  
Et, sans m'attendre au temps, qui souvent desenflame,  
Me despestrer d'espoir, de l'amour et de l'ame?  
L'amour fait que l'on doit du soleil s'ennuyer,  
Si la seule eau d'oubli peut ses flames noyer.

Mais pourquoy tant de mots? doy-je donc satisfaire  
A celuy qui se doit plustost qu'à moy complaire?  
L'amour, l'amour me force, et furieusement  
M'apprend que qui bien aime, aime impatiemment.  
Qu'en dis-tu?

## ENÉE.

Je ne puis (ô roïne!) qui proposes,  
Parlant d'un tel courage, et mille et mille choses,  
Faire que ton parler ne me puisse esmouvoir,  
Ny faire que je n'aye esgard à mon devoir :  
Ces deux efforts en moy l'un contre l'autre battent,  
Et chacun à son tour coup dessus coup abbattent;  
Mais lors que l'esprit sent deux contraires, il doit  
Choisir celuy qu'alors plus raisonnable il croit.  
Or la raison, par qui enfans des dieux nous sommes,  
Suit plustost le parti des grands dieux que des hommes.  
Tu veux me retenir, mais des dieux le grand Dieu  
N'a pas voulu borner mes destins en ce lieu.  
Le Ciel qui, moyennant mon courage et ma peine,  
Promet un doux repos à ma race, me meine  
De destin en destin, et monstre que souvent  
La celeste faveur bien cherement se vend.  
Ainsi qu'ores à moy, que le destin repousse  
Hors d'un repos acquis, hors d'une terre douce,  
Hors du sein de Didon, pour encores ramer  
Les boüillons escumeus des gouffres de la mer,  
Pour voir mille hideurs, tant que cent Hippolytes  
En seroient mis encor par morceaux en leurs fuites.

Mais, soit que ceste terre, où je conduy les miens,  
Semble estre seul manoir des plaisirs et des biens ;  
Soit que l'onde irritée, et mes voiles trop pleines  
Repoussent mes vaisseaux aux terres plus loingtaines;  
Soit encor que Clothon renouë par trois fois  
Le filet de ma vie, ainsi qu'au vieil Gregeois ;  
Soit qu'après mon trespas ma mère me ravisse,  
Ou qu'aux lois de Minos ma pauvre ombre flechisse,  
Jamais ne m'advindra, tant que dans moy j'auray  
Memoire de moy-mesme, et tant que je seray  
Enée, ou bien d'Enée une image blesmie,  
De nier que Didon, et de roine et d'amie  
N'ait passé le merite, et jamais ne sera  
Que ton nom, qui sans fin de moy se redira,  
Ne m'arrache les pleurs, pour certain tesmoignage  
Que maugré moy le Ciel m'arrache de Cartage.  
Mais quant à ce depart dont je suis accusé,  
Je te respons en bref : Je n'ai jamais usé  
De feintise ou de ruse en rien dissimulée,  
Afin que l'entreprise à tes yeux fust celée. [moins  
L'amour ne se peut feindre, et mon cœur, dont tes-  
Sont les dieux, me forçoit au congé pour le moins.  
Celuy n'est pas mechant qui point ne recompense,  
Mais mechant est celuy qui aux bienfaits ne pense.  
Je n'ay jamais aussi pretendu dedans moy  
Que les torches d'hymen me joignissent à toy.  
Si tu nommes l'amour entre nous deux passée  
Mariage arrêté, c'est contre ma pensée.  
Souvent le faux nous plaist, soit que nous desirions  
Que la chose soit vraye, ou soit que nous couvrions  
Sous une honneste mort et la honte et la crainte ;  
Mais dedans nous le temps ne doit pas d'une feinte  
Faire une verité : la persuasion  
Gesne, esclave, en amour la prompte affection.

Ce n'estoit, ce n'estoit dedans ta cour royale,  
Où les Troyens cherchoient l'alliance fatale.  
Si les arrests du Ciel vouloient qu'à mon plaisir  
Je filasse ma vie, et me laissent choisir  
Telle qu'il me plairoit au moins une demeure  
Qui gardast que du tout le nom troyen ne meure ;  
Si je tenois moy-mesme à mon souci le frain,  
Je ne choisirois pas ce rivage lointain ;  
Je bastirois encor sur les restes de Troye,  
J'habiterois encor ce que les dieux en proie  
Donnerent à Vulcan, et de nom et de biens  
Je tascherois vanger les ruines des miens.  
Les temples, les maisons et les palais superbes  
De Priam et des siens, se vangeroyent des herbes  
Qui les couvrent desjà ; nos fleuves, qui tant d'os  
Heurtent dedans leurs fons, s'enfleroient de mon los ;  
Moy-mesme, d'un tel art que Phebus et Neptune ,  
Des Pergames nouveaux j'enclorrois ma fortune.  
Le païs nous oblige, et sans fin nous devons  
Aux parens, au païs, tout ce que nous pouvons.  
Et qu'eussé-je plus fait pour moi ne pour ma terre ,  
Qu'en me vengeant venger son nom de telle guerre ?  
Mais les oracles saints d'Apollon Cinthien ,  
Et les forts de Lycie et le Saturnien ,  
Qui d'un destin de fer nostre fortune lie ,  
Me commande de suivre une seule Italie.  
En ce lieu mon amour, en ce lieu mon païs,  
Là les Troyens vainqueurs ne se verront haïs  
Des dieux comme devant ; là la sainte alliance  
Sortira des combats ; là l'heureuse vaillance ,  
De neveux en neveux, jusqu'à mil ans et mil,  
Asserviront sous soy tout ce païs fertile,  
Et le monde au païs. Si toy, Phenicienne,  
Tu te plais d'habiter ta ville Lybienne,

Quelle envie te prend , si ce peuple troyen  
S'en va chercher son siège au port ausonien ?  
N'as-tu pas bien cherché ceste terre en ta fuite ,  
Et pourquoy , comme à toy , ne nous est-il licite  
De chercher un royaume estranger , quand les dieux  
Presque bon gré maugré nous chassent en tels lieux ?

ANNE.

Que la malice peut ingenieux nous rendre ,  
Quand elle veut son tort contre le droit deffendre !  
Plus le vainqueur thebain sur l'hydre s'efforçoit ,  
Et plus de ses efforts l'hydre se renforçoit.  
Si nostre conscience envers nous ne surmonte ,  
Jamais par la raison la malice on ne doute.  
Voudroit-on engluer le griffon ravisseur ,  
L'aigle ou le gerfaut ? l'homme mechant est seur [proye !  
Qu'il n'est né que pour prendre , hélas ! mais quelle  
Que ne prens-tu , Troyen , sur ceux qui ont pris Troye ?

ENÉE.

Quant à la foy que tant on reproche , jamais  
T'ay-je donné la foy que ce lieu désormais ,  
Emmurant ma fortune , ainsi que tu t'emmures ,  
Finiroit des Troyens les longues aventures ?  
Lors que tu me faisois les troubles raconter  
De ceste nuit qui peut par un dol emporter  
La ville , à qui dix ans , à qui des grands dieux l'ire ,  
A qui l'effort des Grecs n'avoit encor seu nuire ,  
Te dy-je pas qu'avant que les dieux eussent mis  
Telle fin au travail des vainqueurs ennemis ,  
Souventesfois Cassandre , en changeant de visage ,  
Toute pleine d'un dieu qui mesloit son langage  
De mots entrerompus , et dont les saincts efforts  
La faisoient forcener pour les pousser dehors ,  
Nous avoit dit qu'après la troyenne ruine.

Après les longs travaux soufferts en la marine ,  
Je viendrois replanter nostre règne et mon los  
En la terre qui tient Saturne encore enclos ?  
Te dy-je pas qu'ainsi les effroyants oracles,  
Les songes, les boyaux et les soudains miracles  
Des cheveux de mon fils, mesmement le discours  
Que le bon Helenus me fit sur tous mes jours,  
Voire jusqu'à la voix de la salle Harpye,  
Appelloient à ce but ma travaillante vie ?  
As-tu donc oublié que, quand nous abordasmes,  
Et qu'humbles devant toy long-temps nous harangas-  
De ce qui nous menoit, et quel estrange sort [mes  
Nous avoit fait alors ancrer dedans ton port,  
Nous dismes dessus tout que desjà sept années  
Nous avoient veu cherchans la fin des destinées  
Qui l'heureuse Italie à ma race donnoient,  
Et qui là les labeurs des Phrygiens bornoient ?  
Tu ne peux ignorer que toute humaine attente  
Ne soit tousjours au lieu qui tout seul la contente,  
Et que je n'eusse sçeu, voyant devant mes yeux  
Sans fin, sans fin ce but où me tiroient les dieux,  
Par un nouveau serment autre promesse faire,  
Que j'eusse veu du tout à mon esprit contraire :  
Car qui est celuy-là qui sachant vrayement  
Qu'il faulsera la foy de son traistre serment  
Aura plustost en soy de refuser la crainte  
Que l'eternel remors d'avoir sa foy contrainte  
Outre son esperance ? Il ne faut donc penser  
Que j'aye jamais sçeu la promesse avancer  
Qui pourroit (je suis tel), si telle elle estoit faite,  
Bon gré maugré les dieux, empescher ma retraite ?  
Je ne dy pas qu'en tout incouppable je sois...  
Un seul deffaut me mort : c'est que je ne devois,  
Arrestant si long-temps dans ceste estrange terre,

Te laisser lentement prendre au laqs qui te serre ;  
Mais prens-t'en à l'amour : l'amour t'a peu lier,  
Et l'amour m'a peu faire en ta terre oublier.  
Amour, non à son faict , mais à son feu regarde ,  
Et le danger le prend quand moins il y prend garde.  
Si tel amour tu sens , je le sens tel aussi ,  
Qu'encores volontiers je m'oublirois ici. [sombres  
Tesmoin me sont nos dieux que jamais les nuicts  
Ne nous cachent le ciel de leurs espesses ombres ,  
Que de mon père Anchise en sursaut je ne voye  
L'image bleissant , et qu'elle ne m'effroye ;  
Souvent m'effroye aussi Ascaigne , dont le chef  
Je voy comme dans Troye embraser de rechef.  
Tout cela nonobstant n'a point eu tant de force  
Qu'a eu ce jour le dieu qui au départ me force.  
Je jure par ton chef, et par le mien aussi ,  
Que manifestement j'ay veu de ces yeux-ci  
Mercure, des grands dieux le messager fidelle,  
Entrant dans la cité m'apporter la nouvelle,  
Envoyé du grand dieu qui fait sous soy mouvoir  
Et la terre et le ciel , pour me tancer d'avoir  
Sejourné dans Carthage , oublieux de l'injure  
Que je fais à Ascaigne et à sa geniture.

Or cesse , cesse donc de tes plaintes user,  
Et mesme en t'embrasant tascher de m'embraser.  
La plainte sert autant aux peines douloureuses  
Que l'huile dans un feu. Les rages amoureuses  
S'appréhendent au vif lors que nous nous plaignons,  
Et les desespoirs sont des regrets compagnons.  
Ce n'est pas de mon gré que je fuy l'Italie ;  
Mais la loy des grands dieux les loix humaines lie.  
Ne me remets donc rien en vain devant les yeux :  
Je m'arreste à l'arrest de mes parents les dieux.

## DIDON.

Les dieux ne furent oncq tes parens , ni ta mère  
Ne fut oncq celle-là que le tiers ciel tempère,  
Le plus benin des cieux, ni oncq (traistre menteur!)  
Le grand Dardan ne fut de ton lignage auteur.  
Le dur mont de Caucase , horrible de froidures ,  
(O cruel!) t'engendra de ses veines plus dures.  
Des tigresses , je croy, tu as succé le laict ,  
Ou plutost d'Alecton le noir venin infect ,  
Qui tellement autour de ton cœur a pris place ,  
Que rien que de cruel et mechant il ne brasse.  
N'allègue plus le ciel, guide de ton espoir,  
Car je croy que le ciel a honte de te veoir.  
Sans tels hommes que toy le ciel n'auroit point d'ire,  
Jupiter n'auroit point de ses tonneaux le pire.  
Voyez si seulement mes pleurs , ma voix, mon dueil,  
Ont peu la moindre larme arracher de son œil!  
Voyez s'il a sa face ou sa parole esmeüe!  
Voyez si seulement il a flechi sa veüe!  
Voyez s'il a pitié de ceste pauvre amante  
Qu'à grand tort un amour enraciné tourmente ,  
Plus qu'on ne voit Sisyphe , aux enfers tourmenté ,  
Sans relâche contraint de son fardeau porté!  
Voire plus que celui qui sans cesse se roüe ,  
Emportant de son pois et soy-mesme et sa roüe ,  
Car tousjours aux enfers un tourment est égal!  
Mais plus je vais avant , et plus grand est mon mal.  
Toutesfois ce cruel n'en a non plus d'atteinte  
Que si mon vray tourment n'estoit rien qu'une feinte.  
Qu'on ne me parle plus des Scythes ny des rois  
Qui ont tyrannisé Mycènes sous leurs loix;  
Qu'on ne me parle plus des cruantez thebaines ,  
Lorsque des bas enfers les rages inhumaines ,



Semans un feu bourreau des loix et d'amitié,  
Se faisoient elles mesme, en leur rage, pitié;  
Qu'on ne mestonne plus de tout cela que l'ire  
Des hommes peut brasser: tu peux, tu peux suffire  
A monstrier qu'un seul homme a d'inhumanité  
Plus que cent tigres n'ont en soy de cruauté:  
Car, en tout ce qu'on peut raconter des furies,  
Qui sembloient se joüier et du sang et des vies,  
La cruauté naissoit de quelque déplaisir,  
Et ta cruauté naist de l'avoir fait plaisir,  
Voire un plaisir, hélas! dont la moindre memoire  
Dessus un cœur de marbre auroit bien la victoire.  
O Junon! grand Junon, tutrice de ces lieux,  
O toy-mesme, grand roi des hommes et des dieux,  
Desquels la majesté, traistrement blasphémée,  
Asseura faulxement ma pauvre renommée,  
Qu'est-ce, qu'est-ce qui peut or' me persuader  
Que d'enhaut vous puissiez sus nous deux regarder,  
D'un visage equitable? Ha! grands Dieux, que nous  
Vous et moy bien trahis! La foy, la foy des hommes [sommes  
N'est seure nulle part. Las! comment, fugitif,  
Tourmenté par sept ans de mer en mer, chetif,  
Tant qu'il sembloit qu'au port la vague favorable  
L'eust jetté par despit, souffreteux, miserable,  
Je l'ay, je l'ay recen, non en mon amitié  
Seulement, mais (hélas! trop folle) en la moitié  
De mon royaume aussi; j'ay ses compagnons mesme  
Ramené de la mort. Ha! d'une couleur blesme  
Me prend par tout le corps, et presque les fureurs  
Me jettent hors de moy, après tant de faveurs.  
Maintenant, maintenant il vous a les augures  
D'Apollon; il vous a les belles aventures  
De Lycie; il allègue et me paye en la fin  
D'un messenger des dieux qui haste son destin.

C'est bien dit, c'est bien dit, les dieux n'ont autre af-  
Ce seul soucy les peut de leur repos distraire! [faire!  
Je croirois que les dieux, affranchis du soucy,  
Se vinssent empescher d'un tel que cestuy-cy!  
Va, je ne te tiens point! va, va, je ne replique  
A ton propos, pipeur; suy ta terre italique.  
J'espère bien, enfin (si les bons dieux, au moins,  
Me peuvent estre ensemble et vengeurs et tesmoins)  
Qu'avec mille sanglots tu verras le supplice  
Que le juste destin garde à ton injustice.  
Assez tost un malheur se fait à nous sentir;  
Mais, las! tousjours trop tard se sent un repentir.  
Quelque isle plus barbare, où les flots equitables  
Te porteront en proye aux tigres, tes semblables;  
Le ventre des poissons, ou quelque dur rocher  
Contre lequel les flots te viendront attacher,  
Ou le fons de ta nef, après qu'un trait de foudre  
Aura ton mas, ta voile et ton chef mis en poudre,  
Sera ta sepulture, et, mesmes en mourant,  
Mon nom entre tes dents on t'orra murmurant,  
Nommant Didon, Didon, et lors, tousjours presente,  
D'un brandon infernal, d'une tenaille ardente,  
Comme si de Megère on m'avoit fait la sœur,  
J'engraveray ton tort dans ton parjure cœur : [bre,  
Car, quand tu m'auras fait croistre des morts le nom-  
Par tout devant tes yeux se roydira mon ombre.  
Tu me tourmentes, mais, en l'effroyable trouble  
Où sans fin tu seras, tu me rendras au double  
Le loyer de mes maux. La peine est bien plus grande  
Qui voit sans fin son fait : telle je la demande;  
Et si les dieux du ciel ne m'en faisoient raison,  
J'esmouvrais, j'esmouvrais l'infemale maison.  
Mon dueil n'a point de fin. Une mort inhumaine  
Peut vaincre mon amour, non pas vaincre ma haine.

Je le sen, je le voy ; ouy , grands dieux ! je le voy :  
Le mal est le degré du mal ; soustenez-moy ,  
Entron, je ché, je ché, entron.

## ENÉE.

O ! saints augures !

Interprètes des dieux, qui, des choses futures,  
Des presentes aussi, donnez aux bas mortels  
Les soudains jugemens, paraissez ores tels,  
Que Didon puisse avoir par vous la cognoissance,  
Et du vouloir des dieux, et de mon innocence.  
Mais quelle horreur l'esprend ? Comment, ô cher sup  
Des peuples affligez (il faut jusqu'à la mort [port  
Que je confesse ainsi), comment, ô chère Dame !  
Comment donc souffrez-vous de ceste gentille ame  
Evanouir la force ? O Jupiter ! quel œil !  
Qui eust pensé l'Amour père d'un si grand dueil ?  
Quelle torche ai-je veüe en ses yeux qui me fuyent ?  
Comment avec mes yeux mes paroles l'ennuyent !  
En quelle pasmoison la conduit-on dedans !  
Comment son estomach de gros sanglots ardens  
Bondit contre le ciel, et tout despit s'efforce,  
De mettre hors son feu qui prend nouvelle force  
Du vent qu'elle luy donne ! et comme peu à peu  
Les soufflets se renflans embrasent un grand feu !  
Maint souspir bouillonnant, qui son brasier allume,  
Fait qu'avec son humeur son âme se consume.  
Quels propos furieux m'a elle degorgez ?  
Le courroux fait la langue, et les plus outragez [nes  
Sont ceux qui, bien souvent, poussent de leurs poitri-  
Des choses que l'ardeur fait sembler aux divines.  
J'en suis encor confus : une pitié me mord,  
Un frisson me saisit ; mais rien , sinon la mort,  
Ne peut rendre celui des encombres delivre ,

Qui veut le vœu des cieus entre les hommes suivre,  
Et semble que le ciel ne permette jamais  
La vraye pieté s'assembler à la paix.  
O Amour ! ô Mercure ! ô Didon ! ô Ascaigne !  
O heureuse Carthage ! ô fatale campagne  
Où Jupiter m'appelle ! ô regrets douloureux !  
O bienheureux depart ! ô depart malheureux !

LE CHOEUR.

Quel heur en ton depart !

ENÉE.

L'heur que les miens attendent.

LE CHOEUR.

Les dieux nous ont fait tiens.

ENÉE.

Les dieux aux miens me rendent.

LE CHOEUR.

La seule impiété te chasse de ces lieux.

ENÉE.

La pieté destine autre siège à mes dieux.

LE CHOEUR.

Quiconques rompt la foy encourt des grans dieux l'ire.

ENÉE.

De la foy des amans les dieux ne font que rire.

LE CHOEUR.

La pieté ne peut mettre la pitié bas.

ENÉE.

La pitié m'assaut bien, vaincre ne me peut pas.

LE CHOEUR.

Par la seule pitié les durs destins s'esmeuvent.

ENÉE.

Ce ne sont pas destins si flechir ils se peuvent.

LE CHOEUR.

Un regne acquis vaut mieux que l'espoir d'estre roy.

ENÉE.

Non cestuy, mais un autre est destiné pour moy.

LE CHOEUR.

Quel país se rendra, sçachant ta decevance?

ENÉE.

J'ay non pas au país, ains au Ciel, ma fiance.

LE CHOEUR.

Que la religion est souvent un grant fart !

ENÉE.

La religion sert sans art et avec art.

LE CHOEUR.

Sans la religion vivroit une Iphigène.

ENÉE.

Sans celle aussi vivroit et Troye et Polyxène.

LE CHOEUR.

Ton pauvre Astianax sentit bien son effort.

ENÉE.

Les Grecs ne sont point seurs chez eux que par sa mort.

LE CHOEUR.

A Diane elle fait des hommes sacrifice.

ENÉE.

Diane par le sang humain nous est propice.

LE CHOEUR.

Que d'autres meurdres , las ! elle a mis en ce rang.

ENÉE.

Le Ciel aussi requiert obeïssance ou sang.

LE CHOEUR.

Tu feras que Didon en augmente la bande.

ENÉE.

[mande,

Ha Dieux ! ha Dieux ! tay-toy : un remords me com-

Bien qu'il soit sans effet, de rompre ce propos ;

Jamais homme n'aima sans haïr son repos.

LE CHOEUR.

Quelle orde peste recelée,  
D'une feinte dissimulée,  
Seul masque de nos trahisons,  
Qui, dessous un serain visage,  
Couve dans le traistre courage  
Mille renaissantes poisons ,  
Et tant de mal aux autres donne  
Qu'en fin son maistre elle empoisonne ?

Tel souvent nourrit une haine ,  
Qui emmielle sa langue , pleine  
De toute ardente affection ;  
Tel bien souvent les Dieux meprise ,  
Qui, pour bastir son entreprise  
Ne bruit que de religion :  
L'un ainsi les esprits amorce ,  
L'autre ainsi peu à peu prend force.

Tandis et l'une et l'autre feinte

Donne mainte mortelle atteinte :  
Car l'esprit qui se pense aimé  
Se prend et se plaist en sa flamme ,  
Tant qu'il sente le corps et l'ame,  
Le bien et l'honneur consommé.  
En son repas l'oiseau s'englûe.  
D'un apast le poisson se tue.

Et l'autre , qui du tout se fie  
Des biens , de l'honneur , de la vie ,  
Sus celui qui pense estre saint ,  
Voit enfin l'ame ambitieuse ,  
Une ame en fin seditieuse ,  
Qui tout vif jusqu'au vif l'atteint ;  
La vipère meurt , pour salaire  
De trop à sa vipère plaire.

Alors tant plus de force on use ,  
Quand on voit la traistresse ruse ,  
Et souvent plus on se fait tort ;  
Un mal vient plus soudain abbatre  
Ceux qu'on voit le plus se debatre ;  
Comme un sanglier qui tant plus fort  
Pousse , escume , gronde et enrage ,  
S'enferme tousjours d'avantage.

De qui ne seroit decouverte  
Ceste ame , en toute feinte experte ,  
Dont ce Troyen nous abusoit ,  
Alors que d'un amour extrême ,  
Alors que de ses grans Dieux mesme ,  
La pauvre Didon amusoit ?  
Autour du miel pique l'abeille ,  
Et l'aspic dans les fleurs sommeille.

Cependant , ô sort improspère ,  
O Amour traistre , avec ton frère  
La pauvre royne , se paissant

De ceste feinte variable ,  
Reçoit, par un feu veritable ,  
Un trespas cent fois renaissant.  
Ainsi donc les colombes meurent ;  
Ainsi les noirs corbeaux demeurent.

Les yeux sanglans, la face morte,  
Le poil meslé, le cœur transi,  
Efforce sa force peu forte,  
Et sus son lict petille ainsi  
Qu'Hercule arrachant sa chemise,  
Qui jà jusqu'à l'os s'estoit prise.  
Mais comment se pourroit-il faire  
Que le Ciel un jour n'envoyast  
De ces trahisons le salaire,  
Qui son maistre en la fin payast ?  
Ainsi la vipère tortue  
Nourrit en soy ce qui la tue.

---

## ACTE III.

*Didon, Anne, Enée, Achate.*

DIDON.

**D**oible, palle, sans cœur, sans raison, sans  
haleine,  
Anne, mon cher support, maugré moy je  
me traine

De rechef çà et là, mal apprise à souffrir  
Un repos qui me vient l'impatience offrir.  
Tant que, quand tu verras sus la prochaine rive  
La mer, qui se tenoit dedans ses bords captive,  
Lorsqu'un Aquilon vient dessus ses flancs donner,



Bruire, bondir, courir, jusqu'au ciel bouillonner,  
Et sans aucun arrest, pousser jusqu'aux campagnes  
De ses flots depitez les suivantes montagnes,  
Tu verras, tu verras l'estat où un trompeur  
A fait estre le corps et l'ame de ta sœur,  
Et, bien que je ne semble estre tant effrenée  
Que quand je rembarray de mes propos Enée,  
Plus j'ay perdu dans moy de despit rigoureux,  
Et plus j'ay regagné de tourment amoureux.  
Alors que contre nous la fortune s'efforce,  
Du décroist d'un grand mal l'autre mal se renforce,  
Tant que je croy les Dieux contre mon chef jurer,  
De plus en plus me faire en mes jours endurer.  
Mais, las ! si je desplais au Ciel, et si l'envie  
D'une Aleçon mutine en veut tant à ma vie,  
Que ne vient-on changer à ma mort ma langueur ?  
Si de mon heur l'amour ne veut qu'estre vainqueur,  
Si Venus quelquefois, par Junon outragée,  
Ne veut que par ma mort estre d'elle vangée,  
Que ne m'ont-ils permis, en ceste pasmoison  
D'où je revien, d'entrer en la noire maison ?  
J'eusse appaisé d'un coup, par l'extreme allegeance,  
Mon tourment, leur dédain, leur envie et vengeance.  
Avec mon sang se fust mon brasier refroidi,  
Avec mes sens se fust mon travail engourdi.  
O malheureuse ardeur, qui reviens en mes veines !  
O malheureux resveil, qui me rends à mes peines !  
Qu'heureusement j'estois oublieuse de moy !  
Que maugré moy je prens le jour que je revoiy !  
Je sens, Anne, ma sœur, je sens, veu la racine  
Que mon mal incurable a pris dans ma poitrine,  
Que rien ne me sçauroit, non pas mesme la mort,  
Favoriser au mal qui redouble si fort.  
Si le courroux ardent et la haine irritée

Contre un duquel on a l'amorce trop goustée  
Pouvoit l'ardent effort de l'amour amortir,  
Le courroux m'eust l'exil de l'amour fait sentir ;  
Veu qu'un tel crevecœur s'est aigri dans mon ame,  
Que moindre que mon ire on eust pensé ma flamme;  
Mais le feu n'est jamais du feu l'allegement,  
Et le despit du mal nous cause un tiers tourment.  
Ou bien, si la douleur, vivement engravée,  
Pouvoit faire mourir la personne aggravée,  
Je mourrois sur le champ, veu qu'on ne peut parler  
D'une douleur qu'on peust à la mienne égaler.  
Mais tant plus que le vent combat contre la flame,  
Pour la tuer soudain, et plus elle prend l'âme.  
C'est en vain, c'est en vain, guarir tu ne te peux,  
(O Didon!) ny mourir, lors que mourir tu veux.  
Il faut que maugré toy en ton mal tu te tiennes,  
Il faut que maugré toy aux larmes tu reviennes.  
Rabaisse-toy, mon cœur, sans que plus ton courroux  
Puisse triompher d'un qui triomphe de nous.  
Mais quoy? Faut-il qu'ainsi mon bon cœur degènere?  
Faut-il que la vertu flechisse à la misère?  
Verra-t-on sous le serf la royne souspirer?  
Veux-je encor de ce poinct mon honneur empirer?  
Faut-il qu'envers une ame outre mesure ingratte  
Je face de rechef la prière advocate?  
Je ne puis, je ne puis.

## ANNE.

Arreste, o chère sœur !  
O sœur, qui de ta voix me peux tirer le pleur  
Et le cœur tout ensemble, arreste la carrière,  
Serrant plus fort la bride à ta douleur trop fière,  
De peur qu'avant le temps tu ne perdes ainsi  
Toy, ta sœur, ta douleur et ton Enée aussi.

L'espoir sert de remède; en esperant, les cieux  
Te feront la raison ou l'espoir gracieux;  
Quand mesme tu perdrois, la chose pretendue  
T'aura tousjours plus saine avec le temps rendue.  
On doit tout esprouver, lors que nous cognoissons  
En nos extrêmes maux que rien nous ne laissons  
Qui nous puisse apporter l'heureuse delivrance.  
Nous forçons nos ennuis aux lois de la constance;  
Mais la douleur ne peut son relache trouver  
Quand on sçait qu'on endure à faute d'esprouver  
Tout ce qui peut servir, car ce qui plus nous oste  
Le moyen de guarir, c'est d'y voir nostre faute.  
Du premier coup le bœuf au joug ne s'apprend pas;  
Le fier poulain ne reigle au premier coup ses pas;  
Mais ores on les flate, ores on eguillonne,  
Tant que l'un au collier, l'autre au frain, se façonne.  
Crois-tu pas que, si Phèdre eust tasché plusieurs fois  
D'embraser Hippolyte, et de pleur et de voix,  
Conduisant sagement son embusche dressée,  
Qu'ils se fussent sauvez tous deux de mort forcée?  
Achille courroucé si tost ne revint pas,  
Pour les presens d'Atride, aux Phrygiens combats.  
Et que sçais-tu si c'est une feinte rusée,  
Dont ce Troyen te veut rendre plus embrasée?  
Car comment cognoist-on un pin estre constant,  
Sinon qu'en vain le nord va ce pin combattant?  
Mais souvent, estonnez du premier choc qu'on donne,  
Nous laissons le butin que le hasard nous donne.  
Il faut suyvre, il faut suivre!

## DIDON.

Helas! las! quelle feinte!

Ce cruel ne m'a veu jamais que trop atteinte;  
Il ne feint point la fuitte à fin de m'embraser,

Mais il feint un oracle à fin de m'abuser.  
Toutesfois, puis qu'il faut à mon mal'heur complaire,  
Puis que je vois ma vie en la main adverseire,  
Puis que mon destin semble avoir remis ce jour  
Tout mon bien dessus l'arc ou de mort ou d'amour,  
Anne, mon seul espoir, Anne qui, mieux apprise,  
Peux tirer des enfers ta pauvre sœur Elise, [point,  
Fay, fay-moy, pour tout bien, le vaincre en un seul  
Dont le plus ennemy ne m'esconduiroit point.  
Tu vois desjà les naus d'oliviers couronnées,  
Tu vois qu'un vain espoir des faulses destinées  
Pousse et presse au labeur ces fuitifs estrangers,  
Comme un noir escadron de fourmis mesnagers;  
Tu vois que mon Enée, entalenté de faire  
Que du bien que j'ay fait mon mal soit le salaire,  
Preside sus la troupe, encores moins esmeu  
Des vents que de mes pleurs, qui mouvoir ne l'ont  
Constant en son propos autant qu'en l'alliance [peu,  
Qu'il a fait avec nous il monstre d'inconstance.  
S'il est ainsi, ma sœur, que ton conseil premier  
M'a fait mettre ma vie en la main du meurdrier;  
S'il est ainsi qu'encor ta pauvre sœur tu aymes,  
Qui t'ayme tousjours plus qu'elle n'ayme soy mesmes;  
S'il est ainsi qu'Enée entre tous t'honorast  
Et en tous ses secrets vers toy se retirast;  
S'il est ainsi que, seule entre tous, tu cogneusses [ses,  
Les addresses vers l'homme, et que les temps tu sceus-  
Va, ma sœur, et luy dy, dy-luy, ma sœur, qu'he las!  
Miserable Didon, de ceux je ne suis pas  
Qui, pour les fils d'Atrée, en Aulide jurèrent  
La ruyne Troyenne et leur force y menèrent;  
Je n'ay hors du tombeau la cendre bien aymée  
De son bon père Anchise au gré du vent semée;  
Je ne luy ay pas faict, pour tascher de vanger

Junon contre Venus, son Ascaigne manger.  
Pourquoy veut-il bouscher l'oreille à ma parolle ?  
Où court-il ? Est-ce ainsi qu'une amante on console ?  
S'il se repent si tost de promettre à Didon  
Le reste de ses jours, au moins un dernier don,  
Un dernier don au moins, à moy, lasse, s'ottroye,  
Moy, pauvre amante, hélas ! que sa rigueur foudroye :  
C'est qu'il vueille le temps attendre seulement.  
Qu'il pourra dans la mer s'embarquer seurement,  
Qu'il attende le temps qu'avecque ma fortune  
Nous voyons appaiser et les vents et Neptune.

Adieu, Hymen, adieu mariage ancien,  
Puis qu'Enée en trahit le mal noué lien ;  
Je ne luy requiers plus que pour sa simple hostesse  
Albe, Romme, Italie et tout le monde il laisse ;  
Qu'il s'en voise bastir toutes telles citez  
Dont il a (je le croy) les beaux noms inventez.  
Je ne veux plus en rien me rendre à luy contraire,  
Tant pour mollir son cœur il me plaist de luy plaire ;  
Rien plus je ne requiers, fors qu'un temps qui est  
Pour espace et repos de mon tourment certain ; [vain,  
Je ne requiers sinon que ce dernier relache,  
Afin que ma fortune envieuse, qui tâche  
Me faire vaiucre à moy, m'apprenne à me douloir,  
Non d'une douleur faire un hideux desespoir.

Là (chère sœur), là donc, prends peine, je te prie,  
De mes pleurs, de mes cris, de mes feux, de ma vie ;  
Feins en toy d'estre moy, et vien gesner tes sens,  
Pour une heure, du mal qui me poind si long temps ;  
Tu n'auras, si tu sens tant soit peu mes alarmes,  
Pour ce marbre amolir, que trop, que trop de larmes ;  
Plus pitoyablement encor je t'instruirois  
Si tous pleurs n'empeschoyent l'accent piteux des voix  
O Amour ! traistre Amour ! o Amour !

## ANNE.

Le dueil serre  
Et mes pleurs et ma voix, lors que ta voix m'enserre  
Jusqu'au plus creus de l'ame. Ha ! faux Amour, je  
Que ta fière rigueur n'en veut qu'aux innocens. [sens  
Pourtant, pourtant, Amour, si toy-mesme et ton frère  
N'estes fils d'un Pluton, conceus d'une Megère,  
Si tous deux ne portez, autour d'un cœur mutin,  
L'inexpugnable fort d'un roc diamantin ;  
Si l'Enfer ne vous preste à la dolente terre  
Pour revanger ses fils accablez du tonnerre  
Par mille impietez ; si encor de vous deux  
Le Ciel n'a plus d'effroy qu'ensemble de tous eux,  
Je croy que la pitié de mon humble harangue,  
La pitié de mes pleurs, faisant tort à ma langue,  
Fera que comme nous tu l'atteignes au vif.  
L'humble douceur commande au cheval plus retif,  
Non le rude esperon. Mais sois, sois nous propice,  
Venus, mère d'Enée ; ainsi, pour sacrifice,  
Du feu des aubespins soit ton autel orné,  
D'un myrthe et d'un rosier vermeil encourtiné,  
Le cygne et le pigeon en ton offrande tombe,  
Et tousjours en honneur soit d'Anchise la tombe.

## DIDON.

Nostre ame, quand l'horreur des filles de la nuit,  
De propos en propos, de pas en pas, la fuit,  
Or de brandons ardents, or d'ardentes tenailles,  
Et or' de noirs serpens devorant nos entrailles,  
Combien qu'envers le Ciel inculpable elle soit,  
Tousjours envers soy mesme une coulpe conçoit,  
Se condamnant sans fin des choses qui surviennent,  
Croyant que pour cela les rages la retiennent.  
Encor qu'envers le Ciel je n'aye commis rien

Qui le fasse aujourd'huy me priver de tout bien,  
Si est-ce qu'en oyant mes parolles dernières,  
Par qui ma sœur dressoit à Venus ses prières,  
Afin que l'obstiné se ployast à mon gré  
(Cet obstiné que j'ai sans fin au cœur ancré),  
Je me suis condamnée, en jugeant que la faute  
De n'avoir tout ce jour à la majesté haute  
De Venus Cyprienne offert mes humbles vœus  
A refroidy son fils et rembrassé mes feux.

Il faut donc que, dressant vers les cieux la lumière,  
Je t'appaise, ô déesse, ô grand déesse, mère  
De tout espoir vivant, qui as toujours esté  
Des hommes et des dieux la seule volupté,  
Alme Venus, qui tiens sous la grand' sphère blonde  
Des signes porte-jour le plus beau ciel du monde,  
Où les amours archiers, les folastres desirs,  
Les Charites, les jeux, les asseurez plaisirs,  
Où de tous animaux les moules, la figure,  
Que Dieu, par toy, sa fille, ottroye à la nature,  
D'un accord mesuré se roulent plaisamment,  
Inspirant mainte vie en leur saint mouvement.  
Toy, le but de nature, à qui ne sçauroit plaire  
De defaire aucun œuvre, ains tousjours de refaire,  
Et qui dessus la mort gaignes sans fin le pris,  
Luy faisant rendre autant qu'elle en a tousjours pris,  
A fin que, depeuplant et repeuplant la salle,  
De Pluton, l'entretien de ce monde s'egalle;  
Toy qui fais les oyseaux se plaire dedans l'air,  
Les bestes en la terre et les poissons en mer;  
Toy par qui nous voyons les maisons et les villes,  
Les loix, les amitez, les polices civiles;  
Toy qui fais differer tout estre terrien,  
Selon le plus le moins que tu leur fais de bien;  
Seul bien universel où les hommes aspirent,

Soit que bien, soit que mal, aveuglés ils desirent ;  
Toy qui meslas ta force avec le ciel, et fis  
Sortir mon grand vainqueur, ton indomptable fils ;  
Qui, combien qu'on en face un autre, dont la dextre  
Le grand caos meslé remit en meilleur estre ,  
Monstre de jour en jour (vainqueur mesmes des dieux)  
Combien peut dessus tout son arc victorieux.  
Toy de qui maintesfois mainte et mainte loüange  
Je retins d'un vieillard, que d'un país estrange  
La fortune m'avoit en Phenice amené ,  
Pour polir mon esprit du sien endoctriné ;  
Toy (dy-je) las ! qui vois les piteuses merveilles  
Qu'on exerce sur moy , et qui n'as tes oreilles  
(Au moins comme je croy) closes à mon parler ;  
Qui vois, qui vois mon corps d'heure en heure escou-  
Sous la cruelle ardeur d'amour qui me martyre [ler,  
Comme devant le feu on voit fondre une cire ,  
Comme l'ardent metal par rougissans ruisseaux  
On voit couler en bas des eschauffés fourneaux ,  
Ou comme on voit couler la neige des montagnes  
Et les ruisseaux glacez au travers des campagnes ;  
Puis que je n'ay jamais refusé de ployer  
Sous les loix qu'il t'a pleu de ton Ciel m'envoyer,  
Puis que je n'ay sacré une ingrante jeunesse  
Au travail inutile de ta sœur chasseresse ;  
Si, humble, j'ay perdu, pour un hommage saint ,  
A ton autel sacré mon chaste demy ceint ,  
Si au son de ton nom j'ay receu ton Enée ,  
Si je me suis, hélas ! toute à son gré donnée ,  
Ployant dessous ton joug ; si pour l'amour de toy  
J'ay mieux faict aux Troyens qu'à ceux qui sont à  
Tourne en ce lieu ta veuë, et la misericorde [moy,  
De toy, de la fortune et de tes fils accorde ,  
Pour justement changer mon travail au repos.



Voy, Venus, le venin qui tient à tous mes os ;  
Voy tantost un brasier et tantost une glace,  
Qui soudain me renflame et soudain me r'englace ;  
Voy mon ame offusquée en tous autres objets  
Fors qu'en ton fils, qui rend tous mes sens ses sujets ;  
Voy sortir de mes yeux et les larmes coulantes,  
Et les brillans esclairs de mes flammes bruslants ;  
Voy Didon sans humeur, voy Didon se jettant  
A genoux devant toy, voy Didon sanglotant.  
Prens pitié, prens pitié, deesse Idaliene,  
Paphienne, Éricyne, Undeuse, Gnidienne,  
Prens, prens donque pitié, et ne permets jamais  
Que d'un tort detestable on paye mes bienfaits.

Si tu crois que je t'aye autrefois fait offense  
D'avoir fait à Junon plus qu'à toy reverence,  
Amoly-toy de pleurs, appaise-toy de vœus ;  
Je jure tes yeux noirs, je jure tes cheveux ,  
Qu'en recevant ce jour par toy ce benefice,  
Je payerai l'usure à ton saint sacrifice.  
Je requiers peu , mais las ! toutes telles fureurs  
Pour bien peu de relais perdent beaucoup de pleurs.

## ENÉE.

Les ennuis dereiglez, les maux insupportables,  
Qu'on voit sur un esprit se rendre insatiables ;  
La raison, qui nous peut dessous ses loix forcer,  
Et la pitié, qui peut nos raisons effacer ;  
Les mots entrerompus par les larmes meslées,  
Et les souspirs tesmoins des ames desolées,  
Ne peuvent rien , sinon qu'en vain nous esmouvoir,  
Lorsqu'en un fait les dieux nous ostent le pouvoir.  
Anne, si les ennuis et si l'angoisse extrême  
Me pouvoient arrester, l'angoisse de moy-mesme,  
Sans que ton œil piteux tesmoignast tant de maux ,

Seroit la corde et l'ancre à retenir mes naus,  
 Veux que nul ne sçauroit la peine assez comprendre,  
 Que sans cesse en l'esprit mon amour me r'engendre.  
 Mais les dieux sont si forts, et du destin la loy  
 Se rend si saintement inviolable en moy,  
 Que les pleurs de Didon, que les larmes piteuses,  
 Qu'en mon piteux adieu mes larmes angoisseuses,  
 Voire des Tyriens les pleurs ensemble unis,  
 Voire les pleurs des miens avec les autres mis,  
 Bref, de tous les mortels et les pleurs et les plaintes  
 Ne pourroient pas des dieux combattre les lois saintes.

Cessons donc de plorer; tant plus nous plorerons,  
 Et plus nostre tourment dans nous nous graverons.  
 Le pleur qui peu à peu sus nostre face coule,  
 Et jusqu'à l'estomach, sa ressource, se roule,  
 Pour de rechef, entrant et montant au cerveau,  
 Redescendre par l'œil, nous mange, comme l'eau  
 Qui aux jours pluvieux des goustières degoute,  
 Mange la dure pierre en tombant goutte à goutte.  
 Cessons, cessons.

## ANNE.

Enée, ô Enée obstiné!

Tu as bien ce propos contre toy ramené,  
 Pour monstrier que ton cœur que, haineux, tu reserres,  
 Sans l'ouvrir à pitié, est plus dur que les pierres.  
 La pluye goutte à goutte un marbre caverait,  
 Et quasi un torrent de nos yeux ne sçauroit  
 Mordre dessus ton cœur, plus felon, que je cuide,  
 Qu'un cœur de Diomède assommé par Alcide,  
 Cœur qui souffroit du sang des hostes saccagez  
 Voir abbeuver chez soy ses chevaux enragez;  
 Plus cruel qu'un Procuste et tous ceux dont la guerre  
 De Thésée et d'Hercule a delivré la terre.

Mais qui me fait ainsi ceux-ci ramentevoir,  
Si ce n'est la fureur qu'on me fait concevoir?  
Est-il possible, hélas! qu'en l'ame féminine  
Une fureur tant aspre et sans bride domine?  
Et qui pourroit (bons dieux) se garder de fureur,  
Quand on voit qu'on ne peut rien faire par le pleur?  
N'ay-je seu donc rien faire? et n'ay-je point l'adresse  
De faire la pitié sur ta rigueur maïtresse?  
Se perd doncques en l'air tout ce dont j'ay ploré?  
Tout cela dont j'aurois l'aimant mesme attiré?  
Cela pour qui les dieux, que ton dol nous raconte,  
Seroient, je croy, meschans, s'ils n'en tenoyent point  
Cela pour qui tout cœur humain ne craindroit pas, [conte.  
Plustost qu'y resister, de souffrir cent trespas,  
Faut-il qu'ainsi je perde? et faut-il que je voye  
Que les dieux justement ont puni ceux de Troye?  
Me faut-il voir encor que ny moy ny Didon  
N'avons jamais pensé au vieil Laomedon?  
Si de tromper les dieux cestuy-là print l'audace,  
Ha, que nous falloït-il esperer de sa race?  
Que porté-je à ma sœur, fors le venin dernier,  
Qui la va faire voir l'inferral nautonnier?  
Puis-je encor à ses yeux me monstrier en la sorte,  
Moy qui ouvre à ses maux et à sa mort la porte?  
Puis-je, puis-je me voir moy-mesme le corbeau  
De ma sœur, luy portant l'augure du tombeau?  
Hé, que sçais-tu (cruel!), qui donnes telle atteinte  
A ceux qui te font bien, si, de ton fait enceinte,  
Elle ne cache point maintenant dedans soy  
(O fardeau malheureux!) une moitié de roy?  
Veux-tu qu'avant que voir du monde la lumière,  
Ton propre enfant se face un cercueil de sa mère?  
Veux-tu, pour rendre Ascaigne et les sienstrionphans,  
Faire estouffer ainsi l'autre de tes enfans?

Las ! si les mères sont en vostre endroit coupables  
(Grands dieux) qu'en peuvent mais les enfans miséra-  
Quant aux mères, je croy que tu es coustumier [bles?  
(O le loyal espoux !) d'en estre le meurdrier.  
Si l'on demande où est la mère à ton Ascaigne,  
Elle est où tu veux mettre une autre, que dedaigne  
Tellement ta fierté, qu'il semble que le ciel  
Dedans ton lache esprit n'ait versé que du fiel,  
Et qu'il s'égaye ainsi que de tout temps tu rompes  
Avec la foy, la vie, à celles que tu trompes.  
Hé ! qui croira jamais qu'on puisse refuser  
Un delay seulement ? Mais je ne fais qu'user  
Et ma langue et mes yeux en mes vaines reproches.  
En vain taschent les vents de combattre les roches.  
Voilà l'heureux loyer. Penses que pour un tel  
Ma sœur devoit sentir d'amour le dard mortel ;  
Penses que je devois, miserable et deceüe,  
Pour un tel donner force à la flamme receüe.  
Je devois bien luy plaire au vouloir d'un mechef,  
Nous devions bien orner de feuilles nostre chef,  
Pour faire aux dieux seigneurs des sacrez mariages,  
Pour un tel que cestuy, les saintes sacrez hommages.  
Je devois bien luy faire un Sichée oublier,  
Pour au lieu d'un espoux à Pluton l'allier.  
Devions-nous mille honneurs, mille caresses rendre  
A celuy qui filoit le cordeau pour nous pendre ?  
Ha ! je ne puis, alors qu'un si dur souvenir  
Me revient, je ne puis mon ame retenir.  
Je me fauls à moy-mesme, et, sans l'ire enflammée  
Qui m'aigrist et soustient, on me verroit pasmée.  
Je m'en vais, je le laisse. O rigueur incroyable !  
Que cest homme inconstant en nos malheur est stable !

ENÉE.

O quel tumulte, Achate !

ACHATE.

Amour fait la discorde.

ENÉE.

Vois-tu point de remède ?

ACHATE.

Avec la royne accorde.

ENÉE.

Dois-je, pour accorder, discorder au destin ?

ACHATE.

Va donc : celui fait bien qui fait à bonne fin.

ENÉE.

Pourquoy me gesne donc ma conscience encore ?

ACHATE.

C'est l'aigle qui le cœur sur Caucase devore.

ENÉE.

O grand ciel, que voit-on au monde d'arresté ?

ACHATE.

Le Ciel a retiré toute tranquillité.

ENÉE.

Quel bonheur dunque reste au monde pour les hommes ?

ACHATE.

De n'estre pas long-temps ce que chetifs nous sommes.

ENÉE.

Qu'attendons-nous pour fin et loyer des travaux ?

ACHATE.

La mort est le loyer de nos biens et nos maux.

ENÉE.

Nul donques ne peut-il ici bas heureux estre ?

ACHATE.

Celuy que pour heureux les grands dieux ont fait nais- [tre.

ENÉE.

Je croy que le bon heur des humains ne leur plaist.

ACHATE.

Pource que leur honneur bien souvent nous deplaist.

ENÉE.

Je pense voir le jour que la colère ardente  
 De Junon redoutée envoya la tourmente  
 Contre nos pauvres naus, et qu'à voir un tonnerre  
 Espouvanter la mer, et déplacer la terre,  
 Les esclairs redoubler, et des vents adversaires  
 Les gosiers s'aboyer, et resiffler contraires,  
 Les flots monter au ciel, il sembloit que les ondes  
 Taschassent de ravir aux abysmes profondes  
 Ceux qui s'estoyent sauvez de la troyenne cendre.  
 Quand un feu nous pardonne une eau nous vient atten-  
 Durant l'orage tel mes naus virevoltées, [dre.  
 S'écartans çà et là, de tous costez jettées  
 A la mercy du vent, sans suivre route aucune,  
 Ore devers le nord attendoyent leur fortune,  
 Ore devers le sud par le nord ramenées,  
 Et ore devers l'est se voyoient destournées  
 Par l'ouest opposé, tant que la mer bonace  
 De ses frères bandez appaisant la menace,  
 Nous eust poussez à bord : je sens de mesme sorte  
 (Ore que ma fortune arreste que je sorte)

Agiter mon esprit, qui çà, qui là se vire  
De cent troubles divers, comme au vent le navire.  
D'un costé le profit, la peur me tient de l'autre,  
Soit la peur de sa mort, soit la peur de la nostre.  
Didon et la saison sont d'une fureur mesme;  
Mais la plus grand fureur, c'est la fureur suprême.

ACHATE.

Quoy ! où revenons-nous ? quoy ! toy, qui as pour mère  
Une Venus, faut-il tenir du tout du père ?

ENÉE.

Ha foy ! ha stable foy ! seul gage inviolable  
Des hommes et des Dieux, cent fois est punissable  
Celuy qui, t'offensant de certaine science,  
Amortit l'eguiillon que sent sa conscience !  
Il luy devroit sembler, lors que le Ciel tempeste,  
Qu'il ne s'emeut sinon que pour briser sa teste ;  
Il luy devroit sembler, lors que la mer s'irrite,  
Que contre luy tout seul son courroux se despite ;  
Mesme au moindre combat, chetif, il devroit croire  
Que le Ciel l'a desjà privé de la victoire,  
Puis qu'il a hasardé avec sa foy première,  
L'assurance, le sens, la force coutumière :  
Car, de toutes les peurs, la peur la plus extrême  
C'est la peur d'un esprit coupable envers soy-mesme,  
Qui s'espouvante tant que, mesme sans encombre,  
Se voit suivre sans fin de la peur de son ombre.  
Faut-il que maugré moy les peurs en moy s'empreignent  
Faut-il que maugré moy les durs remors m'estreignent ?  
Faut-il que maugré moy, voire en mon innocence,  
Je m'accuse à grand tort d'une execrable offense ?

ACHATE.


Si tu ne sçais assez que nous, imprudens hommes,

De nous mesmes tousjours les adversaires sommes,  
 Les juges, les bourreaux, tu te le peux apprendre  
 Du mal que ton esprit pour soy-mesmes engendre.  
 Ta seule opinion est de ta crainte mère;  
 La crainte du remors; le remors est le père  
 D'une autre opinion que tu prens, quand tu penses  
 Offenser grièvement, lors que point tu m'offenses.  
 Mais moy qui, soucieux, à tout danger regarde,  
 Je sens une autre peur : j'ay peur que trop on tarde  
 Dans ce havre. Tu sçais combien est monstrueuse  
 D'un courroux feminin l'ardeur tempestueuse.  
 Nous verrons tout soudain les troupes tyriennes  
 Darder le feu vengeur dans les naus phrygiennes;  
 Nous verrons tout fremir, et ses rives mouillées  
 De sang et de corps morts hideusement souillées.  
 Partons donc au plus tost.

## E N É E.

Aussi tost que les sommes  
 Auront un peu ce soir rafreschi tous nos hommes,  
 Je feray que l'on single. A a, quoy qu'il en sorte,  
 Un pesant fais de maux avecques moi j'emporté.  
 Las ! nous faut-il voguer sans sçavoir quelle issuë  
 Sortira d'un amour qui son amante tüe ?  
 Pauvre Didon, hélas ! mettras-tu l'assurance  
 Sur les vaisseaux marins, qui n'ont point de constanee?

## L E C H O E U R .

eux que Fortune exerce aux travaux de ce  
 [monde  
 N'ont pas beaucoup d'effroy, si leur faut  
 Sans relâche ramer, [dessus l'onde  
 Veü que, mesme au milieu du repos et des villes,  
 Les humains vont souffrant, au lieu d'estre tranquilles,



Un<sup>e</sup> éternelle mer.

Nostre prince, porté par la mer incertaine,  
Sentira dans l'hyver une mer plus humaine  
Que la mer du souci.

Didon , qui dans sa ville avec les siens demeure,  
Sent une horrible mer plus cruelle à ceste heure  
Que n'est ceste mer ci.

Malheureuse cent fois celle qui abandonne  
A l'étranger son cœur, son lit et sa couronne !

Le murmure nouveau  
De son peuple, l'adieu du mari qui s'absente,  
Et son dur desespoir, luy servent de tourmente,  
Enfondrant son vaisseau.

---

### ACTE III.

*Anne, Barce, Didon.*

ANNE.

**A**-t-il donques bien peu se renforcer de sorte  
Qu'à toutes passions il ferme ainsi la porte ?  
A-t-elle donc bien peu s'affoiblir tellement  
Que de se laisser vaincre à l'effort du tour-  
Elle meurt, elle meurt ; jà jà dans son visage [ment ?  
De la mort pallissante on voit peinte l'image.  
Encor, tant les amans se nourrissent de pleurs ,  
Et tant les furieux se plaisent aux fureurs,  
Elle a voulu que seule en son mal on la laisse ;  
Las ! veut-elle forcer la mort par la destresse ?  
Deust-elle pas trouver, mesme en la trahison  
Qui la fait forcener, sa propre guarison,  
En s'égayant plus tost de perdre un tel parjure ,

Que faire pour un traistre à son repos injure ?  
N'eust-il pas deu , plustost que de la courroucer  
De quelque moindre offense, aimer mieux trespasser ?  
Peut-il voir que par luy la vie soit ravie  
A celle dont il tient et son heur et sa vie ?  
Puis qu'ils n'estoyent plus qu'un en ce laqs d'amitié ,  
Penseroit-il après durer sans sa moitié ,  
En sentant mesmement l'implacable furie  
De l'avoir pour loyer luymesme ainsi meurdrie ?  
Las, las ! on voit mes sens ! Barce, espouvante-toy ;  
Barce, chère nourrice, assemble avecques moy  
L'estonnement, l'horreur, les plaintes et les larmes,  
Et s'il est oncq possible, en si cruels alarmes ,  
D'user d'aucun conseil, conseille le moyen  
De bannir hors du cœur de ma sœur ce Troyen.  
L'age tousjours apprend, et n'est pas qu'ancienne  
Tu n'ayes pratiqué l'horreur magicienne ;  
Donc à l'escart tournant trois ou sept ou neuf tours ,  
De beaux vers remachez encharme les amours.  
L'amour, qui plus qu'au corps en nostre ame domine,  
Ne se guarist jamais du jus d'une racine ;  
Mais on dit que le vers qui est du ciel appris  
Domine sur l'amour et dessus nos esprits.  
Si, par son art, Medée en la fin n'eust de soy  
Chassé l'amour bourreau, de Corinthe le Roy,  
Sa fille Glauque, aussi ne fussent mis en cendre ;  
De ses propres enfans la gorge encore tendre  
N'eust caché jusqu'au manche un cousteau maternel,  
Ains pour se depestrer du mal continuel,  
Changeant sa serve vie avec la mort plus gaye ,  
Le sang, l'amour et l'ame eust vomi par sa playe.  
Mais, voyant que le vers qu'elle ainsi remachoit  
Du lourd fardeau d'amour son ame depeschoit ,  
Desploya son courroux sus ceux qui l'offensèrent ;

Et comme son dragon ses amours s'envollèrent.

## BARCE.

J'ay trop d'estonnement, je n'ai que trop d'horreurs,  
Trop de plaints en la bouche, et trop aux yeux de  
Mais quant à ce conseil, miserable Nourrice, [pleurs;  
Je ne sens rien en moy qui ce mal divertisse.  
Des vers magiciens je n'ay l'usage appris,  
Et les vers n'avoient pas sus un tel mal le pris;  
Fust qu'avec cent pavots un repos j'excitasse,  
Fust qu'avecque les cieux les enfers j'appellasse,  
Pour charmer la poison maistresse de ses os,  
Rechassant par un charme un charme au cœur en-  
O mânes de Sichée, ô dame bienheureuse, [clos.  
Dont le meurdre souilla la dextre convoiteuse  
De ton frère inhumain, sans que moy, qui t'avois  
Nourri de ma mammelle, et qui, las! ne pouvois  
Recevoir plus de deuil, eusse sus ta lumière  
Rabbatu de mes doigts l'une et l'autre paupière.  
Helas! pauvre ombre (dis-je), encores t'est-il mieux  
D'avoir ainsi volé sus le bord oublieux  
Par un meurdre soudain, que non pas à ta femme  
Mourir à petit feu d'une amoureuse flamme,  
Qui, l'animant tousjours d'une ardeur par dedans,  
Et la vie, et la mort, luy laisse entre les dens.  
Et moy, chetive, hélas! qui suis seule laissée,  
Depuis que la nourrice à Didon est passée  
Avecque toy là-bas, ne la puis secourir,  
Non plus, hé! que tu peux te garder de mourir.  
Puis-je sans larme dire en quel point je l'ay veü?  
Pourra ma foible voix de sa fureur conceüe  
Exprimer les accens? Pourray-je assez bien plaindre  
Les yeux qu'on voit flamber, et puis soudain s'esteindre  
Comme s'ils estoyentjà languissans dans la mort,

Et soudain reflamber encores de plus fort ? [dre  
Mais plaindre ce beau poil , qu'au lieu de le retor-  
Elle laisse empestrer sans ornement , sans ordre ,  
Sans presque en abstenir les sacrileges mains ;  
Mais, las ! plaindre ce teint, l'honneur des plus beaux  
Qui, tout ainsi qu'on voit la fumée azurée [teins,  
Du soulfhre reblanchir la robe colorée,  
De moment en moment, par l'extreme douleur,  
Change avec un effroy sa rosine couleur ;  
Mais las, las ! sur tout plaindre un beau port venera-  
Un port, hélas ! au port des deesses semblable, [ble,  
Qui se sent arracher du front la déité,  
Pour avec cent fureurs changer sa majesté.  
Vous diriez, à la voir, qu'insensée, elle semble  
La lyonne outragée à qui le pasteur emble  
(Lors que de sa caverne elle s'absente un peu)  
Ses petits lyonneaux , et la poursuit au feu ,  
Effroyant d'une torche un fier regard colère,  
Qui effroyablement de mainte torche eclaire.  
O l'heure malheureuse en qui ces Phrygiens  
Vindrent premier floter aux sables lybiens !  
Dès lors mon cœur jugea qu'avant la departie,  
A grand'peine on verroit Carthage garantie  
D'un mal inespéré : car on veut s'outrager  
Quand d'un recueil prodigue on reçoit l'estranger ;  
Tousjours vient une perte, un regret, une honte,  
Quand plus des estrangers que des siens on tient  
Mais qui eust pensé, las ! qu'une desloyauté [conte.  
Eust contre tant d'efforts meschamment résisté ?  
Qui l'eust pensé (bons Dieux !)

ANNE.

Je croy que la malice  
Nous aveugle au conseil, puis nous livre au supplice.

Croiroit-on qu'un Enée oubliast de penser  
Ce qui peut son dessein et sa vie offenser  
Avant qu'entrer en mer ? Sans qu'à rien il regarde  
En une mer de maux, chetif, il se hasarde.  
Prent-il point garde, avant qu'avoir en soy fermé  
L'arrêt de ce dessein, à ce monstre emplumé,  
Qui, soucieux de tout, jamais ne se repose,  
Et qui de bouche en bouche espant chacune chose  
Du Nil égyptien jusqu'aux eaux d'occident,  
Et du Scythe gelé jusques au More ardent,  
Prompt d'agrandir un faict, ce monstre hasardeux  
(Dy-je) qui éguisa naguères sur eux deux  
Ses langues, et ses yeux, quand l'amour effrenée,  
Couverte du manteau d'un trompeur hymenée,  
Commença par augure à mille fois monstrier  
Qu'un bien léger fait l'homme en cent malheurs rentrer,  
Quand le present plaisir, qui moins qu'un songe dure,  
Oste le sentiment de la peine future ?  
Prent-il point (dy-je) égard aux encombres que peut  
Conspirer sur les grands ce monstre quand il veut ?  
C'est aumoins, c'est aumoins, que telle renommée  
Rendra contre son nom toute terre animée ?  
Et tant que, rencontrant son forfait en tous lieux,  
Ne luy restra que d'estre à soy mesme odieux. [âge  
Prent-il point garde encor qu'à grand'peine en leur  
Les siens pourront à chef mettre une autre Carthage ?  
Et que ces beaux destins, ces oracles rendus,  
Ces miracles, ces feux, ces beaux Dieux descendus,  
Ne sont qu'illusions, ou demons qui nous peinent,  
Et, ministres du ciel, en nos malheurs nous meinent ?  
Prent-il point garde encor, je croy, qu'en un plain jour  
Un peché nous ennuicte aux forces qu'a l'amour,  
Dont il rompt les conseils, qu'on cache et qu'on éventa ?  
Hé ! qui s'ose vanter de tromper une amante ?

Hé ! qui s'ose promettre, en la trompant ainsi,  
Qu'aveuglement luy mesme il ne se trompe aussi,  
Pensant qu'on permettra, sans en rien l'outrager,  
Sortir hors d'un païs l'outrageux estranger ?  
Nos peuples tyriens auroyent-ils, plus qu'Enée,  
Et les bras engourdis, et l'ame effeminée ?  
Mais toutesfois delivre et de honte et de peur,  
Rend de la prevoyance un seul hasard vainqueur.  
O aveugle entreprise ! ô trahison ouverte !  
Qui semble avoir esté pour l'une et l'autre perte  
Mise en ce chef parjure, afin qu'il fust certain,  
Par l'exemple des deux, que Cupidon en vain [tre  
Nous repaist quelque temps, pour faire après repais-  
Nostre cœur aux serpens que dans nous il fait naistre.  
Que plaindray-je premier ? Plaindray-je le forfait  
Que mon conseil, hélas ! à son honneur a fait ?  
Voire aux manes sacrez de son loyal Sichée,  
Voire aux pourchas de ceux dont j'ay tant veu cherchee  
Avec Didon futive, en ce port estranger,  
Une alliance (hélas !) franche d'un tel danger ?  
C'est moy, Barce, c'est moy : qui pourroit, sans plorer,  
Le confesser ? c'est moy qui la fais endurer ;  
C'est moy qui ay banni de son ame la honte,  
Par qui seule d'amour la force se surmonte ;  
C'est moy qui pour sa mort ay le bois entassé ;  
C'est moy qui ay dans elle un brasier amassé ;  
C'est moy qui ay tousjours telle flamme nourrie,  
Qui ne peut sans Didon se voir jamais perie ;  
C'est moy à qui tousjours se venoit adresser  
Ce desloyal trompeur, qui ne craint de blesser  
Ny les Dieux, ny sa foy, ny l'amante embrasée,  
Que sa foy, que les Dieux ont enfin abusée.  
Mais sera-t-il donc vray ? (bons Dieux !) permettez-  
Que ce piqueur se joüe et de vous et de nous ? [vous

Que t'avons-nous donc fait, sainte troupe céleste ?  
Mais que t'avons-nous fait, ô étranger moleste ?  
Vangez, s'il y a faute. Ha ! Dieux, elle n'a pas,  
Trop inhumaine hostesse, en un salle repas  
Souillé d'un corps humain vostre divine bouche ;  
Ell' n'a pas égorgé Jupiter dans sa couche,  
Changeant son cœur de femme au cœur d'un Lycaon :  
De rien ne la sçauroient charger les Dieux, sinon  
D'avoir, tout au rebours, hostesse trop humaine,  
Trop bien fait à celui, las ! grands Dieux, qui à peine  
Trop ingrat s'en soucie, et qui, l'abandonnant,  
Fait injure à soy mesme, injure au Dieu Tonant,  
A ce Dieu qui d'enhaut les parjures regarde,  
Et des hostes a pris la juste sauvegarde.

## BARCE.

Plaise donc à ce Dieu, jettant l'œil au besoin,  
Ou de l'un ou de l'autre avoir bien tost le soin,  
Soit que d'elle le mal, pitoyable, il chérisse,  
Ou soit que le pervers, justicier, il punisse ;  
Souvent ce Dieu vengeur de tous humains forfaits  
Permet que mille torts par les meschans soient faits,  
Afin que par celui se punissent nos vices,  
Qui plus dessus sa teste amasse de supplices.  
Mais ainsi que les dieux, qui semblent estre oisifs,  
A venger les forfaits sont bien souvent tardifs,  
J'ai peur qu'il soient aussi tardifs à ce remède,  
Et que ce mal au mal de la seule mort cède,  
Si c'est mal que mourir, lors que de cent trespas  
Un trespas nous delivre.

## ANNE.

Helas ! je ne croy pas  
Qu'il advienne autrement, et sans cesse m'effroyent  
Les signes monstrueux que les dieux m'en envoient :

Ce qu'en dormant aussi mes songes me font voir  
Trouble mes sens, esmeus d'un pareil desespoir.  
Le songe est fils du Ciel, et bien souvent nous ou-  
Ce qu'encore le temps dessous son aile couvre. [vre  
Il m'a semblé, la nuit, que d'un ardent tison  
J'avois deçà delà semé par la maison  
Un feu, que d'autant plus je m'efforçois d'esteindre,  
Et plus jusqu'au sommet il s'efforçoit d'atteindre;  
Mes sens ne se sont point de cecy despestrez,  
Qu'aussi soudain n'y soient d'autres songes entrez.  
Je voyois un chasseur, duquel la contenance  
Et de face et de corps empruntoit la semblance [part,  
D'Apollon, quand tout seul, pour chasser quelque  
Ou de Dele, ou de Cynthe, ou d'Amathonte il part;  
Sus l'espaule luy bat sa perruque dorée;  
Sus le costé sa trousse en biais ceinturée,  
Sa flèche est en la coche, et son arc en plein poing;  
Tout ainsi mon chasseur, qui s'ecartoit bien loing,  
Dedans l'espais d'un bois s'offroit dedans ma veuë,  
Tant qu'au bord d'un taillis une biche il ait veuë :  
Il décoche, il l'atteint; elle, demi-mourant,  
Fait du sang qui ruisselle une trace en courant;  
Le fer tient dedans l'os, et pour neant evite  
Ce qui luy tient (hélas!) compagnie en sa fuite,  
Tant que sous un cyprès, ayant porté long temps  
Et sa flèche et sa playe, ait avachi ses sens.  
Les pieds faillent au corps, le corps faut à la teste;  
Et comme la pitié de l'innocente beste  
Me souslevoit le cœur, plustost que ses sanglots,  
S'est perdu parmy l'air mon songe et mon repos.  
Combien de fois ces jours, encor toute tremblante,  
Ay-je en sursaut repris mon ame travaillante?  
Lors que mon palle frère en dormant revenoit  
Me prendre les cheveux, et, cruel, me trainoit,



Comme il m'estoit advis, hors du lit, pour m'appren-  
D'avoir fait à sa femme un autre party prendre. [dre  
Mesmement une nuict, lors que Jarbe, le roy  
De nos peuples voisins, sortoit presque de soy,  
Tant l'amour le brusloit, sçachant qu'à cest Énée  
Fut de ma sœur la terre et l'ame abandonnée,  
Pource que nous tenions mille propos meslez  
Du monstre qui si tost nous avoit decelez.  
Un songe vint saisir en dormant ma memoire  
Sus celle qui fait tout, soit bien, soit mal, notoire;  
Je brouillois en l'esprit, deçà delà roulant,  
Tout ce qu'on m'avoit dit de ce monstre volant;  
L'un me sembloit compter que dès qu'en leur pensée  
Ceux de Tyr projectoyent leur ville commencée,  
Ce monstre ne cessoit, et puis haut, et puis bas,  
De volleter sur nous, y prenans ses appas,  
Nous apportant sans fin quelque trouble des autres,  
Ou bien à nos voisins portant sans fin des nostres.  
Un autre me sembloit, parlant obscurément,  
Descrire à son propos ce monstre hautement,  
Ce monstre enfant du temps, en tout aussi muable  
Qu'en ses effets divers son père est variable;  
Qui sans aucun repos fait, defait et refait  
Son rapport, tout ainsi que son père son fait,  
Et circuit en rien le ciel, la terre et l'onde,  
Comme le vol du temps circuit tout le monde. [point,  
Tous deux sont souhaittez, tous deux ne mourront  
Et ne sont differens tous deux que d'un seul point.  
Jamais rien ce vieillard qui ne soit vray n'apporte;  
Le faux, le vray, sa fille aux oreilles rapporte.  
Or ce pendant qu'en moy ce propos s'embrouilloit,  
Et que mainte autre chose aux propos se mesloit,  
Je vey de mes deux yeux ceste femme vollege  
Se planter sur les tours de la neuve Carthage,

Salle, maigre, hideuse, et soudain, embouchant  
 La trompe qu'elle avoit, sonner un piteux chant ;  
 Voire et me fut advis que de la trompe mesme  
 Sortoit et sang et feu, tant qu'esperdue et blesme  
 De ce cruel spectacle au resveil me troublay,  
 Et de long temps après mes sens ne r'assemblay.  
 Las ! Barce, qu'en dis-tu ? Barce, hélas !

BARCE.

On se ronge

En vain, s'on veut avoir la raison de tout songe.

ANNE.

De mes songes encor je ne m'effirois point  
 Si rien plus grand n'estoit à mes songes conjoint.  
 J'ai veu, ces jours passez, sur le haut du chasteau ,  
 Signe fatal de mort , croüasser maint corbeau ,  
 Le hibou porte-mort, l'orfraye menassante ,  
 Et la voix du corbeau dessus nous croüassante,  
 Ne me chanter que mal, et m'a fait frissonner.  
 Le vin que ce matin en sang j'ay veu tourner,  
 Au moins ce m'a semblé, lors qu'en la coupe sienne,  
 Didon sacrifiant à Junon gardienne,  
 Le tenoit pour espandre aux cornes du taureau ,  
 Outre ce jour hideux, m'est un effroy nouveau :  
 Car tout ce jour Phebus a sa face monstrée  
 Telle, comme je croy, que quand le fier Atrée  
 Fist bouillir les enfans de son frère adultère ,  
 Leur faisant un tombeau du ventre de leur père.  
 Encore, outre ce temps embrouillé, l'on oit bruire  
 La mer plaintive aux bords, et sembler nous predire  
 Que les dieux, qui jamais rien constant ne permettent,  
 Envoyent sur nos chefs ce que leurs feux promettent.  
 Mesme cest arc en ciel Iris Thaumantienne,  
 Messagère à Junon, de ce lieu gardienne ,

Apparoissoit tout hier de noir sang toute teinte ,  
Non pas de cent couleurs, comme elle souloit, peinte.

## BARCE.

Lors que l'on voit un mal obstinément espris ,  
Et que la froide peur se saisit des esprits,  
Il nous semble que tout nous donne tesmoignage  
De ce que nous craignons. Mais d'un serain visage  
Je voy venir la Royne. O l'heureux changement  
Si avecques la face est changé le tourment !

## DIDON.

J'ay trouvé le moyen, ma sœur, qui me peut rendre  
Ce fuitif outrageux, ou qui me peut deffendre,  
Me depestrant du Dieu qui jusqu'à mort me touche.  
Vers la fin d'ocean où le soleil se couche,  
Sont les Mores derniers, près l'échine foulée  
Du grand Atlas portant la machine estoilée ;  
De là l'on m'a montré la sage enchanteresse,  
La vieille Beroë, Massyline prestresse,  
Qui le temple gardoit aux filles Hesperides,  
Apastant le dragon de ses douceurs humides  
Et d'oublicux pavots, et prenant elle-mesmes  
La garde du fruit d'or des soucis plus extrêmes.  
Ainsi qu'elle promet, la vie elle deslie,  
Ou bien d'un soin cruel elle empestre la vie ;  
Elle arreste à sa voix la plus roide rivière,  
Et fait tourner du ciel les signes en arrière ;  
Les ombres de là-bas en hurlant elle appelle.  
Tu orras rehurler la terre dessous elle ;  
Tu verras des hauts monts les plantes devalées,  
Et les herbes venir de toutes les vallées.  
J'appelle (chère sœur) les Dieux en tesmoignage,  
Toy et ton chef aussi, que l'ancien usage  
De l'art magicien maugré mon cœur j'esprouve ;

Mais, puis que ma fureur ce seul remède treuve,  
Va, et, au plus secret de ceste maison nostre,  
Un grand amas de bois dresse-moy l'un sus l'autre;  
Que l'espée de l'homme, en la chambre fichée  
Où j'ay brisé la foy de mon espoux Sichée;  
Que toute la despouille et le lict detestable,  
Le lict de nos amours, dont je meurs miserable,  
Soit par toy mis dessus : car la prestresse enseigne  
Que tous ces demeurans, de mes fureurs l'enseigne,  
Soyent abolis au feu. Quand la pile entassée,  
Quand sus elle sera toute chose amassée,  
D'if, de buis, de cyprés, faisant mainte couronne,  
Je veux que maint autel ceste pile environne.  
Là, tout ainsi qu'on veit Medée charmeresse,  
Renouvellant d'Eson la faillante vieillesse,  
Tu me verras la voix effroyable et tremblante,  
La chevelure au vent, de tous costez flottante,  
Un pied nû, l'œil tout blanc, la face toute blesme,  
Comme si mes esprits s'ecartoyent de moymesme.  
Lors de feuilles ayans vos testes entourées,  
Et d'un nœud conjuré par les reins ceinturées,  
Vous m'orrez bien tonner trois cens dieux d'une suite,  
Et enfer, et caos, et celle qui herite  
Nos esprits à jamais, la trois fois double Hecate,  
Diane à triple voye. Il faut que je combatte  
Pour moy contre moymesme ; il faut que je m'efforce  
De forcer les efforts à qui je donnois force.  
Hastez doncq, laissez-moy, à fin que je remâche  
Toute seule, à par moy, tout cela qui relâche  
Les amours furieux, et que tout j'appareille  
Pour commencer mes vœus, dès que l'aube vermeille  
Aura demain rougi l'humide matinée.  
Le Ciel, le Ciel m'orra.

ANNE.

Toy donc qui vois Enée  
(O grand ciel!) opposer à tes loix sa malice,  
Sois pour nous, et prospère en tout ce sacrifice.

DIDON.

Puis-je donc, forcenée, encor me laisser vivre,  
S'il n'y a que la mort qui d'un tel mal délivre!  
Laisé-je triompher ceste flamme bourrelle, [d'elle!  
Lors que ma main, ma main, peut bien triompher  
Qu'entreprendrois-je (ô mort!), mort que seule je nomme  
Contre les dieux vangeurs la vangeance de l'homme?  
Qu'entreprendrois-je (dy-je) alors qu'en moy s'assem-  
Tout ce que les enfers ont de rages ensemble, [ble  
Tout ce que le Vesuve a d'ardeurs recellées,  
Tout ce que la Scythie a de glaces gelées,  
Tout ce qu'on feint-là bas de peines éternelles,  
S'ordonner par Minos aux ames criminelles,  
Sinon avecq' ma vie en moy j'à dedaigneuse  
De faire crever tout par une playe heureuse?  
Pourrois-je bien encor me voir une espérance  
De me pouvoir guarir, pour chercher l'alliance  
Des nomades voisins, par moy j'à mesprisée?  
Serois-tu bien encor, Didon, tant abusée,  
Que d'allonger le fil de ta vie ennemie  
En suyvnt par la mer celui qui t'a trahie?  
Prends encores, à fin que ta dextre couarde,  
N'ayant pitié de toy, sur toy ne se hazarde,  
Qui te soit beaucoup mieux de suivre l'adversaire,  
Que de fuir ta vie à tout repos contraire :  
Suivrois-tu toute seule, aveugle et dereiglée,  
Ou bien le suivrois-tu encor plus aveuglée,  
Si tu le pensois faire avec toute la suite  
Qu'à grand'peine tu as jusqu'en ces lieux conduite,

L'arrachant de Sidon. Et puis, hé! condamnée,  
 Pauvre femme, je croy, en despit du ciel née,  
 N'as-tu point eu encor assez de cognoissance  
 Quel fut Laomedon, et quelle est son engeance?  
 Non, non, meurs, meurs ainsi, Didon, que tu merites!  
 Appreste-toy donc, Parque, et toy, qui tant irrites  
 Mes fureurs contre moy, Fortune insatiable,  
 Appreste-toy pour voir le spectacle execrable;  
 Tu ne t'es peu saouler, m'ayant tousjours foulée;  
 Mais bien tost de mon sang je te rendray saoulée.  
 L'amour mange mon sang, l'amour mon sang demande  
 Je le veux tout d'un coup repaistre en mon offrande.  
 Soyez au sacrifice, ô vous, les Dieux suprêmes!  
 Je vous veux appaiser du meurdre de moy-mesmes;  
 Vostre enfer, Dieu d'enfer, pour mon bien je desire,  
 Sçachant l'enfer d'amour de tous enfers le pire,  
 J'irois, j'irois desor, mais il me faut attendre  
 L'occasion des vœus que je feins d'entreprendre.

## LE CHOEUR.

**T**roupe phenicienne  
 Qui prenois bien ton mal,  
 Et toy, troupe troyenne,  
 Serve d'un desloyal;

Vous, le ciel et la terre,  
 Voyez, voyez ce jour,  
 Combien traistrement erre  
 L'injustice d'amour.

O grands Dieux! si le vice  
 N'a point en vous de lieu,  
 Amour plein d'injustice  
 Peut-il bien estre Dieu?

Mais injuste je pense  
 Chacune deité,

Qui jamais ne dispence  
Le bien à la bonté.

Un seul hazard domine  
Dessus tout l'univers,  
Où la faveur divine  
Est deuë au plus pervers.

Les Dieux, dès sa naissance,  
Luy ont osté les peurs,  
Avec la conscience  
Meurtrière de nos cœurs.

S'il chet dans la marine,  
A la rive il pretend,  
Et s'attend à l'echine  
Du dauphin qui l'attend.

La guerre impitoyable,  
Massacrant les humains,  
Craint l'heur espouvantable  
Que l'on voit en ses mains.

Rien les arts de Médée,  
Rien n'y peut la poison,  
Rien cela dont gardée  
Fut la jaune toison;

Rien la loy qu'on révère,  
Non tant comme on la craint;  
Rien le bourreau sévère  
Qui l'homme blesme estreint;

Rien le foudre celeste,  
Des plus grands ennemy;  
Toute chose il deteste,  
Et tout luy est amy.

Songons aux trois qu'on prise  
Pour plus aventureux,  
Et qu'en toute entreprise  
Les dieux ont fait heureux:

Jason , Thesée , Hercule ;  
Les dieux leur ont presté  
Grand faveur, crainte nulle ,  
Toute desloyauté.

Tous trois , ainsi qu'Enée ,  
En trompant leurs amours ,  
Ont fait mainte journée  
Marquer d'horribles tours.

Tous trois , trompeurs des hostes ,  
Tous trois , ô inhumains !  
Ont veu , soit par leurs fautes ,  
Soit mesme de leurs mains ,  
Leurs maisons effroyées  
D'avoir reçu les cris  
De leurs femmes tuées ,  
De leurs enfans meurtris.

Mais la faveur suprême  
Les poussoit toutesfois ,  
Et croy que la mort mesme  
Les a fait dieux tous trois.

Tu sçais bien (ô Enée !),  
Peste des grands maisons ,  
Qui d'une destinée  
Farde tes trahisons ;

Tu sçais , ô implacable !  
Homme lâche , homme fier ,  
Que ce tour detestable  
N'est des tiens le premier.

Le ciel , la mer , la terre ,  
Nonobstant , sont pour toy ;  
Rien ne te fait la guerre ,  
Tu la fais à ta foy.

Didon , qui s'humilie  
Devant les dieux sans fin ,



Va traînant une vie  
 Serve d'un dur destin.  
 Si ce n'est injustice  
 De nous traiter ainsi,  
 Rien ne peut de ce vice  
 Les sauver que cecy :  
 C'est que pecheurs nous sommes ,  
 Et le ciel, se fâchant ,  
 Fait pour punir les hommes  
 Son bourreau d'un meschant.

ACTE V.

*Didon, Barce, Le Chœur.*

DIDON.

**M**ais où me porte encor ma fureur ? Qui me  
 [garde  
 De me depestrer d'elle ? et quel malheur  
 [retarde  
 Mes secourables mains, qui, allongeans d'une heure  
 Mon miserable fil, font que cent fois je meure ?  
 Plus cruels sont les coups dont l'amour aiguillonne  
 Que ceux-là que la dextre homicide nous donne.  
 Mais quoy ? mourrons-nous donc tellement outragées ?  
 Mourrons-nous, mourrons-nous sans en estre vangées ?  
 Le mechant a singlé dès que l'aube esveillée,  
 Par ma veuë, tousjours sans repos decillée,  
 S'est decouverte au ciel ; la pauvre aube, je cuide ,  
 Qui prend pitié de moy. J'ay veu le port tout vuide,  
 J'ay, j'ay veu de ma tour, sous le clair des estoiles ,  
 Les vents qui se jouoyent de ses traistresses voiles

Se joïer de la foy lachement parjurée,  
Se joïer de l'honneur de moy, desespérée,  
Se joïer du repos d'une parjure veufve,  
Se joïer du bonheur de ma Carthage neufve,  
Et qu'on verra bien tost se joïer de ma vie,  
Par qui sera soudain ceste flotte suivie.  
Las ! las ! sera-ce ainsi ? Toy, bruslante poitrine,  
Faut-il que dedans toy tout le mal je machine  
Contre moy seulement ! vous, vous cheveux coupables,  
Que je rompts à bon droit, serons-nous misérables  
Tous seuls, sans qu'aucun mal sente le mechant mes-  
Qui vous fait arracher et enrager moy-mesme ? [me  
Jupiter, Jupiter, ceste gent tromperesse  
Doncques se mocquera d'une royne et hostesse ?  
Sus, Tyriens, sus, peuple : au port, au port, aux armes,  
Portez les feux, courez, changez le sang aux larmes,  
Jetez-vous dans la mer, accrochez-moy la troupe ;  
Que d'un boüillant courage on me brusle, on me coupe  
Ces villains par morceaux ; que tant de sang s'écoule  
Que jusques à mes yeux le flot marin le roule !  
Que dis-tu ? où es-tu, Didon ? quelle manie  
Te change ton dessein, pauvre royne ennemie  
De ton heur ? Il falloit telle chose entreprendre  
Quand tu donnois les loix ; tes forfaits t'ont peu rendre  
Toy-mesmes sans pouvoir, et ton peuple sans crainte.  
Celuy qu'on dit porter, ô malheureuse feinte,  
Les Dieux de son país dans son navire, emporte  
Tout ce qui te rendoit dessus ton peuple forte.  
N'ay-je peu déchirer son corps dans la marine,  
Par pièces le jettant, tuer sa gent mutine,  
Son Ascaigne égorger et servir à la table,  
Remplissant de son fils un père detestable !  
Mais quoy ? (me diroit-on) la victoire incertaine  
M'eust esté. C'est tout un : de mon trespas prochaine,

Qu'est-ce que j'eusse craint? J'eusse porté les flammes  
Dedans tout leur cartier; j'eusse ravy les ames  
Au père, au fils, au peuple, et j'à trop depitée  
Contre moy, je me fusse au feu sur eux jettée.  
Mais puis que je n'ay peu, toy, Soleil, qui regardes  
Tout cecy; toy, Junon, qui, las! si mal me gardes,  
Coupables de mes maux; toy, Hecate hurlée  
De nuict aux carrefours; vous, bande eschevelée,  
Qui pour cheveux portez vos pendantes coulèvres,  
Et dans vos mains les feux vangeurs des lâches œuvres;  
Vous (dy-je), tous les Dieux de la mourante Elise,  
Recevez ces mots-cy, et que l'on favorise  
A la dernière voix qu'à peine je desserre:  
Si l'on permet jamais ce meschant prendre terre,  
Que tout peuple sans fin le guerroye et dedaigne,  
Que banni, que privé des yeux de son Ascaigne,  
En vain secours il cherche, et que sans fin il voye  
Renaistre sur les siens les ruines de Troye.  
Quand mesme, malgré soy, il faudra qu'il flechisse  
Sous une injuste paix, qu'alors il ne jouisse  
De regne ny de vie; ains, mourant à grand peine  
Au milieu de ses jours, ne soit en quelque areine  
Qu'enterré à demi. Quant à sa race fière,  
Qui sera, je ne sçay (et la fureur dernière  
Prophetise souvent), ainsi que luy traistresse,  
Qui par dol se fera de ce monde maistresse,  
Qui de cent pieteux, ainsi que fait Enée,  
Abusera la terre en ses loix obstinée,  
Et qui toujours feindra, pour croistre sa puissance,  
Avec les plus grands Dieux avoir fait alliance,  
S'en forgeant bien souvent de nouveaux et d'estranges,  
Pour croistre avec ses Dieux ses biens et ses loüanges.  
Qu'on ne la voye au moins en aucun temps paisible,  
Et que, quand peuple aucun ne luy sera nuisible,

Elle en vueille à soy-mesme, et que Rome, grevée  
 De sa grandeur, souvent soit de son sang lavée;  
 Que sans fin dans ses murs la sedition règne,  
 Qu'en mille et mille estats elle change son règne,  
 Qu'elle face en la fin de ses mains sa ruine,  
 Et qu'à l'envi chacun dessus elle domine,  
 Se voyant coup sus coup saccagée, ravie,  
 Et à mille estrangers tous ensemble asservie.

Quant à vous, Tyriens, d'une eternelle haine  
 Suivez à sang et feu ceste race inhumaine;  
 Obligez à tousjours de ce seul bien ma cendre,  
 Qu'on ne vueille jamais à quelque paix entendre;  
 Les armes soient tousjours aux armes adversaires,  
 Les flots tousjours aux flots, les ports aux ports contrai-  
 Que de ma cendre mesme un brave vangeur sorte[res;  
 Qui le foudre et l'horreur sur ceste race porte!  
 Voilà ce que je dy, voilà ce que je prie,  
 Voilà ce qu'à vous, Dieux, ô justes Dieux! je crie.  
 Mais ne voicy pas Barce? il faut que je l'empesche,  
 Et que seule de soy desor' je me depesche  
 De l'esprit ennuyeux. Barce, chère nourrice,  
 Va et lave ton chef; il faut que je finisse  
 Ce que j'ay commencé. Cherche-moi ce qui reste  
 Pour parfaire mes vœus contre la mort moleste;  
 Puis, appellant ma sœur, qu'on la lave et couronne,  
 M'apportant tout cela que la prestresse ordonne.  
 Va donc.

## BARCE.

A moy (ô Roïne!), à moy doncques ne tienne  
 Qu'on ne voye soudain la delivrance tienne.  
 Mais quelle couleur, Dieux! toutes sacrificantes  
 Rendent-elles ainsi leurs faces effroyantes?  
 Quoy que soit, je crains tout. Las! vieillesse chetive,

Comment se fait que tant par tant de maux je vive ?

## DIDON.

C'est à ce coup qu'il faut... O mort ! mort ! voici l'heure :  
C'est à ce coup qu'il faut que coupable je meure !  
Sus mon sang , dont je veux sur l'heure faire offrande ,  
Qu'on paye à mon honneur tant offensé l'amende !  
J'ai tantost dans l'espais du lieu sombre et sauvage ,  
Près l'autel où je tiens de mon espoux l'image ,  
Entendu la voix gresle et reçu ces paroles :  
Didon, Didon, viens-t'en ! O amours ! amours foles ,  
Qui n'avez pas permis qu'innocente et honneste  
Je revoise vers luy ! mais jà ma mort est preste.  
Pour t'appaiser, Sichée, il faut laver mon crime  
Dans mon sang , me faisant et prestresse et victime.  
Je te suy, je te suy, me fiant que la ruse,  
La grace et la beauté de ce traistre m'excuse.  
La grand pile qu'il faut qu'à ma mort on enflame  
Desteindra de son feu et ma honte et ma flamme.  
Et toy, chère despouille, ô despouille d'Enée,  
Douce despouille, hélas ! lors que la destinée  
Et Dieu le permettoient, tu recevras ceste ame,  
Me depestrant du mal qui sans fin me rentame.  
J'ay vescu, j'ay couru la carrière de l'âge  
Que Fortune m'ordonne, et or ma grand' image  
Sous terre ira : j'ay mis une ville fort belle  
A chef ; j'ay veu mes murs vengeant la mort cruelle  
De mon loyal espoux ; j'ay puni, courageuse,  
Mon adversaire frère : heureuse, ô trop heureuse,  
Hélas ! si seulement les naus dardaniennes  
N'eussent jamais touché les rives lybiennes.  
Sus donc : allons, de peur que le moyen s'enfuye :  
Trop tard meurt celui-là qu'ainsi son vivre ennuye.  
Allon et redison sur le bois la harangue,

Arrestant tout d'un coup et l'esprit et la langue.

LE CHOEUR.

Dy-nous, Barce, où vas-tu ?

BARCE.

Au chasteau je retourne.

LE CHOEUR.

La roïne y vient d'entrer, et comme le vent tourne  
 Les feuillars dans les bois, lors que libre il s'en joïe,  
 L'amour comme il luy plaist en cent sortes la roïe ;  
 A qui n'eust point fendu le cœur d'impatience,  
 Voyant tantost de loing changer ses contenance ?  
 Ores nous la voyons, les paupières baissées,  
 Resver à son tourment ; ores, les mains dressées,  
 De je ne sçay quels cris, desquels elle importune  
 Et les Dieux peu soigneux, et l'aveugle Fortune,  
 Faire tout retentir ; ores, un peu remise,  
 Se racoiser, et or' de plus grand' rage éprise,  
 Se battre la poitrine, et des ongles cruelles  
 Se rompre l'honneur saint de ses tresses tant belles :  
 Le pleur m'en vient aux yeux. O quel hideux augure,  
 Pour de nos murs nouveaux tesmoigner l'avanture !

BARCE.

Si est-ce que je vois vers elle, en espérance  
 Que bien tost de ses maux elle aura délivrance.

LE CHOEUR.

**L'**amour, qui tient l'ame saisie,  
 N'est qu'une seule frenaisie,  
 Non une deité,  
 Qui, comme celuy qui travaille  
 D'un chaud mal, poinçonne et tenaille  
 Un esprit tourmenté.

Celuy dont telle fièvre ardente  
 La mémoire et le sens tourmente  
 Souffre sans sçavoir quoy ;  
 Et sans qu'aucun tort on luy face,  
 Il combat, il crie, il menace  
 Seulement contre soy.

Son œil de tout objet se fasche,  
 Sa langue n'a point de relasche,  
 Son desir de raison :

Ore il cognoist sa faute, et ore  
 Sa peine le raveugle encore,  
 Fuyant sa guarison.

Tel est l'amour, tel est la peste  
 Qu'il faut que toute ame deteste :  
 Car lors qu'il est plus doux  
 Il n'apporte que servitude,  
 Et apporte, quand il est rude,  
 Tousjours la mort sur nous.

BARCE.

O moy pauvre ! ô ciel triste ! ô terre ! ô creus abysmes !  
 Quand est-ce qu'icy-bas pareil horreur nous vismes !  
 Que suis-je ? où suis-je ? où vois-je ? est-celà dont l'offrande  
 Que l'homicide amour pour s'appaiser demande ?  
 O crime ! ô cruauté ! ô meordre insupportable  
 Que l'amour a commis !

LE CHOEUR.

Quel trouble espouventable  
 T'a fait si tost sortir (ô Barce !)? quel injure  
 Peut encor conspirer la Fortune plus dure ?

BARCE.

Quelle, quelle (grans Dieux !)? estes-vous donc absen-  
 Estans seures au port, riez-vous des tourmentes ? [tes ?

La roïne s'est tuée; au moins avec sa flamme,  
 Par un coup outrageux, les restes de son ame,  
 Sanglottant durement, à grand force elle pousse.  
 Voilà la fin qu'apporte une amorce si douce.

### LE CHOEUR.

O jour hideux ! ô mort horrible ! ô destinée !  
 Cent à cent fois mechante, ô plus mechant Enée !  
 Mais comment ! comment, Barce, hélas !

### BARCE.

Sous une feinte

Qu'elle a fait de vouloir rendre sa peine esteinte,  
 Par l'heur d'un sacrifice, elle a couvert l'envie  
 De chasser aux enfers ses travaux et sa vie.  
 Sur un amas de bois, feignant, par vers tragiques,  
 D'enchanter ses fureurs, elle a mis les reliques  
 Qu'elle avoit de ce traistre : un pourtraict, une espée  
 Et leur coupable lict. Or, afin que trompée  
 Avec Anne je fusse, ailleurs on nous envoie.  
 Lors, seule, dans son sang ses flammes elle noye,  
 S'enferrant du present que luy fist le parjure.  
 Anne court à son cri, qui presque autant endure.  
 Voyant mourir sa sœur, son vivre elle dedaigne,  
 Et de la mort vent faire une autre mort compagne.

Est-ce ainsi donc (ô sœur !) que ta feinte nous trompe !  
 Verray-je que sans moy ta propre main te rompe  
 Le filet de ta vie ? Est-ce icy le remède ?  
 Est-ce le sacrifice à qui ton tourment cède ?  
 Sont-ce les vœus, les vers dont tu m'as abusée ?  
 Es-tu tant contre nous et contre toy rusée ?  
 Ainsi sa sœur en vain lave et bousche sa playe.  
 Elle, s'oyant nommer, tant qu'elle peut s'essaye  
 De souslever son chef, qui tout soudain retombe,  
 Ne cherchant qu'à changer son lict avec la tombe.



O piteux licet mortel ! ô que d'horrible rage  
Le Soleil à ce jour a trainé sur Carthage !

## LE CHOEUR.

**A**rrachez vos cheveux , Tyriens ! qu'on mau-  
[disse  
De mille cris enflez l'amoureuse injustice !  
Rompez vos vestemens ,  
Escorchez vostre face , et soyez tels qu'il semble  
Que l'on voye abysmer vous et Carthage ensemble ;  
Redoublez vos tourmens !  
Redoublez-les tousjours , et que la mort cruelle  
De la roïne mourante en voz cœurs renouvelle  
Mille morts desormais !  
Pleurez , criez , tonnez ! Puisque si mal commence  
L'heur de Carthage , il faut , ô peuple ! qu'on la pense  
Malheureuse à jamais !

## BARCE.

Mais que sejourrons-nous ? Sus , sus , ô pauvre bande ,  
Bande , las ! sans espoir . Allons , et ceste offrande  
Arrousons de nos pleurs , et souffrons tant de peine ,  
Qu'avec elle le dueil presque aux enfers nous meine !  
Nul vivant ne se peut exempter de furie ,  
Et bien souvent l'amour à la mort nous marie .

*Fin de la tragédie de Didon.*



# LES ESBAHIS

COMEDIE

PAR JAKUES GREVIN

DE CLERMONT EN BEAUVAISIS

## ENTREPARLEURS :

JOSSE, marchand.

MARION, lavandière.

ANTOINE, serviteur.

L'ADVOCAT.

LE GENTILHOMME.

JULIEN, serviteur.

PANTHALEONÉ, Italien.

MAGDALÈNE, fille de  
Gerard.

CLAUDE, macquerelle.

GERARD, marchand.

AGNÈS, femme de Josse.

Ceste comédie fut mise en jeu au college de Beauvais, à Paris, le **xvi<sup>e</sup>** jour de février **M.D.LX**, après la tragédie de *J. Cesar* et les *Jeux satyriques*, appelez communément *les Veaux* <sup>1</sup>.

<sup>1</sup> La représentation de presque toutes les pièces l'étoit, à cette époque, précédée d'un prologue appelé *les Veaux*. Nous donnerons, dans le cinquième volume, en tête des *Corrivaux*, de Troterel, un échantillon des plaisanteries qui avoient alors le privilège de divertir la foule.



**J**acques Grevin, né, vers 1540 ; à Clermont en Beauvaisis, composa un grand nombre de pièces de poésies. Il mourut, à peine âgé de trente ans, à Turin, médecin de la duchesse de Savoie. Ses pièces de théâtre sont : une Pastorale ; la Tresorière, comédie ; Cesar, tragédie ; et les Esbahis, que nous reproduisons.

*Grevin fut honoré des louanges de Ronsard :*

Et toy, Grevin , après, toy, mon Grevin encor,  
Qui dore ton menton d'un petit cresse d'or,  
A qui vingt et deux ans n'ont pas clos les années ,  
Tu nous a toutes fois les muses amenées ,  
Et nous a surmontés , qui sommes jà grisons ,  
Et qui pensions avoir Phœbus en nos maisons.....

Les Esbahis furent représentés au collège de Beauvais, le 16 fevrier 1560, en présence de la cour et de la jeune duchesse de Lorraine, pour les noces de laquelle cette pièce fut composée par ordre de Henry II. On remarquera que la décence n'y est pas plus respectée dans le sujet que dans les paroles, et cependant elle fut jouée par des écoliers et devant une princesse.





## AVANT-JEU.

**J**e ne suis pas icy venu  
Pour vous conter par le menu  
Le discours de la comédie,  
Car ce seroit oster l'envie  
Que chacun de vous doit avoir  
De nous entendre et de nous voir,  
Attendant qu'elle soit parfaicte.

Je vien de la part du poëte,  
Lequel vous remontre par moy  
Ce qui plus le tient en esmoy :  
Le premier poinet, c'est qu'on endure  
Ces étourdis faisans Mercure  
De chasque bois mal raboté,  
Pour servir l'Université.  
Une grand'troupe mal choisie  
Se joue de la poësie  
Etimpudente, rimassant,  
A cor et cry va pourchassant  
Ceste deesse tant prisée  
Dont ils font naistre la risée :  
Car, comme nouveaux basteleurs,  
Afin d'enrichir les fureurs  
De leurs tragedies farcées,  
Ou leurs farces moralisées,  
Pour la foiblesse de leurs reins,

A trompettes et tabourins ,  
Et gros mots qu'on ne peult entendre,  
Ils se sont essaiez de rendre  
Et mouvoir au dedans du cueur  
Du plus attentif auditeur  
Une pitié, une misère,  
Au lieu qu'un bon vers le doit faire.

L'autre point qui m'a faict venir,  
Est pour vous faire souvenir  
De ceste plainte qui fut faicte  
N'aguère encontre le poète ,  
Pour la rancune et le soucy  
Des dames de ce quartier-cy,  
Qui, pour estre un peu trop friandes ,  
Feront six plats de deux viandes ,  
Et, alors qu'on n'y pense pas ,  
D'un rien elles feront grand cas :  
Car, quand le poète pense faire  
Quelque chose pour vous complaire ,  
Elles prennent opinion  
Que c'est à leur intention ,  
Et que toujours on parle d'elles ,  
Si aux comedies nouvelles  
On a possible decouvert  
Un lieu de la place Maubert .  
Et voylà , ce que je propose  
Fait que froidement il dispose ,  
Par ses vers, le gentil discours  
De ces tant heuruses amours  
Dont toutefois il eut envie  
De composer la comédie  
Que vous aurez presentement;  
Mais il n'a pas tant seulement



Osé mettre en escript la rue  
 Où il a ceste affaire veue,  
 Craignant leur donner quelque ennuy.  
 Ce nonobstant, j'ai sceu de luy,  
 Comme une chose bien secrette,  
 Que ceste comedie est faicte  
 Sur le discours de quelque amour  
 Qui s'est conduit au carefour  
 De Saint-Sevrin; mais je vous prie,  
 D'autant que vous avez envie  
 D'estre secrets, de tenir coy :  
 Car je voy cy derrière moy  
 Le sire Josse. Que personne  
 Ne face que trop il soubçonne,  
 Car notez qu'il est fiancé,  
 Pourtant qu'il a tousjours pensé  
 Que madame Agnès estoit morte;  
 Mais il fera, avant qu'il sorte  
 De ce lieu, que sommairement  
 Vous cognoistrez tout son torment.







## ACTE PREMIER.

### SCÈNE I.

JOSSE, *seul.*

**J**amais je ne m'eusse pensé  
Estre en la fin recompensé  
Si pauvrement comme je fuz :  
Perdre ma femme et mes escuz,  
Et, qui plus est, la chalandise  
De ma meilleure marchandise.  
Mais ce n'est que le temps qui court :  
Tousjours, tousjours ces gens de court  
Nous payent en telle monnoye,  
Et ne s'en vont jamais sans proye,  
N'estimant l'homme vertueux  
Qui ne desrobe ainsi comme eux.  
Cependant, pauvres que nous sommes,  
Nous endurons ces gentilshommes,  
Depuis le matin jusque au soir,  
Se deviser sur un contoïr  
Avec nos femmes ; et je pense  
Qu'au milieu de telle licence  
Ils parlent d'encherir le pain,  
Et que pouvons le lendemain  
Dormir la grasse matinée :  
Car nostre besongne, ordonnée

Par ces galans , est mieux parfaicte  
Que si nous-mesmes l'avions faicte ;  
Et puis je vous laisse à penser  
Comme ils sçavent recompenser  
Un si charitable service.  
Hé Dieu ! cependant la justice  
Ferme l'oreille , et s'il advient  
Que le compagnon qui detient  
Nos femmes ainsi abusées  
Soit descouvert , quelles risées  
En fera ce sot populaire !  
Mais pourtant le jeu ne peult plaire  
A ceux qui , pour ce bel ouvrage ,  
Reçoivent premiers le dommage ;  
Et n'est si bon entendement  
Qui peust endurer ce torment  
Sans y perdre la patience.  
Ceux qui en font l'experience  
Le peuvent seulement sçavoir ,  
Et n'ont le moyen d'y prévoir :  
Car , plus leur pensez-vous deffendre ,  
Tant plus tachent-ils d'entreprendre  
Effrontement quelque moyen  
Pour sortir de vostre lien.  
« Tant plus la chose est deffendue ,  
» Tant plus est-elle pretendue » ,  
Et ne s'y fault rompre la teste :  
Car une femme est tousjours preste ,  
Depuis qu'elle a franchi le sault ,  
D'endurer vaillamment l'assault ,  
Et feroit grande conscience  
De refuser la jouissance  
De ce qu'elle estime le mieux  
A quelque pauvre langoureux .

Voylà comment ceste mechante ,  
 Dont ores plus je me tormente  
 Que je n'ai point encore faict ,  
 Esprouva son premier mesfaict :  
 Car, depuis qu'elle eut commencé  
 Ce beau train, et qu'elle eut laissé  
 Atteindre le chat au fromage,  
 Laissant le profit du mesnage,  
 Sans me doubter de traison ,  
 Elle introduit dans ma maison  
 Son ruffien , qui sceut fort bien  
 Faire son profit de mon bien ;  
 Et, se voyant l'heure opportune ,  
 Sous l'ombre de male fortune ,  
 Et faignant de prendre le soing  
 De m'aider en un tel besoing ,  
 Il se monstra trop diligent  
 De sauver ma femme et l'argent ,  
 Et tout le meilleur de mes biens ,  
 Comme s'ils eussent esté siens.

« Mais contre fortune bon cueur » :

Je suis sage par mon malheur ;  
 Encore m'estimay-je heureux  
 De rencontrer possible mieux  
 Que je n'eusse jamais pensé.  
 « On est plus souvent avancé,  
 » Après la fortune endurée ,  
 » A la richesse inespérée ,  
 » Par le moyen des bons amis. »

Le voisin Gerard m'a promis  
 Que l'alliance commencée  
 De Madelon , ma fiancée ,  
 Se parfera l'un de ces jours ;  
 Mais je pense , moy , que tousjours

Elle aura quelque fer qui loche.  
Il semble à voir que l'on l'escorche  
Depuis qu'on luy parle du jour  
Des espousailles. Si l'amour  
Dont je l'aime ne m'estoit plus  
A esperer que les escuz  
Que mon beau-père m'a promis,  
Jamais ne me fusse entremis  
D'en faire porter la parolle.  
Mais elle est encor toute folle,  
Et si je pense fermement  
Qu'ell ne sçait que c'est du torment  
D'amour, et que la seule honte  
Luy en fait tenir peu de compte.  
Elle est encor toute tendrette,  
Elle est encore toute jeunette,  
Et, par Dieu! tout considéré,  
Tout le torment qu'ay enduré  
Ne m'est rien, depuis que je pense  
Au soulas de ma jouissance,  
Dont amour tousjours se renforce.

---

## SCÈNE II.

*Marion, Josse.*

MARION.

**D**à, depuis que le sire Josse  
Est fiancé à Madelon,  
Il est devenu plus felon,  
Plus bragard et plus glorieux.  
Que s'il estoit venu des cieux.  
Par devant il estoit plus sale,

Plus froissé qu'une vieille male,  
 Plus marmiteux et plus crotté.  
 Les joues de chasque costé  
 Luy pendoyent d'un pied et demi,  
 Tant il sembloit à l'ennemi :  
 Car, à le voir si laid et ord,  
 On l'eust pris pour un homme mort.  
 L'amour luy estoit interdit;  
 Mais depuis que l'on luy eut dict  
 Que sa pauvre femme estoit morte,  
 Il devint bien d'un autre sorte.  
 Vrayment ! il changea bien de peau,  
 Chassant l'ennuy de son cerveau,  
 Il fut plus serf de Madelon  
 Qu'un cheval n'est à l'esperon.  
 Mais qu'il tourne ailleurs sa pensée :  
 Encore qu'il l'ait fiancée,  
 Par ma foy, ce n'est pas pour luy.  
 Je lui veux tailler aujourd'huy  
 De la besongne, et qu'il ne pense  
 Recevoir ceste recompense  
 Qu'un autre a bien mieux meritée :  
 Elle est à autre saint vouée.  
 J'en aymeroy bien la couleur,  
 Qu'un autre chassast pour monsieur !  
 Mais si auray-je cependant  
 Le chaperon, en attendant  
 De recevoir encore mieux  
 De cest autre jeune amoureux :  
 Il ne fault s'oublier derrière.

JOSSE.

N'est-ce pas cy ma lavandière ?  
 Ouy, par saint Jean, c'est elle-mesme.

MARION.

Voici Josse, qui est plus blesme  
Qu'un trepassé de quinze jours.  
Quel vray champion en amours,  
Qui se mesle encore d'aimer !  
Il serviroit bien d'allumer  
Un feu qu'il ne pourroit estaindre !  
Encore pense-il bien atteindre  
A l'endroit auquel il pretend ;  
Mais il en sera mal content :  
Qu'il en torche hardiment sa bouche.  
Mettez-moy ceste vieille souche  
Auprès d'un feu si bien espris,  
Où les plus huppez seroient pris !

JOSSE.

Et bien, Marion, ma sucrée,  
Mon bien, ma vie et mieux aimée,  
Mon tout, qui mon cueur reconforte,  
Je te prie, comment se porte  
Ma Madelon ?

MARION.

Le mieux du monde.

JOSSE.

Je l'aime tant !

MARION.

Ell' vous seconde.

JOSSE.

Ha ! Marion, je l'aime tant,  
Que jamais je ne suis content,  
Sinon quand j'ai de ses nouvelles !



MARION.

Vrayment, c'est bien une des belles  
De ce quartier.

JOSSE.

Si est, si est.

MARION.

Mais une chose luy desplaist  
Que n'avez un habillement  
Faict un petit plus proprement.  
Vous portez cy une fourreure,  
Et si encore la froidure  
N'est point à craindre.

JOSSE.

Je me serre  
Pour la descente d'un caterre  
Qui me chet dessus la poitrine.  
Il fault tenir nostre cuisine  
Plus chaudement que de coustume.  
Encore, avec cela, un rume,  
Et une toux toutes les nuicts,  
Entre autres me fait tant d'ennuis,  
Que presque j'en ay rendu l'ame.

MARION.

Et puis vous pensez qu'une femme  
Se trouve bien avecque vous?

JOSSE.

Marion, je croy que ma toux  
Se transportera autre part.

MARION.

Ma foy, c'est la toux du renard;

C'est le plus beau de tous voz biens.

JOSSE.

« Il n'est chasse que de vieux chiens » ;  
Et puis, vrayment, quant tout est dict,  
Je ne suis pas si vieil qu'on dict ;  
Je ne suis qu'en fleur de mon aage.  
Vrayment, j'ay encor du courage.  
A toy-mesme je m'en raporte :  
Tu sçais que derrière la porte  
Où je te feis gagner la bource ,  
Voulant recommencer la course ,  
Tu me dis que j'estois trop chaut  
De vouloir redoubler le sault ,  
Estant assez pour une fois.

MARION.

Sainct Pierre ! ce que j'en disois  
N'estoit que pour vous soulager :  
Car vous n'eussiez sceu deloger  
A vostre honneur de la seconde.

JOSSE.

Encor' n'y a-il homme au monde  
Qui en face mieux son devoir.

MARION.

Vous le feistes bien à sçavoir :  
Vous estes brave avanturier.

JOSSE.

Et voyre assez bon escuyer  
Pour, prenant gayment mon delict,  
Servir ma Madelon au lict.

MARION.

Il est bon à voir, à voz yeux,

Encore qu'ils soient chassieux,  
Qu'estes d'une bonne deffaicte.

JOSSE.

J'ay encor' la verte braiette,  
Et, nonobstant que je soy blesme,  
Si ay-je mon outil de mesme  
D'un aussi gaillard entretien  
Que tu sçaurois avoir le tien.

MARION.

Vous estes de ces grands parleurs,  
Et aussi des petits faiseurs ;  
Vous estes trop beau pour bien mordre.

JOSSE.

Si donneray-je si bon ordre  
A l'affaire, que, pour le moins,  
Nous vuiderons les plus grands poincts :  
Car je suis de si bonne sorte  
« Qu'à cheval qui volontiers trotte  
» Il ne fault donner l'esperon. »

MARION.

Mais parlez-moy du chaperon  
Que m'avez si long-temps promis.

JOSSE.

Marion, tu as des amis  
En moy et au sire Gerard,  
Et crois que tu auras ta part,  
Attendu que, par ton moyen,  
Je seray jouissant du bien  
Que j'ay pretendu si long-temps.  
Enfin, nous serons tous contents.  
Ne te soucie.

MARION.

Mais au point :  
Ce chaperon, l'auray-je point ?  
Ne vous en souviendrait-il plus ?

JOSSE.

Marion, voilà deux escuz ;  
Achette ce que bon te semble.

MARION.

Comment cela ? La main vous tremble :  
Estes-vous en amour parjure ?

JOSSE.

Vrayment, Marion, je m'assure  
Que, quand tu faudras par le bec ,  
On ira dans Seine à pied sec :  
Tu as tousjours le mot de gueulle.

MARION.

Pourquoy non ? suis-je toute seule  
Qui prend aujourd'huy du bon temps ?  
Miché, si mes desirs contens  
Font à ma vie bonne escorte,  
Je vivray quand je seray morte ;  
Ung chascun sera mort pour moy.

JOSSE.

Et moy, je feray comme toy :  
Car Madelon, comme je pense ,  
Ne demande qu'esjouissance,  
Et moy, de rire c'est mon tout.

MARION.

Ell' vous mettra sus le haut bout ;  
Ell' ne prent pas melancolie,

Ell' vous fera durer la vie  
Dix ans d'avantage , et, si j'ose  
Vous bien advertir d'une chose,  
Qu'ell' entend que c'est du mesnage.

JOSSE.

Et voylà pourquoy d'avantage  
Je me suis mis en mon devoir  
De chercher moyen de l'avoir,  
N'ayant grand esgard au doire ,  
Affin de plustost me complaire ;  
Voilà pourquoy, quoique ce soit.

MARION.

« Qui bon l'achète , bon le boit. »

JOSSE.

Mais, Marion, allons la voir :  
Car j'ay envie de sçavoir  
Comment il va de sa santé,  
Et ne puis estre contanté  
Si moy-mesme je ne la voy.

MARION.

Fiez-vous hardiment en moy :  
Vous ne le débvez pour cet'heure.

JOSSE.

Faudra-il donc que je demeure  
Si long temps sans parler à elle ?

MARION.

Je vous en apporte nouvelle,  
Suffise-vous , et, quant à moy,  
Je vous veux mettre hors d'esmoy :  
Car mesme j'ay plus grand'envie  
De vous voir avec vostre amie

Que vous , par manière de dire ,  
Et d'autant que je le desire ,  
Je vous pry' de vous contenter.  
Vous savez qu'il faut supporter  
La jeune fille à marier.  
Or elle m'envoye prier  
Ses compagnes, pour avec elles  
Deviser de quelques nouvelles  
Et banqueter toutes ensemble.  
Pour dire le vray, il me semble  
Qu'il vault beaucoup mieux les laisser  
A leur privé ores danser  
Sur les chansons, ore à loisir  
Mille et mille propos choisir,  
Pour, en devisant de l'amour,  
Passer le demourant du jour.

## JOSSE.

Je le veux bien, et, cependant  
Que je suis le jour attendant  
Des nopces, je me recommande  
A Madelon, et qu'ell' s'attende  
De bien trouver à qui parler.

## MARION.

Il vous fault apprendre à baller  
En ce pendant, car il ne fault  
Qu'à ce jour il y ait deffault  
D'esbattement.

## JOSSE.

Cela s'entend ;  
Et croy que Madelon s'attend  
De montrer ce qu'elle scait faire.

MARION.

Et tout cela pour vous complaire ;  
Mais vous en payerez bien l'escot.  
Adieu donc, sire Josse.

JOSSE.

Un mot.

MARION.

Et bien ! que me voulez-vous dire ?

JOSSE.

Je ne me puis tenir de rire :  
Fay mes recommandations.

MARION.

Si feray. Les intentions  
Et fins du repos tourmenté  
De ce vieil renard edenté  
Seront par moy mis à neant.  
Qu'il soit tant qu'il voudra beant,  
Si n'aura-il pas la bequée.  
La marchandise est jà troquée  
A un marchand qui prend le tout.  
Il en a beau chercher le bout,  
Si est-il jà tout arrêté  
Qu'il sera par moy debouté.  
Mais pensez qu'il feroit bon veoir  
Un tel compagnon recevoir  
Le bien qu'un aultre a mieux gaigné.  
Ce vieil fantosme renfroigné,  
Ce loup, ce hibou, ceste Lerne,  
Qui pourroit servir de lanterne  
S'il avoit un feu dans le corps,  
Le mesme espouvantail des morts,  
Encore faict-il l'amoureux,

Tout morveux et tout chassieux  
 Qu'il est. Ha ! par la mercy Dieu,  
 Jamais je ne sorte du lieu  
 Pour m'en aller en aultre part,  
 Si son père, sire Gerard,  
 N'en debvroit rougir de grand honte  
 D'en tenir un si peu de compte ;  
 Et si je veux bien qu'il le sache :  
 « Il semble, à veoir la vieille vache,  
 » Qu'oncques genisse ne besa. »  
 Maudit qui premier s'advisa  
 De brasser un tel mariage,  
 Dont il faudra que le mesnage  
 Soit faict la fable au populaire.

---

## SCÈNE III.

*Antoine, Marion.*

## ANTOINE.

**E**t, par Dieu, je ne m'en puis taire :  
 Depuis que ce badin mon maistre  
 Est amoureux, on ne peult estre  
 En repos dedans la maison ;

Il y a toujours à foison  
 Assez de matière nouvelle  
 Pour abestir une cervelle.

Jouant tout seul son personnage  
 Où il devise du mesnage  
 Qu'il doibt tenir cy en après ;  
 Et mesme il n'est pas des retraits  
 Qui ne leur ordonne leur place.  
 Maintenant il lave sa face,



Maintenant, frizant ses cheveux,  
 Il vous contrefaict l'amoureux  
 Avec une petite chatte  
 Que par parolles il afflate  
 Ainsi qu'une jeune tendrette ;  
 Or il dict : Voylà la chambrette  
 Où Madelon sçaura comment  
 On l'engendra premierement ;  
 Puis, tout en un coup, furieux,  
 Grinsant les dens, roullant les yeux ,  
 Criant si haut que tout en tremble,  
 Il nous fait venir tous ensemble :  
 Guillaume, viens cy me pigner,  
 Toy, va-t'en chez le cuisinier,  
 Toy, va-t'en chez le porte-chappe,  
 Et toy, va-t'en voir si ma cappe,  
 Mon grand saie et mon viel pourpoint  
 Sont racoustrez à mon apoint.  
 Quand à moy, comme plus fidelle,  
 Je sers de porter la nouvelle  
 De son estat à Madalene ;  
 Et la nouvelle plus certaine,  
 Comme je puis apercevoir,  
 Est qu'elle ne le veult avoir,  
 Selon sa manière de faire.  
 Et de cela je m'en veux taire ;  
 J'entens un petit mieux mon cas,  
 Car vrayment je ne seroy pas  
 Le bienvenu par ce moyen.

Devant l'huis, un Italien  
 Prend plaisir d'estre regardé,  
 Avec son lut mal acordé,  
 Et ne pouvez faillir l'y voir  
 Depuis qu'il approche le soir ;

Ceste chose lui est commune.  
Il y en a un autre jeune  
De bonnet rond, qui a la mine  
D'aussi tost baiser sa voisine  
Que quelque estrange, c'est tout un ;  
Et, si le bruit est tout commun  
Que ce n'est d'enhuy qu'il commence  
A luy demander jouissance  
De son travail ; puis la prière  
Adressée à la lavandière,  
A grand peine se fera-il  
Que par quelque moyen subtil  
Il ne guarisse son esmoy.  
Et si je pense, par ma foy,  
Ou le commun proverbe ment,  
Qu'il ne se peult faire aultrement  
Que Madeleine ne le face :  
Car elle tient cela de race ;  
« Et puis la fille volontiers  
» Est toujours suivant les sentiers  
» De la mère, ainsi comme il fault. »

## MARION.

Qui est-ce qui parle si hault ?  
C'est Anthoine, le serviteur  
Du Sire Josse, et tant meilleur !  
Ores je luy pourray tirer  
Les vers du nez, et l'attirer  
De nostre part, s'il se peult faire.

## ANTHOINE.

C'est Marion. Il me fault taire,  
Pour sçavoir si je pourray point  
Entendre d'elle quelque point.  
Si m'en fault-il sçavoir la fin.

MARION.

« Ha, par ma foy, fin contre fin,  
» Ne vaut rien à faire doubleure. »  
Et pour autant que je m'asseure  
Qu'il vient icy pour espier  
S'il ne nous pourroit point lier  
Par noz parolles, je feray  
Si finement que je sçauray  
Tout le but auquel il pretend.

ANTHOINE.

Je croy que Marion m'attend.

MARION.

Eh bien ! Anthoine, où allez-vous ?

ANTHOINE.

Sçavez-vous pas bien qu'à tous coups  
Il nous fault courir çà et là.

MARION.

Pour vostre amoureux.

ANTHOINE.

C'est cela

Il est bien homme plus estrange  
Que, si bien-tost il ne se change,  
Il nous fera tous enrager.  
Mais j'ay bon espoir de vanger  
Sa folie, s'il se peut faire.  
Ma foy, je n'ay la teste entière,  
Et luy n'a pas langue à moitié  
Pour sa vie.

MARION.

C'est l'amitié

Qui luy faict faire ce qu'il faict.

## ANTHOINE.

Tant que son vouloir soit parfaict ,  
Nous n'en verrons point aultre chose ;  
Au diable l'un qui se repose,  
De cinq serviteurs que nous sommes.  
Et croy moy que les gentils-hommes  
Ne furent onc si difficiles  
Comme ces mercadans de villes ,  
Ces benetz , coquarts , glorieux ,  
Soubz l'ombre qu'ils sont amoureux.

## MARION.

Anthoine , qui auroit affaire  
De vostre ayde en ce mien affaire ,  
En pourroit-on finir à l'aise ?

## ANTHOINE.

Il n'y a rien qui plus me plaise  
Que de m'employer pour l'amour  
De vous , et , s'il faut faire un tour,  
Il n'y a pas homme en ce monde  
Qui plustost que moy vous seconde.

## MARION.

C'est assez , je n'en veux pas plus ;  
Aussi n'est-il pas de refus  
« Quant tout est dict , et au besoing ,  
» Cognoist-on l'amy. »

## ANTHOINE.

N'ayez soing ;  
Et , ne fust que pour l'amour d'elle ,  
Vous me trouverez plus fidèle.  
C'est assez dict. Croyez la foy.

MARION.

Aussi le pouvez-vous de moy.  
Où allez-vous si vitement ?

ANTHOINE.

Je vay querre un habillement  
Chez le tailleur, et au retour  
Nous deviserons.

MARION.

Le sejour

N'est des meilleurs en cest affaire ;  
Si est-ce qu'il me fault tant-faire ,  
Que j'advertisse de cecy  
Monsieur, qui en est en soucy.

ANTHOINE.

« Par dieu , j'estime une grande beste  
» Celluy-là qui met en sa teste ,  
» Et qui arreste en son courage ,  
» Prendre une femme en mariage ,  
» Car il ne delibère poinct  
» Chose qui soit à son apoinct.  
» S'il la prend pauvre avecques richesse ,  
» Il espousera sa maistresse ;  
» S'il la prend , quel mal-heur !  
» Il faudra qu'estant serviteur ,  
» Au lieu qu'il vivoit trop heureux ,  
» Pour un il en nourrisse deux ;  
» Et , s'il la veult laide choisir ,  
» Il n'en aura aucun plaisir ;  
» Si elle est belle , un coquage  
» Compagnera son mariage ;  
» Tousjours en un coin , à l'escart ,  
» Le voisin en aura sa part.

» Ainsi, qui s'y veult arrester,  
» Celui-là ne peut éviter  
» Le joug de la trop sotte loy  
» Qu'une femme porte avec soy ;  
» Joint que l'homme qui se marie  
» Ressemble à un mulet qu'on lie  
» L'espace d'un jour tout entier  
» Sans foin beant au ratelier. »

---

## ACTE II.

## SCENE I.

L'ADVOCAT, *seul*.

**S**era doncque la recompense  
De ma longue perseverance  
Mise en oubly, et mon service  
Recompencé d'une injustice ?  
C'est maintenant que j'aperçoy  
Combien est petite la foy,  
Et combien, au double, est traitresse  
La faincte voix d'une maistresse.  
Le doux apast et l'entretien,  
La mignardise et beau maintien,  
Qui me feirent son serviteur,  
Desguisèrent l'amour menteur.  
Ils le sceurent si bien masquer  
Qu'or que ce fust pour me mocquer,  
Si ne le peu-je apercevoir ;  
Tant bien me sceurent decevoir,  
Triomphans de ma propre honte,  
Captif du Dieu qui me surmonte.

Ha ! Madelon ! qui l'eust pensé,  
 Que nostre amour encommencé,  
 Voire asseuré par le serment,  
 S'assujetist au changement ?  
 Ha ! promesse mal asseurée !  
 Promesse de peu de durée !  
 Promesse qui tost se deguise,  
 Ne voyant la chose promise !  
 Qu'on vienne maintenant chanter  
 La foy des dames, et encore  
 Qu'on les craigne, et qu'on les honore,  
 Ayant receu pour tel labeur  
 Enfin le comble de malheur.  
 Ainsi la sainte passion  
 Ne descouvre l'intention  
 Qu'elles cachent sous l'apparence  
 De leur pretendue impuissance :  
 Car, si avez tourné le dos,  
 Ell'useront de mesmes mots  
 A l'endroit d'un nouveau venu.  
 Ce pendant l'on est detenu  
 Par le moyen de la feintise  
 D'une attrayante mignardise.

Ma Madelon, que j'aimoy mieux  
 Ny que mon cueur, ny que mes yeux,  
 Qui, pour son amour acquerir,  
 M'a faict cent fois le jour mourir,  
 A qui, comme un vray serviteur,  
 J'avoy du tout voué mon cueur ;  
 Elle qui le print agreable  
 Et se vantoit d'estre immuable,  
 N'ayant souvenance de moy,  
 Maintenant a faulcé sa foy,  
 Se sentant bien recompensée

De se voir estre fiancée  
A un vieillard de cinquante ans.

---

## SCÈNE II.

*Julien, le Gentilhomme, l'Advocat.*

## JULIEN.

**N**on, non, Monsieur, il pert le temps,  
Il en a beau estre fâché,  
C'est tout autant de depesché;  
Qu'il en quitte hardiment sa part,  
Car j'ay veu le sire Gerard,  
Qui en parloit au rotisseur.  
Vous pouvez bien en estre seur  
Et le tenir pour tout certain,  
Car tout au plus tard dès demain  
Elle aura Josse pour mari.

## LE GENTILHOMME.

Pardieu, j'en suis autant marri  
Que luy-mesme, car, quoy que soit,  
Tout le malheur qu'il en reçoit,  
Je le pense m'appartenir.  
Mais ne le voicy pas venir ?  
Il nous fault trouver le moyen  
De le depestrer du lien  
Duquel il est si fort estraint.

## L'ADVOCAT.

L'impatience me contraint  
De penser à toute autre chose  
Qu'au but lequel je me propose.



LE GENTILHOMME.

Eh bien ! cousin, que dit le cueur ?  
Faut-il que l'amour soit vainqueur  
De vostre liberté ? Comment !  
Ne sçavez-vous point autrement  
Commander à vostre appetit ?  
Il vous fault petit à petit  
Estaindre ce feu attisé.

L'ADVOCAT.

« Ha cousin ! qu'il vous est aisé,  
» Cependant qu'estes en santé ,  
» De conseiller un tormenté !  
Mais, si aviez à vostre tour  
Esprouvé que c'est de l'amour  
Comme j'ay faict, je ne dy rien.

LE GENTILHOMME.

Laissons cela, je l'enten bien.  
Mais vous devez aussi penser  
Que, pour mieux vous recompenser  
Du tour qu'a faict cette cruelle,  
C'est de ne tenir conte d'elle,  
Ainsi comme elle fait de vous,  
Et faire or-avant comme nous,  
Les choisir au jour la journée.

L'ADVOCAT.

Ha ! cousin, elle est trop bien née  
Pour l'oublier si promptement.  
Je me plaisois en mon torment,  
Voyant une telle beauté  
Triompher de ma liberté.

LE GENTILHOMME

Je le confesse, et, n'eust esté

L'amour et la fidélité  
Que nous avons entre nous deux,  
Moy-mesme j'en fusse amoureux ;  
Mais, depuis qu'elle est fiancée,  
L'affection est effacée ;  
Il faut chercher son aventure  
En autre lieu.

## L'ADVOCAT.

Ha point ! je jure  
Que tousjours son servant seray,  
Et que jamais n'alumeray  
Dans mon cœur d'autres estincelles.

## LE GENTILHOMME.

Si en trouve l'on d'aussi belles.  
Pensez que d'une autre beauté  
Vous pouvez estre surmonté,  
Et qu'on peult gagner vostre cœur  
Pour vous rendre encor serviteur  
D'une autre dame, et si pensez  
Qu'il y en a encore assez  
Dedans Paris qui voudroient bien  
Estre des vostres. Hé ! combien  
Elles se sentiroient heureuses,  
Si quelques flammes amoureuses  
Eschauffoient vostre liberté,  
Faicte serve de leur beauté ;  
Jamais ne receutes que peine  
Poursuyvant vostre Madalène.  
Ores fasché, ores pensif,  
Ores haté, ores tardif,  
Le jour mourant cinquante fois  
Pour son amour, et toutefois,  
Si, vous regardant d'un bon œil,

LES ESBABIS, COMEDIE. 255

Elle vous monstroit quelque accueil,  
Il estoit de peu de durée ;  
La volonté mal assurée  
Vous en monstroit assez l'issue.

L'ADVOCAT.

Cousin, tant plus je m'avertue  
De luy resister vaillamment,  
Plus je sens croistre mon torment ;  
Au demeurant, je delibère  
De mourir en telle misère.

JULIEN.

Il n'ha garde de la lascher,  
Car si bien luy sceut attacher  
A gros clous d'amour sa pensée,  
Qu'ores qu'elle feut eslançee  
En pleine mer à voile et rames,  
Si est-ce que ces chaudes flames  
La repousseroient sur le port  
En dépit de tout autre effort.

LE GENTIL HOMME.

Or, puis que desjà ceste dame,  
Qui vous a beu le sang et l'ame,  
Vous a donté, trouvons moyen  
D'y parvenir.

L'ADVOCAT.

Mais, Julien,  
Qu'est-ce qu'en dit sa lavandière?

JULIEN.

Tousjours une instante prière  
Au nom de nostre Madelon,  
Et dit que le père felon

L'avoit par menaces contrainte,  
Et qu'ore une longue complainte  
Démonstre assez la repentance  
Qu'elle fait pour son inconstance,  
S'estimant d'autant miserable.

## LE GENTILHOMME.

« Il est temps de fermer l'estable  
» Quand les chevaux s'en sont fuis. »

## JULIEN.

Elle en endure assez d'ennuis ;  
Mais il fault seulement chercher  
Le moyen de tout empescher  
Et embrouiller tout' leur affaire.

## L'ADVOCAT.

Ouy bien, si tu le pouvois faire.

## JULIEN.

Laissez, je le feray moy-mesme :  
« Quand la maladie est extrême,  
» On use de medicamens  
» Commodes aux plus forts tormens. »  
Mais, si jamais un bon moyen  
Fust inventé par Julien,  
Or je le veux faire à sçavoir.  
Je veux bien monstrier quel pouvoir  
J'ay en cela, et quelle envie  
J'ay de servir toute ma vie  
Cestuy auquel je doy service ;  
Il n'est chose que je ne feisse  
En cest affaire, et le merite  
A plus entreprendre m'incite,  
Monstrant que je veux tousjours estre  
Serviable à un si bon maistre,

Pour le tirer d'un tel lien.

L'ADVOCAT.

Et je t'asseure, Julien ,  
Que, si je reçois jouissance  
De Madelon, la recompence  
Que tu en recevras de moy  
Tesmoignera quelle est la foy  
Que je t'avoÿ promis à l'heure  
Que tu entras en mon demeure.

JULIEN.

« Aussi la liberalité  
» Incite la fidelité  
» D'un serviteur obéissant. »  
Mais, avant qu'estre jouissant,  
Laissons la promesse dernière.  
Tant seulement la lavandière  
Me peult à cet' heure servir.

L'ADVOCAT.

S'il ne tient que de la ravir,  
Je hasarderay mon honneur.

JULIEN.

« Il ne fault point de ravisseur  
» Quand la partie en est contente. »  
Et, quant à cela, je me vante  
D'en venir aussitost à bout  
Qu'homme de mon estat.

LE GENTILHOMME.

Le tout  
Est maintenant entre tes mains.

JULIEN.

Laissez-moy faire ; pour le moins,

Si le conseil ne me default,  
Il en aura le premier sault  
Pour le loyer de son amour.

## LE GENTILHOMME.

Va, Julien ; et, au retour,  
Passe chez Claude, pour sçavoir  
Si je ne pourray rien avoir :  
Je m'esbahy qu'ell' ne revient.

## JULIEN.

« Tousjours l'aveugle se souvient  
» De son baston, et le nocher,  
» Après le choc d'un gros rocher,  
» Racompte le danger des vens ;  
» Le bouvier, revenu des champs,  
» Parle de ses bœufs ; le gendarme,  
» Eschappé d'une forte alarme,  
» Conte ses plaies rapportées ;  
» Le berger des brebis contées  
» Retient le nombre. Or tourne chance ,  
» Celuy n'a pas faict qui commence. »  
J'ay de la besongne taillée  
Pour Marion bien esveillée ;  
Mais ce qui plus me reconforte,  
C'est qu'elle est bien la plus accorte  
Et d'une aussi belle venue  
Pour livrer une garce nue  
Que femme qui soit à Paris.  
Je m'en rapporte à ces maris  
Qui ont esprouvé, bien souvent,  
Quelle marchandise elle vent.  
Et, en tant qu'elle est lavandière,  
Elle blanchit la pièce entière ;  
Puis, vrayment, qui, en un besoin,

La trouveroit en quelque coing  
 Encore feroit-il conscience  
 De ne la prendre en patience ,  
 Tout au fin moins pour l'esprouver.  
 Mais, baste, il me la fault trouver.  
 Quoy qu'il en soit, c'est maintenant,  
 Si tu as de l'entendement ,  
 Julien , qu'il te fault mettre ordre  
 A cet aventureux desordre.

---

SCÈNE III.

*Messere Panthaleoné, Julien.*

PANTHALEONÉ.

**H**a ! grande chose de l'amour,  
 Qui, me tormentant nuict et jour,  
 Ne veult permettre aucunement  
 A ce grand mal allegement.  
 Ha dieu ! si seulement ma peine  
 Estoit cognue à Madalène ,  
 Je suis asseuré que son cueur  
 Auroit pitié de ma langueur;  
 En despetto de ce vieil père,  
 Qui empesche que ma prière  
 Ne peult venir à Madelon ;  
 Despetto du père felon,  
 Et du jeune advocat aussi,  
 Qui me cause tout mon soucy  
 Et me met le martel en teste ;  
 Mais dès cet'heure je proteste  
 De chercher un autre moyen.

JULIEN.

Par Dieu, voyci l'Italien,  
Messer Coioni, c'est luy-mesme.

PANTHALEONÉ.

Ha Dieu ! je sen mon mal extrême,  
Et n'aperçoy qu'une rigueur  
De la part de ce Dieu vainqueur.

JULIEN.

Ha poltron ! ce n'est pas pour toy  
Que le four chauffe.

PANTHALEONÉ.

O quel emoy !

Et quel tourment est ordonné  
Au pauvre Panthaleoné !

JULIEN.

Helas ! le pauvre langoureux !

PANTHALEONÉ.

Mon seul malheur vint des beaux yeux  
De ma cruelle ; aussi ma peine  
S'amoindrira par Madalène.

JULIEN.

Vous en aurez menti , forfante.

PANTHALEONÉ.

Encor ce qui plus me contente,  
C'est sa grace, c'est sa beauté,  
Et ne m'est rien la cruauté,  
Puisque je suis le serviteur  
D'une dame de si hault cuer.

JULIEN.

Voyez-moi ce brave Messerre !



Il luy semble à voir que la terre  
 N'est pas digne de le porter.  
 Vous le verrez tantost vanter,  
 Tantost elever ses beaux faicts,  
 Et conter ceux qu'il-a deffaicts  
 A la prise d'un poulaillier,  
 Et comme il sçait bien batailler  
 Quand il fault rompre un huys ouvert  
 Ou bien un pasté decouvert  
 Pour y plonger ses mains dedans.  
 Le voyez-vous curer ses dens?  
 Il a disné d'une salade,  
 Et au dessert d'une gambade,  
 Puis le voylà, frisque et gaillard,  
 Devant l'huys du sire Gerard,  
 Faisant l'amour, et je m'asseure  
 Qu'il y aura bien de l'ordure  
 Si Monsieur le sçait une fois,  
 Et qu'il luy trouve : car le bois  
 Sera cher s'il n'en a sa part.  
 Il l'envoirra bien autre part  
 Trainer ses dandrilles. Par Dieu,  
 S'il est rencontré en ce lieu,  
 Il en maudira la journée  
 Qu'il commença ceste menée :  
 Car Monsieur est d'une nature  
 Qu'il n'endurera ceste injure.

## PANTHALEONÉ.

*Per rihaver l'ingegno mio m'è aviso ,  
 Che non bisogna che per l'aria io poggi  
 Nel cerchio de la Luna, o in Paradiso ;  
 Che'l mio non credo, che tant'alto alloggi.  
 Ne' bei vostri occhi e nel sereno viso ,*

*Nel sen d'avorio, e alabastrini poggì  
Se ne va errando et io conqueste labbia  
Lo corrò ; se vi par, ch'io lo rihabbia.*

JULIEN.

Forfanti, Coioni, Poltroni,  
Li compagni di Toni,  
Le mal san Lazaro te vingue,  
Et le mau de terre te tingue.

## SCÈNE IV.

*Marion, Julien.*

MARION.

**M**ais ne voici pas grand pitié !  
Je ne sçais, moy, quelle amitié  
Regne aujourd'huy : nostre advo-  
Qui tousjours avoit faict l'estat [cat,  
D'un vray amoureux, maintenant  
Est devenu tout autrement ;  
Il a changé d'opinion,  
Comme je pense.

JULIEN.

Marion !

MARION.

Encor la pauvre Madalène  
Est maintenant en plus grand peine  
Qu'ell' ne fut onc ; de jour en jour,  
Autant luy redouble l'amour  
Que le jour des noces approche.  
Je luy feray tant de reproche,

A ce Monsieur là, qui se cache  
En un tel besoin, il est lasche  
En amour, et d'un autre cueur  
Que ne pensoy : son serviteur,  
Qui m'avoit faict hier promesse  
Qu'il se trouveroit à la messe  
Pour parler à elle et à moy,  
N'en a faict conte.

JULIEN.

Ha! c'est à toy,  
Julien, à qui elle en veut.

MARION.

La pauvre fille plus n'en peult,  
Tant ores ell'est est eplorée ;  
Elle est toute desesperée,  
Voyant qu'il n'en fait plus de conte :  
Aussi devroit-il avoir honte  
De promettre et ne rien tenir.  
Mais ne le voy-je pas venir,  
Mon Julien, qui me regarde ?

JULIEN.

Vrayment, Marion, l'on n'a garde  
De te prendre jamais d'assault.

MARION.

Or sçais-tu bien que c'est ? Il fault  
Marcher par un autre sentier :  
Car il n'est maintenant mestier  
De brebis tondre. Sçais-tu quoy ?  
Il fault que tu soys avec moy.  
Puisqu'il nous en fault eschapper,  
Il me fault tascher de tromper  
Cestuy qui nous vient au devant.

Il semble qu'il voyse resvant,  
Et qu'il perde à moytié sa force.

C'est un des serviteurs de Josse ;  
Jamais n'eurent œuvre laissée,  
Depuis que fust encommencée  
Ceste mal-heureuse alliance.

Mais, Marion, quelle esperance  
As-tu en luy ?

Je te diray

Le moyen : c'est que j'essayeray,  
Ou par promesse, ou autrement,  
D'emprunter cet habillement  
Qu'il porte, et je t'assure bien  
Que, s'il nous veut faire ce bien,  
Monsieur fera un bon mesnage,  
S'il veut jouer son personnage  
Avecque moy : premierement,  
Dessous ce faulx habillement,  
Je le mettray dans la chambrette  
De Madelon, où la tendrette  
Ne sera du tout si mauvaise  
Qu'ell' n'endure bien qu'on la baise :  
Ell' ne sera pas si farouche,  
Que dessus le coing de sa couche  
Elle ne soubtienne aisement  
La peine d'un si doux tourment.  
Et vienne ce qu'il en pourra,  
Quand ores Gerard le sçaura,

Que premierement il s'accuse  
Que de prendre une telle ruse.

JULIEN.

Ainsi il en aura le sault,  
Tout au pis aller.

MARION.

Il nous fault  
Trouver moyen de le mener  
Jusque à mon logis ressiner.  
Et ce pendant tu t'en iras  
En vostre logis, et diras  
A Monsieur qu'il se vienne rendre  
Chez moy, sans plus long temps attendre.

---

SCÈNE V.

*Anthoine, Marion.*

ANTHOINE.

**V**oylà, voylà ma lavandière,  
Qui merque, ainsi comme fourrière,  
Les logis d'un nouvel amour;  
Jamais elle n'est de sejour,  
Et le jour dura-il un moys.

MARION.

Miché, quelque fin que tu sois,  
Si ne m'eschapperas-tu pas.  
Il y fault aller par compas,  
Encor qu'il soit niez.

ANTHOINE.

Et bien !

Marion, de quel entretien  
Voulez-vous user envers moy ?

MARION.

Anthoine, mon fils et mon roy,  
Mon petit mignon, je te prie  
De me faire passer l'envie,  
Te donnant la collation :  
Car, par ma foy, l'intention  
Que j'ay de banqueter ensemble  
Est plus grande qu'il ne te semble.

ANTHOINE.

Et vrayment j'en suis très content ;  
Si vous l'aymez, je l'ayme autant :  
Car tout ce que plus je desire  
Au monde, c'est de tousjours rire  
Et prendre le temps comme il vient.

MARION.

Anthoine, quand il me souvient  
Du mal qu'il me fault endurer,  
Je ne puis tenir de plorer.  
Où est le temps et la liesse  
Quand dame Agnès, vostre maistresse  
(A qui Dieu veuille pardonner  
Les fautes), nous faisoit donner  
Du meilleur vin, prenant plaisir,  
Lorsque nous estions de loisir,  
A rire et nous rendre contans ?  
Hé ! ma foy, ce n'est plus le temps ;  
Les gens du jourd'huy ne font plus  
Que deviser de leurs escuz.  
Ce n'est rien de vostre maison  
Au pris de ce temps ; la saison

Est bien changée ; aussi, vrayment,  
 Vous endurez plus de tourment,  
 Rompemens de teste et de peine,  
 Au meilleur jour de la sepmaine,  
 Qu'on ne faisoit toute l'année.

ANTHOINE.

Marion, la chance est tournée ;  
 Mais j'espère bien désormais  
 De rire encor plus que jamais.

MARION.

Sus, sus, Anthoine, entrons dedans.

SCÈNE VI.

MADALÈNE, *seule.*

**H**é ! la fleur de mes jeunes ans  
 S'en ira-elle ainsi perdue,  
 Et la joye tant attendue  
 Mise à neant, par la contrainte  
 D'une trop envieuse crainte ?  
 C'est or' que je sen la puissance  
 D'amour ; mais, las ! mon impuissance,  
 Les menaces et la promesse  
 M'ont remis en telle destresse,  
 Qu'ores que je veuille une chose,  
 Toutesfois l'honneur s'y oppose ;  
 Et, s'il ne m'estoit d'avantage  
 Que la vie, et qu'à mon courage  
 Je vouldisse croire, le cueur  
 Prendroit fin avec mon honneur.  
 Un seul auroit la jouissance

De sa longue perseverance ;  
Non pas un vieillard edenté,  
Qui jamais ne l'a mérité ,  
Et qui ne l'aura, quoy qu'il soit.  
« Hé Dieu ! qu'un père se déçoit  
» Pensant contraindre le vouloir  
» D'un enfant, et qui, pour avoir  
» L'avarice au devant des yeux,  
» Force les hommes et les dieux » ;  
Nous arrachant la jouissance  
De ce qui est en la puissance  
Ou doit estre en la liberté  
De nostre libre volonté.  
Hs font leur marché plus souvent,  
Comme d'un cheval qui se vent  
Au plus offrant, et qui plus donne,  
Et moins veult avoir, on l'ordonne  
Premier refusant du marché,  
Qui pourtant ne sera lasché  
Du premier coup : car on attend  
Un qui ne demandra pas tant,  
S'il est possible ; aussi tousjours  
Nous voyons de telles amours  
Ensuyvre un aussi seur mesnage  
Qu'est assuré le mariage  
Avec un qu'on ne vit jamais  
Que lorsqu'on se fiance ; mais  
En vain je me plains du malheur,  
J'en accuse mon lasche cueur  
Et ma langue par trop légère,  
Seule cause de ma misère.  
Hé ! Vierge de grace ! comment  
Supporteray-je le torment  
Qu'or' il me convient endurer ?



La seule attente et l'esperer  
 Qui avoyent compagné ma vie  
 Me sont ostez, et m'est ravie,  
 Seulement par une avarice,  
 Une contrainte, une injustice,  
 Une rigueur et cruauté,  
 La douceur et la liberté,  
 Et celuy que j'aymois le mieux.  
 Puis-je bien me monstrar aux cieux ?  
 Puis-je venir en leur presence  
 Couppable de tell'inconstance ?  
 Veult bien la terre me porter ?  
 Veult bien l'air sans me tormenter  
 Rafraichir de sa douce aleine ?  
 A jamais nature inhumaine  
 Et un remord de conscience  
 Puisse venger mon inconstance.  
 Si est-ce qu'il fault que l'amour  
 Jouisse de moy à son tour :  
 Car, avant que faire un tel tort  
 A mon ami, la seule mort  
 Vengera mon infirmité,  
 Exemple à la posterité.

### ACTE III.

#### SCÈNE I.

CLAUDE, *seule.*

**U**enesçay, moy, quel temps il court ;  
 Mais ces gentils-hommes de court  
 Sont plus frois et plus effacez  
 Que la bouche des trespassez ;

Chascun reserre son bagage,  
Renonçant du tout à l'usage  
Du bas mestier, et vous assure  
Que, si quelqu'un d'eux, d'avanture,  
Prent son plaisir, la recompense  
Ensuit leur petite despence.  
Bref, ce n'est plus ce qui souloit.

J'ay veu que, si quelqu'un vouloit  
Avoir une assignation,  
L'escu pour la collation  
Me manquoit jamais, cependant  
Que la dame estoit attendant;  
Et, entre nous, Dieu sçait la chère  
Tant que la bource estoit entière.  
Mais aujourd'hui nicque pour eux !  
Ce ne sont plus que des morveux  
Qui vous iroient voir mille fois  
Sous l'ombre d'un boisseau de pois,  
Et, si vous en voulez grongner,  
Subit les verrez renfrongner  
En vous menassant, et ne fault  
Aux promesses faire defaut,  
Car ils s'en sçauroient bien venger.  
Puis, quant se vient au desloger,  
Blanque pour toute recompense,  
Une bravade, une arrogance,  
Un je despite, un je renie.  
Et puis que l'on gaigne sa vie  
Avec ces payeurs en gambades,  
Qui le plus souvent d'algarades  
Vous saluront toutes les nuits.  
Et voyla comme ores j'en suis ;  
Pour autant que tous me cognoissent,  
De crier et heurter ne cessent,

Usans quasi d'une main forte  
 Pour rompre et enfoncer ma porte,  
 Depuis quinze jours seulement  
 Qu'ils ont peu entendre le vent  
 De dame Agnès, qui est chez moy.  
 Mais je proteste icy ma foy  
 (Que je ne voudroy parjurer)  
 De trouver moyen d'asseurer  
 Si bien or-avant mon affaire  
 Qu'il n'y aura protenotaire,  
 Ny courtizan, tant brave soit,  
 Qui ose regarder le toict  
 De mon logis sans beste vendre.  
 Et, où ils voudront l'entreprendre,  
 Je m'en raporte aux malcontens.

Je ne sçay, moy, depuis quel temps  
 Ce malheur nous est advenu ;  
 Mais l'estat n'est plus maintenu  
 Comme il souloit. Du temps passé  
 Il n'y avoit soldat cassé,  
 Tant pauvre et malotru fust-il,  
 Qui n'y eguisast son outil,  
 Nous venant voir à son retour ;  
 Mais aujourd'hui le pauvre amour  
 S'est retiré ès garnisons  
 Des plus apparentes maisons.  
 Il n'y a bourgeoise en la ville  
 Qui n'ait l'invention subtile,  
 Dessous l'ombre d'un cousinage,  
 De faire aussi bien son mesnage  
 Qu'avecques une maquerelle ;  
 Et encore, qui plus est, telle  
 Donne argent à son serviteur  
 Et luy fait boire du meilleur ;


Ou luy donne un habillement,  
 Pour servir à l'appointement;  
 Ou, sous l'ombre d'un mariage,  
 Ell' essaye si le bagage  
 Pourra servir à l'advenir,  
 Afin de se mieux maintenir  
 En bonne reputation.  
 Au diable l'assignation  
 Qui nous en vient de tout cela.  
 Car elles font tout, et voyla  
 Comment nostre mestier s'abbaisse,  
 Où jadis il y avoit presse.  
 Encore qui plus me tormente,  
 C'est que tousjours le nombre augmente :  
 Il n'y a ce jourd'huy quartier  
 Qui n'en ait cent de mon mestier,  
 Et voire de plus apparens  
 Qui font marché de leurs parens,  
 Et ce, toujours en esperance  
 D'une abbaye en recompense,  
 Ou bien une aussi bonne office  
 Qui peult vacquer en la justice.

---

## SCÈNE II.

*Le Gentilhomme, Claude.*

LE GENTILHOMME.

 e ne sçay plus que c'est à dire,  
 Mais qui desormais voudra rire  
 Et demener vie joyeuse  
 Avecq une religieuse  
 Du bas mestier, il fault devant  
 En advertir tout le couvent,

Qui ne les veult prendre à la chaude.  
 Quand l'une le veult, dame Claude  
 N'en est pas d'avis pour cest' heure.  
 Et voylà comment on demeure  
 Le plus souvent sans venaison  
 Or qu'il en est à la maison.  
 « C'est en quoy une femme peult  
 » Ne vouloir pas quand on le veult,  
 » Et à l'heure qu'on ne veut point  
 » Vouloir obstinement ce poinct. »  
 Quant à moy, je ne me plais pas  
 De perdre ainsi pour rien mes pas :  
 Car ce seroit vandre le sault  
 Cinquante fois plus qu'il ne vault.  
 Et encor ceste macquerelle  
 Se monstre beaucoup plus fidèle  
 Et beaucoup plus preste à loger  
 Quelque viedaze d'estranger  
 Qu'un qui sera de ses amis.  
 Un chalant est tousjours remis  
 Au lendemain, et l'incognu  
 Qui sera le dernier venu  
 Trouvera la garce de prise,  
 Peur de perdre sa chalandise ;  
 Et ainsi m'en a elle faict.  
 Et, pour dire vray, qui ne sçait  
 Les gentils tours de ce mestier  
 Se sent plus souvent chastier,  
 S'il y commet faute apparente.  
 D'avantage, qui ne contente  
 Tous les marchans de l'ordinaire  
 Trouvera tousjours de l'affaire  
 Pour estres mis en autre jour.  
 Il fault sçavoir donner le tour

A chacun, et Dieu sçait comment  
Ell' font espargne de serment,  
Pour mieux paslier leur deffaicte.

Mais voicy venir ma tendrette :  
Je croy qu'ell' est bien assurée,  
A la voir tant deliberée ;  
Il la fault avoir à la chaulde.

CLAUDE.

Dieu vous gard, Monsieur.

LE GENTILHOMME.

Dieu gard, Claude.

Comment va-il de ta santé ?  
L'estat n'est-il pas remonté  
Depuis un peu ?

CLAUDE.

Ce n'est plus rien ;  
Par ma foy, Monsieur, tout le bien  
Que j'ay amassé à grand peine  
Est mangé en une sepmaine.  
Mais au milieu de ma misère  
Si feray-je tousjours grand chère,  
Pasté de lard.

LE GENTILHOMME.

Aussi fault-il ;  
Ton esprit est assez subtil  
Pour en gagner encor autant.

CLAUDE.

« Ma foy, Monsieur, qui est content ,  
» Il est plus heureux que le roy. »  
Qu'ay-je souci ? Je n'ay que moy.  
Et, par la mercy Dieu, j'en jure,  
Pourveu que le cerveau me dure,

Je ne crains point mourir de fain  
« Chasque soir apporte son pain. »

LE GENTILHOMME.

C'est ainsi qu'il faut faire aussi,  
Sans tant se meurtrir de soucy  
« Pour les biens de ce monde ; et puis,  
» Pour cinquante livres d'ennui,  
» On ne s'en vit jamais plus riche. »

CLAUDE.

Jamais je ne veux estre chiche,  
Tant que j'auray le liard en bourse.  
« Il est bien fol qui se courrouce  
» Pour les biens de ce monde-cy,  
» Et qui se geenne de souci,  
» Pour ce que nous avons à estre  
» En ceste vie ; et, pour cognoistre  
» Les plus sages, ce sont tous ceux  
» Qui vivent les moins soucieux. »

LE GENTILHOMME.

Mais da, Claude, venons au point,  
De cela tu n'en parles point.  
As-tu quelque chose de mise ?  
L'assignation est remise  
A ce jourdhuy ; et bien ! après ?

CLAUDE.

Par ma foy, j'alloy tout exprès  
Pour vous trouver, et, n'eust esté  
La faveur que vous ay porté,  
J'eusse desjà les dix escus  
Avec espoir d'en avoir plus  
Pour le tendron.

LE GENTILHOMME.

Mais qui est-elle ?

CLAUDE.

Ha ! Monsieur, c'est bien la plus belle  
Que vous puissiez voir des deux yeux.  
Mais quoy ? un maintien gracieux  
Avecques une honnesteté,  
Qui siet tant bien à la beauté  
Que rien plus.

LE GENTILHOMME.

Quelque demourant  
De chanoine, cela s'entend.

CLAUDE.

Et si je vous puis asseurer  
Que, pour la denare attirer,  
Elle n'est point de ces coureuses,  
Ny d'un tas de malitieuses,  
Qui ne se soucient de rien,  
Pourveu qu'ell's arrachent le bien  
De tous venans.

LE GENTILHOMME.

Dont l'as-tu eüe ?  
Comment l'as-tu si bien cognue ?  
Dy d'où la cognoissance vient.

CLAUDE.

Je vous diray : il vous souvient  
Comme il y a trois ans passez  
Que les François furent chasses  
De Saint-Quentin, et que la fuitte  
De la Picardie destruite  
Estonna les Parisiens ;



Si bien que, pour sauver ses biens  
 Et au danger present prévoir,  
 Chacun se mist en son debvoir.  
 Advint qu'un Gascon qui estoit  
 Eschappé du camp cognoissoit  
 Un sire Josse, gros marchant  
 De ceste ville; luy, sachant  
 Que la bource estoit bien garnie,  
 Faignit de faire compaignie  
 A sa femme, joinct la beauté  
 Dont il pouvoit estre incité;  
 Mais, pour dire vray, les escuz  
 L'en incitoient encore plus.  
 Or, de par Dieu, il l'emmena  
 Jusqu'à Lion, et luy donna,  
 Luy coupant la queue tout court,  
 De son eau beniste de court.  
 La compaignon retint la bource,  
 La laissant là, et print sa course  
 En son pais; ainsi laissée,  
 Incontinent fust redressée,  
 Ainsi qu'ell' est de beau maintien,  
 Par quelque jeune Italien,  
 Qui, pour la voir et fresche et belle,  
 A pris son plaisir avec elle  
 Trois ans entiers. Depuis deux moys,  
 Ayant affaire à un François  
 De ceste ville, ell' est venue  
 Avecque luy, qui l'a tenue  
 Au logis d'un sien familier  
 De Saint Germain des Prez. Hier  
 Ell' vint chez moy ( car paravant  
 Elle y venoit assez souvent ),  
 Où ell' me dict qu'il y a bien

Quinze jours que l'Italien  
Ne la vit, et qu'elle s'estoit  
Desrobée. Mais, quoy que soit,  
Ell' est chez nous, hors les liens  
De ces jalous Italiens.

LE GENTILHOMME.

Mais viença, dy, Claude, à la voir  
Quelle bague?

CLAUDE.

Il le faut savoir.

La veüe n'en coustera rien ;  
Et, de ma part, je pense bien  
Qu'elle n'est point pour une foys.

LE GENTILHOMME.

Si trouvera-elle un François  
Aussi gaillard et bien empoint  
Qu'Italien qu'on trouve point.

CLAUDE.

Or allons donc, et je m'assure  
Que vous trouverez la monture  
Aussi gaillarde et bien empoint  
Que François qu'on trouve point,  
Et fussiez-vous plus orgueilleux.

LE GENTILHOMME.

Voilà : quand je suis amoureux,  
J'en passe incontinent l'envie,  
Sans martirer long-temps ma vie  
De passions et de langueurs  
Et de mille amoureux vainqueurs.

SCÈNE III.

*Julien , l'Advocat.*

JULIEN.

**S**çavez-vous quoy, Monsieur? il fault,  
 Puis qu'il est question d'assault,  
 Se monstrier homme vertueux.  
 « La fortune ayde aux amoureux. »

L'ADVOCAT.

Je sen mon courage et ma force  
 Qui de plus en plus se renforce ;  
 Je sen l'amour audacieux  
 Affronter les plus furieux.  
 Ainsi Jupin, epoinçonné,  
 A quelquefois abandonné  
 Et son tonnerre et son orage  
 Pour à son desirieux courage,  
 Par un pareil esbatement,  
 Donner le doulx contentement ;  
 Et, sous un habit estranger,  
 Il se sentit encourager,  
 Façonnant son grand filz Hercule.  
 Et jamais l'amour ne recule :  
 Car tousjours il sçait inventer  
 Mille moyens pour contenter  
 Son appetit ; puis une dame,  
 Cognoissant l'amoureuse flamme  
 Qui torment et brusle le cueur  
 De son fidèle serviteur,  
 Inventera mille moyens

Pour adoucir les durs liens  
De son martyre.

JULIEN.

Estes-vous seur,  
Vous qui en estes l'agresseur,  
D'acquérir ce jourd'huy victoire?  
Au moins faictes-le nous accroire,  
Quand ores il n'en seroit rien.

L'ADVOCAT.

Non, non, car je m'asseure bien  
Que, si je puis entrer dedans,  
Il y aura du passe-temps,  
Ou par amour, ou par contrainte.

JULIEN.

« Il n'est que la première pinte  
» Qui couste plus que tout le reste. »  
Quant est de ma part, je proteste  
Qu'en tel endroit j'aviserois  
De faire au mieux que je pourrois.  
Aussi je m'en rapporte à vous.  
Je croy bien que les premiers coups  
Seront dangereux.

L'ADVOCAT.

Julien.

N'as-tu point veu l'Italien  
Passer par là?

JULIEN.

Qui? ce forfante?  
Par Dieu! il y pert son attente.  
Je l'en incaque, ce coion;  
C'est le plaisir de Marion :  
Elle y prend tout son passe-temps.

L'ADVOCAT.

Si sera-il des malcontents,  
Si une fois je l'y attrape.

JULIEN.

Pour le moins auray-je sa cappe  
Et sa tocque; c'est pour le moins  
Dont il sera en coups de poins  
Recompensé.

L'ADVOCAT.

Mais, Julien,  
Laissons là cet Italien.

---

SCÈNE IV.

*Marion, l'Advocat, Julien.*

MARION.

**J**'ay si bien soulé mon galant  
Qu'il dort un somme maintenant.  
Qui nous donra loisir de faire  
Tant plus aisement nostre affaire.

L'ADVOCAT.

Eh bien! Marion, nostre cas?

MARION.

Eh! de par Dieu! hastez le pas :  
Vous deussiez estre revenu.

L'ADVOCAT.

Mais comment? Si j'estois cognu,  
Je serois, comme un ravisseur,  
Mis là dedans.

MARION.

Il y faict seur,  
Je vous assure de ma part.  
Qui plus est, le sire Gerard  
Est allé pour cet heure en ville,  
Et si vous seriez entre mille  
Qui ne vous cognoistroient jamais.

L'ADVOCAT.

Tu dis bien vray, Marion; mais  
Magdelon est-elle contente?

MARION.

Comment cela? c'est son attente.  
Sus, sus, suivez-moy.

JULIEN.

Cependant  
Que je seray cy attendant,  
Monsieur, je vous la recommande;  
Et dites-luy qu'elle me mande  
Comment ell' s'y sera portée.

L'ADVOCAT.

Et, tousjours la teste evantée!  
Jamais tu ne seras plus sage.

JULIEN.

Sus, sus! Monsieur, prenez courage.

L'ADVOCAT.

Or çà, Marion, penses-tu  
Combien un homme, estant vestu  
De cest habit, est plus idoine  
A faire un coup? L'habit d'un moine  
Y a aussi grande efficace,  
Soit en habillant une garce,  
Pour ainsi plus secrettement

La faire entrer dans le couvant.

MARION.

Holà ! motus, vous approchez  
De la maison, Monsieur, cachez  
Avec le pan de ceste cappe  
Vostre visage.

JULIEN.

Ell' luy eschappe,  
La patience.

MARION.

Quand et quand  
Entrez aussi asseurement  
Que chez vous, et ne faillez pas  
De tousjours suivre pas à pas.

JULIEN.

Encor' n'est-il qu'invention  
Pour avoir assignation  
Et mettre fin à ses amours.  
« Une femme sçait plus de tours,  
» De finesse et de tromperies  
» Des amoureux et des amies  
» Que mille hommes ; il n'y a rien  
» En cela qu'ell' n'entende bien.  
» Et, au contraire, pour vray dire,  
» Il n'y a beste au monde pire  
» Pour empescher un bon affaire  
» Qu'elle, si elle veut deffaire.  
» Si en bonne fin ell' ne rend  
» Tout ce que mal ell' entreprend,  
» Ce luy est une maladie  
» Et une miserable vie. »  
Mais qui veut à cela prevoir,

Il faut tascher de les avoir  
 Par bon moyen et les flater,  
 Par promesses les contanter,  
 Si vous n'avez presentement  
 Pour fournir à l'appointement.  
 Elles font plus de la moitié ,  
 S'elles vous ont en amitié.  
 Et il n'y a point de danger,  
 Pour bien mieux les encourager,  
 De les fourbir premierement.  
 On dict toujours communement  
 Qu'à la coustume de Paris ,  
 Il vous fault gagner les maris  
 Devant la femme : aussi faut-il,  
 Et eust-on l'esprit plus subtil,  
 En faire autant aux maquerelles,  
 Qui en veult avoir des plus belles,  
 Car c'en est aujourd'huy l'usage.

---

## SCÈNE V.

*Gerard , Julien , Marion.*

GERARD.

**J**e pry' Dieu que ce mariage  
 Se porte bien , et que j'en voye  
 Sortir une aussi grande joye  
 Qu'il fust avec contentement  
 Encommencé premierement.  
 Car ce me seroit grand douleur  
 De voir Madalène, en la fleur  
 Et beau printemps de son jeune aage,  
 Endurer en ce mariage  
 Chose qu'a poinct.



JULIEN.

Tout est perdu ;  
Par le corps, mon maistre est vendu.  
Voyci Gerard.

MARION.

Sus ! de par Dieu ,  
Ne puissent-ils partir du lieu  
Sans appaiser suffisamment  
La grande ardeur de leur torment.  
Il est dedans ; je l'ay laissé,  
Il me semble, assez avancé  
Pour gaillard se mettre en pourpoint ,  
Et je crois qu'il n'y aura poinct  
De leur different qui ne soit  
Vuidé presentement.

JULIEN.

Et bien ?  
Quelle mine ? quel entretien ?

MARION

Le meilleur du monde.

JULIEN.

Mais quoy ?  
Voyci Gerard.

MARION.

Merci de moy !  
Point, point, je trouveray moyen  
De savoir tout. Toy, Julien ,  
Va-t'en en mon logis attendre  
Ton maistre : car il s'ira rendre  
Là dedans.

JULIEN.

Ce sera bien faict.

Mais, s'il les prend dessus le faict ,  
Tout nostre jeu sera gasté.

MARION.

Il n'en fault estre tormenté ,  
J'y pourvoyray si bien.

GERARD.

Voyci

Marion en bien grand souci ,  
Ce semble.

MARION.

Mais, sire, comment  
Estes-vous icy, cependant  
Que devez prévoir aux affaires  
Et autres choses nécessaires  
Pour le banquet? Vous savez bien  
Que les serviteurs ne font rien  
Sans leur maistre, qui en fait plus  
Avecque une couple d'escus  
Qu'ils ne font de demy-douzaine.

GERARD.

J'y ay pourveu ; mais Madalène  
A-elle laissé son gros cuer ?

MARION.

Ma foy, ce n'estoit que la peur  
Qu'elle avoit de vous delaisser.

GERARD.

C'est seulement pour l'avancer  
Ce que j'en fay ; je veux aussi  
Qu'ell' m'obéisse tout ainsi  
Que l'enfant est tenu au père ;  
Tout ce qu'il me plaist luy doit plaire,

Et ne vouloir ce que ne veux.

MARION.

Il ne faut estre rigoureux  
« Jusque là, car une douceur  
» Peut beaucoup esmouvoir le cueur  
» D'une fille, et bien d'avantage  
» Que penser geener son courage. »

GERARD.

Je le sçay bien, et, n'eust esté  
Que j'ay voulu sa liberté,  
Il y a long temps que ceci  
« Fust depesché; mais, tout ainsi  
» Que des choses faictes soudain,  
» On s'en repent le lendemain »,  
Aussi j'ay bien voulu attendre  
L'occasion de l'entreprendre,  
A fin de ne m'en repentir,  
Et si veux bien l'en advertir.  
Allons ensemble en adviser.

MARION.

Laissons-les un peu deviser,  
Le sire Josse y est entré.

GERARD.

Comment ne l'ay-je rencontré  
Allant vers là ?

MARION.

Et si je pense  
Que Madelon mesme le tence  
De ce qu'il est si negligent.

GERARD.

Quoy ? qu'il ne vient assez souvent

La voir ?

MARION.

C'est cela mesme, voire,  
Et si vous le pouvez bien croire,  
Car moy-mesme je les ay veus  
S'entrebrasser ; voulez-vous plus ?  
Elle première l'agassoit.

GERARD.

Or je prie à Dieu que ce soit  
Pour le salut de tous les deux.  
Or sus, allons parler à eux.

MARION.

Allez vous en en la salette,  
Je montray jusqu'en la chambrette  
Les appeler.

GERARD.

Vous dictes bien.

MARION.

Merci de moy , hé ! quel moyen,  
Qu'est-il de faire ? si faut-il  
Monstrer un esprit plus subtil.

---

## ACTE IV.

### SCÈNE I.

L'ADVOCAT, *seul*.

**V**ive l'amour et l'amoureux ,  
Qui pour un amour desireux  
Et pour tout le passé torment  
A receu le contentement.

Vive l'amoureux qui desire  
 Mourir en un si doux martyre !  
 Rien ne me sont ny les langueurs,  
 Les passions ny les malheurs ,  
 Ny tout' la langoureuse suyte  
 Qu'ay enduré en ma poursuyte ,  
 Au prix de ceste jouissance.  
 J'aperçoy ma perseverance  
 Ores estre recompensée ,  
 Tout au rebours de ma pensée.  
 Tousjours une tremblante crainte  
 Avoit accompagné ma plainte.  
 Mais, depuis que ce brave espoir  
 Vint espoinçonner mon vouloir,  
 Et que l'amour audacieux  
 M'eut présenté devant les yeux  
 La recompense de mes maux,  
 Il n'y avoit si durs assaux  
 Dont le desir de telle gloire  
 Ne me fait seur de la victoire ;  
 Et maintenant, j'ay apperceu  
 Que mon espoir ne m'a deceu :  
 Car une dame pitoyable,  
 Voyant un pauvre miserable,  
 N'a point le cueur si rigoureux  
 Qu'ell' n'ait pitié d'un amoureux.  
 Et voylà pourquoy tant que l'ame  
 Me batte au corps, pour une dame  
 Qui sera d'un fidèle cueur ,  
 Je hazarderay mon honneur,  
 Mon corps, mes biens, voire ma vie ,  
 Au fer d'une espée ennemie,  
 Tant qu'en mon cueur j'auray la force.

## SCÈNE II.

*Gerard, l'Advocat.*

GERARD.

**T**out beau, compère Sire Josse,  
Aprochez de moy hardiment.  
Que craignez-vous donc ?

L'ADVOCAT.

Mais comment

Est-il possible que je taise  
Si longuement un si grand aise ?  
Où trouveray-je le cousin ?

GERARD.

Hau, compère ! dictes, voisin,  
N'est-ce pas assez habillé ?

L'ADVOCAT.

Encores estant habillé  
Comme je suis, je n'ose pas  
A grand peine faire deux pas,  
Que je ne craigne la presence  
De quelcun de ma cognoissance.  
Il vault donc mieux que je m'en voise,  
Afin d'eviter plus grand noise,  
Chez Marion.

GERARD.

Hé ! revenez.

L'ADVOCAT.

Ha ! par Dieu, vous ne m'y tenez ;  
Vous estes donc si près de moy !

Adieu, adieu, Gerard.

GERARD.

Je croy

Que le compère sire Josse  
De jour en autre se renforce,  
Depuis l'heure tant seulement  
Que fismes cet apoinctement.  
Devant il estoit tout pensif,  
Tout endormy et tout retif  
A la besongne, et aujourd'huy  
Il n'y en a plus que pour luy,  
Dont, par ma foy, je me contente.  
Je regardois par une fente  
Qui est à l'huis de ma chambrette,  
Où je l'ay veu sur la couchette  
Avec ma fille Madalène ;  
Mais je sçais bien qu'il prenoit peine  
D'une aussi gentille façon  
Que pourroit un jeune garçon  
Qui seroit en pareil affaire.  
Vrayment, il en pourra bien faire  
D'avantage cy en après,  
Veu qu'encore qu'il soit tout près  
Des nopces, il ne peult attendre  
Sans sur la fournée entreprendre.

## SCÈNE III.

*Anthoine, Josse.*

## ANTHOINE.

**U**e crains que je ne sois frotté  
D'avoir si longtemps arrêté :  
Car mon maistre a le diable en teste  
Quand il luy souvient de la feste,  
Et croit qu'il n'y sera jamais  
Assez à temps ; et desormais,  
Qui le voudra servir à gré,  
Il nous faudra, bon gré maugré,  
Obeyr aux intentions  
De ses sottes complexions,  
Encor qu'il soit bien ennuieux  
De servir un vieillard fascheux.

## JOSSE.

Tant plus on haste son affaire,  
Et moins en fait-on. Ma prière  
N'a de rien servi à l'endroit  
De ce coquin, qu'il me faudroit  
Assommer de coups, si la rage  
Suyvoit l'impatient courage.

## ANTHOINE.

Point, point, il n'est plus question  
Que d'assommer ; l'invention  
Luy en eschappa dès le jour  
Qu'il en commença son amour.  
Il tuera tout pour se vanger.



JOSSE.

Ne voyci pas pour enrager !  
 Il semblera à Madalène  
 Que ne voudray prendre la peine  
 De l'aller voir. Voylà dont vient  
 Le mauvais acueil qu'ell' me tient ;  
 Et si la faute ne vient pas  
 De plaindre pour elle mes pas.  
 J'irois comme je suis ; mais quoy ?  
 Madelon se mocque de moy,  
 Me voyant ainsi mal empoinct,  
 Portant par dessous mon pourpoinct  
 Tant de foureures et drappeaux.

ANTHOINE.

Ceux-cy ne sont guères plus beaux  
 Quand tout est dict. Il voudroit bien  
 Avoir de beaux habits pour rien.

JOSSE.

Ha ! voicy mon homme qui vient.  
 Vien, vien, coquin ! Hé ! qui me tient  
 Que je ne te donne à cognoistre  
 Qu'il fault obeir à un maistre ?

ANTHOINE.

Comment cela ? Estimez-vous  
 Qu'un serviteur puisse à tous coups  
 Faire si bien comme il voudroit ?  
 A ce compte-là il faudroit  
 Que l'on n'eust autre chose à faire.

JOSSE.

Encore ne se veult-il taire.  
 Ha ! j'ay le tort, je le voy bien ;  
 Mais tu sçauras en bref combien

Il m'en desplaist.

ANTHOINE.

Sçavez-vous pas  
Que je ne sçaurois faire un pas  
Sans rencontrer ou Madalène  
Ou Marion, qui prennent peine  
De m'arrester, tant seulement  
Pour entendre de moy comment  
Vous vous portez ? Et puis voylà  
Pourquoy vous criez !

JOSSE.

Pour cela,  
Jamais je n'en voudroy rien dire.

ANTHOINE.

Vostre complexion empire  
De jour en jour, et désormais  
Faictes ce qu'il vous semble ; mais,  
Si vous ne vous monstrez plus doux,  
A grand peine trouverez-vous  
Serviteur qui veuille endurer  
De vous.

JOSSE.

Tu ne vis oncq durer  
Ceste colère ; mais, dis-moy,  
Anthoine, mon fils, par ta foy,  
Les as-tu veus ?

ANTHOINE.

Il est ainsi.

JOSSE.

Ne sont-elles point en soucy  
De ce que je n'y suis allé ?

ANTHOINE.

Et si, vrayment, ell' m'a parlé  
Des nopces, et quand ce seroit;  
Et je pense bien qu'ell' voudroit  
Que ce fust desjà faict.

JOSSE.

Ha Dieu!

Puis-je demourer en ce lieu?  
Sus, sus! Anthoine, vitement,  
Donne-moy cet habillement.  
Je crains bien de venir trop tard,  
Au gré de mon père Gerard.

ANTHOINE.

Par Dieu! j'estois en grand danger  
De me sentir très bien charger  
Avant sortir de ses liens,  
Si je n'eusse sceu les moyens  
Comme il m'en failloit eschapper.  
C'est ainsi qu'il le fault tromper,  
Et luy monstrier qu'une vessie  
Est une lanterne.

JOSSE.

Une amie

A grand pouvoir sur son amant,  
Je l'apperçoy; et si, vrayment,  
Je me sens estre plus heureux  
D'estre aymé et d'estre amoureux.

## SCÈNE IV.

*Gerard, Marion, Josse.*

GERARD.

**M**arion, voicy le galant....  
Voy-tu son œil estincellant?  
Le voy-tu gaillard et dispos?  
Comme il sent desjà tout son rost  
De la feste ! Il semble, à le voir,  
Que jamais il n'eust le vouloir  
De le faire à la desrobée.  
S'il trouvoit la garce tombée,  
Penses-tu comme de bon cuer  
Il s'offriroit le serviteur ?

MARION.

Saint Jehan ! comme vous pourriez faire.

GERARD.

Ha ! Marion , il m'en fault taire :  
J'en suis banni.

JOSSE.

Dieu gard ! Dieu gard !

GERARD.

Et comment va ?

JOSSE.

Toujours gaillard.

GERARD.

C'est ce qu'il me semble, vrayment ;  
Et bien ! quoy ? Le commencement  
Vous a-t-il mis en appetit ?

JOSSE.

Par ma foy, petit à petit,  
Je prens peine de me ravoïr.

GERARD.

Vrayment, vous le faictes sçavoir,  
Veu qu'avez si bien rencontré,  
Et si je vous en sçay bon gré.  
Par Dieu! j'en eusse faict autant.

MARION.

J'en prevois quelqu'un mal content:  
Nostre jeu sera descouvert.

GERARD.

Vous ne dictes mot.... Que vous sert  
De tant celer?

JOSSE.

Que voulez-vous?

GERARD.

Dictes, il n'y a qu'entre nous.

MARION.

Ma foy, vous estes importun.  
Pensez-vous qu'il craigne quelqu'un?  
Laissons cela, et allons voir  
Madalène.

JOSSE.

Je veux sçavoir  
Dont vient cette belle risée.

MARION.

Je ne puis estre tant rusée  
Que les faire changer propos.

JOSSE.

Je ne seray point en repos

Si ne me dictes la raison  
Du tout.

MARION.

Entrons en la maison.  
Vous le faudra-il meshuy dire ?

GERARD.

Mais, comment ! il se tient de rire.

JOSSE.

Par Dieu ! je n'en ris pas ; et bien !

GERARD.

Et ! vertu bieu ! je n'en dis rien ;  
Pour un coup que vous l'avez faict ,  
Faictes-le deux , s'il n'est parfaict.

JOSSE.

Qui dit cela ?

GERARD.

Moy, qui l'ay veu.

JOSSE.

Par ma foy, vous estes deceu ,  
Et vous puis asseurer, mon père,  
Que jamais je ne voudroy faire  
Ce tort à Madalène ; et plus ,  
Je donneray cinquante escus  
S'il se trouve quelqu'un qui die  
Qu'il m'ait veu faire une folie  
De mon corps ; croyez le serment.

MARION.

Ha ! Marion, c'est maintenant  
Que le tout sera descouvert.

GERARD.

Mais, sire Josse, que vous sert

De me le celer? Pensez-vous  
Que cela sorte d'entre nous?

JOSSE.

Quoy que ce soit, il n'en est rien  
De tout cela.

GERARD.

Je l'enten bien ;  
Mais respondes-moy seulement  
Ce que vous faisiez maintenant  
Avec Madalène.

JOSSE.

Qui, moy?

GERARD.

C'estoit vous-mesme , que je voy,  
Qui la tenoit en la chambrette  
Seul à seul dessus la couchette.

JOSSE.

Ma foy, vous resvez des genoux :  
D'aujourd'huy je n'entray chez vous.

GERARD.

Par Dieu ! si ne resvé-je pas :  
Car je vous suivois pas à pas  
En ratachant vostre esguillette.

JOSSE.

M'avez-vous veu sus la couchette  
Avec elle?

GERARD.

Bon gré ma vie!  
Pensez-vous donc que je le nie ?  
Vertu ! n'estiez-vous pas dessus?

JOSSE.

Par ma foy, vous estes deceus :  
C'estoit un aultre ; et, quand à moy,  
Je n'en prendray plus grand esmoy.  
Puis qu'un aultre a faict son mesnage,  
Qu'il en face le mariage,  
Et en soyez bien asseuré  
Que je n'ay pas delibéré  
D'avoir son demeurant.

GERARD.

Comment ?

JOSSE.

Puis qu'un autre a contentement  
De son amour encommencé,  
Et qu'il a si bien avancé  
Sur la besogne, qu'il parface ;  
Et, quand à moy, je vous rends grace  
De vostre fille et du vouloir  
Que m'avez faict apercevoir,  
En me rendant tous les joyaux,  
Comme chaisne d'or et anneaux,  
Que je luy ay donné.

GERARD.

Je pense

Que vous en avez faict l'avance  
Vous-mesme sans autre, et qu'aussi  
Vous tout seul aurez le soucy  
De le parfaire.

JOSSE.

Par ma foy,

J'en jure qu'un autre que moy  
Fera son profit de la beste ;



Et, puis que je l'ay en la teste,  
J'auray ce que luy ay donné  
Quand l'accord en fust ordonné.

GERARD.

Pensez-vous eschapper ainsi?  
N'en avez-vous autre soucy  
Après que vous en avez fait?

JOSSE.

Vous l'avez prise en ce meffaict?

GERARD.

Ouy, mais c'estoit avecque vous.

JOSSE.

Apaisez un peu ce couroux ;  
Reprenant vostre entendement,  
Vous trouverez certainement  
Qu'il n'en est rien.

GERARD.

Hé, qui me garde !

JOSSE.

Quoy ! que je prenne une paillarde ?

GERARD.

Tu as menti !

JOSSE.

Aussi as-tu.

Tu me demens : par la vertu !  
Marault que tu es, voy-tu bien ,  
Je te feray menger ton bien ,  
Vieil affronteur, langue traitresse !

GERARD.

Encore as-tu la hardiesse  
De lever devant moy la teste,

Comme si j'estois une beste !  
Es-tu devenu si mutin  
Seulement depuis le matin  
Que tu as cest habillement ?  
Ha ! que ne suis-jè maintenant  
Jeune et dispos comme autrefois  
Je me suis veu ! Par Dieu ! le bois  
Seroit bien cher, si ce pendart  
N'en portoit maintenant sa part !

JOSSE.

Pendart toy-mesme, et usurier,  
Qui me veux faire marier  
Maugré que j'en aye, et encor  
Veult retenir mes joyaux d'or,  
Et ne cognoist son impudence.

GERARD.

Tu me fais perdre patience.  
Si je vay après toy....

JOSSE.

Vien, vien,  
Je t'atten, autant comme rien  
De toy, larron, meschant, faulsaire.

GERARD.

J'avertiray le commissaire  
Du tort que tu me fais, infame !  
Et si on sçaura que ta femme  
Est devenue, c'est raison,  
Après que dedans ma maison  
Tu as faict à ton beau plaisir.  
Je n'en peux plus : si j'ay loisir,  
Je te donray bien à cognoistre  
Que tu as affaire à ton maistre !

JOSSE.

Point, point, devant qu'il soit une heure  
Tu le sçauras.

GERARD.

Non, que je meure,  
Si la justice ne le sçait,  
Et si tu n'es, pour ton malfaict,  
Puny ainsi qu'il appartient.  
Hé! mercy de moy! qui me tient?  
Ha! il n'a garde de m'attendre.

MARION.

C'est maintenant qu'il nous fault prendre  
Occasion d'empescher tout.  
Si en fault-il trouver le bout,  
Puisque j'ay si bien commencé  
A brouiller l'accord avancé.

SCÈNE V.

*Madalène, Marion.*

MADALÈNE.

**H**elas! Marion, quelle peur  
Vient maintenant saisir mon cueur!  
J'en'en puis plus, le cueur me fault.  
Mon père est entré en sursault,  
Tout colère, et si je croy  
Qu'il a quelque chose sur moy :  
Car, au lieu de me faire acueil,  
Me regardant d'un mauvais œil,  
Et quasi d'une déplaisance,  
Il m'a deffendu sa presence.

MARION.

Tout autant de cela que rien.

MADALÈNE.

Dictes, Marion, sçait-il bien ?

MARION.

Ouy, que tous les diables soit Josse !  
Je n'ay peu de toute ma force,  
Ny par parolles, faire tant  
Qu'il ne le sceut, et presque autant  
Que moy-mesme.

MADALÈNE.

Vierge Marie !

Que feray-je ?

MARION.

Miché, m' amie,  
Nous n'en serons jamais repris ;  
Le conseil en est desjà pris :  
Il n'en fault point crier le ventre.

MADALÈNE.

Encore, Marion, s'il entre  
Dedans la chambrette, hé ! bon dieu !  
Puis-je demeurer en ce lieu ?  
« On dit bien vray, pour un plaisir  
» Mille douleurs tout à loisir  
» Viennent accompagner nos jours. »  
La plus malheureuse en amours  
Qui fust jamais, las ! c'est moy-mesme.

MARION.

Ne pleurez point : au mal extrême  
J'inventeray les bons moyens  
Pour eschapper de ces liens.

J'en ay bien veu d'autre, et si suis  
Encor ici ; et, si je puis,  
J'echapperay à mon honneur  
Comme des autres.

MADALÈNE.

Si Monsieur  
Le sçavoit, je m'asseure bien  
Qu'il n'espargneroit point son bien,  
Son corps, sa vie et son honneur  
Pour moy : car il est de tel cueur  
Que plustost il voudroit mourir  
Que ne pouvoir me secourir.

MARION.

Laissez faire à George : il est homme  
D'aage ; j'en feray ainsi comme  
Si c'estoit pour moy.

MADALÈNE.

Mais aussi  
Depeschez-vous.

MARION.

N'ayez souci  
Que de faire grand chère, et puis  
Asseurez-vous, puisque je suis  
Sur les champs, faisant l'avant-garde.

MADALÈNE.

Si estes-vous ma seule garde ,  
Et j'espère qu'en tel besoing  
Comme il est, vous aurez le soing  
De mon honneur et de ma vie.

MARION.

N'est-ce pas assez ? J'ay envie

De faire aujourd'hui quelque chose  
A mon honneur.

MADALÈNE.

Je m'en repose  
Du tout sur vous.

MARION.

Prenez courage  
(Ell' ne croit Dieu que sur bon gage),  
Puisque à tout je suis regardant.

MADALÈNE.

« Hé Dieu ! qu'amour est abondant  
» En amertume et en douleur  
» Dont il empoisonne le cœur !  
» Au goust, il présente le doux,  
» Et de l'amer, à tous les coups,  
» Il donne viande amplement  
» Aux faux desirs d'un pauvre amant. »

---

## SCÈNE VI.

*L'Advocat, Julien, le Gentilhomme.*

L'ADVOCAT.

**E**ncore fault-il, Julien,  
Maintenant trouver le moyen  
De parler au cousin.

JULIEN.

Holà !

Je l'ay trouvé : car le voilà  
Qui vient vers nous.

LE GENTILHOMME.

Et bien ! quel bruit ?

L'ADVOCAT.

Tousjours un bonheur qui me suit,  
Tousjours une bonne esperance  
Pour la première jouissance.  
Et vous, cousin ?

LE GENTILHOMME.

La garse en point,  
Un traquenart qu'il ne fault point  
Picquer trois fois pour faire aller ;  
Elle fait mille saults en l'air.

L'ADVOCAT.

Cousin, sa grace, son maintien  
Et son grand cueur, meritent bien  
De faire plus pour l'amour d'elle.

LE GENTILHOMME.

Cousin, c'est par Dieu ! la plus belle,  
Et qui entend mieux le mestier  
Que femme qui soit au quartier.

L'ADVOCAT.

Encore n'ay-je eu le loisir  
De la baiser à mon plaisir ;  
Mais si j'y puis jamais venir....

LE GENTILHOMME.

Elle vous sçait entretenir,  
Il ne fault point dire comment.

JULIEN.

C'est la coustume d'un amant,  
Jamais ne parler que de soy.

Si l'un d'eux est en grand esmoy,  
L'autre n'endure moins de peine ;  
L'un parle de sa Madaleine,  
L'autre de sa nouvelle amie,  
Et Dieu sçait qui a plus d'envie  
De raconter son aventure !

L'ADVOCAT.

Non, non, cousin ; je vous assure  
Que je suis bien le plus heureux  
De tous les jeunes amoureux.

LE GENTILHOMME.

J'y doy retourner aujourd'hui.

JULIEN.

Lequel est en plus grand ennuy ?  
Voyez moy : l'un ne se veut taire  
Quand l'autre parle.

LE GENTILHOMME.

Et votre affaire ?  
Comtez-en un peu, je vous prie.

L'ADVOCAT.

Par Dieu ! cousin, la seule envie  
Et l'attente trop ennuyeuse  
M'a esté beaucoup plus fascheuse  
N'ayant moyen de le vous dire,  
Que ne fust onc tout mon martyre.

LE GENTILHOMME.

Avez-vous eu contentement ?

L'ADVOCAT.

L'entendez-vous donc autrement ?



LE GENTILHOMME.

Encore ne le puis-je croire.

L'ADVOCAT.

Il est ainsi.

LE GENTILHOMME.

Et la victoire ?

L'ADVOCAT.

Voulez-vous plus ?

LE GENTILHOMME.

Ha ! je le croy.

Mais, je vous prie, comtez-moy  
Comment tout s'est si bien porté.

L'ADVOCAT.

Je sen mon esprit transporté  
Seulement à la souvenance  
D'une si douce jouissance.  
Or, je diray, estant entré  
Dans le logis, j'ay rencontré  
Ma Madelon de prime face.  
Je vous laisse à penser la grace,  
Le doux accueil et l'entretien,  
Le souzris et le beau maintien  
Qu'ell' m'a monstré ; au demeurant,  
Ainsi que j'estois esperant,  
Une jouissance parfaite.  
Je suis entré en sa chambrette,  
Là où Marion nous suyvoit.  
Tout incontinent qu'elle voit  
Que j'estoy dedans, tira l'huis.  
Me voyant là, comme je suis  
Assez chaud en telle conquête,  
Je commence à lever la teste,

Et, voyant la fortune à point,  
Gaillard je me mets en pourpoint,  
Quand et quand Madelon commence  
A me faire une remontrance,  
Priant de ne rien attendre.  
Lors je me sen plus tormenter,  
Voyant la larme de ses yeux ;  
D'autant qu'estois audacieux,  
D'autant senty moindrir ma force.  
Ce nonobstant, je me renforce,  
Voyant l'occasion presente,  
Et ores qu'ell' ne fust contente,  
Toutefois je me delibère  
De laisser les pleurs en arrière,  
Faisant de l'aveugle et du sourd.  
Or bien, pour vous le faire court,  
Je vous l'embrasse et vous la jette  
Dessus un bout de la couchette.  
Elle se deffend ; je poursuis  
(Ayant devant verrouillé l'huys,  
Cela s'entend) ; ell' se debat ;  
Mais, au milieu d'un tel combat,  
Où la honte la deffendoit,  
Amour pourtant en fut vainqueur,  
Couvrant ses yeux d'une rougeur.  
Avecques une honneste honte :  
« Amour, dit-elle, me surmonte ;  
» Adieu l'heur de mes jeunes ans ! »  
Pensez, cousin, quel passe-temps !

LE GENTILHOMME.

Oy, pour vous, frère.

JULIEN.

Helas ! hélas !

Julien, que tu serois las ,  
Et desgousté, et mal contant ,  
Si tu n'en faisois bien autant !  
Non, non, je vay gaiger ma vie  
Que le mignon l'a affranchie  
Du loup-garon tout à la chaude.

LE GENTILHOMME.

Cousin , allons-nous en chez Claude :  
Je vous veux monstrier le tendron.

L'ADVOCAT.

Julien, atten Marion  
Pour sçavoir ce qui est de faire.

JULIEN.

Vrayment , en faisant vostre affaire ,  
Pourtant ne m'oublieray-je pas  
Si je puis rencontrer le bas  
De quelque garse à mon apoinct.  
Vous vous estes mis en pourpoinct ;  
Mais je me mettray en chemise  
Si j'ay ceste dame promise.  
L'escoutant , il m'a mis en rut ;  
Et n'y a moine qui n'y fust,  
Voire en eust-il la conscience  
Aussi grande que sa science.

## ACTE V.

## SCÈNE I.

*Panthaleoné, Julien.*

PANTHALEONÉ.

**S**era donc ma playe immortelle,  
Pour autant que ceste cruelle  
Ne veult donner allegement  
A ce qui cause mon torment ?  
Si de ma douleur et ma plainte  
Ell' n'est aucunement atteinte,  
Qu'elle oye à tout le moins le son  
De ma plus piteuse chanson :  
*Ingiustissimo Amor, perchè si raro  
Corrispondenti fai nostri desiri ;  
Onde perfido avvien, che t'è si caro  
Il discorde voler, che in due cor miri ;  
Ir non mi lasci al facil guado e chiaro,  
E nel piu cieco e maggior fondo tiri ;  
Da chi disia il mio amor, tu mi richiami ,  
E chi m'ha in odio, vuoi ch'adori ed ami.*

JULIEN.

N'ay-je pas entendu passer  
Mon coion, qui, pour croacer  
Sa belle rime poltronisque,  
Fait icy du brave rufisque ?  
C'est luy-mesme ; mais, s'il n'accorde  
Un peu mieux sa jazarde chorde,  
Jamais il ne viendra au but  
Par le moyen de ce vieil lut.

PANTHALEONÉ.

Sus, sus, mignon ! qu'on amollisse,  
Avec ton honeste service  
Et une plus qu'humble prière,  
La cruauté de ceste fière.  
*Fai, ch'a Rinaldo Angelica par bella,  
Quando esso a lei brutto e spiacevol pare.  
Quando le pare a bello e l'amava ella,  
Egli odiò lei, quanto si può più odiare.  
Ora s'afflige indarno, e si flagella;  
Cosi renduto ben gli è pare a pare.  
Ella l'ha in odio; e l'odio è di tal sorte,  
Che più tosto che lui vorria la morte.*

JULIEN.

Jamais, jamais la faincte voix  
N'eust pouvoir envers un François.  
Il ne veult point tant de gambades,  
Tant de chansons, ny tant d'aubades  
En payment : tout cela ne peult  
Le divertir de ce qu'il veult.

PANTHALEONÉ.

Ha ! cruelle, veux-tu tousjours  
Desdaigner les fermes amours  
De ton serviteur plus fidelle ?

JULIEN.

Tu as beau la nommer cruelle,  
Et bel estre son serviteur,  
Si n'en seras-tu pas vainqueur,  
Messere Frecasso.

PANTHALEONÉ.

Ha ! beste !

**JULIEN.**

**Avez-vous le martel en teste ,  
Signor mio ? sus, une aubade !**

**PANTHALEONÉ.**

**Mais plustost une bastonnade  
A ce faquin qui fait du brave !**

**JULIEN.**

**Vous n'avez guères que la bave,  
Je le sçay bien, je vous cognoy,  
Vous regardant quand je vous voy.**

**PANTHALEONÉ.**

**Ha ! Dieu, ce poltron paysant  
Veult-il faire icy du plaisant ?  
Est-ce raison que je m'en taise ?**

**JULIEN.**

**Prince de la caze Frenèse ,  
Grand escuyer de sa maison,  
Quand il est seul.**

**PANTHALEONÉ.****Est-ce raison**

**Que j'endure telle bravade,  
Moy qui pour une canonnade  
Jamais ne me suis estonné ?**

**JULIEN.**

**Ha ! quel meurtrier !**

**PANTHALEONÉ.****J'ay donné**

**Mille coups d'estoc et de taille  
Au plus espais d'une bataille,  
Et ce sot poltron parangonne  
Sa couardise à ma personne.**

JULIEN.

Sçavez-vous bien que c'est, mastin,  
Fantosme du mont Aventin,  
Sépulchre à punaise, pendart,  
Demourant de tout le cagnart ?  
Si vous ne me parlez plus doux ,  
Je vous assommeray de coups.  
Regardez, je suis Julien ,  
Qui n'enten mot d'italien ;  
Mais si vous grongnez autre fois,  
Je vous feray parler françois ,  
Encor' que soyez bougrino.

PANTHALEONÉ.

Non, non, messer Juliano ;  
Je pensoy que ce fust un autre :  
Car, quant à moy, je suis tout vostre,  
Et ne voudroy rien attenter  
Qui fust pour vous mescontenter.

JULIEN.

Ha ! Dieu, je vous cognoy trop bien ;  
Si sçaurez-vous tantost combien  
Me deplaist vostre sot langage.

SCÈNE II.

*Josse , Anthoine , Julien , Gerard ,  
Panthaleoné.*

JOSSE.

**J**e veux monstrier que le courage  
Ne m'est en rien diminué.

ANTHOINE.

**J**Sire, quand vous l'aurez tué,

Où voulez-vous que je le mette ?

JOSSE.

Il me souvient de la deffaicte  
De Cerisoles, quand je voy  
Ce bon harnoys qui est sur moy.

ANTHOINE.

Vous appristes là les moyens  
De tuer les Italiens ?

JULIEN.

C'est à mon coion qu'il en veult.

ANTHOINE.

Par Dieu ! mon maistre plus n'en peult,  
Et si veult encore assommer.

JOSSE.

Anthoine, va-t'en le sommer  
Qu'il aist à me rendre mes bagues,  
Et s'il ne veult cent coups de dagues,  
Cent coups d'estoc, cent coups de taille  
Après sa mort.

ANTHOINE.

Sus, en bataille,  
Sire, ce pendant que j'iray.

JOSSE.

Ne te soucie, je feray  
Avecque ceste hallebarde  
Un escadron, une avant-garde,  
Car j'ay veu que c'est de la guerre.

JULIEN.

A voir venir ce gros tonnerre,



Je crain qu'il n'y ait de la pluye.

GERARD.

C'est doncques à bon, j'ay envie  
Si je vous puis un coup tenir...

ANTHOINE.

Ha ! sire, le voicy venir.

JOSSE.

Tien bon, Anthoine, ne fuy pas :  
Je ne seray qu'à quatre pas  
Plus arrière pour soustenir,  
De peur qu'il ne face venir  
Quelqu'un pour nous prendre d'assault.

GERARD.

Je luy monstray bien, puisqu'il fault  
Venir là, que j'ay la puissance  
De luy faire une resistance  
Aussi gaillarde et aussi forte  
Que son assault.

JOSSE.

Sus, à la porte !  
Entrons dedans ! enfonçons l'huis !

GERARD.

Vous sçaurez premier qui je suis.

PANTHALEONÉ.

Hé ! Messieurs, Messieurs, patience !  
Monstrez une plus grand' constance ;  
Messer Gerard , monstrez-vous sage.

GERARD.

Ha ! si je croyois mon courage ,  
Je te donrois bien à entendre

Que tu ne doibs tant entreprendre.

JOSSE.

Ha ! par Dieu , je ne te crain pas.

GERARD.

Tu n'oserois marcher un pas ,  
Pourtant : quelque grand que tu sois ,  
Tu aurois ta charge de bois.

JOSSE.

« Ha ! grands vanteurs , petits faiseurs. »

JULIEN.

Sçavez-vous bien que c'est, Messieurs ?  
Tout le trouble et tout le meffaict ,  
C'est l'Italien qui l'a faict :  
Car je l'ai veu sortir tantost  
De chez vous , et , gaignant le hault ,  
Il s'est sauvé diligemment  
Pour changer son habillement ,  
Et, de faict , il a mis sa force  
Pour prendre vostre fille à force.  
Ce nonobstant , il ne l'a sceu ;  
Et qu'ainsi ne soit , je l'ai sceu  
De luy-mesme : l'ay-je inventé ?  
Et maintenant , plus tormenté ,  
Il ne fait plus que repasser  
Seulement pour recommencer  
Son entreprise.

GERARD.

Helas ! compère ,  
Aidez à prendre ce faulsaire ,  
Ce meschant et ce ravisseur.

JOSSE.

Voylà comment vous estes seur  
Que c'estoit moy !

PANTHALEONÉ.

Ha ! regardez  
Ce que vous faites ; attendez,  
Je ne sçay que c'est.

JOSSE.

Coups de poings.

JULIEN.

Non , non , j'ay des autres tesmoings ;  
Je m'en vay les faire venir ;  
Cependant il le fault tenir.

JOSSE.

Ha ! meschant ! ha ! traistre ! ha ! infame !  
Tu voulois suborner ma femme !

GERARD.

J'estois esbahy que souvent  
Il passoit par icy devant.

PANTHALEONÉ.

Helas ! Messieurs , il n'en est rien.

JOSSE.

Non, mon père, tenons-le bien :  
J'y seray plustost tout le jour.

## SCÈNE II.

*Le Gentilhomme, Agnès, Julien, l'Avocat.*

LE GENTILHOMME.

**M**adame, pour le bon amour  
Que je vous porte, assurez-vous  
Tant de moy, que j'auray tousjours  
Cinquante escus pour subvenir  
A tout cela, et maintenir  
Vostre bon droict.

AGNÈS.

En verité,

Jamais je n'ay tant merité  
Qu'il vous plaist me faire d'honneur ;  
Mais je promets la foy, Monsieur,  
Que, tant que je vive, j'auray  
Memoire de vous, et seray  
Preste à vous faire tout service.

LE GENTILHOMME.

Croyez que, s'il y a justice  
En ceste ville, ell' sera faicte.

AGNÈS.

Las ! c'est tout ce que je souhaite.

LE GENTILHOMME.

Et lors vous pourrez aisément  
Me donner le contentement.

AGNÈS.

Monsieur, vous sçavez que je suis  
Preste à faire ce que je puis.

JULIEN.

C'est bien à cest heure qu'il fault  
Se presenter à un assault ,  
Et , qui plus est , tost s'avancer.

L'ADVOCAT.

Je voy bien que tu veux gosser.

JULIEN.

Gosser, Monsieur? Non fay, par Dieu !  
Car moy-mesme je viens du lieu  
Où il y en a d'estonnez.

LE GENTILHOMME.

Si seront-ils desarçonnés,  
Tant Josse que l'Italien :  
Car nous avons sçeu le moyen  
Comment il fauldra desormais  
Nous y conduire.

JULIEN.

Si jamais  
Il fut besoing d'entendement,  
Il en fault avoir maintenant ,  
Et ne se monstrar endormy.

L'ADVOCAT.

Au besoin cognoist-on l'amy.  
Je vous pry', cousin, hastons-nous.

LE GENTILHOMME.

Nous n'avons que faire de vous  
En cest endroit : laissez-moy faire ;  
Allez-vous-en.

L'ADVOCAT.

Pour vous complaire ,

Je le feray ; mais je vous prie,  
En tant que vous aimez ma vie...

LE GENTILHOMME.

N'est-ce pas assez ? Julien ,  
Vien avec moy.

JULIEN.

L'Italien

Est arrêté en vostre place ,  
Et a desjà un long espace  
Debattu encontre Gerard.

LE GENTILHOMME.

Qu'il s'en torche le nez : sa part  
Est fricassée.

L'ADVOCAT.

Et les nouvelles  
De toutes ces belles querelles,  
Comment les scauroy-je ?

JULIEN.

Point, point,  
Je n'en laisseray pas un point.

L'ADVOCAT.

Mais escoutez , sur toute chose ,  
De Madelon je m'en repose  
Sur vous.

LE GENTILHOMME.

« Voylà un amoureux !

» Est si craintif et si douteux ,  
» Qu'encore ne peult-il cognoistre  
» Ce qu'il voit devant soy. »

JULIEN.

Mon maistre

A si bien l'amoureuse rage,  
Qu'il ne croit Dieu que sur bon gage.

LE GENTILHOMME.

Allons, madame Agnès, allons.

JULIEN.

Elle est du mestier : les talons  
Me le monstrent assez.

AGNÈS.

Monsieur,  
Je remets sur vous mon honneur.

---

SCÈNE IV.

*Gerard, Josse, Panthaleoné, Agnès,  
le Gentilhomme, Julien.*

GERARD.

**T**enez bien, je les voy venir,  
Ceux-là qui veulent maintenir  
Que tu l'as voulu suborner.

JOSSE.

Par Dieu ! j'en feray ordonner  
En plain parquet de parlement.

PANTHALEONÉ.

Escoutez-moy premierement.

JOSSE.

Non, il me coustra tout mon bien  
Pour te faire apprendre combien  
Ta meschanceté descouverte  
T'apporte de mal et de perte.  
Tenons bien, mon père Gerard !

AGNÈS.

Monsieur, voyez-vous ce vieillard  
Qui parle si hault et s'efforce  
De tenir cet homme? c'est Josse,  
C'est celuy que j'ay espousé.

LE GENTILHOMME.

Desjà je l'avois avisé,  
Et le pensoy bien recognoistre.

JULIEN.

Voicy, je les fay comparoistre  
Çà, dame Agnès; ça, cy, Monsieur.

JOSSE.

Nostre dame, j'ay eu grand'peur;  
Par Dieu! j'ay pensé perdre l'ame:  
Je pensoy que ce fust ma femme.  
C'est elle vrayment.

GERARD.

Qu'avez-vous?  
Vous changez couleur à tous coups.

LE GENTILHOMME.

A cause qu'il est de la feste,  
Il n'ha que rompement de teste,  
Qui empesche qu'il ne peult bien  
Monstrer l'accoustumé maintien.  
Mais, hau! sire Josse, approchez:  
La recognoissez-vous?

PANTHALEONÉ.

Laschez

Ceste dame, elle m'appartient.

LE GENTILHOMME.

Ha! coion! qu'est-ce qui me tient



Que je ne t'assomme ?

PANTHALEONÉ.

Par Dieu !

Elle est à moy.

LE GENTILHOMME.

Vuidez le lieu ,

Ou vous taisez, car je proteste

Qu'il n'y aura si belle teste

Que ne face voler en bas.

Ha ! vous ne vous contentez pas ?

PANTHALEONÉ.

J'implore la faveur du prince.

Sommes-nous en une province

Où la rigueur ha plus de lieu

Que la justice.

LE GENTILHOMME.

Vertu Dieu !

Pensez-vous donc avoir affaire

A celuy qui vous veult complaire ?

JOSSE.

Ha ! tout cecy sur moy redonde ,

Car je voy bien que tout le monde

En a faict ses choux gras ; et puis,

Pauvre malheureux que je suis,

J'auray leur demourant.

PANTHALEONÉ.

Monsieur,

Delaissez là toute faveur.

Quand vous m'aurez bien escouté,

Je sçay que serez degousté

De deffendre son droit, et croy

Que si vous aviez comme moy  
Autant pris de peine pour elle....

JULIEN.

Ha ! vrayment, si elle estoit belle,  
Il y auroit meurtre ; mais quoy ?  
Toute la beauté que j'y voy  
Ne peult faire dresser l'oreille  
A mon courtault.

LE GENTILHOMME.

Je m'esmerveille

D'entre vous, coïons effrenez !  
Pensez-vous nous rendre estonnez  
Par une langue deceptive,  
Comme si la nostre captive  
Ne pouvoit respondre un seul mot ?  
Pensez-vous le François si sot,  
Qu'il n'egalle bien en parolle  
Toute l'apparence frivolle  
De vostre langue effeminée,  
Qui, comme une espesse fumée,  
Nous donnant au commencement  
Un effroyable estonnement,  
A la parfin s'esvanoüit  
Avecque le vent qui la suit ?  
Nostre France est trop abbruvée  
De vostre feinte controuvée  
Et deceptive intention.

PANTHALEONÉ.

Je l'ay nourrie dans Lyon  
Desjà l'espace de trois ans,  
Et puis à grand'peine et despens  
Conduicte jusque en ceste ville.

JULIEN.

Ce temps pendant, cinquante mille  
Coups de fesses et hault le corps  
Contre les foibles et les fors ;  
Et pensez-vous quel appetit ?  
Essayant du grand, du petit :  
« Car on dit que le changement,  
» Au jeu de l'amoureux tourment,  
» Ne fait qu'aiguïser le courage  
» Pour rentrer en nouvelle rage  
» Et ranimer le feu d'amour. »

GERARD.

Comment ! compère ! est-ce le tour  
D'un homme de bien ? Vous savez,  
En premier lieu, que vous avez  
Encor vostre femme vivante,  
Qui s'offre à vous, et est contente  
De rentrer en premier mesnage,  
Et vous voulez en mariage  
En prendre une autre ! Et, attendu  
Que de droict il est deffendu  
De dissouldre ce saint lien,  
Vous avez cherché le moyen  
De me tromper, regardez bien :  
Car il me coustra tout mon bien  
Pour faire punir un tel vice.

AGNÈS.

J'en advertiray la justice,  
Et si je te feray porter  
Deux quenouilles pour attester  
A tout le monde ton meffaict.

JULIEN.

Ha ! vrayment, ce n'est pas mal faict :

Elle le tanse la première ;  
Et voylà, voylà la manière  
De rentrer, se sentant coupable.

JOSSE.

Et va, meschante ! miserable !  
Après qu'avec un ruffien ,  
Puis avec un Italien ,  
Mesmement le premier venu ,  
Tant l'estranger que l'incognu ,  
Les palfreniers et les coquins ,  
Tu as joué des manequins ,  
Tu veux rentrer avecque moy !

AGNÈS.

Que fait une femme avec toy ,  
De qui la force et la puissance  
Prend de jour en jour décroissance ?  
Vrayment, il y a de l'acquest.

JULIEN.

Il luy faudroit quelque nacquet  
Comme moy pour le nacqueter  
Dedans son jeu, et l'acquiter  
Des arrierages qu'il feroit,  
Et faire ce qu'il ne pourroit.

JOSSE.

Moy ? J'aimeroy mieux estre mort  
Que d'endurer ainsi le tort  
Que ceste meschante m'a faict.

LE GENTILHOMME.

Et par Dieu donc ! pour le meffaict,  
J'en advertiray la justice.

GERARD.

Il n'est chose que je ne feisse

Pour en éviter le scandale.

AGNÈS.

Non, non, en belle pleine halle  
Je te feray pilorier  
Pour t'estre voulu marier  
A deux femmes, je t'en assure.

JOSSE.

Messieurs, vous voyez quelle injure?  
Je vous en prends tous à tesmoings.

AGNÈS.

Si je lève une fois les poings  
Sur toy, meschant !

JULIEN.

Quelle diablesse !  
A la voir, elle est donc maistresse ?  
Vrayment, je ne m'esbahy pas  
S'elle meist en vente son bas.

GERARD.

Sçavez-vous bien que c'est, compère ?  
Vous voyez combien cest affaire  
Vous touche ; il vaut doncque bien mieux,  
Pour l'honneur et profit des deux,  
En eschapper. C'est vostre femme.  
« Encore n'avons-nous qu'une ame  
» A sauver ou damner ; voyez,  
» Fussions-nous les plus desvoyez,  
» Si fault-il toujours revenir.  
» Nous avons beau entretenir  
» Haine et rancune l'un sur l'autre,  
» Son honneur doit estre le vostre,  
» Et tout vostre profit le sien. »

Puisque Dieu vous a faict ce bien,  
D'avoir vescu jusqu'aujourd'huy,  
Laissez-moy là tout cest ennuy,  
Geenant vostre ame tormentée :  
« Car là où la chèvre est liée  
» Il fault qu'elle broute. »

JOSSE.

Mais quoy?

Pourroy-je voir avecque moy  
Celle qui m'a faist un tel tort?  
J'endureray plustost la mort.

LE GENTILHOMME.

Considerez le deshonneur  
Que vous aurez, si ce malheur  
Vient une fois à la notice  
De la rigoureuse justice.

JOSSE.

Je l'entens, et la paix est faicte,  
Par tel si, qu'Agnès me promette  
Que jamais n'y retournera.

LE GENTILHOMME.

Et, vrayment, elle le fera.

AGNÈS.

Je le feray, mais quand et quand  
Qu'il me promette qu'oravant  
Il ne sera plus si fascheux.

JOSSE.

Et, par saint Jacques! je le veux;  
Et touchez là.

AGNÈS.

Et! hay! avant!

JOSSE.

Je vous remercy' grandement ,  
Monsieur, de vostre bon vouloir.

GERARD.

Si est-ce qu'il me fault sçavoir  
Qui me remboursera mes frais.

LE GENTILHOMME.

Or sus doncques, ma dame Agnès :  
Là, caressez le sire Josse.

AGNÈS.

Anenda, Monsieur, je m'efforce  
De faire le mieux que pourray.

PANTHALEONÉ.

Et moy cependant je seray  
Mis en oubly.

LE GENTILHOMME.

Contentez-vous ,  
Autrement vous aurez des coups  
Pour plus parfaicte recompense.  
Sçavez-vous pas que la despense  
Qu'elle a faict estoit de l'argent  
De son mari ?

GERARD.

Tost, un sergent  
Pour prendre ce coquin au corps ,  
Lequel a mis tous ses efforts,  
Soux faux habits du sire Josse ,  
De prendre Madalène à force !  
Çà ! mes serviteurs, sortez tous.

LE GENTILHOMME.

Vous voyez que c'est : sauvez-vous  
Devant plus grand' noise.

GREVIN.

GERARD.

Prenez.

PANTHALEONÉ.

Par ma foy, vous ne m'y tenez,  
Ny vous ny tous vos beaux sergens.

LE GENTILHOMME.

Sire Gerard, entrons dedans,  
Et vous sçaurez la verité  
De tout.

GERARD.

Je suis fort tormenté  
De ce meschant, et je promets  
Que, si je le trouue jamais...

LE GENTILHOMME.

Toy, Julien, en ce pendant  
Que je seray cy attendant,  
Va faire venir le cousin.

JULIEN.

Il sera faict.

GERARD.

Et vous, voisin,  
Touchant le reste de l'affaire ?

JOSSE.

Tout ce que Monsieur voudra faire,  
Je le tien pour faict.

GERARD.

Je le veux.

JULIEN.

Hé Dieu ! comment nostre amoureux  
Se mettra dessus le hault bout,  
Mais qu'il entende comme tout



S'est si bien manié par moy !  
 Il me semble que je le voy,  
 Pour un si grand contentement,  
 Au milieu d'un esbatement,  
 Rire et saulter, jouer, danser,  
 Et puis en un coup m'embrasser  
 Pour estre cause de son bien ;  
 Encor quand je pense combien  
 La nouvelle de mon message  
 Luy augmentera le courage,  
 Mon cueur et mon ame sautelle.  
 Au moins il aura sa cruelle  
 A ceste fois, et la langueur  
 Sortira de son pauvre cueur,  
 Ainsi que pour sa fermeté  
 Il a jà long-temps merité.  
 Et vous, Messieurs, que le sejour,  
 Parlant de ce follastre amour,  
 Ne peult fascher, si son ardeur  
 A quelque fois en vostre cueur  
 Monstré quelle estoit sa puissance,  
 Ou si de present l'esperance  
 Renouvelle vostre blesseure,  
 Monstrez-vous fermes, je m'asseure  
 Que cest amour vous fera estre  
 Encor plus heureux que mon maistre ;  
 Et si vous ne trouvez moyen  
 De venir à bout, Julien  
 S'estimera toujours contant  
 Et bien heureux d'en faire autant.  
 Mais cependant ne laissez pas,  
 Si voulez, de haster le pas.

*Fin des Esbahis.*



# LA RECONNUE

COMEDIE

PAR REMY BELLEAU

### LES ACTEURS.

MONSIEUR L'ADVOCAT.

MADAME L'ADVOCATE,  
sa femme.

MAISTRE JEAN, le clerc.

JEANNE, la chambrière.

LA VOISINE.

L'AMOUREUX, son fils.

POTIRON, son laquais.

ANTOINETTE, l'amou-  
reuse.

LE CAPITAINE RODO-  
MONT.

BERNARD, son valet.

LE GENTILHOMME DE  
POICTOU.



## NOTICE

### SUR LA RECONNUE

---

**L**e style de cette comédie est plein de naturel et de grâce, qualités de Rémy Belleau. Né à Nogent-le-Rotrou en 1528, il suivit en Italie le marquis d'Elbeuf, général des galères, comme professeur et gouverneur de son fils, Charles de Lorraine, qui fut depuis duc d'Elbeuf, et grand écuyer de France. Remy Belleau mourut en 1577. Il a composé un grand nombre de poésies, réunies en deux volumes, et qui contiennent la Reconnue.

On sait que ces poésies ne furent recueillies par ses amis qu'après sa mort, et que la comédie de la Reconnue étoit inachevée, ce qui fait conjecturer qu'elle n'avoit point été publiquement représentée. Le sujet étoit cependant alors tout à fait de circonstance : Une jeune fille, religieuse dans un couvent de Poitiers, lors du sac de cette ville par le maréchal de Saint-André,

*en 1562, tombe en partage à un capitaine françois huguenot, ce qui donne lieu, dans le cours de la pièce, à une de ces reconnoissances si fréquentes dans le théâtre latin, et dont Molière lui-même s'est plusieurs fois servi pour ses dénouments.*





## ARGUMENT

### DE LA RECONNUE.

---

**A**u sac de Poitiers, un capitaine fait butin d'une jeune damoiselle de bonne grace et de bon lieu, et qui peu de temps auparavant avoit esté professe en une abbaye de filles; toutesfois, se sentant de la nouvelle religion, avoit changé d'habit, prenant l'accoustrement de bourgeoise. Ce capitaine, fort amoureux d'elle, appelé au service du roy pour le recouvrement du Havre, la laissa en la ville de Paris, en la maison d'un sien cousin, avocat en la court, desja vieil et ancien et sans enfans. Pendant l'absence de ce capitaine, cest avocat en devint amoureux, sa femme desesperement jalouse, et un autre jeune avocat à marier amoureux aussi. Or ce vieillard, pour haster son entreprise et manier son fait plus couvertement, feint avoir entendu pour vray la mort de ce capitaine à la prise du Havre, et resout avec sa femme que le meilleur estoit et le

plus expedient de marier cette fille à son clerc, qu'il avoit desjà pratiqué sous promesse de quelque petit office. Ce jeune avocat, surpris de mille passions nouvelles, l'empesche tant qu'il peut; la fille, hors d'esperance de ce qu'elle attendoit du capitaine, qu'on avoit fait mort, et de pouvoir jamais pretendre à l'alliance du jeune avocat estant encore en tutelle, et elle reputée comme estrangère, delibère d'accepter le mariage de ce clerc, et est maintenant que l'on doit faire les fiançailles. Toutesfois, estans prests à se mettre à table, ce capitaine, qu'on avoit fait mort, arrive et trouble tout. A l'instant mesme un gentilhomme de Poictou, père de ceste damoiselle, adverty par un sien solliciteur que son procès estoit sur le bureau, vient à la maison de cet avocat pour entendre de ses affaires, trouve qu'il avoit gagné son procès; devisant ensemble, jette l'œil sur ceste fille, et la reconnoist sienne; s'enquiert de ce jeune avocat qui luy faisoit l'amour, luy promet en mariage un office de conseiller ou cinq cens livres de rente, et bulles expédiées pour la dispense; promet à ce capitaine une sienne niepce et une place d'homme d'armes; donne à son avocat les despens du procès, à l'avocate cent escus pour ses espingles; le clerc jouïst de son benefice, et tous demeurent contens. Ainsi s'accorde inesperelement le mariage entre ceste jeune damoiselle et ce jeune avocat.





# LA RECONNUE

COMEDIE

ACTE PREMIER.

SCÈNE I.

*Janne, chambrière; M. Jehan, le clerc.*

JANNE.

**H**a ! que malheureuse est qui sert  
Maintenant, et, servant, qui pert  
Son bien, sa peine et sa jeunesse !  
Et quoy ? servir une maistresse  
De Paris, j'aimerois autant  
Mourir cent fois. Si je fay tant  
Que sortir hors de la maison,  
Voilà Madame en venaison,  
En bon point, grasse et bien refaite,  
Jalouse, fascheuse et sugette  
A son avertin, qui soudain  
Se met en son aigre levain  
Pour crier après moy trois heures.  
« Ha ! que les rentes sont mal seures

» Du service de ces messieurs. »  
Sus, mon Dieu, quelquefois je meurs,  
Quelquefois je meurs quand j'y pense.  
Si Monsieur n'a traité sa panse  
Des presens d'un pauvre plaideur,  
Tout le jour il sera resveur,  
Morne, triste, melancolique ;  
Toute la nuict ou sa colique  
Ou sa migraine le tourmente ;  
Et Madame, qui perd l'attente  
Du bien que donnent les maris,  
Soupire de son amarris,  
Et crie que personne n'entre,  
Qu'elle a des trenchaisons au ventre,  
Comme s'ell' vouloit accoucher.  
Monsieur ne fait rien que cracher,  
Tousser, emutir, et m'appelle :  
Janne, debout, de la chandelle,  
Hastez-vous et prenez un peu  
De ce fagot, faites du feu,  
Mettez ces deux tizons ensemble.  
La pauvre Janne est là qui tremble  
Devant deux charbons qu'elle attise,  
Toute la nuict, en sa chemise,  
Pendant que Monsieur se pourmeine,  
Pendant que Monsieur prend haleine,  
Pendant que ce gentil monsieur  
Veut appaiser son mal de cœur.

## MAISTRE JEHAN.

Il y a trois heures entières  
Que j'escoute ici les colères  
De Janne, à toute heure qui bruit.  
Elle a eu quelque male nuit

Pour la colique de Monsieur.  
 Nous pourrions bien disner par cœur  
 Ou bien tard ; puis qu'elle est en quinte,  
 Elle beura tantost sa pinte  
 Afin d'avaller ce courroux.  
 Mais il faut parler bas et doux  
 Pour ouyr comme elle caquette.  
 Janne parle tousjours seulette ,  
 Redit tout et ne celle rien ;  
 Vrayment , elle en contera bien ;  
 Janne est maintenant en ses gogues.

JANNE.

Maistre et maistresse sont si rogues  
 Et si fiers, qu'ils ne feroient pas ,  
 Pour me secourir, un seul pas.  
 L'un me dit : Janne, frotte-moy.  
 L'autre me dit : Approche-toy  
 Et me hausse ce traversin ;  
 Janne, apporte-moy ce bassin.  
 Mon orge mondé est-il fait ?  
 Que l'on mette au frais mon Juillet ;  
 Mon lait d'amandes, qu'on le passe.  
 Et voylà comme je trespasse  
 Cent mille fois toutes les nuits.

MAISTRE JEHAN.

Janne raconte les ennuis  
 Qu'elle a soufferts ceste nuitée  
 De Madame, aussi mal traitée,  
 Au moins , de son mari grison ,  
 Que parente de sa maison  
 Et femme qui soit en sa race.

JANNE.

Cela fait, je vais, je tracasse

Çà et là ; puis me faut aller  
 Au marché ; au retour, filer,  
 Balier, faire la lexive,  
 Et ne trouve ny fons ny rive,  
 Ny le moyen de m'en tirer.  
 Encor me faut-il endurer  
 Mille vergongnes sur le front,  
 Que tous deux ensemble me font.  
 Puis, ay-je bien fait tout cela,  
 Il me faut suyvre çà et là  
 Madame, et frotter haut et bas,  
 Me rompre mains, jambes et bras  
 A tourmenter une escabelle,  
 Un banc, une table, une escuelle,  
 A celle fin que son airain,  
 Son cuivre, son fer, son estain,  
 Reluise, jusqu'au lamperon  
 Et jusqu'au cul du chauderon.

MAISTRE JEHAN.

Janne me donne des atteintes,  
 Je n'ose faire mes complaints,  
 J'en sais trop plus que je ne veux :  
 Elle en dit assez pour nous deux.

JANNE.

Ha Dieu ! que ne me fis-tu naistre  
 Serve de quelque homme champestre  
 Ou de quelque bon laboureur,  
 Sans m'asservir à ce monsieur ?

MAISTRE JEHAN.

Janne dit vray : l'affection  
 Luy fait plaindre la passion  
 Qui la tourmente, et, sur mon ame,  
 S'il me falloit ourdir sa trame,

LA RECONNUE, COMEDIE. 345

J'aimerois mieux avec la peine  
Ne manger que du son d'aveine,  
Gardant les boucs et les brebis,  
Et ne manger que du pain bis,  
Que d'endurer dedans ces villes  
Choses indignes et serviles,  
Et plus qu'on ne sçauroit penser;  
C'est toujours à recommencer.

JANNE.

Mais, mon Dieu, je voy ma maistresse  
Qui revient desjà de la messe;  
Mon pot n'est pas encore au feu.  
Je m'en vay souffler peu à peu  
Ces trois charbons que j'ay par conte.

MAISTRE JEHAN.

Janne, si sa quinte luy monte  
Vous aurez tantost un assaut.  
Si me fache-t-il bien qu'il faut  
Si tost au palais retourner  
Trouver Monsieur. Sans desjeuner  
Je ne puis plus long-temps attendre,  
L'appetit commence à me prendre.

---

SCÈNE II.

*Madame l'Advocate, Janne.*

MADAME

anne!

JANNE.

Madame!

MADAME.

Qu'avons-nous

A disner?

JANNE.

Du lard et des chous ,  
Une andouille et un hochepot ,  
Et le reste de ce gigot  
Pour faire un hachis.

MADAME.

C'est assez.

Janne !

JANNE.

Madame !

MADAME.

Ramassez

Ceste cendre au feu qui se pert.  
Le pot est tousjours decouvert  
S'il boust, et couvert s'il escume ;  
Mais je sçay, c'est vostre coustume ,  
Jamais ne feistes autrement.  
Repliez cet accoustrement,  
Et reportez mon chaperon  
Pour represser. Quoy ! ce chaudron  
Est-il bien là ? et ceste escuelle ,  
Ceste chaire, ceste escabelle ?  
Que tu es paresseuse ! brique !  
J'ay une espingle qui me pique  
Justement sur le droit costé.  
Mon attiffet va de costé.  
Hé mon Dieu ! que je suis mal faite !  
Ma verdugale s'est defaite  
Pendant que j'estois à l'église ,  
Et si j'ay dessous ma chemise ,  
Dedans le dos, je ne sçay quoy.  
Je te pry, Janne, accoustre-moy,

Et me dy si nostre Antoinette  
Couve point quelque amour secrette.  
T'en a-t-elle jamais parlé ?

JANNE.

Je ne l'eusse pas tant celé ;  
Vous me cognoissez bien, Madame.  
Et puis, je ne suis qu'une femme,  
Vaisseau percé de tous costez ;  
Mais de vous-mesmes eventez  
Si avez quelque sentiment ,  
Si nostre homme secrettement  
Luy fait l'amour, et , sur ma foy,  
J'en ay conneu je ne sçay quoy.

MADAME.

Je n'en suis que trop assurée ,  
Et qui me rend desesperée,  
C'est cela ; mais je voudrois bien  
Trouver quelque gentil moyen  
Pour m'en tirer.

JANNE.

N'y pensez point.

MADAME.

Je ne puis, car cela me point  
De si près que je ne fais pas  
Ouvrage, repos ny repas,  
Cent fois le jour que je n'y songe.

JANNE.

C'est le vif-argent qui vous ronge ,  
Et qui me fait tousjours tancer ;  
Et , sans autrement y penser,  
Sus mon Dieu , je m'en suis doutée.

MADAME.

Ha ! vieille carcasse édentée !  
Je vous y prendray, vieil resveur !

JANNE.

Vrayment, c'est un beau laboureur  
Pour trainer là ceste charrue.

MADAME.

Il n'y a femme en ceste rue  
Plus malheureuse que je suis.  
Ha ! si j'estois... mais je ne puis...  
Je vous les ferois bien porter,  
Puis que vous me voulez traiter  
En ceste sorte.

JANNE.

Mais la fille

Vous aime, puis elle est gentille ;  
D'elle je n'auray jamais peur.

MADAME.

Toutefois, je tiens pour le seur,  
Et des yeux me l'a fait entendre,  
Que, s'elle vouloit entreprendre,  
Elle s'y porteroit si bien  
Que jamais on n'en sçauroit rien.  
Car j'apperceu bien l'autre jour  
Que, pour dissimuler l'amour,  
Elle seroit assez finette.

JANNE.

Elle est mignarde, elle est saffrette,  
Fort bien apprise, et, sur mon Dieu,  
Elle doit estre de bon lieu  
Et noble, ou je suis abusée



LA RECONNUE, COMEDIE. 349

MADAME.

S'elle estoit un peu plus rusée,  
Il n'y a fille dans Paris  
Qui trovast plustost cent maris  
Qu'elle, s'elle en avoit besoin.

JANNE.

Elle est modeste, elle prend soin  
De son fait ; bonne mesnagère.

MADAME.

Je m'en vay trouver ma commère  
Afin de descharger mon cœur,  
Je n'en puis plus ; et , si Monsieur  
Revient du palais, qu'on m'appelle.  
Mais, Janne, soyez-moy fidelle  
Car je veux matter ce vilain :  
Je le feray mourir de faim,  
De soif et de mauvaise chère.

JANNE.

Madame est bien en sa colère ;  
Je l'ay mise en son ver coquin.  
Mais je ne fais rien ce matin  
Autre chose que babiller.  
Si me faut-il tost habiller  
A disner pour nostre monsieur:  
Par ma foy, il n'est plus resveur  
Depuis qu'il devient amoureux ;  
Il est gentil, doux , gracieux ,  
Et n'y a parfum qu'il ne porte.  
Antoinette, avant que l'on sorte,  
Descendez et dressez la table.

## SCÈNE III.

*Antoinette, Janne.*

ANTOINETTE.

**N**e suis-je pas bien misérable?  
Ne suis-je pas infortunée?  
Je pense que je ne suis née  
Que pour endurer du malheur!

Si j'ay tant soit peu de bon-heur  
Qui me fasse esperer en mieux,  
Seulement en tournant les yeux,  
Il me laisse et soudain s'enfuit:  
C'est un desastre qui me suit  
Et qui jamais ne m'abandonne.  
Si j'ay fortune qui me donne  
Quelque moyen de m'avancer,  
Je ne sçay quoy, sans y penser,  
Se vient jeter à la traverse,  
Qui brouille, tracasse et renverse,  
Me tire et arrache des mains  
Le succès de tous mes dessains.

JANNE.

Ceste fille est bien mal-traitée.  
Mon Dieu! quelle langue affetée!  
Comme elle parle! Elle dit d'or.  
J'en voudrois bien sçavoir encor,  
N'estoit qu'il me fault apprester  
Nostre disner, et le haster.  
Je m'en vay trouver ma cuisine,  
Mais j'ay peur que ceste cousine

Ceans n'attraine avecque soy,  
 Sans y penser, je ne sçay quoy.  
 Mon cœur en fait mauvais presage ;  
 Je crains fort que ce cousinage  
 Ne vienne d'un autre costé.  
 Ce beau capitaine eventé,  
 Cousin germain de nostre maistre,  
 La laissa en passant pour estre  
 Avec Madame, pour sçavoir  
 Et le service et le devoir  
 Que font les filles de maison.

ANTOINETTE.

J'en auray tousjours ma raison ;  
 Il m'aime , et sçay qu'il est de race  
 De gens de bien ; puis une place  
 Ne luy peut manquer chez le roy.  
 Aussi il m'a promis la foy  
 Qu'il me prendroit en mariage.  
 Je l'ay trouvé homme si sage ,  
 Si très bon et si tres honneste,  
 Qu'ayant puissance sur ma teste,  
 Jamais, et non plus que sa sœur,  
 Ne me pressa de mon honneur.  
 Vray est que bien fort volontiers ,  
 A la surprise de Poitiers,  
 Je me rendy sa prisonnière,  
 Reconnoissant à sa manière  
 Qu'il estoit quelque homme de bien.  
 Si ne sçait-il encores rien  
 Du tout que j'aye esté nourrie  
 Nonnain dans une moinerie  
 Par l'espace de sept bons ans.  
 Mais je pers icy bien mon tems

A discourir de ma fortune.  
Ce n'est pas ce qui m'importune  
Pour le present ; c'est le souci  
Que j'ay de me tirer d'ici  
Et de savoir toutes nouvelles.  
Mon Dieu ! s'elles estoyent cruelles,  
Et que l'on me dist qu'il est mort  
Au Havre en assaillant le fort,  
Que ferois-tu, pauvre Antoinette ?  
Tu demourrois serve et sugette,  
Veufve d'amis et de secours !  
En ce monde je n'ay recours  
De frère, de sœur ny de mère.  
De me retirer chez mon père ,  
Ayant delassé le convent,  
Et puis changé d'accoustrement,  
Je serois fort bien arrivée !  
Il n'est pas de la reformée,  
Il me renverroit bien chez moy.  
De demeurer icy, et quoy ?  
D'un costé, je suis tourmentée,  
Et de l'autre sollicitée.  
Mon Dieu ! tout me vient à rebours ,  
Aide-moy, tu es mon secours,  
Mon fort, mon tout, mon esperance.  
Mais las ! mon Dieu ! l'heure s'avance,  
Et moy je ne m'avance pas.  
J'enten Madame d'icy bas.

SCÈNE IV.

*Madame l'Advocate, la Voisine.*

MADAME.



Adieu, voisine.

LA VOISINE.

Adieu, mon cœur.

MADAME.

Je sens venir nostre Monsieur.

LA VOISINE.

Il porte le gand parfumé ,  
Maintenant qu'il est allumé  
D'un feu qu'il ne sçauroit esteindre.

MADAME.

Qu'il a de peine à se contraindre  
Pour se faire de belle taille !  
Adieu, il faut que je m'en aille :  
Ce sera pour une autre fois.

LA VOISINE.

S'ell' ne fait rendre les abbois  
A Monsieur, je veux qu'on me tonde !  
Il n'y a femme en tout le monde  
Qui se fasche plus aigrement.  
Ell' le rendra doux comme un gand  
Et souple comme un marroquin.  
S'ell' ne luy met le brodequin  
De travers, je veux qu'on me pende !  
La voisine est assez friande  
Pour luy dresser un bon appas,  
Et si ne s'en doutera pas.

Encor, decouvrant l'entreprise,  
Elle est secrette et bien apprise  
Pour fort bien deguiser un fait ;  
Et si le galland contrefait  
L'amoureux, ha ! qu'elle est rusée  
Pour devider une fuzée  
Et tirer dedans et dehors  
Le filet d'un fuzeau retors !

Aussi ce n'est pas la façon  
Qu'un vieillard face le garçon ,  
Abusant la jeunesse tendre  
D'une femme qui peut apprendre  
A faire tout ainsi que luy.  
Encor, en la maison d'autrui,  
Il y auroit quelque apparence ;  
Mais de le faire en la presence  
De sa femme , et en sa maison ,  
Il n'y a rime ni raison ;  
Puis , l'endurer, j'aymerois mieux  
Cent fois qu'on me crevast les yeux  
Et qu'on me brulast toute vive.

J'atten que nostre fils arrive.  
Il fait l'amour, je le sçay bien ;  
Mais je croy que nous n'avons rien  
Pour disner, je n'y pensois pas ;  
Aussi ne luy faut-il grand cas :  
Il se paist de chose legère.  
Que Dieu pardoint à feu son père !  
Il avoit ce bon naturel ;  
Celuy de maistre Jehan n'est tel ,  
Que je voy venir droit à nous.  
Il ne peut plier les genous ,  
Tant il est affoibli de faim.  
A le voir il a mieux besoin

De disner cent fois que de rire.  
 Maistre Jehan triomphe de dire ,  
 Mais c'est quand il a les piez chaudx,  
 Ou qu'il a quelques vieux defaux  
 A taxer contre sa partie.  
 Maistre Jehan dresse une sortie.

---

SCÈNE V.

MAISTRE JEHAN.

**S**ur mon Dieu, je ne viens jamais  
 Tost ou tard de nostre palais,  
 Que je n'apporte la famine !  
 Je croy que c'est là qu'elle affine  
 A tous les ongles et les dens.  
 Ouy, sur mon Dieu, c'est là dedans  
 Que l'on s'affame et qu'on pratique  
 A faire passer la colique,  
 Et bientôt par l'ame d'un sac ;  
 Si vous avez dans l'estomac  
 Quelque chose mal digérée,  
 Eventez la mine alterée  
 De quelque maigre chicaneur :  
 Il n'y a si grand mal de cœur  
 Ny de ventre qui ne se passe.  
 Ses yeux haves , ses mains , sa face ,  
 Son ventre et son foye d'aimant  
 Cuisent l'or et le diamant ;  
 Ses paroles sont des sansues ,  
 Ses doigts de glus , ses mains crochues ;  
 Ce qu'il parle et ce qu'il soupire  
 N'est rien qu'un esprit qui attire,

Et qui, par son attraction ,  
Fait suivre la digestion.

Ce sont caresses attrayantes ,  
Ce ne sont qu'espines mordantes  
Qui font laisser le poil à tous.  
Il y a de l'aigre et du doux ,  
Il y a du mol et du dur  
Dedans le sac d'un chiquaneur.  
Il est l'amorce et l'hameçon ,  
Et vous, vous estes son poisson ;  
C'est l'ambre , vous estes la paille ;  
C'est l'aimant, et vous la limaille  
De fer; ses mains sont des gluaux ,  
Et vous , vous estes ses oiseaux ;  
Nostre palais est la pentièrre ,  
La glus , le rapeau , la filière ,  
Le ré saillant , le feu , la vois ,  
Où toute la France une fois  
Tous les ans se prend au filet.

C'est là, c'est là que le caquet  
Se vend aussi cher comme crème ;  
Jamais le fourment ne s'y sème  
Ny l'herbe , et en toutes saisons  
On y fauche et fait-on moissons.  
C'est là que naissent les minières  
D'or, d'argent de toutes manières,  
Et toutes sortes de métaux ;  
C'est là que coulent les ruisseaux  
Qui traînent l'arcine dorée ;  
C'est là qu'on prend à la pipée ,  
En faisant consultation ,  
Une bonne succession.  
Les piliers, les bancs et les portes ,  
Bref, tout y mord ; là les peaux mortes



Font mourir les hommes vivans ;  
 C'est là qu'on ronge à belles dents,  
 Ou de Poitou ou de Solongne,  
 Tousjours quelque vieille charougne.  
 Aussi nostre palais n'est beau  
 Que pour escorcher une peau  
 Et regratter un parchemin.

Si je traine mon escarpin  
 Le long de ce pavé glissant ,  
 Je revien soudain pallissant  
 De faim , de soif et de colère.  
 C'est ce barreau qui nous altère  
 Et qui nous essime le flanc.  
 Si je frotte contre le banc  
 De quelque procureur nouveau  
 Le petit bord de mon manteau ,  
 Me voilà mis en appetit ;  
 Ou si je demeure un petit  
 Debout en la chambre dorée ,  
 Me voilà remis en curée  
 Pour courir après un grand cerf.  
 Sans plus me desplaist d'estre serf  
 A ce monsieur qui m'importune  
 Jour et nuit changer de fortune ,  
 Et parle de me marier ;  
 Encores me dist-il hier,  
 Si j'accepte ce mariage ,  
 Qu'il me fera grand avantage,  
 Qu'il me donra ou une office  
 De sergent, ou le benefice  
 Qu'il tient de long-temps en mon nom.  
 L'ayant, qu'en feray-je, sinon  
 De bon argent pour me meubler ?  
 Ha ! si je pouvois assembler

Cinq ou six cens escus ensemble,  
Je serois riche, ce me semble ;  
Mais cependant je disneray,  
Et, en disnant, j'y penseray.  
Je suis las : il y a trois nuits  
Que, sans me reposer, je suis  
A faire l'extrait d'un procès,  
En droit et matière d'excès,  
D'un gentilhomme de Poitou.  
S'il vient, j'en aurai fer ou clou,  
Quand il seroit ferré à glace.  
Mais ce pendant le temps se passe :  
Je m'en vay prendre mon repas.

---

## ACTE II.

## SCÈNE I.

## L'AMOUREUX.

**H**a ! que celui est malheureux,  
Aujourd'huy, qui vit amoureux !  
Amour porte toujours en croupe  
Quelque malheur qui donne en  
Pour elancer nostre vaisseau [poupe  
Contre un rocher ou dessous l'eau ;  
Amour porte tousjours en queue  
Quelque maladie inconnuë.  
C'est un mal qu'on ne peut guarir,  
Un mal qu'on ne peut secourir.  
En temps qui soit, le mal d'aimer  
Est un mal qu'on ne peut charmer,  
Un esprit qu'on ne peut contraindre,  
Un malheur qu'on ne sçauroit peindre ,

LA RECONNUE, COMEDIE. 359

Un froid qu'on ne peut eschauffer,  
 Un feu qu'on ne peut estouffer;  
 C'est un tourment, c'est un erreur,  
 Un doux mal, un plaisant malheur,  
 A qui jus, drogue ny racine  
 Ne sçauroit faire medecine.  
 Amour est fertile de miel,  
 Amour est fertile de fiel;  
 Il jette le miel en la bouche,  
 Le fiel jusques au cœur nous touche;  
 Il porte le doux et l'amer.  
 Amour est semblable à la mer,  
 Qui, douce et calme, nous invite,  
 Puis, nous tenant, toute depite,  
 Vomist et crache dessus nous  
 Sa rage et son aigre courroux.  
 Puis, outre les maux de l'amour,  
 J'ay un tuteur qui nuict et jour  
 Ne parle que de me pousser  
 A ce barreau, de m'avancer;  
 D'autre costé, j'ai une mère  
 Qui tousjours me dit : Feu ton père  
 Faisoit cecy, faisoit cela,  
 Alloit deçà, alloit delà,  
 Pour avoir pratique au Palais.  
 Ha ! que Dieu luy pardoint ! jamais  
 Ne revint, en quelque saison,  
 La bourse vuide à la maison.  
 Cependant, au lieu de gouter  
 Le plaisir, il faut escouter  
 Ces propos et ne dire rien.  
 Je sçay que nous avons du bien,  
 Mais quoy ! quel bien, si je n'ay point  
 Moyen de me tenir en point,

D'avoir la chemise froncée,  
Le collet, la cappe doublée  
De taffetas ou de satin ;  
D'avoir la mulle , l'escarpin  
Et quelque chausse de couleur,  
Quelque rubis , quelque faveur  
Pour donner à mon Antoinette,  
Dont le souvenir me sagement,  
Me trouble et m'altère le sang,  
Et me fait soupirer le flanc ?  
Ce beau teint, ce front, cette face ,  
Ce tetin, cette bonne grace,  
Ce parler accort et ces yeux,  
Me font devenir furieux ;  
Et puis il faut que la jeunesse  
Se rende serve à la rudesse  
Ou d'un père, ou d'un precepteur,  
Ou d'une mère, ou d'un tuteur !  
J'aimerois mieux mourir cent fois  
Que me ranger dessous leurs lois  
Et d'asservir ma liberté  
A leur grave severité ;  
Et vous promets qu'une partie  
Se fera à ma fantaisie  
Pour ce coup, et j'en seray creu.  
Je ne voy rien et n'ay rien veu  
Au monde que je puisse suyvre  
Qu'Antoinette, qui me fait vivre,  
Destournant ses yeux doucement,  
Et puis mourir en un moment.  
Aussi je n'aime point ma vie ,  
Sinon que pour la seule envie  
Que j'ay de luy donner mon cœur  
Pour humble et loyal serviteur.

J'auray tantost quelque nouvelle ,  
 Car j'ay laissé en sentinelle  
 Potiron, à fin de la voir  
 Expressement, et de sçavoir  
 De Janne comme elle se porte.  
 Jamais ne vient qu'il ne m'apporte  
 L'esperance ou le desespoir.  
 Je sçay bien pourtant son vouloir ;  
 Seulement, si ce capitaine  
 Estoit mort, je suis hors de peine :  
 Je seray choisi entre tous,  
 J'abbatray aisement les coups  
 Et de Monsieur et de son clerc.  
 J'oy Potiron, il parle cler ,  
 Il a quelque chose à me dire.  
 Il vaut mieux que je me retire  
 Icy pour sçavoir le discours  
 Et le secret de mes amours.  
 Potiron est sur ses complaints :  
 S'il ne me donne des atteintes  
 Bien aigrement, je veux mourir.  
 Oyez, vous aurez du plaisir.

SCÈNE II.

*Potiron, l'Amoureux.*

POTIRON.

[tre

**H**a ! que pleust à Dieu que mon mais-  
 Mon jeune advocaceau, peust estre  
 Une fois aussi diligent  
 Au palais, à gagner argent,  
 Pour bien y faire son devoir,

Qu'il est diligent de sçavoir  
Des nouvelles de sa maistresse !  
Luy ou moy, nuit et jour, sans cesse,  
Nous sommes là, pour demander  
S'elle voudroit rien commander.  
C'est son estude, son barreau,  
Son sac, ses pièces, son bureau ;  
Bref, il ne pense en autre chose.  
Dieu sçait si Potiron repose,  
Et s'il a seulement loisir  
De boire un trait à son plaisir,  
Pendant que monsieur escarmouche  
A toutes heures cette mouche  
Qui luy poinçonne le cerveau !  
S'il y a quelque cas nouveau,  
Tousjours quand le disner s'apreste,  
Potiron, sus, avant, en queste ;  
Potiron, il vous faut trotter ;  
Potiron, il faut eventer  
Soudain. Si la beste est en prise,  
Ou si c'est nouvelle entreprise,  
Et qu'il faille courir exprès,  
Potiron, sus, allez après !  
Cela n'est que mon ordinaire.  
Ce pendant je ne puis tant faire  
Que venir à temps pour disner,  
Et ce n'estoit le desjeuner,  
Voilà Potiron bien crotté,  
Potiron aussi mal traité  
Qu'un vieil potiron au vinaigre.

## L'AMOUREUX.

Potiron, que tu seras maigre  
S'il faut vivre en ceste façon.

LA RECONNUE, COMEDIE. 363

POTIRON.

Plustost serois aide à maçon  
Que de servir ces langoureux ,  
Ces advocaceaux amoureux ,  
Qui ne vendent que les fumées  
De leurs parolles parfumées.

L'AMOUREUX.

Voilà comme ces paillardaux,  
Ces petits coquins friandeaux ,  
Devisent ordinairement  
De leurs maistres publiquement !  
Puis mettez là vostre regret !  
Je n'ay tant seulement regret  
De luy avoir dit mon affaire.

POTIRON.

Pay, Potiron ! il vous faut taire :  
Je le voy bien là qui m'attend.  
Jamais n'aura ce qu'il pretend ,  
Car il a trop forte partie.

---

SCÈNE III.

*L'Amoureux, Potiron.*

L'AMOUREUX.



t bien ?

POTIRON.

Elle n'est pas sortie :  
Monsieur estoit encore à table.

L'AMOUREUX.

Et Janne ?

Janne, secourable  
De Potiron et de la faim,  
Aussi tost qu'elle a veu de loin  
Potiron, la voilà plantée  
Sur la porte toute attristée;  
Elle nous en a bien conté!  
Monsieur n'est pas trop desgousté.

Amoureux !

Mais de quelle sorte ?  
Il n'y a faveur qu'il ne porte.

Mais, dy, Potiron, je t'en prie.

Si je le dis, sans menterie,  
Cela vous fera mal au cœur.

Dy, Potiron.

C'est ce resveur  
Qui brasse quelque amour segrette,  
Comme dit Janne, à Antoinette,  
Et voudroit bien trouver manteau  
Pour bien couvrir le feu nouveau  
Qui fait allumer le tison  
Es cendres de ce poil grison.  
La pauvreté, mal assurée,  
Est à demy desesperée,  
Et, pour l'avoir plus finement,



LA RECONNUE, COMEDIE. 365

Il pratique segrettement  
Maistre Jehan pour le marier.

L'AMOUREUX.

Je sçay tout cela dès hier.  
Janne ne dit-elle autre chose ?

POTIRON..

Elle en sçait bien, mais elle n'oze,  
Comme elle dit, le deceler;  
Puis on l'est venu demander  
Ainsi qu'elle parloit à moy.

L'AMOUREUX.

Va disner, mais despesche-toi.

POTIRON.

Et, vrayment, j'en ay bon besoin,  
J'enrage de soif et de faim;  
Mes boyaux ronflent de colère,  
Ils contrefont la gibecière  
De mon maistre : ils bâillent tousjours.

L'AMOUREUX.

Si je ne sçay tout le discours  
Que Monsieur a fait en disnant,  
Je seray toujours attendant  
Dessus le seuil de nostre porte,  
Jusques à tant que Janne sorte,  
Pour sçavoir d'elle si je suis  
Vivant, ou si vivre je puis.  
C'est l'esperance de ma vie,  
C'est mon heur, c'est ma jalousie,  
Mon tout, mon ame, mon desir,  
Mon œil, ma grace, mon plaisir.  
Sans elle je pourrois bien dire.

Qu'Amour exerce son empire  
De rigueur, d'ennuy, de mechef,  
Maintenant sur mon pauvre chef :  
Sans elle je serois en peine,  
Nuit et jour à perte d'haleine,  
A force de trop soupirer.  
Je ne sçaurois bien esperer,  
Sans son aide et sans son secours,  
De mettre fin à mes amours.  
C'est ce monsieur, c'est ce brouillon  
Qui me veut donner l'aiguillon,  
Affin de me mettre en martel.

Hà! mon Dieu, que tu es cruel,  
Amour, et que tes mains cruelles  
Font sur moi de playes nouvelles !  
Au moins quelquefois pren souci  
De moy , et me prens à merci ,  
Ou me fay perdre la memoire  
De ses yeux , de sa dent d'ivoire ,  
De la belle et blonde crespine  
De ses cheveux , de sa poitrine ,  
De sa taille , de son tetin ,  
De sa bouche qui sent le thym  
Quand elle a les lèvres decloses ,  
Des lis , des œillets et des roses  
Qui fleurissent dessus son sein ,  
De son front , de sa blanche main ,  
De sa douceur et de sa grace ,  
Qui toutes ces beautez efface.

Pren donc pitié de mon malheur,  
Et donne trêve à ma douleur,  
Amour, et relasche à ma peine!  
S'il disoit que ce capitaine,  
Son cousin , fust mort à l'assaut ,

Ce que pleust à Dieu il ne faut  
 Que cela seulement advienne ;  
 Si n'ay-je pas peur qu'il revienne,  
 Au moins s'il est en assaillant  
 Aussi brave et aussi vaillant  
 Que je l'ay veu estant à table.  
 Mais que fay-je icy, miserable !  
 Il vaut mieux que je me retire  
 Dedans nostre salette, et dire  
 A Potiron qu'il vienne prest ,  
 Et qu'il poursuive l'interest  
 De moy et de ma pauvre vie ,  
 Que j'ay maintenant asservie  
 Pour une beauté languissant  
 Chez ce monsieur à vingt pour cent.  
 Potiron !

POTIRON.

Monsieur.

L'AMOUREUX.

Sus avant,  
 Que l'on se tienne icy devant ,  
 Pour espier qui va , qui vient ,  
 Qui sort, qui entre, et s'il advient  
 Que Janne sorte, qu'on m'appelle !

POTIRON.

Je ne suis plus que sentinelle ,  
 Je ne sçay plus autre mestier.  
 Potiron, dedans son cartier,  
 A aussi bien porté les armes,  
 Pendant qu'on donnoit les allarmes ,  
 Qu'homme qui fust dedans Paris ;  
 Potiron, tout vestu de gris,  
 Ouy, Potiron faisoit le brave

Dans la cuisine ou dans la cave.  
 Là dedans est mon lit d'honneur :  
 C'est là que je veux que mon cœur,  
 Ma sallade et ma vieille espée  
 Soyent mis et pendus en trophée ;  
 Mais il me faut parler pian , pian ,  
 Car voilà Janne et maistre Jehan  
 Qui sortent. C'est à moy d'attendre  
 Ce qu'ils diront , et de l'apprendre.  
 Il sera tombé de l'orage ,  
 Janne est morne et triste en visage.  
 Ces yeux rouges , ce poil rebours,  
 Font juger qu'il y a trois jours  
 Qu'elle n'a mangé que moutarde ;  
 Ell' n'a point la mine gaillarde :  
 Il y a quelque malencontre.

---

## SCÈNE IV.

*Maistre Jehan , Janne , Potiron.*

## MAISTRE JEHAN.

**E**t, vrayment! son visage monstre  
 Qu'elle a son beguin à l'envers ;  
 Quelque chose va de travers ,  
 Qui luy trouble la fantaisie.

## JANNE.

Ce n'est rien qu'une jalousie  
 Qui luy altère le cerveau.

## MAISTRE JEHAN.

Son mal va bien outre la peau :  
 Il luy touche jusques au cœur.

LA RECONNUE, COMEDIE. 369

JANNE.

Aussi il falloit que Monsieur  
Luy donnast les occasions  
De la mettre en ces passions.

MAISTRE JEHAN.

Il y a anguille sous roche :  
Aussi tost que Monsieur approche  
D'elle à fin de la caresser,  
Madame vient le repousser  
Si fierement que c'est merveille.  
S'elle n'a la puce en l'oreille  
Je veux mourir presentement.  
Janne dit vray, ce seul tourment  
Luy feroit perdre la cervelle.

JANNE.

Je sçay bien comme elle chancelle  
Et de la langue et de l'esprit,  
Quand elle oit seulement le bruit  
D'un voisin ou d'une voisine,  
Qui porte moudre sa farine  
Ailleurs que dedans sa maison.

MAISTRE JEHAN.

A propos, voylà Potiron.

POTIRON.

Tous deux, vous en contez de belles!  
Et bien! dites-moy des nouvelles;  
Qui a-il? maistre Jehan sçait tout,  
C'est maistre Jehan qui tient le bout  
Qui nous fait perdre la partie.  
Et bien! Madame est avertie  
Du fait de Monsieur; est-ce tout?

J'ay entendu de bout en bout  
Vos propos.

MAISTRE JEHAN.

Ce sont de tes ruses.

JANNE.

Potiron n'a jamais d'excuses ,  
Potiron parle librement.

POTIRON.

C'est la façon de maintenant ,  
Le siècle et la saison le porte :  
Chacun en dit, chacun rapporte  
Cela mesme qu'il ne sçait pas ;  
Mentir m'espargne mille pas ,  
Mille courses , mille courvées ;  
Sans les mensonges controuvées ,  
Mon escarpin deviendrait tel  
Qu'un mouvement perpétuel ;  
Je serois tousjours en haleine.  
Et puis il n'y a point de peine  
Au service d'un amoureux !

MAISTRE JEHAN.

Potiron, que tu es heureux ,  
Si tu le sçavois bien connoistre !

POTIRON.

Je voudrois t'avoir veu un maistre  
De cervelle comme le mien ,  
Pour avoir cet heur et ce bien.  
Mais , Janne , vous estes resveuse ;  
Ha ! vraiment, vous estes fascheuse.

JANNE.

Vous ne faites que lanterner,

Perdre temps et balliverner ;  
Mais que voulez-vous que je die ?

MAISTRE JEHAN.

Potiron, cette maladie  
Ne la tourmente pas souvent.

POTIRON.

Parbieu ! c'est quelque mauvais vent  
Qui l'a frappée ce matin,  
Et l'a mise en son avertin.

MAISTRE JEHAN.

Potiron, trêves de colère ;  
Laissons là Janne. Quelle chère  
Cependant que Monsieur contoit  
Du Havre pris, et qu'il vantoit  
L'heureuse et vaillante jeunesse  
De nostre roy, et la sagesse  
Et l'heur de la royne sa mère,  
Lorsqu'il disoit que la main fière  
Et le cœur brave du François  
Avoit mis et chassé l'Anglois  
Hors des limites de la France !  
Aussi tost Madame commence,  
Feignant de ne l'entendre pas,  
A parler haut, à parler bas,  
Puis jette les yeux contre terre.

POTIRON.

Maistre Jean parle de la guerre  
Ainsi que de son parchemin ;  
Maistre Jean a l'esprit mutin.

JANNE.

Ha ! Potiron, laisse-le dire

MAISTRE JEHAN.

Si monsieur avoit faim de rire,  
Aussi tost elle rougissoit,  
Aussi tost elle pallissoit.

JANNE.

Madame est en son pelisson;  
Non, jamais en ceste façon  
Ne la vey descontentée.

POTIRON.

Janne en dira sa ratelée.

MAISTRE JEHAN.

Monsieur est semblable à celui  
Qui laboure le champ d'autrui  
Et laisse là le sien en friche.  
C'est ainsi que l'on devient riche.

JANNE.

Ha! vrayment, il a bonne grace;  
C'est pour luy, ceste soupe grasse:  
Il s'en peut bien torcher le bec.

MAISTRE JEHAN.

Janne, son moulin est trop sec  
Pour y moudre ceste farine.

POTIRON.

C'est pour sa bouche qu'on l'affine,  
Et pour le mettre en appetit.

JANNE.

Potiron, parlons un petit  
Plus bas: il est en la sallette.

POTIRON.

J'ay peur que ceste amour secrette



LA RECONNUE, COMEDIE. 373

Ne se brasse pour maistre Jean.

MAISTRE JEHAN.

Pour moy ?

POTIRON.

Ouy, pour vous.

MAISTRE JEHAN.

Han, han,

Je serois achevé de peindre.

POTIRON.

Si Monsieur vous vouloit contraindre  
De l'espouser ?

MAISTRE JEHAN.

Moy ! et pourquoy ?

Elle est trop mignarde pour moy,  
Elle est de trop bonne maison.

POTIRON.

Mais la liberté du grison  
Sera de lui donner carrière.

MAISTRE JEHAN.

Il s'en peut bien tirer arrière :  
Ce n'est pas pour un tel monteur,  
Ce n'est pas pour un tel picqueur,  
Vrayment, que la lice est dressée.

JANNE.

Sa monture est trop harassée :  
Il peut bien s'essayer ailleurs.

MAISTRE JEHAN.

Il n'est pas du rang des plus seurs.

POTIRON.

La lance à monsieur est gauchère

Pour tirer droit à la visière.

JANNE.

Ce n'est pas son fait de courir.

MAISTRE JEHAN.

Je voudrois bien le secourir.

JANNE.

Ouy, pour appaiser sa furie.

POTIRON.

Janne a servi à l'escurie ,  
Elle en parle assez proprement.

JANNE.

Ç'a donc esté en escurant  
Mon chaudron dedans la cuisine ?

MAISTRE JEHAN.

Mais j'oy Monsieur qui se mutine ;  
Je vais achever mon extrait.

POTIRON.

Et moy, je m'en vais boire un trait ,  
Car nous jourons une première  
A toutes restes de colère ,  
Tantost, mon advocat et moy.

JANNE.

Adieu, tous deux.

MAISTRE JEHAN.

Adieu, je voy

Antoinette qui se desrobe  
Avec Madame au garderobe.

JANNE.

Adieu, je vais à mon mesnage.

LA RECONNUE, COMEDIE. 375

MAISTRE JEHAN.

Nous en parlerons davantage.

POTIRON.

Adieu.

MAISTRE JEHAN.

Ceste nouvelle trame  
Mettra jusque à la haute game  
Cet advocat ; ce fait le touche.

---

SCÈNE V.

POTIRON.

**U**e m'en vay bien jeter la mouche  
Au cerveau de mon amoureux ;  
A ce coup, il est malheureux :  
Il peut bien quitter la partie.  
Je m'en vay luy mettre l'ortie  
Et l'eguillon dessous le flanc.  
C'est à lui à quitter le ranc ;  
J'en ay descouvert l'embuscade,  
Et, s'il ne se donne de garde,  
On luy fera un mauvais tour.  
C'est un ennemy que l'Amour ;  
Ce monsieur a cent vieilles ruses,  
Cent couvertures, cent excuses,  
Pour ruiner ce jeune sot.  
Mais, si je ne luy disois mot  
De tout cela que j'ay appris,  
Ce seroit pour le rendre epris  
Et surpris tousjours davantage ;  
Ce seroit allumer sa rage  
Et le rendre plus furieux

Que jamais. Pourtant, il vaut mieux  
Dire tout et ne celer rien :  
Car, quand de moy il sçaura bien  
Qu'on luy voudra jeter la poudre  
En l'œil, il se pourra resoudre  
Et reprendre le frein aux dens.  
Il ne faut à ces jeunes gens  
Qu'une heure pour les faire sages ;  
Puis il dira que les orages  
Ne viennent jamais que de moy.  
Si diray-je tout, par ma foy,  
C'est œuvre de misericorde  
De luy donner eschelle et corde  
Pour le tirer hors de prison,  
Où fureur surmonte raison,  
Et seule y commande la rage.  
Potiron est devenu sage ;  
Il philosophe maintenant ;  
Il a repris son sentiment  
En beuvant : la digestion  
Fait fumeuse operation  
Dedans sa petite cervelle.  
Mais je vay dire la nouvelle  
A mon advocat qui m'attend.  
Il est sans cœur s'il ne se pend  
Et s'il n'a maintenant envie  
D'honorer sa melancolie  
De quelque bien-heureuse mort,  
Plustost que d'endurer ce tort.

ACTE III.

SCÈNE I.

MONSIEUR.

**V**rayment, il falloit bien qu'Amour  
 Vint informer, sur le retour  
 Et sur le decours de ma vie,  
 De mon fait se faisant partie ,  
 Si aigrement rencontre moy !  
 Toutefois, ce plaisant emoy,  
 Or que je sois vieil et cassé,  
 Me fait souvenir du passé  
 Et me remet en l'allegresse  
 Où j'estois lors que la jeunesse ,  
 En la plus gentille saison,  
 Versoit l'amoureuse poison  
 Qui les cœurs doucement enflame  
 D'une belle et gentille flame.  
 Mais, s'il me plonge en cet accès,  
 Je crains de perdre mon procès,  
 Or que j'entende la matière :  
 Car j'ay oublié la manière  
 D'intenter en ces actions.  
 Je n'ay griefs ni salvations,  
 Factons, responsifs ny replices :  
 Je fourniray trop de dupliques ;  
 Mais, pour conclure en cet endroit,  
 Je n'ay pour soustenir mon droit.  
 Encor que j'eusse le bureau ,  
 Jamais la faveur du barreau  
 Ne sera pour moy : la jeunesse

Ne fait jamais pour la vieillesse ;  
Amour n'est point pour les vieillars.  
Toutefois, ce sont des hazars :  
Amour est oiseau de passage.  
Car, las ! aussi tost que nostre âge  
Se rend de l'hyver compagnon ,  
Aussi tost s'envolle mignon  
Haut à l'essort, car sa nature  
Ne peut endurer la froidure ;  
La vieillesse point ne luy plaist.  
Toutefois point ne me desplaist  
Qu'il m'assaille pour m'éprouver,  
Connoissant qu'on ne peut trouver  
Viande au monde plus exquise,  
Plus delicate et plus requise ,  
Et qui mieux retienne son miel,  
Son goust, sa saumure et son sel,  
Qu'amour en son aigreur extrême.  
Il fait sa sauce de luymesme,  
Et luymesme porte son jus,  
Son sucre, son sel, son verjus ;  
C'est une douce confiture.  
S'il a quelque chose trop dure  
A digerer, il l'adoucist,  
Il l'enaigrist, il la farcist  
De sucre doux et d'herbes fines ;  
Si l'on y trouve des espines,  
Il les couvre si finement  
Qu'on les avalle doucement.  
Et, bref, je croy que rien ne plaist  
Au monde si l'amour n'y est :  
C'est luy, c'est luy qui fait esprendre,  
Remuant une vieille cendre,  
La glace au plus fort de l'hyver,

Et le feu mesme congeler.  
 De moy j'en fay l'experience ,  
 Car, dès le temps que je commence  
 A le mesler en mon breuvage ,  
 Encores que le poil et l'âge  
 Me bannissent de ce plaisir,  
 Je me sens toutefois saisir  
 Le cœur d'une jeune allegresse ;  
 Je ne sens rien de la vieillesse ;  
 Mes membres sont gaillards et forts.  
 Je n'ay rien dessus tout mon corps  
 Qui me face monstrier caduque  
 Que la dent noire et la perruque  
 Et des sillons dessus le front,  
 Qui vieillard et ridé me font.  
 Au reste, je suis fort gaillard,  
 J'ay le parfum, le gand mignard ,  
 L'escarpin, la chausse coupée ,  
 La gibecière bien houpée ,  
 La robe faite à haut collet ,  
 Le clerc , le laquais , le mulet.  
 Bref ce que j'ay veu me desplaire  
 Aujourd'huy commence à me plaire ;  
 Rien plus triste et fascheux ne m'est ,  
 Et rien sur tout ne me desplaist  
 Que la colère violente  
 D'une femme qui me tourmente,  
 Qu'un œil qui m'espie et m'aguette ,  
 Qu'une langue qui me sagementte ,  
 Qu'un regard hagard et jaloux ,  
 Qu'un visage plein de courroux  
 D'une femme qui vit pour moy  
 Cent fois plus que je ne voudroy.  
 Si faut-il pourtant que je face ,

Ou par finesse ou par menace ,  
Par surprise, ou par action  
Qu'ell' passe condamnation.

Hà ! que je la voy eschauffée !  
Encor qu'elle soit mal coiffée ,  
Si me faut-il la caresser ;  
Mais s'elle devoit trespasser ,  
Si faut-il pourtant qu'elle endure ;  
Si la pillule estoit plus dure  
Qu'acier, si faut-il l'avaler.

Vrayment, le temps s'en va troubler :  
La lune est fort rouge en visage ;  
Ce vermillon est un presage  
Qu'il courra quelque mauvais vent.  
Il vaut mieux aller au devant  
Pour l'appaiser, s'il est possible.  
C'est verser l'eau dedans un crible  
Et pescher les poissons en l'ær,  
C'est courir les cerfs dans la mer,  
De vouloir tirer ceste beste  
De l'amble qu'elle a dans sa teste.

---

## SCÈNE II

*Madame l'Advocate , Monsieur l'Advocat.*

MADAME.

**J**e vous en feray bien mouller.

MONSIEUR.

**J**Et bien ! où voulez-vous aller, [se?  
Mon miel, ma douceur, ma cares-

MADAME.

Ton fiel , ta rigueur, ta destresse ;



Je sçay bien dont je suis venuë :  
Je ne suis point si peu connuë ,  
Et si n'ay point si peu de bien,  
Que l'on ne me reçoive bien ;  
J'ay de bons parens , Dieu merci.

MONSIEUR.

Ils ne sont pas de loing d'ici.

MADAME.

A moy, qui suis de bon lignage ,  
Et, ma foy, d'autre parentage  
Et de meilleure part que vous !

MONSIEUR.

Tout beau , madame ! parlez doux.

MADAME.

Allez , faites vostre mesnage :  
Je n'ay proposé davantage  
De demeurer avecques vous.

MONSIEUR.

Vous serez tousjours en courroux !  
Il y a jà semaine entière  
Que vous tenez vostre colère ,  
Et si vous ne sçavez pourquoy.

MADAME.

Pourquoy ? merci Dieu ! je le voy  
Et jour et nuit devant mes yeux.

MONSIEUR.

Ce ne sont que des envieux  
Qui vous donnent un faux entendre.

MADAME.

Non , non, je n'en veux plus apprendre ;  
Hé ! j'en sçay trop de la moitié.

## MONSIEUR.

Ou c'est nouvelle inimitié ,  
Ou quelque bavarde secrète  
Vous a dit que j'aime Antoinette ;  
Et vous , vous aimez les menteurs ,  
Les flagorneurs , les rapporteurs :  
Cela est vostre naturel.  
Il n'est pas vray , je ne suis tel ,  
Et ne voudrois l'avoir pensé ;  
Et , si je me suis avancé  
Quelquefois de parler à elle ,  
De la prendre par sous l'esselle ,  
De luy voir enfler le teton ,  
Passer la main sous le menton ,  
C'a esté en vostre presence.  
Mais , du depuis que je commence  
A me tenir un peu en point  
D'estre gaillard , ne criez point ;  
Le soupçon et la jalousie  
Vous ont troublé la fantaisie.

## MADAME.

Rien ne me trouble , sinon vous  
Qui me plongez en ce courroux ,  
Et m'eschaufez cette colère.

## MONSIEUR.

Venez , approchez , ma commère ,  
Et parlons doucement ensemble.

## MADAME.

Doucement ?

## MONSIEUR.

Voyez : il me semble  
Que tous deux avons , Dieu merci ,

LA RECONNUE, COMEDIE. 383

Du bien assez , et sans souci  
Que nous pouvons vivre aisément.

MADAME.

Est-ce là le bon traitement ,  
Est-ce l'amour et la douceur,  
La courtoisie et la faveur,  
Que vous promistes de me faire ?

MONSIEUR.

C'est grand cas ! je ne vous puis plaire :  
Tout ce que je fay vous desplaist.

MADAME.

Ce que vous faites ne me plaist ,  
Et m'en donnez l'occasion.

MONSIEUR.

Avez-vous eu affection  
De collet, de drap ou d'anneau ,  
De cotillon ou de manteau  
Bandé de velours alentour,  
Ou de quelque toile d'atour,  
De chaisnes, de bracelets d'or,  
Ou de quelque autre chose encor,  
Que n'ayez eu argent en main  
Pour l'acheter aussi soudain ?

MADAME.

Je ne m'en suis mescontentée.

MONSIEUR.

Quoy donc ? estes-vous mal traitée ?

MADAME.

Vous sçavez bien ce qu'il me faut ,

384. BELLEAU.

Et pourquoy je parle si haut  
Maintenant.

MONSIEUR.

Or, pour y mettre ordre  
Et pour ne voir plus ce desordre ,  
Sans qu'il y ait cause ou raison  
De troubler l'eau de la maison ,  
Il faut que vous serviez de mère  
A Antoinette , et moy de père ;  
Et , bref, il nous la faut pourvoir ,  
Afin que n'ayez de la voir  
Occasion, ny moy aussi.  
Mais tirons-nous un peu d'icy ,  
Car, s'il ne tient qu'à vous baiser,  
Vrayment, je vous veux appaiser.

MADAME.

Le baiser ne m'appaise point ,  
Monsieur; monsieur, ce n'est le poinct  
Qui m'esguillonne le costé.

MONSIEUR.

Vostre mal est plus haut monté.

MADAME.

Entrons , la porte n'est pas close.


MONSIEUR.

Cependant , gardez quelque chose  
Pour crier et tancer demain ;  
Je vous veux dire le dessain  
Et le retrainif que j'appreste  
Pour guerir vostre mal de teste.

SCÈNE III.

*L'Amoureux, Potiron.*

L'AMOUREUX.

u les as veus?

POTIRON.

Je les ay veus.

L'AMOUREUX.

Tous deux ensemble?

POTIRON.

Ouy, tous deux.

L'AMOUREUX:

Tu sçais bien tout ce qu'ils ont dit?

POTIRON.

Ouy, je sçais tout ce qu'ils ont dit.

L'AMOUREUX.

Quoy? que Monsieur aime Antoinette?

POTIRON.

Ouy, que Monsieur aime Antoinette.

L'AMOUREUX.

Et qu'il pratique maistre Jean?

POTIRON.

Ouy, qu'il pratique maistre Jean.

L'AMOUREUX.

Pour brasser quelque mariage?

POTIRON.

Pour brasser quelque mariage.

L'AMOUREUX.

Et que Madame le sçait bien ?

POTIRON.

Et que Madame le sçait bien.  
Je vous l'ay jà dit tant de fois ,  
Et si vous avez droits , ou loix ,  
Ou defenses pour l'empescher ,  
Monsieur, il vous faut depescher.

L'AMOUREUX.

Mais avant que rien entreprendre ,  
Potiron , il te faut attendre  
Icy, si tu verras sortir  
Janne , à fin de m'en advertir ;  
Je meurs d'une jalouse envie  
De sçavoir ma mort ou ma vie.  
J'ay Madame et Janne pour moy ,  
D'Antoinette , je sçai pourquoy  
Elle n'accordera jamais  
D'espouser un clerc du palais ;  
Toutefois ce traistre lutin  
Est si meschant, est si tresfin ,  
Qu'il me donra un croc en jambe ,  
Si de fortune je n'enjambe  
A grands pas dessus ses brisées.

POTIRON.

Si les toiles sont bien dressées ,  
J'espère de suyvre à la trace  
La beste en prise, que je chasse ,  
Et mettray Monsieur en defaut.

LA RECONNUE, COMEDIE. 387

L'AMOUREUX.

Potiron , c'est ainsi qu'il faut  
Prendre force , cœur et courage.

POTIRON.

Si je ne romps le mariage,  
Baste.

L'AMOUREUX.

Potiron , je descouvre  
Ce bel amoureux , qui entrouvre  
La porte pour sortir dehors.

POTIRON.

Rentrez et faites vos efforts.

L'AMOUREUX.

Je m'en vais.

POTIRON.

Allez , de par Dieu ,  
Car je voy Monsieur en ce lieu ,  
Et Madame qui sort après ;  
Je les espiray de si près  
Que je vous mettray hors de peine.

---

SCÈNE IV.

*Monsieur l'Advocat , Madame l'Advocate ,  
Potiron.*

MONSIEUR.



e sçay bien que ce capitaine  
Mon cousin , qui me la laissa,  
Ne viendra jamais par deçà.  
Il est mort, et par sa vaillance ;

Un soldat de sa connoissance,  
Retourné tout nouvellement,  
Me le conta dernièrement ;  
Je ne l'ay voulu avancer  
Si tost, de peur de l'offenser.  
« Aussi la nouvelle fascheuse  
» Ne peut estre trop paresseuse.

MADAME.

Que la fille en sera marrie !

MONSIEUR.

C'est la brèche et la batterie  
Par où nostre malheur se passe.

POTIRON.

Il ne dit mot que je donnasse  
Pour un escu d'or et de pois ;  
Mais il faut retenir ma vois ,  
Ils n'ont point les oreilles sourdes.  
S'ils ne se donnent point de bourdes,  
A ce coup mon maistre est heureux.

MADAME.

C'est un mestier très dangereux  
Que la guerre, à ce que je voy.

POTIRON.

C'est pour un autre que pour moy.

MONSIEUR.

Et si m'asseura pour le seur  
Qu'estant couché derrière un mur  
Dessus le ventre , en embuscade,  
Il survint une canonnade  
Droit par dessus un ravelin ,  
Qui prend le mur et le cousin,



Et les emporta pesle-mesle ,  
Hachez menus comme la gresle.

MADAME.

Je vous promets que c'est dommage.

POTIRON.

Mon maistre a gagné l'avantage  
Sur la partie , pour ce coup.

MONSIEUR.

Mais nous tardons ici beaucoup.  
Le jour s'en va, conclusion ;  
Pour vous tirer d'opinion ,  
Il nous la faut pourvoir, m'amie.

MADAME.

Je n'en serai jamais marrie.

MONSIEUR.

Puis ce n'est que charge aussi bien,  
Et si c'est par nostre moyen  
Qu'ell' se marie, et qu'on luy donne  
Un bon présent , c'est belle ausmonne ;  
Rien mieux employé ne peut estre ;  
Puis elle est pour le reconnoistre ,  
Or' qu'elle soit de pauvre lieu.

MADAME.

Comment ? vous sçavez tout le jeu  
De ce cousin qui l'enleva.

MONSIEUR.

Je sçay bien comme tout en va ;  
Elle est toutefois de nature  
Aussi douce que créature  
Qui soit au monde.

MADAME.

On a tousjours ,  
Sur l'âge , affaire du secours ,  
A toute heure , de jeunes gens .

MONSIEUR.

Et puis nous n'avons point d'enfans .  
Que vous en semble-t-il , ma femme ?

MADAME.

Mais que ceste nouvelle trame  
Ne m'ourdisse nouveau martel .  
J'en suis d'advis , il n'est rien tel  
Qu'en descharger nostre mesnage .  
Par l'accord d'un beau mariage .

MONSIEUR.

Je l'ay desjà bien commencé .

MADAME.

Mais encore , à qui ?

MONSIEUR.

J'ay pensé

Que maistre Jean estoit son cas .  
Il y a cinq cens advocas  
Au palais qui ne scauroyent faire  
Ce qu'il fait : il scait bien extraire ,  
Dresser appointemens en droit ;  
A la barre , hé ! il plaideroit .  
Maistre Jan est gentil garçon ,  
Maistre Jan a bonne façon ,  
Maistre Jan est fin et accort ,  
Maistre Jan n'est pas un brin sot ;  
Et bref , maistre Jan , sans envie ,  
Gagnera aussi bien sa vie

Que solliciteur du palais.

MADAME.

Puis vous ne l'oublierez jamais :  
Il nous a fait trop de service.

MONSIEUR.

Puis je le mettray en office  
Ou de clerc du greffe , ou d'huissier.

MADAME.

Il ne sçait que trop ce mestier.

MONSIEUR.

Est-ce bien dit ? que vous en semble ?

MADAME.

S'ils sont bien mariez ensemble,  
J'espère qu'ils feront du fruit :  
La fille est bonne ~~et~~ a bon bruit,  
La fille est douce et gracieuse ,  
Elle n'est fière ni fascheuse ;  
La fille n'est pas un brin sottie ;  
Je crains qu'elle soit huguenotte  
Seulement , car elle est modeste ,  
En parolles chaste et honneste ,  
Et tousjours sa bouche ou son cœur  
Pensent ou parlent du Seigneur :  
J'ay peur qu'ils ne s'accordent pas .

MONSIEUR.

Hé ! tout cela n'est pas grand cas.  
Sçachez seulement son vouloir.

MADAME.

Jy vais , et feray tout devoir  
De sçavoir bien discrettement

Qui elle est, et quoy, et comment.

MONSIEUR.

N'en faites jà trop grande enquête :  
Vous lui pourriez mettre en la teste  
Je ne sçay quoy pour la fascher.

MADAME.

Vrayment, je ne veux empescher,  
Quant à moy, une œuvre si sainte.

MONSIEUR.

Allez, je vay donner l'atteinte  
A mon clerc suyvant ce dessain.

MADAME.

Aujourd'hui plustost que demain  
Nous les accorderons ensemble.

MONSIEUR.

N'ay-je pas mis ma beste à l'amble  
Doucement et sans la forcer.  
Il faut seulement amorcer  
Un peu ceste beste farouche  
D'un petit mors dedans la bouche,  
Pour la tourner à toutes mains.  
Je vais achever mes dessains :  
J'en auray, ou faudray à traire.

SCÈNE V.

*Potiron, Janne.*

POTIRON.

**J**e suis altéré de me taire.  
Voilà Janne. Et bien , est-ce fait ?  
JANNE.  
Potiron, vous êtes du guet :  
Tu peux bien redire à ton maistre  
De point en point ce que peut estre :  
Tu l'as entendu comme moy.

POTIRON.

Le capitaine est mort ; mais quoy ?

JANNE.

Ce coup a coupé l'esguillette ,  
Et rompu du tout la buchette.  
D'esperance je n'en ay plus.

POTIRON.

Mais mon Dieu ! comme ce perclus ,  
Ce vieux resveur, ce mitouïin  
A contrefait le patelin.

JANNE.

Il l'a si bien mitouïinée  
Et si bien empatelinée  
Qu'il a fait ce qu'il a voulu.

POTIRON.

Et quoy, Janne ?

JANNE.

Ils ont resolu  
Faire aujourd'hui le mariage.

POTIRON.

Aujourd'hui ?

JANNE.

Voire , j'en enrage ,  
Et si j'en crève de despit :  
Cela se fera sans respit.

POTIRON.

Voicy mon malheur ou mon bien.

JANNE.

Potiron , ils nous oiront bien ,  
Va t'en et chemine tout beau.

POTIRON.

Encor tiennent-ils l'escheveau  
Pour desmesler leur entreprise.

JANNE.

Gardons-nous de quelque surprise.

POTIRON.

Quelque chose que Janne die  
La toile n'est pas mal ourdie.  
Si ceste nouvelle poursuite  
Aujourd'hui ne se precipite ,  
J'osteray mon advocaceau  
D'entre la pierre et le couteau ,  
Et mettray le tout à bon port.  
S'il dit vray , ceste belle mort  
Doit apporter et vie et grace  
A mon avocat qui trespasse

LA RECONNUE, COMEDIE. 395

Pauvrement, et qui meurt ainsi  
Que meurt un amoureux transi  
Sous la rigueur d'une maistresse ;  
Mais je vay luy donner adresse,  
Pour expedier promptement  
Le souhait qu'il desire tant.

---

ACTE IV.

SCÈNE I.

ANTOINETTE.

**E**ntre les malheurs, le malheur  
Que plus je craignois en mon cœur  
M'est advenu, malencontreuse,  
Pauvre, chetifve, malheureuse,  
Et fortunée que je suis !  
Rien plus esperer je ne puis,  
Puis que mort et malaventure  
M'out derobé la creature  
Au monde que j'aimois le plus,  
En qui j'avois mis le surplus,  
Pour jamais, de mon esperance,  
En qui j'avois mis mon espoir,  
Mon souhait, mon tout, mon avoir,  
Et seul à qui j'avois envie  
De donner mon cœur et ma vie.  
Mais que feray-je maintenant,  
Sinon de prier humblement  
Le Seigneur de me secourir,  
Si que je ne puisse encourir  
Ny mal, ny honte, ny diffame ?

Monsieur l'Advocat et Madame  
Me pressent de me marier.  
Le jeune homme me fait prier  
D'attendre quelques jours encore.  
Je sçay qu'il m'aime, et qu'il honore  
Sur toutes choses la vertu ;  
Mais avant qu'il ait combatu  
Son tuteur, son oncle et sa mère,  
Et les parens de feu son père  
A celle fin d'y consentir,  
Il n'en pourra jamais sortir ;  
Puis on m'a dit je ne sçay quoy :  
Qu'il avoit jà promis la foy  
A une jeune damoiselle ,  
Et qu'il plaide pour l'amour d'elle ,  
Et sy croy mesme que Monsieur  
En doit estre solliciteur.  
Cela seul m'en a destournée  
De confesser dont je suis née.  
Je sçay bien que secretement  
Madame m'a voulu tenter,  
Et, à fin de la contenter,  
J'ay dit que j'estois orpheline ,  
Fille d'un facteur de marine  
Qui estoit natif de Poitiers ,  
Et qu'il y a dix ans entiers  
Qu'il estoit mort en un voyage.  
Et , sans me forcer d'avantage ,  
S'est contentée, et croy de peur  
De me fascher ; elle a bon cœur.  
Seulement elle m'a priée,  
Si je veux estre mariée,  
Je ne refuse le parti  
Que Monsieur m'avoit assorti,




Me promettant bon avantage  
 Si j'accepte le mariage.  
 J'ay dit que j'avois arrêté  
 De suyvre en tout leur volonté,  
 Et faire ce qu'il leur plairoit.  
 Maistre Jean n'est pas mal-adroit,  
 Il est doux, et si a l'adresse  
 En ce qu'il fait, puis la noblesse  
 Aujourd'huy n'est que pauvreté.  
 Je ne puis vivre en liberté,  
 En liberté de conscience  
 Mieux qu'à Paris ; la patience  
 Sera mon espoir et mon bien.  
 Puis, ne pouvant esperer rien  
 De ma maison, que puy-je mieux,  
 Sinon de m'eslongner de ceux  
 Qui ne me voudroyent recognoistre ?  
 Possible le temps fera naistre  
 Quelque nouvelle occasion  
 Pour nous mettre en possession  
 Du bien que nous n'esperons point.  
 Mais voyci Janne tout à poinct,  
 Ell' me dira tout le secret.

---

## SCÈNE II.

*Janne , Antoinette , Madame l'Advocate.*

JANNE.

 e n'ay tant seulement regret  
 Que de nostre pauvre amoureux ;  
 Mais je croy que ces langoureux  
 Ont oublié tout en un jour.

ANTOINETTE.

Janne, vous parlez de l'amour.  
Qu'y a-t-il ?

JANNE.

Vous m'en donnez bien ,  
Comme si vous n'en sçaviez rien :  
Vous serez aujourd'huy fiancée,  
Et demain matin espousée  
A nostre clerc ; qui ne le sçait ?  
Mais laissez-moy faire mon fait ;  
J'ay de la besongne taillée,  
Et n'ay point d'esguille enfilée.  
Il me faut aller achepter  
Des viandes pour apprester  
A souper pour vos fiançailles.

ANTOINETTE.

Et quoy ?

JANNE.

Deux perdrix et deux cailles ,  
Un connil , quelques huteaudeaux ,  
Cardes, oranges, pigeonneaux ,  
Si j'en puis trouver à bon pris  
Dessous la porte de Paris.

ANTOINETTE.

Allez , Janne, et marchandez bien.  
Mais à fin qu'il ne manque rien ,  
Acheptez, pour l'amour de moy ,  
Outre cela, je ne sçay quoy.  
Voilà un escu que je donne ;  
Mais ne le dites à personne.

JANNE.

C'est donc le meilleur de le prendre ;

Qui veut gagner il faut despendre:  
De là vient vostre honnesteté;  
J'enten ceste civilité.  
Mais qu'on se coiffe et qu'on se mire.

ANTOINETTE.

Et bien, Janne, vous volez rire !

JANNE.

Allez, vous me ferez tancer,  
Allez donc pour vous ajancer,  
Et pour vous faire un peu jolie.

ANTOINETTE.

Madame est toute ramollie ;  
Monsieur l'a remise en son sens.  
Je m'en vais.

JANNE.

Adieu ! je pers temps.

JANNE, *seule*.

Mon Dieu ! que je plains ce repas !  
Pauvre fille ! qui ne sçait pas  
Que ceste liberalité  
Se fait pour la commodité  
Que Monsieur espère en avoir ;  
Et Madame, qui peut sçavoir  
Ce qu'il bastit en son cerveau,  
Donne le drap et le ciseau  
Pour se tailler une cornette.  
Toutefois j'estime Antoinette,  
Tant sage et tant fille de bien,  
Qu'en fin ce Monsieur n'aura rien  
De ce qu'il pretend ; le mechef  
Qu'il forge cherra sur son chef.

Janne!

JANNE.

Madame.

MADAME.

Et allez donc !

Pour babiller je ne veis onc  
Femme au monde qui vous ressemble.

JANNE.

J'ay cent mille affaires ensemble.

MADAME.

Rien ne sert de vous excuser.

JANNE

Il ne faut jamais reposer.

MADAME.

Elle caquette toute seule ;  
C'est un claquet , c'est une meule  
D'un moulin qui tourne tousjours.

## SCÈNE III.

*Madame l'Advocate, la Voisine.*

MADAME.

**T**outes les heures me sont jours  
Si je ne voy nostre voisine ;  
Mais je la voy qu'elle chemine  
Droit icy, et fort à propos.  
Non, je n'auray jamais repos,  
Si je ne dis entierement

LA RECONNUE, COMEDIE. 401

Comme s'est fait l'appointement  
Entre mon bon mari et moy.  
Et bien, voisine ?

LA VOISINE.

Et bien, mais quoy ?

MADAME.

Vous ne sçavez pas des nouvelles ?  
Il y a treves éternelles.

LA VOISINE.

Comment ? qui a fait cest accord  
Si tost ?

MADAME.

Assuré de la mort  
Du capitaine son cousin,  
Puis voyant le malheur voisin  
Qui luy tomboit dessus la teste,  
Pour m'oster le martel, arreste  
D'accorder ce soir Antoinette  
Avec son clerc, c'est chose faite ;  
Nous l'avons ainsi resolu.

LA VOISINE.

Mais pour le seur, est-il conclu ?

MADAME.

Tout conclu.

LA VOISINE.

J'en crains une fin.

MADAME.

Comment ?

LA VOISINE.

Monsieur est caut et fin,

Gardez bien qu'une vieille ruze  
Sur la fin du jeu vous abuse ;  
Toutefois il est sage et vieux ,  
Et croy qu'il fait tout pour le mieux.

MADAME.

Quant à moy , je le pense ainsi ;  
Et, vous commère ?

LA VOISINE.

Et moy aussi.

MADAME.

Bref, au pis aller, je conclus  
Lors que je ne la verray plus ,  
Et qu'elle sera retirée  
En son mesnage et mariée ,  
J'oste au moins les occasions  
De mes jalouses passions.  
Ce que je voy me passionne.  
En mon absence, qu'il garçonne  
Et face tout ce qu'il voudra ;  
Si je l'aperçois , il faudra  
Qu'il ait bon pié et bonne main ,  
Si je prens une fois le frain  
Que je ne le mette à raison ,  
Et ne luy fais perdre l'arçon.

LA VOISINE.

C'est donc ce soir ?

MADAME.

Que vaut l'attendre ?

LA VOISINE.

C'est bien fait ; il faut tousjours prendre  
Ces vieux resveurs tout promptement ;

LA RECONNUE, COMEDIE. 403

Car ils changent en un moment  
Et de fait et de volonté.

MADAME.

Si est-il pourtant arrêté ;  
Janne fait desjà la cuisine.  
Mais n'y faillez pas, ma voisine ,  
Mais, je vous pry, ny faillez pas.

LA VOISINE.

J'iray.

MADAME.

Nous n'avons pas grand cas ,  
Nous n'avons que nostre ordinaire.

LA VOISINE.

Je vous pry , que voudriez-vous faire ?  
Quoy ? que vous faut-il ?

MADAME.

Nous rirons ,  
Mangeant ce peu que nous aurons ,  
Et vous conteray l'avantage  
Que Monsieur donne en mariage  
A maistre Jehan.

LA VOISINE.

Cela va bien.

MADAME.

Voisine , mais n'apportez rien ;  
Pour ce soir nous avons assez.

LA VOISINE.

Bien , bien ; mais, commère, pensez  
Que je me doutois de l'affaire.  
J'ay veu nostre fils se deplaire  
Tout ce jour ; il n'a point disné ;

Potiron l'en a destourné  
De ne sçay quoy qu'il luy a dit.  
Il est fascheux , triste , depit ,  
Et quant à moy , je suis fort aise ,  
Encor que le fait luy deplaise ;  
Mais le temps luy fera passer  
Bien tost cest amoureux penser ,  
Avant trois mois il l'oublira ;  
Lors possible il estudira  
Mieux qu'il n'a fait le temps passé.

## MADAME.

Quant à ce poinct , il est cassé ;  
Il peut bien ailleurs se pourvoir  
En amours, et quant au vouloir  
De la fille , je sçay qu'elle aime ;  
Mais elle sait bien que la trème  
N'est pas pour ourdir cette toile.  
Commère , nous y gagnons tous ,  
Faisant pour moy , j'ay fait pour vous :  
Pensez que vostre fils n'eust peu  
Se marier sans vostre sceu.

## LA VOISINE.

Il est tant leger à promettre !

## MADAME.

Encore il vous pouvoit remettre ,  
Comme il a fait , en desarroy.

## LA VOISINE.

Hà ! commère , vous dites vray .  
Encor n'en est-il pas dehors.

## MADAME.

Dieu soit loué , puis que j'en sors



LA RECONNUE, COMEDIE. 405

A mon honneur à cette fois!  
A Dieu, commère , je m'en vois;  
A Dieu , il est temps que je sorte ;  
Je vois Monsieur à nostre porte ,  
Qui m'attend. Venez de bonne heure  
Ce soir.

LA VOISINE.

J'iray, je vous assure  
Sans mentir.

MADAME.


Mais ne faillez pas  
D'amener vostre fils, commère:  
Plus tost oubliera sa colère ,  
Voyant son malheur devant luy ,  
Que de l'entendre par autrui .

---

SCÈNE IV.

*Monsieur l'Advocat, Madame l'Advocate.*

MONSIEUR.

l me tarde qu'il ne soit nuit ,  
De peur que le malheur qui suit  
Pas à pas la bonne fortune  
A son arriver n'importune  
De quelque fascheux déplaisir  
Les douceurs de nostre plaisir.  
Mon Dieu, quel trouble , quelle allarme,  
Maintenant si nostre gendarme  
Arrivoit dispos et gaillard !  
Puis je crains ce petit paillard  
Potiron ; il est fin et caut ,  
Et sçait trop bien comment il faut

Assaisonner un bon broüet.  
Il mettra mon clerc au rouët ,  
S'il peut : il n'a sens ny memoire ,  
Il est assez fol de le croire ,  
A cela il est moins retif ;  
Et puis l'amour est inventif  
A guerir soudain les ulcères  
Qui proviennent de ses colères ;  
Il a les emplastres tous prests ,  
Le basme et l'onguent tout exprès  
Pour rejoindre ce qu'il entame.  
Mais voici arriver ma femme ,  
M'auroit-elle bien entendu ?  
Je m'en vay, c'est trop attendu.

MADAME.

Mais que dites-vous, mon amy ?

MONSIEUR.

Je ne sçay, je suis endormy.  
Je suis tout mal fait.

MADAME.

Si faut-il

Rire ce soir, estre gentil.  
Nous aurons bonne compagnée  
Pour festoyer nostre accordée :  
Si faut-il se mettre en pourpoint.

MONSIEUR.

Nos voisins y viendront-ils point ?

MADAME.

Eux ? ils n'ont garde d'y faillir.

MONSIEUR.

Cependant je vais assaillir

LA RECONNUE, COMEDIE. 407

Un gros procez , et le happer  
Au poil , attendant le souper .  
Et vous , ma femme , donnez ordre  
Qu'on ne face point de desordre ,  
Et que nostre souper soit prest  
De bonne heure , et ce qui y est  
Soit servi bien et nettement ,  
De broche en bouche chaudement .

MADAME.

J'y vais , et si feray si bien  
En tout , qu'il n'y manquera rien .

---

SCÈNE V.

*Madame l'Advocate, Janne.*

MADAME.



anne!

JANNE.

Madame.

MADAME.

Approchez-vous.

JANNE.

Vous me debauchez à tous coups.

MADAME.

La viande est-elle lardée ?

La volaille est-elle amandée ?

JANNE.

Tout est si cher que c'est pitié ,  
Tout est enchery de moitié ;  
Je ne vey jamais si cher tems ,

Et croyez que les pauvres gens  
Cest hyver auront bien à faire.

MADAME.

Janne , parlons de nostre affaire,  
Le temps nous pourroit bien tromper.  
Il vous faut haster le souper,  
Janne , et ne parlez d'autre chose.

JANNE.

Laissez donc ceste porte close ,  
Et vous en allez hors d'ici ;  
Allez, n'ayez point de souci,  
Je vous pry, je feray bien tout,  
Et si j'en viendray bien à bout,  
Dieu aidant, et me laissez faire.

MADAME.

C'est donc le plus court de me taire ;  
Il faut laisser Janne seulette ;  
Pendant je vay voir Antoinette  
Et maistre Jan, qui font l'amour.  
Je croy que c'est le premier jour  
Qu'ils parlèrent jamais ensemble.

---

SCÈNE VI.

*L'Amoureux, Potiron.*

L'AMOUREUX.

**L**'homme, quand il naist en ce monde ,  
Est comme un dessain que l'on fonde  
Pour faire un bastiment nouveau.  
Quand il est parfait, riche et beau,

Un chacun de sa grace belle  
 Prend le portrait , prend le modèle ,  
 Pour en desrober la façon ;  
 Puis l'architecte et le maçon  
 En tirent proufit et louange.  
 Mais si un locatif s'y range ,  
 Mauvais mesnager, mal-songneux ,  
 Salle , sans cœur, ord, paresseux ,  
 Le mur, le toict, le fenestrage  
 Se sent de son mauvais mesnage ,  
 Ou il prend coup, ou se dement ,  
 Ou perd sa grace en un moment ,  
 Un vent se lève, une tempeste,  
 Qui rompt la tuille, abbat le feste ;  
 Puis la paresse du monsieur  
 Laisse les chevrons et le mur  
 Au vent, à l'air, sans couverture.  
 Survient une eau, une froidure  
 Qui pourrist lates, enfesteaux ,  
 Poultries, traverses, soliveaux ;  
 Et ainsi peu à peu se mine ,  
 A la fin tombant en ruine.

Ainsi le bon père qui sert  
 D'ouvrier, de maçon, et qui fait  
 La muraille et les fondements,  
 Et le plancher à ses enfants ,  
 Les fait songneusement instruire ,  
 Les fait marchans, les fait escrire ,  
 Bref il en fait un bastiment  
 Pour exemple et pour ornement,  
 Sans espargner ni chaux ni sable  
 Pour rendre la muraille stable.  
 Mais quand ce maçon n'y est plus ,  
 Tout se gaste et devient reclus,

Tout s'y pourrist ; la nonchalance  
Le fait tomber en decadence.  
Je le sçay : car, durant le temps  
Que la puissance des parens  
Me tenoit en obeïssance,  
Je donnoy bien telle esperance  
De moy, que j'estois le premier  
Des plus gentils de mon quartier.  
Mais depuis que ceste tempeste,  
Amour, a pleu dessus ma teste ,  
Depuis que l'orage et le vent  
Ont corrompu ce bastiment,  
Et qu'Amour s'en est fait le maistre ,  
Il n'y a plus moyen d'y estre :  
Il pleut partout , devant , derrière ;  
Je ne suis plus qu'une gouttière ,  
Tout est pourry, tout s'en va choir,  
Et n'y a ordre d'y pourvoir,  
Qui ne voudroit, pour me refaire  
Dessus le premier exemplaire ,  
Me rebastir tout de nouveau.  
Je n'attens plus que le cordeau  
Pour donner trêves à ma peine.  
Voici Potiron hors d'haleine .  
Qui a-il ?

POTIRON.

Il faudroit fonder  
Dix escus , pour vous annoncer  
Le vray segret et la nouvelle  
Qui vous tire de la cordelle  
Du bourreau qui vous tyrannise.

L'AMOUREUX.

Quoy ? y a-t-il quelque surprise,

Ou quelque bon secours pour moy ?

POTIRON.

Fort bon.

L'AMOUREUX.

Je te promets ma foy ,

Tu auras un accoustrement.

Mais dy donques.

POTIRON.

Tout promptement :

Je sçay que nostre capitaine

Est bien mort, c'est chose certaine.

L'AMOUREUX.

Il est mort! Potiron, va, brasse,

Taille, recous quelque fallace,

Pour rompre et pour troubler la feste

Du mariage qui s'appreste.

Va, et dy qu'elle m'a promis,

Asseure qu'un de tes amis

Aujourd'huy mesme s'est fait fort

Que le gendarme n'est pas mort,

Et qu'il sera tost de retour.

Si nous pouvons passer ce jour,

Pour empescher, ou pour attendre,

La fièvre ne me peut reprendre

Estant guery de cet accès.

POTIRON.

Ainsi gaigne-t-on son procès:

Il faut gaigner mademoiselle

Ou bien d'une robbe nouvelle,

Ou d'une chaisne, ou d'un anneau,

A fin d'estre sur le bureau;

Pratiquer un solliciteur,

Et suborner un rapporteur  
De quelque chose de grand pris.

L'AMOUREUX.

Mon Dieu, que tu es mal appris !  
Il n'est pas tant de rencontrer ;  
Maintenant il faut inventer  
Quelque chose bonne pour moy ,  
Quelque moyen, je ne sçay quoy.  
Dy plustost qu'elle est mon espouse.

POTIRON.

Il ne faut que cette ventouse  
Dessus la nuque du vieillard  
Pour esteindre le feu qui l'ard ;  
Sans plus je crains l'aigre colère  
Et l'avertin de vostre mère ;  
Elle crevera de depit.

L'AMOUREUX.

Pendant j'auray quelque repit  
Pour donner ordre à mon affaire.

POTIRON.

Adieu, monsieur; laissez moy faire :  
Parbieu, je m'en vais broüiller tout.

L'AMOUREUX.

Va, Janne tiendra bien le bout ;  
Elle est assez fine et rusée  
Pour devider cette fuzée.



ACTE V.

SCÈNE I.

*Le Capitaine ; Bernard, son valet ; Janne.*

LE CAPITAINE.

**J**e hay ces ames casanières ,  
Je hay ces ames buissonnières,  
Ces soldats qui le plus souvent  
N'osent mettre la teste au vent  
Pour trouver la bonne fortune.  
La guerre est une mer commune  
Pour s'enrichir en un moment ;  
Il ne faut qu'un abordement ,  
Un sac , un dé , une ruine ;  
Il ne faut qu'une guerre encor  
En France , pour se faire d'or ,  
Un vieil curé , un riche moine ,  
Un bon abbé , un bon chanoine ,  
Ou quelque prieur bien nourry  
Pour decouvrir le pot pourry.  
Bernard !

BERNARD.

Monsieur.

LE CAPITAINE.

N'es-tu point las ?

BERNARD.

Parbieu, je n'ay jambe ny bras  
Qui ne perde force et vigueur,

Jé n'en puis plus ; mais vous , Monsieur ?

## LE CAPITAINE.

J'ay fait autrefois de grans traittes ,  
J'ay dressé embusches segrettes ,  
J'ay fait des approches de nuit ,  
J'ay fait cent fois, oyant le bruit  
Du tabourin , la sentinelle ;  
J'ay miné , sappé, fait eschelle ,  
Et, pour acquérir quelque nom ,  
J'ay fait à gorge de canon  
A l'ennemy cent camisades ;  
J'ay donné cent harquebusades ,  
Cent fois j'ay couru au défaut  
D'un bataillon ou d'un assaut ;  
Cent fois j'ay donné des allarmes ,  
J'ay mille fois porté les armes  
Trente six heures sans dormir ;  
J'ay fait trembler, j'ay fait fremir  
Cent fois l'ennemy en campagne ,  
Et en Piémont, et en Espagne ;  
Trois fois combattu en camp clos ,  
Mille fois perdu le repos ,  
Mille fois couché sur la dure ,  
A l'air, au chaud , à la froidure ;  
Mais je n'en jamais tant de mal ,  
Fust à pié ou fust à cheval ,  
Que j'ay eu pour gagner Paris.

## BERNARD.

Vos amours ne seront marris  
De vous voir en bonne santé.  
Monsieur, tranchon de ce costé ;  
Je voy porte et fenestre ensemble  
De vostre cousin, ce me semble.

LA RECONNUE, COMEDIE. 415

LE CAPITAINE.

Bernard !

BERNARD.

Monsieur.

LE CAPITAINE.

Approche-toy.

BERNARD.

Que voulez-vous ?

LE CAPITAINE.

Viença : dy-moy

Que te semble de l'entreprise ?

BERNARD.

Si la ville n'eust esté prise  
Et si Dieu n'eust esté François ,  
Je ne fais doute que l'Anglois  
N'eust forgé et mis en ballance  
Les angelots en nostre France ,  
Ainsi qu'il a fait autrefois.

LE CAPITAINE.

Viença, Bernard : depuis trois mois,  
Combien monte nostre butin ?

BERNARD.

Monsieur, vous n'êtes point mutin  
Pour entrer premier à la brèche.  
Je ne suis qu'une pique seiche ,  
Mais je suis toujours des premiers ;  
Si l'on me trouve des derniers,  
Parbieu , je veux que l'on me berne.

LE CAPITAINE.

Ouy, pour aller à la taverne,  
Bernard.

BERNARD.

Ouy dea, cela s'entend.  
Mais pour estre brave ou vaillant  
Vous n'estes point heureux en terre.  
Allez sur mer, puisque la guerre  
Ne vous peut en rien secourir.

LE CAPITAINE.

Vive Poitiers pour s'enrichir!

BERNARD.

Il vous en souvient, capitaine.

LE CAPITAINE.

Nous y tirasmes bien la laine.

BERNARD.

Ouy bien la gresse et la toison  
Du troupeau de la grand' maison.

LE CAPITAINE.

Deux mille escus furent mon gain.

BERNARD.

Vous ne contez pas la nonnain  
Que laissastes en ceste ville.

LE CAPITAINE.

Qu'elle est belle et qu'elle est gentille !  
Mais elle est un peu huguenotte.

BERNARD.

Je croy pourtant que sous la cotte  
Elle est de chair ainsi que nous :  
Vous le sçavez.

LE CAPITAINE.

Vous tairez-vous,

Bernard !

LA RECONNUE, COMEDIE. 417

BERNARD.

Il le faut bien celer.

LE CAPITAINE.

Je vous defens bien d'en parler

BERNARD.

Il ne faut jà me le defendre.

LE CAPITAINE.

Tu sçais bien que j'ay fait entendre  
Qu'elle estoit de mon parentage.

BERNARD.

Mais s'on brassoit un mariage  
Sans vostre sceu ?

LE CAPITAINE.

On n'oseroit.

BERNARD.

Non dea ! Et qui l'empescheroit ?

LE CAPITAINE.

Moy, parbieu !

BERNARD.

Comment ? les abbesses,

Les servantes et les professes  
De vingt et cinq ans le font bien.

LE CAPITAINE.

Est-il vray ?

BERNARD.

Ha ! cela n'est rien ;

Vrayment, on fait bien autre chose.

LE CAPITAINE.

Paix là, Bernard, la bouche close ;

Nous en dirons une autre fois  
Librement entre deux parois ;  
Je te pry, voy tant seulement  
Si la chausse ét l'accoustrement  
Et le fourreau de mon espée  
Et mon escharpe bien houpée  
Sont bien en point, à celle fin  
Que je salue mon cousin  
Et luy face la reverence.

BERNARD.

C'est là que dort vostre esperance,  
Antoinette, vostre souci.

LE CAPITAINE.

Mais je pense que c'est ici,  
Bernard.

BERNARD.

Vous estes à la porte.  
Frapperaï-je ?

LE CAPITAINE.

De quelle sorte ?  
Je suis amy de la maison.

BERNARD.

Parbien ! je sens la venaison,  
J'ay le nez comme un vray limier ;  
On fait festin : c'est mon mestier  
De sçavoir si la broche tourne,  
Et vrayment, si je m'en retourne  
Sans souper, je veux qu'on me pende.

LE CAPITAINE.

Frappe, frappe, que l'on t'entende.

JANNE.

Qu'est-ce là qui frappe si fort?

LE CAPITAINE.

Amis, Janne.

JANNE.

Vous avez tort.

LE CAPITAINE.

Janne, ouvrez, c'est le capitaine ;  
Je suis né pour vous faire peine ,  
Tousjours l'avez ainsi conneu.

JANNE.

Le capitaine 'est-il venu ?  
Comment ! on nous l'avoit fait mort.

LE CAPITAINE.

Ha ! parbieu ! l'on me faisoit tort,  
Je n'y pensay onc en ma vie ;  
Mais viença , Janne ; je te prie ,  
Va-t-il bien à nostre Antoinette !

JANNE.

Monsieur, entrez en la sallette ,  
Vous la trouverez bien en point.  
Vrayment , monsieur n'esperoit point ,  
Ny elle, de jamais avoir  
Ce bonheur que de vous revoir.  
Entrez, on se va mettre à table.

## SCÈNE II.

JANNE.

**V**ray Dieu, vray Dieu, quelle meslée !  
Vrayment, la feste est bien troublée,  
Le brouët est bien respandu.  
Si ay-je pourtant despendu  
Trois francs, pour le moins, en viande,  
Sera pour festoyer la bande  
Et bien veigner nostre cousin.  
Pleust à Dieu que nostre voisin  
Fust adverti de l'avanture.  
Ha ! maistre Jan, vostre monture  
Ne sera pas pour ce moulin,  
Et vous, resveur, vieux gobellin,  
Vous pouvez bien chercher à paistre,  
Puisque le musnier et le maistre,  
Ce beau cousin, est de retour.  
Antoinette, vive l'Amour !  
A ce coup vous serez ramée,  
Encor que soyez reformée.  
Cela passe legerement.

Ouy, ouy, le simple accoustrement,  
L'œil triste et la face baissée,  
La coiffure mal agencée,  
Couve bien une affection,  
Couve bien une passion  
De la chair qui nous epoinçonne ;  
Mais n'y a-il icy personne  
Qui puisse entendre mon propos ?  
Il faut que Janne, entre les pos,  
Parle de reformation.



La nouvelle religion  
 A tant fait que les chambrières ,  
 Les savetiers et les tripières  
 En disputent publiquement ;  
 Janne en parle assez librement.

Mais Potiron est-il prophette ?  
 Il avoit dit à Antoinette ,  
 Tout maintenant , qu'il sçavoit bien ,  
 Et si croy qu'il n'en sçavoit rien ,  
 Que c'estoit une chose vaine  
 De croire que ce capitaine  
 Fust mort , et par ce faux langage  
 Vouloit troubler ce mariage ,  
 Et , de fait , il avoit tant fait  
 Que tout estoit presque defait.  
 Bref , nostre Monsieur est infame ,  
 Maistre Jan demeure sans fame ,  
 Potiron gaigne son procès ,  
 Madame est hors de son accès ,  
 L'amoureux est dessus les erres  
 De pouvoir tirer hors des serres  
 Et des pinces de ce hobreau  
 Les plumes de ce jeune oiseau ,  
 Afin de se mettre en cuisine.  
 Je voudrois que ceste cousine ,  
 Vrayment , et ce gentil cousin  
 Fussent bien loin en Limosin ,  
 Ou en chemin de la Floride.  
 Il faut bien que Monsieur preside  
 A toutes ces réponses fières.  
 Mais pour resfroidir leurs colères  
 Ils ne mangeront rien que froid ;  
 Le souper se gaste , et faudroit  
 Tout maintenant se mettre à table.

## SCÈNE III.

*Le Gentilhomme de Poictou, Janne.*

## LE GENTILHOMME.

**H**a ! que celui vit miserable  
Qui a procès ! c'est un grand cas ;  
Aussi tost que ces advocas  
Nous ont empietez une fois,  
Il nous font rendre les abbois ;  
Ceste gent farouche et rebourse ,  
Tire l'esprit de nostre bourse  
Subtilement par les fumées  
De leurs parolles parfumées ;  
Puis nous chasse à l'extremité  
Des bornes de la pauvreté.  
Ha ! que je hay ces mangereaux ,  
Ces chiquaneurs procuraceaux ;  
Ha ! que je hay ceste vermine ,  
La seule et presente ruine  
Et le mal commun de la France.  
Mais quoy ? crever ou patience.  
Il y a seulement vingt ans  
Que je suis de ces poursuyvans  
Qui bayent après un arrest ;  
J'eusse bien gagné l'interest  
Au double de mon action ,  
Si quelque condamnation  
M'en eust tiré premièrement.  
Mais quoy ? ils sont tous de serment  
De n'estranger point le gibier,  
Ny les pigeons du colombier.

Mais, du depuis que je traffique  
 Avecque messieurs , et pratique ,  
 Aux despens de ma pauvre vie,  
 Comme le palais se manie ,  
 J'ay bien connu que la Faveur  
 Est le rempart d'un bon plaideur.  
 Et pourtant, gentille déesse ,  
 Faveur, c'est à toi que j'adresse  
 Mon procès , mon sac et mes quilles :  
 Car mes raisons sont inutiles ,  
 Mon bien , ma peine et mon labeur,  
 Sans ton secours , gente Faveur;  
 C'est à toy, Faveur, que je donne  
 Mon bien , mes vœux et ma personne ,  
 Sans toy je n'espère jamais  
 De voir la fin de mon procès ,  
 Sans toy je n'ay plus d'esperance ,  
 Sans toy je pers la patience ,  
 Car c'est toy qui tiens aujourd'huy  
 Nostre bien et celui d'autrui ;  
 C'est toy qui traites la justice ,  
 L'église , la court , la police ,  
 C'est toy qui donnes les arrests ,  
 Les honneurs et les interests ,  
 C'est toy qui couls et qui entame ,  
 Qui gaigne le cœur de Madame ,  
 Ou d'une chaisne ou d'un bassin ,  
 Ou d'une pièce de satin ,  
 A fin d'avoir une audience;  
 C'est toy qui soustiens la ballance  
 Et qui donnes le contrepoids  
 Des ordonnances et des loix ;  
 Bref , c'est toy, gentille Faveur,  
 Qui d'un maquereau et hableur,

D'un sot, d'un bouffon , d'un plaisant,  
Fais un monsieur le suffisant ,  
Qui, d'une humeur outrecuidée  
Et d'une langue marchandée,  
Feroit rougir les mieux appris ;  
C'est toy qui emportes le pris  
Dessus les vertus de ce monde.  
Et pourtant en toy je me fonde,  
Et pense que ces jours passés  
Tu auras vuïdé mon procès :  
Car je t'ay porté des chandelles.  
J'en sçauray tantost des nouvelles,  
Car je vais chez mon rapporteur  
Pour en sçavoir ; si j'ay cest heur,  
J'aurai gagné avec l'attente  
Sept ou huit cens livres de rente ,  
Sans les depens qui m'escherront ;  
S'ils sont taxez , ils monteront  
A grans deniers, je le sçay bien ;  
Mais ce pendant je ne fais rien ,  
Et s'en va tard ; or pour ce soir  
Il suffit faire le devoir,  
Et faire entendre seulement ,  
En suyvant l'advertissement  
De la lettre que j'ay reçuë ,  
L'heure et le temps de ma venuë ,  
Afin qu'il entende la traite,  
En moins de trois jours , que j'ay faite  
De Poictiers, où est ma maison ;  
Puis , s'il se trouve venaison ,  
Demain je luy en porteray.  
Je sçai bien que j'en trouveray :  
A Paris, tout pour de l'argent.  
Il vaut mieux frapper hardiment ,

LA RECONNUE, COMEDIE. 425

Voicy la porte.

JANNE.

Qui est là ?

LE GENTILHOMME.

Ouvrez , m'amie , ouvrez , holà.

JANNE.

Je ne veis jamais tant de gens.

LE GENTILHOMME.

Dites , Monsieur est-il ceans ?

Je luy veux donner le bon soir.

JANNE.

Entrez.

LE GENTILHOMME.

Il sera de me voir

Bien fort aise, je m'en assure.

JANNE

Vous arrivez à la bonne heure ,

Il est prest de se mettre à table ,

Entrez. Ha ! pauvre miserable ,

Pauvre plaideur mal advisé !

Pensez comme il sera traité

Maintenant de nostre Monsieur,

Il est en son grand crevecœur ;

Vrayment , il pouvoit bien attendre

Jusques à demain, pour entendre

Des nouvelles de son procès.

Il l'a surpris en son accès,

Et son clerc en sa chaude colle.

Mais , mon Dieu, ne suis-je pas folle

De muser si long-temps icy ?

Mon rost se gaste , et puis voicy

Maistre Jehan qui souffle et soupire.  
Par ma foy, j'ay tant faim de rire  
Que je n'ose pas l'accoster;  
Pource il vaut mieux me retirer  
Secrettement en ma cuisine:  
Car je voy ceste bonne mine  
De Potiron, qui luy tiendra  
Compagnie et quil'attendra,  
Mais pour se mocquer seulement.

---

## SCÈNE IV.

*Potiron, Maistre Jehan.*

POTIRON.

**E**t bien, maistre Jehan, quoy? comment  
Vous va, monsieur le marié?

MAISTRE JEHAN.

Parbieu je suis bien allié!  
Ha! vertu bieu du mariage!

POTIRON.

Qui a-t-il?

MAISTRE JEHAN.

Ha! parbieu, j'enrage,  
Je meurs et crève de despit.

POTIRON.

Quoy! n'y a t'il point de respit  
Pour passer ceste chaude allarme?

MAISTRE JEHAN.

Comment? c'est ce vaillant gendarme,  
Ce brave soldat de Piemont,

Qui tranche là du Rodomont ;  
Et diriez , oyant son langage ,  
Qu'on luy a fait un grand outrage  
D'avoir eschangé le vouloir  
D'Antoinette , et de la pourvoir.

POTIRON.

Parbieu , Monsieur vaut bien Madame !

MAISTRE JEHAN.

Je n'ay que faire d'une femme ,  
J'en trouve trop pour de l'argent.

POTIRON.

Mais quoy ? cela n'est pas urgent  
Pour refuser si bon parti.

MAISTRE JEHAN.

Vrayment, je serois bien sorti.  
Comment ? la petite affetée  
Est là devant ses yeux plantée,  
Sans faire semblant de sçavoir  
Qui je suis, et diriez à voir  
Sa contenance et grace bonne ,  
Qu'ell' ne conneut jamais personne.

POTIRON.

Rusée et ingrate, vrayment ,  
Qui c'èlesle bon traitement,  
Que tous ensemble t'avons fait.

MAISTRE JEHAN.

Monsieur est là , qui contrefait ,  
Au coin de nostre cheminée ,  
Une vieille idole enfumée ,  
Tout transi et tout esperdu ,  
Et diriez qu'il est descendu

Soudain quelque esclat de tonnerre,  
Qui l'a mis et rué par terre.

POTIRON.

Et mon bon maistre, que fait-il?

MAISTRE JEHAN.

Il est gaillard, il est gentil,  
Et me semble qu'il soit bien aise  
De ce trouble et de mon mal aise.

POTIRON.

Ouy, comme s'il y pretendoit  
Quelque interest, ou s'il avoit  
Envie de se marier.

MAISTRE JEHAN.

Tu sçais bien qu'il m'a fait prier  
Par toy mesme de me distraire,  
De ne poursuivre cest affaire,  
Et de chercher autre parti.

POTIRON.

Ouy bien, mais il fut adverti  
Que vous faisiez l'opiniâtre.  
Mais quoy! se veulent-ils combattre  
Là dedans? dites, maistre Jan.

MAISTRE JEHAN.

Je meurs de destresse et d'ahan.

POTIRON.

Et de Madame, quelle chère?

MAISTRE JEHAN.

Madame est là qui, de colère  
Ou de peur, n'ose dire mot.



POTIRON.

Et ce bragard , ce maistre sot  
Se courrouce et fait là le brave ?

MAISTRE JEHAN.

Ny sa colère, ny sa bave,  
Par bieu, ne m'espouvente en rien.

POTIRON.

Maistre Jan, il vous oira bien.

MAISTRE JEHAN.

Je ne le crains ny mort, ny vif,  
Je n'ay pas le cœur si craintif,  
Or que je n'ais que l'escritoire ,  
Que j'aye peur de sa colère :  
Son vallet l'a battu cent fois.

POTIRON.

Mais où allez-vous ?

MAISTRE JEHAN.

Je m'en vois.

POTIRON.

Quoy ! n'entrer d'aujourd'huy leans ?

MAISTRE JEHAN.

Il fait le maistre là dedans,  
Et diriez, à voir baguollet,  
Que Monsieur n'est que son vallet  
Et Madame sa chambrière.  
Adieu.

POTIRON.

Mais trêves de colère,  
Ma foy, vous attendrez un peu.

MAISTRE JEHAN.

Non feray, je quitte le jeu.

## POTIRON.

Mais, vrayment, il est impossible  
 Que tout ne se face paisible  
 Par quelque bon appointment  
 Qui surviendra soudainement  
 Sans y penser; il s'en va tard.

## MAISTRE JEHAN.

Quant à moy, j'en quitte ma part,  
 Je m'en vais, je n'y veux point estre.


## POTIRON.

Paix, maistre Jehan, voicy mon maistre,  
 Qui nous dira toutes nouvelles.  
 Vrayment, vrayment, elles sont telles  
 Qu'il les desire, je le voy;  
 Son marcher porte ne sçay quoy  
 De gaillard, je le connois bien.

## SCÈNE V.

*L'Amoureux, Potiron, Maistre Jehan.*

## L'AMOUREUX.

 uoy? y a-t-il homme en ce monde  
 Qui vive plus heureux que moy,  
 Ne plus content aujourd'huy? Quoy,  
 Les dieux m'ont donné, ce me semble,  
 Tant d'heur et tant de bien ensemble  
 Que je me peux bien contenter  
 De ma fortune, et me vanter  
 Que j'ay conquis presque de rien  
 Cent fois plus d'heur et plus de bien  
 Que je n'eus oncques d'esperance.

LA RECONNUE, COMEDIE. 431

POTIRON.

Quelle nouvelle esjouissance ?

Quoy ? qu'y a-t-il ?

L'AMOUREUX.

Ha ! Potiron,

Seul tu m'as donné l'esperon  
Pour galopper ceste entreprise.

POTIRON.

Mais quoy ? la beste est-elle prise ?

L'AMOUREUX.

Mais toy, sçais-tu comme je suis  
Tant heureux que dire ne puis  
L'aise que j'ay dedans mon cœur ?  
Sçais-tu bien que tu es l'auteur  
Et le seul moyen de ma vie ?

MAISTRE JEHAN.

La querelle est-elle finie ?

Dites, je vous supply, Monsieur ?

L'AMOUREUX.

Maistre Jehan, je suis le seigneur  
Et le mary à Antoinette.

POTIRON.

Comment ?

L'AMOUREUX.

Tu as esté profette.

MAISTRE JEHAN.

Est-il vray ?

L'AMOUREUX.

Comme il n'est qu'un Dieu.

POTIRON.

Je ne puis entendre le jeu

Si ne parlez plus clairement.

L'AMOUREUX.

Faut entendre premièrement,  
Pour bien sçavoir tout le fait, comme  
Tout maintenant un gentilhomme  
De Poictou est venu leans.

POTIRON.

Je l'ay veu n'y a pas long-temps  
Ainsi qu'il frappoit à la porte.

MAISTRE JEHAN.

Vous m'estonnez de telle sorte  
Que je ne sçay presque où j'en suis.

L'AMOUREUX.

Aussi c'est un vray songe.

POTIRON.

Et puis?

L'AMOUREUX.

Comme il parloit de son affaire  
A monsieur l'advocat, pour faire  
Taxer les despens d'un procez  
Qu'il a gagné ces jours passez,  
De bien huit cens livres de rente...

POTIRON.

Cela n'a raison apparente  
Qui en rien touche nostre fait;  
Vous resvez.

L'AMOUREUX.

Si tost qu'il eut fait,  
Il veit et contemple la grace  
D'Antoinette, ses yeux, sa face,

LA RECONNUE, COMEDIE. 433

Sa taille, ses mains et ses dois ;  
Et, la regardant à deux fois,  
La remarque d'une brusleure  
Qu'elle a sur l'œil; lors il assure,  
Après s'estre bien enquesté  
Du capitaine, et éventé  
Tout le fait, que ceste Antoinette  
Estoit sa fille, et la pauvrete  
Soudain commence à ressentir  
Le vray sang qui ne peut mentir,  
Blesmit, rougit, et le bon père  
A peine, à peine, se modère  
De se pasmer en la baisant.

MAISTRE JEHAN.

S'il est vray ce qu'il va disant,  
C'est bien le cas le plus estrange,  
C'est bien le plus nouvel eschange  
Qui jamais fut dit ny pensé.

POTIRON.

C'est bien le mieux encommencé  
Pour agencer bien proprement  
Le plus vray semblable argument,  
De la meilleure comedie  
Que je vis oncques en ma vie.  
Mais dites comme elle est tombée  
Entre les mains de ce soldard.

L'AMOUREUX.

Ce bon père, ce bon vieillard,  
Voyant trop grièvement chargée  
Sa maison de trop de maignée,  
Mist sa fille en religion  
Pour y faire profession,

Comme elle a fait depuis sept ans.  
Mais, depuis que ce fâcheux temps  
A mis en nostre pauvre France  
Et le trouble et la violence ,  
Depuis que ce monde nouveau  
A changé de poil et de peau ,  
Qu'un d'homme de bien et qu'un certes  
Ont rendu nos villes desertes ,  
Ceste fille , à ce premier vent ,  
Laissa l'habit et le convent ,  
Et suit l'opinion nouvelle.  
Prenant l'habit de damoiselle ,  
Pour se mettre au rang des premiers  
Se trouva au sac de Poitiers ,  
Où de malheur elle fut prise  
Comme prisonnière, et puis mise  
Entre les mains de ce soudard ,  
Qui commandoit ; puis le hazard  
Le contraignit de retourner  
Tost au Havre, pour y mener  
Des soldats qu'il va ramassant  
Çà et là , et puis , en passant ,  
Pressé, laissa en ceste ville  
De Paris ceste jeune fille  
Entre les mains de ce cousin.

POTIRON.

Je vous pry , que dit le voisin,  
De ceste nouvelle aventure ?

L'AMOUREUX.

Mais ceste pauvre creature  
De maistre Jehan ?

MAISTRE JEHAN.

Je pense bien

Que ce que vous dites n'est rien ,  
Et que ce sont choses resvées  
Ou bien mensonges controuvées :  
Et qui diable le croiroit ?

L'AMOUREUX.

Ha! vraiment, qui ne le verroit ,  
Il seroit difficile à croire.

POTIRON.

Mais achevez vostre memoire :  
Et bien , en fin , qu'ont-ils conclu ?

L'AMOUREUX.

Ce gentilhomme a resolu ,  
Après avoir sceu d'Antoinette  
Et de moy l'amitié secrette,  
En presence de l'assistance,  
Ayant obtenu la dispense  
Du Père saint premierement,  
Qu'on obtiendra pour de l'argent ,  
De luy faire grand avantage  
Si je la prens en mariage ;  
De fait s'oblige à me bailler  
Un office de conseiller,  
Ou quatre cent livres de rente.

POTIRON.

Parbieu , vous avez gagné trente  
Sur la partie, je le voy ;  
Vous tous y gagnez, fors que moy,  
Qui a demeslé l'escheveau.

L'AMOUREUX.

Tu auras part à mon gasteau ,  
Ouy, Potiron, je t'en assure.

POTIRON.

Mais que je vive , je n'ay cure  
De m'enrichir d'un plus grand bien.  
Un accoustrement, et puis rien :  
Sera pour d'ancer à la feste.

L'AMOUREUX.

Ha ! Potiron , que tu es bestel  
Il laisse à monsieur les despens  
Du procès, cent escus contens ,  
Pour les espingles de madame.

MAISTRE JEHAN.

Et moy , qui ay perdu ma femme ,  
Qu'auray-je pour mon interest ?  
J'ay le double de mon arrest,  
Il faut bien que j'ays quelque chose.

L'AMOUREUX.

Sa bourse ne vous sera close.  
Il a desjà parlé de vous.

MAISTRE JEHAN.

Mais comment ?

L'AMOUREUX.

Conclu entre tous

De vous donner ou un office,  
Ou vous laisser le benefice  
Que sçavez , à fin d'en jouir.

MAISTRE JEHAN.

Cela me fait tout resjouir.

POTIRON.

Mais que devient ce capitaine ?

L'AMOUREUX.

Ce bon gentilhomme l'emmeine ,



Luy promettant de luy donner  
Sa niepce, à fin de l'espouser,  
Et une place de gendarme.

POTIRON.

Il ne fut onc en tel allarme,  
Ny si chaud, s'il veut dire vray.

MAISTRE JEHAN.

La pauvre Janne, dites-moy  
Qu'aura-t-elle?

L'AMOUREUX.

L'accoustrement

D'Antoinette.

POTIRON.

Vrayment, vrayment,  
Elle a merité doublement,  
Jamais ell' ne vous fut contraire.

L'AMOUREUX.

Elle a conduit tout notre affaire  
Avecque toy, je le sçay bien.

POTIRON.

Ouy, ouy, vrayment, je sçay combien  
Elle a servi à la conduite  
De ceste amoureuse poursuite.

MAISTRE JEHAN.

Tout ceci est vray?

L'AMOUREUX.

Pour le seur.

Mais je vais haster mon tuteur,  
Pour contracter le mariage  
Et assigner sur mon partage  
Le douaire qu'on luy veut donner.

MAISTRE JEHAN.

Je n'oserois y retourner,  
De peur qu'on se moquast de moy.

POTIRON.

Parbieu, je meurs si je ne voy  
Monsieur avec un pié de nez,  
Et ce soldat, ce Piémontez ,  
Retiré comme un limaçon.

MAISTRE JEHAN.

D'Antoinette , elle a la façon  
Fort gentille et fort asseurée.

POTIRON.

Je crains qu'ell' ne soit trop rusée,  
Et que soyons de ces maris...

MAISTRE JEHAN.

Faits à la mode de Paris.

POTIRON.

Entrons ensemble librement ;  
J'y peux bien entrer, maintenant  
Que la querelle est accordée ;  
Puis je sens d'icy la fumée  
Du rost; on soupe, je le sens.  
Je vous prirois d'entrer ceans  
Si la salle estoit assez grande;  
Mais adieu, je me recommande,  
Ce sera pour une autre fois.

*Fin de la Reconnue, Comedie.*



## TABLE DES MATIÈRES

### DU TOME QUATRIÈME.

Introduction au IV <sup>e</sup> volume . . . . .	v
Notice sur Etienne Jodelle. . . . .	1
L'Eugène, comédie de Jodelle. . . . .	5
Cléopâtre captive, tragédie de Jodelle . .	83
Didon se sacrifiant, tragédie de Jodelle. .	143
Les Esbahis, comédie de Jacques Grevin .	223
La Reconnue, comédie, par Remy Belleau.	335





**CATALOGUE**  
**DE LA**  
**BIBLIOTHÈQUE ELZEVIRIENNE**  
**ET DES AUTRES OUVRAGES**  
**DU FONDS DE P. JANNET**



**PARIS**  
**Chez P. JANNET, Libraire**  
**RUE DES BONS-ENFANTS, 28.**

—  
**1855**

<b>Avertissement.</b>	<b>3</b>
<b>Bibliothèque elzevirienne.</b>	<b>7</b>
<b>Ouvrages de différents formats.</b>	<b>25</b>
<b>Publications de la société des Bibliophiles.</b>	<b>31</b>
<b>Manuel de l'Amateur d'estampes.</b>	<b>32</b>



## AVERTISSEMENT.

**L**orsque j'entrepris, il y a deux ans, la publication de la *Bibliothèque elzevirienne*, je m'étais posé ce problème :  
« Publier une collection d'ouvrages d'élite, dignes de tous par leur exécution » matérielle, à la portée de tous par la modicité de » leur prix. »

Jusque alors, les curiosités littéraires du genre de celles qui doivent composer en grande partie la *Bibliothèque elzevirienne* n'étaient — lorsqu'on les publiait — tirées qu'à un très petit nombre d'exemplaires, destinés à des amateurs riches et servents. La rareté native et le prix exorbitant de ces publications les rendaient inabordables pour le plus grand nombre des lecteurs, et particulièrement pour ceux qui lisent pour les autres : les littérateurs ne sont pas tous assez riches pour acheter des livres sans regarder au prix.

En présence du mouvement qui porte la génération actuelle vers l'étude sérieuse des mœurs, de la littérature et de l'histoire du passé, je crus faire une chose utile en vulgarisant, autant qu'il serait en mon pouvoir, les documents propres à faciliter cette étude.

Malgré ma foi dans la possibilité de créer un public nouveau pour ce genre de livres, je crus devoir faire de mon mieux pour satisfaire les goûts du public déjà existant, goûts que je partage d'ailleurs : je trouve qu'un bon texte ne perd rien à être imprimé avec un certain luxe.

Le luxe dans les livres, je l'entends à ma manière.

Peu de texte dans un grand format, sur de beau papier très blanc, brillant, glacé, satiné — mais brûlé, cassant, d'une qualité déplorable — ce n'est pas là mon fait. Le format, je le veux commode; le papier, je le veux solide avant tout; du texte, j'en veux pour mon argent. Qu'il soit net, lisible sans fatigue, et cela me suffit.

Au point de vue des résultats — je ne parle pas des moyens — l'art d'imprimer les livres a fait peu de progrès depuis deux siècles. Les petits volumes sortis des presses des Elzevier auront long-temps encore de nombreux admirateurs. En donnant à ma collection le nom de ces imprimeurs illustres, j'ai compris l'étendue des obligations que je m'imposais. J'ai fait de mon mieux pour ne pas rester trop au dessous de mes modèles. J'ai fait fondre des caractères, graver des ornements, fabriquer du papier, modifier des presses. Les éloges que des amateurs d'une autorité considérable ont bien voulu donner à mes petits livres me prouvent que je suis dans la bonne voie. Je tâcherai d'atteindre le but.

Si le format et l'exécution matérielle de mes volumes ont trouvé des approbateurs, l'entreprise en elle-même a été bien accueillie. Le public sur lequel je comptais a répondu à mon appel; son concours m'a permis d'entreprendre la publication d'un assez grand nombre de volumes, qui sont sous presse ou en préparation.

Je ne crois pas nécessaire de donner un catalogue détaillé des ouvrages que je me propose de faire entrer dans la *Bibliothèque elzevirienne*. Il suffit de rappeler le plan général. Cette collection doit se composer : 1° d'ouvrages anciens, inédits ou rares, utiles pour l'étude des mœurs, de la littérature ou de l'histoire; 2° des ouvrages antérieurs au XVIII<sup>e</sup> siècle qui jouissent d'une réputation méritée. Les ouvrages postérieurs au XVII<sup>e</sup> siècle ne seront admis que par exception.



D'ailleurs, chaque volume qui paraît jette un nouveau jour sur le plan que je me suis tracé. Ainsi j'ai publié :

**MORALISTES.** *La Rochefoucauld, La Bruyère, le Livre du chevalier de la Tour*, qui serait mieux placé parmi les conteurs. Plus tard je donnerai *Montaigne, Charron, Vauvenargues*.

**BEAUX-ARTS.** *Memoires pour servir à l'histoire de l'Academie de peinture.* — *Le livre des peintres et graveurs.* J'ai d'autres ouvrages du même genre à faire paraître.

**POÉSIE.** *Les Memoriaux de Saint-Aubin des Bois, Villon, Regnier, Chapelle et Bachaumont.* J'ai sous presse ou en préparation : *Gerard de Rossillon*, poème provençal; plusieurs *Chansons de gestes*, entre autres *Regnault de Montauban*, en 17,000 vers; divers recueils importants; *Matheolus, Gringore, Roger de Collerye, Clément Marot, Vauquelin de la Fresnaye, Saint-Amand, Senecé* (œuvres connues et inédites), et quelques autres.

**THÉÂTRE.** Quatre volumes de *l'Ancien Théâtre françois*. A côté de cette collection, je donnerai les œuvres de *Larivey, Molière, Corneille, Racine*, etc.

**ROMANS ET CONTES.** *Melusine*, le *Roman bourgeois, Don Juan de Vargas, Six mois de la vie d'un jeune homme.* J'ai en préparation plusieurs autres romans et une suite considérable de conteurs.

**FACÉTIES.** *Les Quinze joyes de mariage, la Nouvelle fabrique des excellents traits de verité.* J'ai sous presse ou en préparation : les *Evangeliles des Que nouilles, Rabelais, Tabourot, les Caquets de l'Ac couchée*, et beaucoup d'autres.

**HISTOIRE.** *L'Histoire notable de la Floride.* J'ai sous presse quelques autres relations de voyages,

les *Aventures du baron de Fœneste*, les *Souvenirs de Madame de Caylus*, et en préparation plusieurs ouvrages intéressants.

Paris, le 15 Février 1855.

P. JANNET.

### AVIS IMPORTANT.

*Les volumes de la Bibliothèque elzevirienne sont imprimés sur papier collé et très chargés d'encre : il est difficile de les relier tout de suite sans les maculer. D'un autre côté, leur couverture en papier blanc perd promptement sa fraîcheur, et on ne peut les garder long-temps brochés. J'ai pris le parti de faire couvrir ces volumes d'un élégant cartonnage en toile, à la manière anglaise, ce qui permettra aux amateurs soit de les garder toujours ainsi, soit de ne les faire relier que dans un an ou deux. A partir d'aujourd'hui, tous les volumes seront vendus cartonnés, non rognés et non coupés, SANS AUGMENTATION DE PRIX. Les personnes qui possèdent des volumes brochés non coupés pourront les échanger, sans frais, contre des volumes cartonnés ; quant aux volumes coupés, je me chargerai de les faire cartonner moyennant 75 centimes.*





## BIBLIOTHÈQUE ELZEVIRIENNE

### LIVRES EN VENTE.

#### MORALISTES.

**R**éflexions, Sentences et Maximes morales de LA ROCHEFOUCAULD. Nouvelle édition, conforme à celle de 1678, et à laquelle on a joint les Annotations d'un contemporain sur chaque maxime, les variantes des premières éditions, et des notes nouvelles, par G. DUPLESSIS. Préface par SAINTE-BEUVE. 1 vol. Prix : 5 fr.

Les Annotations d'un Contemporain sur les Maximes de La Rochefoucauld ont été attribuées à madame de La Fayette. Elles paraissent ici pour la première fois. Quelques unes seulement avaient été publiées par Aimé-Martin.

*Les Caractères* de THÉOPHRASTE, traduits du grec, avec les *Caractères ou les mœurs de ce siècle*, par LA BRUYÈRE. Nouvelle édition, collationnée sur les éditions données par l'auteur, avec toutes les variantes, une lettre in-

édite de La Bruyère et des notes littéraires et historiques, par Adrien DESTAILLEUR, 2 volumes. 10 fr.

Cette édition est le fruit de plusieurs années de travail. M. Destailleur s'est attaché à reproduire toutes les variantes des éditions données par l'auteur. Il a indiqué avec soin les passages des moralistes anciens et modernes qui se sont rencontrés avec La Bruyère. Il a fait assez pour que M. S. de Sacy ait pu dire : « Voilà enfin un La Bruyère auquel il ne manque rien. »

*Le Livre du chevalier de la Tour Landry*, pour l'enseignement de ses filles ; publié d'après les manuscrits de Paris et de Londres, par M. Anatole DE MONTAIGLON, membre résidant de la Société des antiquaires de France. 5 fr.

Ce livre, œuvre d'un gentilhomme du quatorzième siècle, contient de précieux renseignements sur les mœurs du moyen âge. Les sentiments du chevalier sur l'éducation des filles, déduits avec une naïveté, une liberté d'expression qui paraissent étranges aux lecteurs de notre époque, sont appuyés du récit d'aventures empruntées à la Bible, aux chroniques et aux souvenirs personnels du chevalier de la Tour, récits souvent piquants et toujours gracieux, qui assignent à son livre une place distinguée parmi les œuvres des conteurs français.





## BEAUX-ARTS.

**M**émoires pour servir à l'Histoire de l'Académie royale de peinture et de sculpture, depuis 1648 jusqu'en 1664, publiés pour la première fois, d'après le manuscrit de la Bibliothèque Impériale, par M. Anatole DE MONTAIGLON. 2 vol. 8 fr.

Ces Mémoires, que M. de Montaignon attribue à Henri Testelin, secrétaire de l'Académie de peinture pendant plus de trente ans, contiennent une foule de renseignements précieux sur les artistes qui brillèrent en France au XVII<sup>e</sup> siècle.

*Le livre des peintres et graveurs*, par Michel DE MAROLLES, abbé de Villeloin. Nouvelle édition, revue par M. Georges DUPLESSIS. 1 vol. 3 fr.

Ce petit livre, curieux spécimen de l'incroyable versification d'un écrivain beaucoup trop fécond, a cependant un mérite : il apprendra une infinité de choses aux hommes les plus versés dans l'histoire de l'art.





## POÉSIE.

**Œuvres complètes** de François VIL-  
LON. Nouvelle édition, revue, corri-  
gée et mise en ordre, avec des notes  
historiques et littéraires, par P. L.-  
JACOB, bibliophile, 1 vol. 5 fr.

**Œuvres** de Mathurin REGNIER, avec les com-  
mentaires revus et corrigés, précédées de l'*His-  
toire de la Satire en France*, pour servir de  
discours préliminaire, par M. VIOLET LE  
DUC. 1 vol. 5 fr.

Le travail de M. Viollet Le Duc, publié pour la  
première fois en 1822, a été revu et modifié par lui  
pour la nouvelle édition. L'*Histoire de la satire* a reçu  
des additions.

*Extrait abrégé des vieux Memoriaux de l'ab-  
baye de Saint-Aubin-des-Boys, en Bretagne.*  
1 vol. 2 fr.

Pièce en vers, publiée par M. Francisque-Michel.  
Quoique datée du XII<sup>e</sup> siècle, elle est réellement du  
XVII<sup>e</sup>. C'est le résultat d'une de ces supercheries  
qu'on s'est parfois permises pour relever l'illustra-  
tion de certaines familles.

**Œuvres** de CHAPELLE et de BACHAUMONT;  
nouvelle édition, revue et corrigée sur les meil-  
leurs textes, notamment sur l'édition de 1732,  
précédée d'une notice, par M. TENANT DE  
LATOUR. 1 vol. 4 fr.

Lefèvre de Saint-Marc, à la fin des œuvres de  
Chapelle et de Bachaumont, qu'il donna en 1755,

exprime le regret de n'avoir pas connu à temps l'édition de 1732, et engage les éditeurs futurs à consulter cette édition. Jusqu'à M. Tenant de la Tour, les éditeurs de Chapelle et de Bachaumont ont reproduit la note de Saint-Marc, mais se sont bien gardés de consulter cette édition de 1732, qui contient réellement un très bon texte du célèbre *Voyage*.

*Sous presse.*

*Gerard de Rossillon*, poème provençal, publié, d'après le manuscrit unique, par M. FRANCISQUE-MICHEL. 1 vol. 5 fr.

*Chansons, ballades et rondeaux de Jehannot de LESCUREL*, poète français du XIV<sup>e</sup> siècle, publiés d'après le manuscrit unique, par M. A. DE MONTAIGLON. 1 vol.

*Le livre de Matheolus. — Le Rebours de Matheolus.* 2 vol. 10 fr.

*OEuvres de Roger de COLLERYE*, nouvelle édition, revue et annotée par M. Charles d'HERICAULT. 1 vol. 5 fr.

*OEuvres complètes de Pierre GRINGORE*, avec des notes par MM. Anatole DE MONTAIGLON et Charles d'HERICAULT. 4 vol. 20 fr.

*OEuvres complètes de SAINT-AMAND*, revues et annotées par Ch. L. LIVET, 2 vol. 10 fr.

*OEuvres choisies de SENECE*, revues sur les diverses éditions et sur les manuscrits originaux, par M. Emile CHASLES. 1 vol. 5 fr. — *OEuvres posthumes de SENECE*, publiées d'après les manuscrits autographes, par M. Emile CHASLES. 1 vol. 5 fr.



## THÉÂTRE.

**A**ncien théâtre françois, ou Collection des ouvrages dramatiques les plus remarquables depuis les mystères jusqu'à Corneille, publié, avec des notices et éclaircissements, par M. VIOLLET LE DUC. Tomes I à IV. Le vol. 5 fr.

Les trois premiers volumes sont la reproduction d'un recueil unique conservé au Musée Britannique, à Londres, contenant 64 pièces dont voici les titres :

## TOME I.

1. Le Conseil du Nouveau marié, à deux personnages, c'est assavoir : le Mary et le Docteur.
2. Farce nouvelle, très bonne et fort joyeuse, du Nouveau marié qui ne peult fournir à l'appoinctement de sa femme, à quatre personnages, c'est assavoir : le Nouveau Marié, la Femme, la Mère et le Père.
3. Farce nouvelle, très bonne et fort joyeuse, de l'Obstination des femmes, à deux personnaiges, c'est assavoir : le Mari et la Femme.
4. Farce nouvelle, très bonne et fort joyeuse, du Cuvier, à troys personnages, c'est assavoir : Jaquinet, sa Femme et la Mère de sa femme.
5. Farce nouvelle, très bonne et fort joyeuse, à troys personnages, c'est assavoir : Jolyet, la Femme et le Père.
6. Farce nouvelle, à cinq personnaiges, des Femmes qui font refondre leurs marys, c'est assavoir : Thibault, Collart, Jennette, Pernette et le Fondeur.



7. Farce nouvelle et fort joyeuse du Pect, à quatre personnages, c'est assavoir : Hubert, sa Femme, le Juge et le Procureur.

8. Farce nouvelle, très bonne et fort joyeuse, des Femmes qui demandent les arrerages de leurs maris et les font obliger par *nisi*, à cinq personnages, c'est assavoir : le Mary, la Dame, la Chambrière et le Voysin.

9. Farce nouvelle d'un Mary jaloux qui veut es-prouver sa femme, à quatre personnages, c'est assavoir : Colinet, la Tante, le Mary et sa Femme.

10. Farce moralisée, à quatre personnages, c'est assavoir : deux Hommes et leurs deux Femmes, dont l'une a malle teste et l'autre est tendre du cul.

11. Farce nouvelle et fort joyeuse, à quatre personnages, c'est assavoir : le Mary, la Femme, le Badin qui se loue et l'Amoureux.

12. Farce nouvelle, très bonne et fort joyeuse, de Pernet qui va au vin, à troys personnages, c'est assavoir : Pernet, sa Femme et l'Amoureux.

13. Farce nouvelle, très bonne et fort joyeuse, d'un Amoureux, à quatre personnages, c'est assavoir : l'Homme, la Femme, l'Amoureux et le Medecin.

14. Colin qui loue et despote Dieu en un moment, à cause de sa femme, à troys personnages, c'est assavoir : Colin, sa Femme et l'Amant.

15. Farce nouvelle, très bonne et fort joyeuse, à quatre personnages, c'est assavoir : le Gentilhomme, Lison, Naudet, la Damoysele.

16. Farce nouvelle, à troys personnages, c'est assavoir : le Badin, la Femme et la Chambrière.

17. Farce nouvelle, très bonne et fort joyeuse, de Jeninot qui fist un roy de son chat, par faulte d'autre compaignon, en criant : Le roy hoit, et monta sur sa maistresse pour la mener à la messe, à troys personnages, c'est assavoir : le Mary, la Femme et Jeninot.

18. Farce nouvelle de frère Guillebert, très bonne et fort joyeuse, à quatre personnages, c'est assavoir : Frère Guillebert, l'Homme viel, sa Femme jeune, la Commère.

19. Farce nouvelle, très bonne et fort joyeuse, de Guillerme qui mangea les figues du curé, à quatre

personnaiges, c'est assavoir : le Curé, Guillaume, le Voysin et sa Femme.

20. Farce nouvelle, très bonne et fort joyeuse, de Jenin, filz de rien, à quatre personnaiges, c'est assavoir : la Mère et Jenin, son fils, le Prestre et le Devin.

21. La Confession de Margot, à deux personnaiges, c'est assavoir : le Curé et Margot.

22. Farce nouvelle, très bonne et fort joyeuse, de George le Veau, à quatre personnaiges, c'est assavoir : George le Veau, sa Femme, le Curé et son Clerc.

#### TOME II.

23. Sermon joyeux de bien boire, à deux personnaiges, c'est assavoir : le Prescheur et le Cuysinier.

24. Farce nouvelle, très bonne et très joyeuse, de la Résurrection de Jenin Landore, à quatre personnaiges, c'est assavoir : Jenin, sa Femme, le Curé et le Clerc.

25. Farce nouvelle, fort joyeuse, du Pont aux Asnes, à quatre personnaiges, c'est assavoir : Le Mary, la Femme, Messire *Domine de* et le Boscheron.

26. Farce nouvelle, très bonne et fort joyeuse, à troys personnages, d'un Pardonneur, d'un Triacleur et d'une Tavernière, c'est assavoir : le Triacleur, le Pardonneur et la Tavernière.

27. Farce nouvelle du Pasté et de la Tarte, à quatre personnaiges, c'est assavoir : deux Coquins, le Paticier et sa Femme.

28. Farce nouvelle de Mahuet, badin, natif de Baignolet, qui va à Paris au marché pour vendre ses œufz et sa cresse, et ne les veult donner siuon au pris du marché, et est à quatre personnages, c'est assavoir : Mahuet, sa Mère, Gaultier et la Femme.

29. Farce nouvelle et fort joyeuse des Femmes qui font escurer leurs chaulderons et deffendent que on ne mette la pièce auprès du trou, à troys personnages, c'est assavoir : la première Femme, la seconde et le Maignon.

30. Farce nouvelle, très bonne et fort joyeuse, à

troys personnages, d'un Chauldronnier, c'est assavoir : l'Homme, la Femme et le Chauldronnier.

31. Farce nouvelle, très bonne et fort joyeuse, à trois personnaiges, c'est assavoir : le Chaulderonnier, le Savetier et le Tavernier.

32. Farce joyeuse, très bonne et recreative pour rire, du Savetier, à troys personnaiges, c'est assavoir : Audin, savetier ; Audette, sa Femme, et le Curé.

33. Farce nouvelle d'ung Savetier nommé Calbain, fort joyeuse, lequel se maria à une Savetière, à troys personnages, c'est assavoir : Calbain, la Femme et le Galland.

34. Farce nouvelle, à quatre personnaiges, c'est assavoir : le Cousturier, Esopet, le Gentilhomme et la Chamberière.

35. Farce nouvelle, très bonne et fort joyeuse, à troys personnaiges, c'est assavoir : Maistre Mimin le Gouteux, son varlet Richard le Pelé, sourd, et le Chaussetier.

36. Farce nouvelle d'ung Ramoneur de cheminées, fort joyeuse, à quatre personnaiges, c'est assavoir : le Ramoneur, le Varlet, la Femme et la Voysine.

37. Sermon joyeux et de grande value

A tous les foux qui sont dessoubz la nue,  
Pour leur monstrier à saiges devenir,  
Moyennant ce, que, le temps advenir,  
Tous sotz tiendront mon conseil et doctrine ;  
Puis congnoistront clerement, sans urine,  
Que le monde pour sages les tiendra,  
Quand ils auront de quoy : notez cela.

38. Sottie nouvelle, à six personnaiges, c'est assavoir : le Roy des Sotz, Triboulet, Mitouflet, Sottinet, Coquibus, Guippelin.

39. Sottie nouvelle, à cinq personnages, des Trompeurs, c'est assavoir : Sottie, Teste Verte, Fine Mine, Chascun et le Temps.

40. Farce nouvelle, très bonne, de Folle Bobance, à quatre personnaiges, c'est assavoir : Folle Bobance, le premier Fol, gentilhomme ; le second Fol, marchant ; le tiers Fol, laboureur.

41. Farce joyeuse, très bonne, à deux personnages, du Gaudisseur, qui se vante de ses faitz, et ung Sot, qui lui respont au contraire, c'est assavoir : le Gaudisseur et le Sot.

42. Farce nouvelle, très bonne et fort recreative pour rire, des cris de Paris, à troys personnages, c'est assavoir : le premier Gallant, le second Gallant et le Sot.

43. Farce nouvelle du Franc Archier de Baignolet.

44. Farce joyeuse de Maistre Mimin, à six personnages, c'est assavoir : le Maistre d'escolle; Maistre Mimin, estudiant; Raulet, son père; Lubine, sa mère; Raoul Machue, et la Bru Maistre Mimin.

45. Farce nouvelle, très bonne et fort joyeuse, à troys personnages, de Pernet qui va à l'escolle, c'est assavoir : Pernet, la Mère, le Maistre.

46. Farce nouvelle, très bonne et fort joyeuse, à troys personnages, c'est assavoir : la Mère, le Filz et l'Examineur.

47. Farce nouvelle de Colin, filz de Thevot le Maire, qui vient de Naples et amène un Turc prisonnier, à quatre personnages, c'est assavoir : Thevot le Maire, Colin son filz, la Femme, le Pelerin.

48. Farce nouvelle, à trois personnages, c'est assavoir : Tout Mesnaige, Besongne faicte, la Chamberrière qui est malade de plusieurs maladies, comme vous verrez ci-dedans, et le Fol qui faict du medecin pour la guarir.

49. Le Debat de la Nourrisse et de la Chamberrière, à troys personnages, c'est assavoir : la Nourrisse, la Chamberrière, Johannes.

50. Farce nouvelle des Chamberrières qui vont à la messe de cinq heures pour avoir de l'eau beniste, à quatre personnages, c'est assavoir : Domine Johannes, Trousetaqueue, la Nourrice et Saupicquet.

### TOME III.

51. Moralité nouvelle des Enfans de Maintenant, qui sont des escoliers de Jabien, qui leur monstre à jouer aux cartes et aux dez et entretenir Luxure, dont l'ung vient à Honte, et de Honte à Desespoir, et

de Desespoir au gibet de Perdicion, et l'autre se convertist à bien faire. Et est à treize personnages, c'est assavoir : le Fol, Maintenant, Mignotte, Bon Advis, Instruction, Finet, premier enfant; Malduit, second enfant; Discipline, Jabien, Luxure, Honte, Desespoir, Perdicion.

52. Moralité nouvelle, contenant  
Comment Envie, au temps de Maintenant,  
Fait que les Frères que Bon Amour assemble  
Sont ennemis et ont discord ensemble,  
Dont les parens souffrent maint desplaisir,  
Au lieu d'avoir de leurs enfans plaisir.  
Mais à la fin Remort de conscience,  
Vueillant user de son art et science,  
Les fait renger en paix et union  
Et tout leur temps vivre en communion.

A neuf personnaiges, c'est assavoir : le Preco, le Père, la Mère, le premier Filz, le second Filz, le tiers Filz, Amour Fraternel, Envie, et Remort de conscience.

53. Moralité nouvelle d'ung Empereur, qui tua son neveu qui avoit prins une fille à force; et comment ledict Empereur estant au lict de la mort, la sainte Hostie lui fut apportée miraculeusement. Et est à dix personnaiges, c'est assavoir : l'Empereur, le Chapelain, le Duc, le Conte, le Nepveu de l'Empereur, l'Escuyer, Bertaut et Guillot, serviteurs du Nepveu; la Fille violée, la Mère de la Fille, avec la sainte Hostie qui se presenta à l'Empereur.

54. Moralité ou histoire rommaine d'une Femme qui avoit voulu trahir la cité de Romme, et comment sa Fille la nourrit six semaines de son lait en prison, à cinq personnaiges, c'est assavoir : Oracius, Valerius, le Sergent, la Mère et la Fille.

55. Farce nouvelle, fort joyeuse et morale, à quatre personnaiges, c'est assavoir : Bien Mondain, Honneur spirituel, Pouvoir Temporel, et la Femme.

56. Farce nouvelle, très bonne, morale et fort joyeuse, à troys personnaiges, c'est assavoir : Tout, Rien et Chascun.

57. Bergerie nouvelle, fort joyeuse et morale, de Mieux que devant, à quatre personnaiges, c'est assavoir : Mieux que devant, Plat Pays, Peuple pensif, et la Bergière.

58. Farce nouvelle moralisée des Gens Nouveaux qui mangent le Monde et le logent de mal en pire, à quatre personnages, c'est assavoir : le Premier Nouveau, le Second Nouveau, le Tiers Nouveau, et le Monde.

59. Farce nouvelle à cinq personnages, c'est assavoir : Marchandise et Mestier, Pou d'Acquest, le Temps qui court, et Grosse Despense.

60. La vie et hystoyre du Mauvais Riche, à treize personnages, c'est assavoir : le Mauvais Riche, la Femme du Mauvais Riche, le Ladre, le Prescheur, Trotemenu, Tripet, cuisinier; Dieu le Père. Raphaël, Abraham, Lucifer, Sathan, Rahouart, Agrapart.

61. Farce nouvelle des Cinq Sens de l'Homme, moralisée et fort joyeuse pour rire et récréative, et est à sept personnages, c'est assavoir : l'Homme, la Bouche, les Mains, les Yeulx, les Piedz, l'Ouye et le Cul.

62. Debat du Corps et de l'Ame.

63. Moralité nouvelle, très bonne et très excellente, de Charité, où est démontré les maux qui viennent aujourd'huy au Monde par faulte de charité, à douze personnages : le Monde, la Charité, Jeunesse, Vieillesse, Tricherie, le Pouvre, le Religieux, la Mort, le Riche Avaricieux et son Varlet, le Bon Riche Vertueux, et le Fol.

64. Le Chevalier qui donna sa Femme au Dyable, à dix personnages, c'est assavoir : Dieu le Père, Nostre Dame, Gabriel, Raphael, le Chevalier, sa Femme, Amaury, escuyer; Anthenor, escuyer; le Pipeur, et le Dyable.

Le tome IV contient les œuvres dramatiques d'Etienne Jodelle; les *Esbahis*, de Jacques Grevin; la *Reconnue*, de Remy Belleau.

*Sous presse.*

*Théâtre complet de LARIVEY.* 2 vol. 10 fr.

*Histoire de la vie et des ouvrages de CORNEILLE,*  
par M. J. TASCHEREAU. 1 vol. 5 fr.



## ROMANS.

**M***elusine*, par Jehan d'Arras; nouvelle édition, publiée par M. Ch. BRUNET.  
1 vol. 5 fr.

Reproduction exacte de l'édition originale, de Genève, 1478, in-fol.

*Le Roman bourgeois*, ouvrage comique, par Antoine FURETIÈRE. Nouvelle édition, avec des notes historiques et littéraires par M. Edouard FOURNIER, précédée d'une Notice par M. Ch. ASSELINEAU. 1 vol. 5 fr.

*Le Roman bourgeois*, décrié au XVII<sup>e</sup> siècle par les ennemis de l'auteur, mal réimprimé au XVIII<sup>e</sup>, était à peine connu au XIX<sup>e</sup>. L'édition publiée par MM. Asselineau et Fournier a révélé à nos contemporains un des livres les plus sensés, les plus amusants, les mieux écrits du siècle de Louis XIV, le plus précieux peut-être pour l'étude des mœurs bourgeoises et littéraires à cette époque.

*Six mois de la vie d'un jeune homme* (1797), par VIOLLET LE DUC. 1 vol. 4 fr.

Tiré à petit nombre pour la collection. Prix des exemplaires sur papier ordinaire, 2 fr.

*Les Aventures de Don Juan* de VARGAS, racontées par lui-même, traduites de l'espagnol sur le manuscrit inédit, par Charles NAVARIN. 1 vol. 3 fr.

Don Juan de Vargas a-t il existé? Si vous lisez son

histoire écrite par lui-même, vous reconnaîtrez tout d'abord le gentilhomme espagnol du seizième siècle, avide d'aventures et servi à souhait. Suivez-le dans les quatre parties du monde, soyez témoin de ses hauts faits d'amour et de guerre, vous trouverez un homme réel, qui a vu les lieux qu'il décrit, assisté aux événements qu'il raconte, un homme en chair et en os autant qu'homme du monde. — Si vous consultez des critiques doués d'une pénétration incontestable, le terrible *aventurier* Don Juan de Vargas serait un être imaginaire, créé de toutes pièces par l'imaginaire Charles Navarin. La question ainsi posée, c'est au public à la résoudre. Après tout, « il » a bien de l'esprit, ce don Juan de Vargas. Il y a » de l'imagination et de la grâce dans ces aventures » apocryphes. » M. Jules Janin, qui dit cela, paraît ne point regretter les quelques heures employées à la lecture de ce livre.

*Sous presse.*

*Hitopadésa*, ou l'instruction utile, recueil d'apologues et de contes, traduit du sanscrit par  
M. Ed. LANCEREAU. 1 vol. 5 fr.







## FACÉTIES.

**L**es quinze Joyes de mariage. Nouvelle édition, conforme au manuscrit de la Bibliothèque publique de Rouen, avec les variantes des anciennes éditions et des notes. 1 vol. 3 fr.

Cet ouvrage si remarquable, qu'on attribue à l'auteur du *Petit Jean de Saintré*, Antoine de la Sale, a toujours eu de nombreux admirateurs, au nombre desquels se trouvent Rabelais et Molière. Il a été imprimé plusieurs fois ; l'éditeur a reconnu l'existence de quatre textes différents, tous plus ou moins tronqués. En s'aidant des anciennes éditions et du manuscrit de la Bibliothèque publique de Rouen, il est parvenu à rétablir le texte tel qu'il a dû sortir de la plume de l'auteur. Les variantes recueillies à la fin du volume justifient pleinement ce travail, et les notes placées au bas des pages rendent l'intelligence du texte facile aux personnes même les moins versées dans la connaissance de notre littérature du moyen âge.

*La Nouvelle Fabrique des excellens traits de verité*, par Philippe d'ALCRIPE, sieur de Neri en Verbos. Nouvelle édition, augmentée des *Nouvelles de la terre de Prestre Jehan*. 1 vol. 4 fr.

Cet ouvrage, de la fin du seizième siècle, est le type et la source de ces nombreuses histoires où

l'exagération joue un si grand rôle. De ce volume viennent en droite ligne les *Facetieux devis et plaisans contes du sieur du Moulinet*, les histoires de M. de Crac et de sa famille, et les célèbres *Aventures du baron de Münchhausen*. En somme, c'est un livre fort amusant, et qui fait connaître un des côtés de l'esprit railleur de nos pères.

*Sous presse.*

*Les Evangiles des Quenouilles*, 1 vol. 3 fr.

*OEuvres de RABELAIS*, seule édition conforme aux derniers textes revus par l'auteur, avec les variantes des anciennes éditions, des notes et un Glossaire. 2 vol. 10 fr.

*Recueil general des caquets de l'accouchée*. Nouvelle édition, revue sur les pièces originales, avec des notes littéraires et historiques, par MM. D. L. et Edouard FOURNIER. 1 vol. 5 fr.





## HISTOIRE.

**H**istoire notable de la Floride, contenant les trois voyages faits en icelle par certains capitaines et pilotes françois, décrits par le capitaine LAUDONNIÈRE; à laquelle a été ajousté un *Quatriesme voyage, fait par le capitaine GOURGUES*. 1 volume. 5 fr.

Cet ouvrage, parfaitement écrit, est d'une lecture attrayante, tout intérêt historique mis à part. L'édition ancienne (Paris, 1586, in-8) est extrêmement rare, et celle-ci, tirée à petit nombre, pourra le devenir promptement.

*Sous presse.*

*Les Aventures du baron de Fæneste*, par D'AUBIGNÉ. Edition revue et annotée par M. Prosper MÉRIMÉE, de l'Académie française. 1 volume. 5 f.

*Souvenirs de madame de Caylus*. 1 vol.





## MÉLANGES.

*Sous presse.*

**V**ariétés historiques et littéraires, recueil de pièces volantes rares et curieuses, en prose et en vers. Le volume. 5 fr.

Le 1<sup>er</sup> volume paraîtra dans le courant du mois de mars. Parmi les pièces qui composent les premiers volumes, nous citerons les suivantes :

Les Singeries des Femmes de ce temps découvertes (1623). — La Police des Pauvres, par G. Montaigne. — Le Ballet nouvellement dansé à Fontaine-Bleau par les Dames d'amour (1625). — Le Reveil du Chat qui dort, etc. (1616). — Les Statuts des filoux. — Examen sur l'Inconnu et nouvelle Caballe des frères de la Rozée-Croix (1624). — Les Entretiens de quatre Femmes en leur voyage à Charenton (1633). — Histoire espouvantable de deux Magiciens qui ont été estranglez dans Paris, la semaine sainte. — Plaidoyer pour les Laboureurs contre les Gens d'armes (1615). — La Chasse et l'Amour à Lysidor (1627). — La Plainte des Amants contre les Amantes et la Reponse des Amantes. — La Blanque des Filles d'amour. — Facétieuse aventure de deux Bourgeois de Paris (1633). — La Mode qui court à présent et les Singularitez d'icelle, ou l'ut, ré, mi, fa, sol, de ce temps (1615). — Les plaisantes Ephemerides et Pronostications très certaines pour six années, envoyées par le capitaine Ramoneau de l'autre monde (1619). — La Mine eventée des Dames de courtoisie de Paris, etc. (1619). — Le Songe doré de la Pucelle.

## OUVRAGES DE DIFFÉRENTS FORMATS.

---

- BIBLIOGRAPHIE LYONNAISE DU XV<sup>e</sup> SIÈCLE**, par M. A. Péricaud aîné. Nouv. édit. *Lyon*, imprimerie de Louis Perrin, 1851, in-8. 1<sup>re</sup> partie. 7 50  
 2<sup>e</sup> partie, in-8. 4 »  
 3<sup>e</sup> partie. 2 »
- BIBLIOTHECA SCATOLOGICA**, ou Catalogue raisonné des livres traitant des vertus, faits et gestes de très noble et très ingénieux Messire Luc (à Rebour), seigneur de la Chaise et autres lieux, même de ses descendants et autres personnages de lui issus. Ouvrage traduit du prussien et enrichi de notes très congruantes au sujet, par trois savants *en us*. In-8. 10 »
- CATALOGUE DE LA BIBLIOTHÈQUE LYONNAISE DE M. GOSTE**, rédigé et mis en ordre par Aimé Vingtrinier, son bibliothécaire. *Lyon*, 1853, 2 vol. gr. in-8. (18,641 articles). 12 »
- CATALOGUE des livres imprimés, manuscrits, estampes, dessins et cartes à jouer composant la bibliothèque de M. C. Leber**, avec des notes par le collecteur. Tome IV, contenant le supplément et la table des auteurs et des livres anonymes. *Paris*, 1852, in-8. avec 6 fig. 8 »  
 Grand papier, fig. col. 25 »  
 Grand papier vélin, fig. col. 30 »
- CATALOGUE des livres composant la bibliothèque poétique de M. Viollet le Duc**, avec des notes. *Paris*, 1843, in-8. 9 »
- Supplément au premier volume : Chansons, fabliaux, contes en vers et en prose, facéties, etc. *Paris*, 1847, in-8. 5 »  
 Les deux volumes réunis. 12 »

CHOIX DE FABLES DE LA FONTAINE, traduites en vers  
basques par J.-B. Archu. *La Réole*, 1848, in-8.

7 50

CHRONIQUE ET HISTOIRE faicte et composee par reve-  
rend pere en Dieu Turpin, contenant les proues-  
ses et faictz darmes advenuz en son temps du tres  
magnanime Roy Charlemagne, et de son nepveu  
Raoulant. (*Paris*, 1835,) in-4. goth. à 2 col., avec  
lettres initiales fleuries et tourneures. 20 »

Pap. de Hollande. 25 »

DIALOGUE (LE) DU FOL ET DU SAGE. (*Paris*, 1833,) pet.  
in-8. goth. 9 »

Pap. de Holl. (à 10 exempl.). 12 »

Pap. de Chine (à 4 exempl.). 15 »

DIALOGUE facetieux d'un gentilhomme françois se  
complaignant de l'amour, et d'un Berger qui, le  
trouvant dans un bocage, le reconforta, parlant  
à luy en son patois. Le tout fort plaisant. *Metz*,  
1671 (1847), in-16. oblong. 9 »

DICTIONNAIRE pour l'intelligence des auteurs classi-  
ques, grecs et latins, tant sacrés que profanes, par Fr.  
Sabbathier. *Paris*, 1815, in-8. (t. 37<sup>e</sup> et dern.). 6 »

DIT (LE) DE MENAGE, pièce en vers, du XIV<sup>e</sup> siècle,  
publiée pour la première fois par M. G.-S. Tre-  
butien. (*Paris*, 1835,) in-8. goth. 2 50

Pap. de Holl. 4 »

DIT (UN) D'AVENTURES, pièce burlesque et satirique  
du XIII<sup>e</sup> siècle, publiée pour la première fois par  
M. G.-S. Trebutien. (*Paris*, 1835,) in-8. goth. 2 50

Pap. de Holl. 4 »

ESSAI synthétique sur l'origine et la formation des  
langues (par Copineau). *Paris*, 1774, in-8. 4 »

HISTOIRE des campagnes d'Annibal en Italie pen-  
dant la deuxième guerre punique, suivie d'un  
abrégé de la tactique des Romains et des Grecs,  
par Fréd. Guillaume, général de brigade. *Milan*,

- de l'impr. Royale, 1812, 3 vol. gr. in-4. et atlas  
de 49 planch. gr. in-fol. 20 »
- HISTOIRE DU MEXIQUE**, par Don Alvaro Tezozomoc,  
trad. sur un manuscrit inédit par H. Ternaux-  
Compans. *Paris*, 1853, 2 vol. in-8. 15 »
- LAI D'IGNAURES**, en vers, du XII<sup>e</sup> siècle, par Re-  
naut, suivi des lais de Melion et du Trot, en vers,  
du XIII<sup>e</sup> siècle, publiés pour la première fois par  
MM. Monmerqué et Francisque Michel. *Paris*,  
1832, gr. in-8. pap. vél., avec deux *fac-simile* co-  
lor. 9 »
- Pap. de Holl. 15 »
- Pap. de Chine. 15 »
- LANTERNES (LES)**, histoire de l'ancien éclairage de  
Paris, par Edouard Fournier, suivie de la réim-  
pression de quelques poèmes rares (Les nouvelles  
Lanternes, 1745. — Plaintes des filoux et écu-  
meurs de bourses contre nosseigneurs les rever-  
bères, 1769. — Les Ambulantes à la brune con-  
tre la dureté du temps, 1769. — Les Sultanes  
nocturnes, 1769). *Paris*, 1854, in-8. 2 fr.
- LETRE d'un gentilhomme portugais à un de ses  
amis de Lisbonne sur l'exécution d'Anne Boleyn**,  
publiée par M. Francisque Michel. *Paris*, 1832,  
pr. in-8. pap. vél. 3 »
- LIVRE (LE) DES LÉGENDES (Introduction)**, par M. Le  
Roux de Lincy. *Paris*, 1836, in-8. 3 »
- Pap. vélin. 6 »
- MANUEL DU LIBRAIRE ET DE L'AMATEUR DE LIVRES**,  
par M. Jacq.-Ch. Brunet, quatrième édition ori-  
ginale. *Paris*, 1842-1844, 5 vol. gr. in-8. à 2 col.  
100 »
- MORALITÉ DE LA VENDITION DE JOSEPH**, filz du pa-  
triarche Jacob; comment ses frères, esmeuz par  
envye, s'assemblerent pour le faire mourir....  
*Paris*, 1835, in-4. goth. format d'agenda, pap.  
de Holl. 36 »

- MORALITÉ de Mundus, Caro, Demonia**, à cinq personnages. — Farce des deux savetiers, à trois personnages. *Paris*, Silvestre, 1838, in-4. goth. format d'agenda. 12 »
- MORALITÉ NOUVELLE DU MAUVAIS RICHE ET DU LADRE**, à douze personnages. (*Paris*, 1833,) pet. in-8. goth. 9 »  
 Pap. de Holl. (à 10 exempl.). 12 »  
 Pap. de Chine (à 4 exempl.). 15 »
- MORALITE TRES SINGULIERE ET TRES BONNE DES BLASPHEMATEURS DU NOM DE DIEU.** (*Paris*, 1831,) pet. in-4. gothique, format d'agenda, papier de Hollande. 36 »
- MYSTÈRE DE SAINT CRESPIN ET SAINT CRESPINEN**, publié pour la première fois, d'après un manuscrit conservé aux archives du royaume, par L. Dessalles et P. Chabaille. *Paris*, 1836, gr. in-8. orné d'un *fac-simile*. 14 »  
 Pap. de Holl. (*fac-simile* sur vélin). 30 »  
 Pap. de Chine. 30 »
- NOUVEAUX DOCUMENTS inédits ou peu connus sur MONTAIGNE**, recueillis et publiés par le D<sup>r</sup> J.-F. Payen. In-8. de 68 pages, avec plusieurs *fac-simile*, gr. pap. vergé fort. 3 »  
 Grand papier vélin, *fac-simile* sur papier du XVI<sup>e</sup> siècle. 6 »
- PARNASSE (LE) OCCITANIEN**, ou choix de poésies originales des troubadours, tirées des manuscrits nationaux (publié par M. de Rochemont). *Toulouse*, 1819, in-8. — Essai d'un glossaire occitanien pour servir à l'intelligence des poésies des Troubadours (par le même). *Toulouse*, 1819, in-8. Les 2 vol. 10 »  
 Pap. vél. 20 »
- POÉSIES FRANCOISES de J. G. Alione** (d'Asti), composées de 1494 à 1520 ; avec une notice biographi-



que et bibliographique par M. J.-C. Brunet. *Paris*, 1836, pet. in-8. goth. orné d'un *fac-simile*. 15 »

**PROVERBES BASQUES**, recueillis (et publiés avec une traduction française) par Arnould Oihénart; suivis des poésies basques du même auteur. Seconde édition, revue, corrigée, augmentée d'une traduction française des poésies et d'un appendice, et précédée d'une introduction bibliographique. *Bordeaux*, 1847, in-8. 10 »

**RECUEIL** de réimpressions d'opuscules rares ou curieux relatifs à l'histoire des beaux-arts en France, publié par les soins de MM. T. Arnouldet, Paul Chéron, Anatole de Montaiglon. In-8. papier de Hollande (tirage à 100 exemplaires).

I. Ludovicus Henricus Lomenius, Briennæ Comes, de pinacotheca sua. 1 50

II. Vie de François Chauveau, graveur, et de ses deux fils, Evrard, peintre, et René, sculpteur, par J.-M. Pailion. 3 50

**RELATION** des principaux événements de la vie de Salvaing de Boissieu, premier président en la chambre des comptes de Dauphiné, suivie d'une critique de sa généalogie, et précédée d'une Notice historique, par Alfred de Terrebasse. *Lyon*, imprim. de Louis Perrin, 1850, in-8. fig. 7 »

**ROMAN DE MAHOMET**, en vers, du XIII<sup>e</sup> siècle, par Alex. du Pont, et livre de la loi au Sarrazin, en prose, du XIV<sup>e</sup> siècle, par Raymond Lulle; publiés pour la première fois, et accompagnés de notes, par MM. Reinaud et Francisque Michel. *Paris*, 1831, gr. in-8. pap. vél., avec deux *fac-simile* coloriés. 12 »

**ROMAN DE LA VIOLETTE** ou de Gérard de Nevers, en vers, du XIII<sup>e</sup> siècle, par Gibert de Montreuil, publié pour la première fois par M. Francisque Michel. *Paris*, 1834, gr. in-8. pap. vél. avec trois

<i>fac-simile</i> et six gravures entourées d'arabesques et tirées sur papier de Chine.	36 »
Pap. de Chine.	60 »
ROMAN (LE) DU RENART, publié d'après les manu- scripts de la bibliothèque du Roi, par Méon, 4 vol. in-8. fig.	15 »
Gr. pap. vél., fig. avant la lettre et eaux-for- tes.	50 »
En papier ordinaire, avec le supplément ci- après.	19 »
ROMAN DU RENART (supplément), publié d'après les manuscripts des bibliothèques du Roi et de l'Ar- senal, avec variantes et corrections, par M. Cha- baille. <i>Paris</i> , 1835, in-8. avec <i>fac-simile</i> .	6 »
Gr. pap. vél.	12 »
Pap. de Holl.	16 »
ROMAN (LE) DE ROBERT LE DIABLE, en vers, du XIII <sup>e</sup> siècle, publié pour la première fois par G.-S. Tre- butien. <i>Paris</i> , 1837, pet. in-4. goth. à deux col., avec lettres tourneures et grav. en bois.	20 »
Pap. de Holl.	30 »
Pap. de Chine.	36 »
ROMAN DU SAINT-GRAAL, publié pour la première fois, d'après un manuscrit de la Bibliothèque Royale, par Francisque Michel. <i>Bordeaux</i> , 1841, in-12.	4 »
ROMANS (LI) de Bauduin de Sebourg, III <sup>e</sup> roy de Jhé- rusalem, poème du XIV <sup>e</sup> siècle, publié pour la première fois d'après les manuscrits de la Biblio- thèque Royale (par M. L. Boca). <i>Valenciennes</i> , 1841, 2 vol. gr. in-8. br.	28 »
TABLE des auteurs, traducteurs, commentateurs, etc., avec les titres des ouvrages anonymes, sui- vie des prix d'adjudication, des livres composant la bibliothèque de M. le comte de La B*** (La Bé- doyère). Gr. in-8. pap. vél.	2 50
TABLE des prix d'adjudication des livres composant	

la bibliothèque de M. L*** (Libri). <i>Paris</i> , 1847, in-8.	1 50
TABLE des prix d'adjudication des livres composant la bibliothèque de M. l. m. d. R. (du Roure). <i>Paris</i> , 1848, in-8.	1 25
TRÉSOR des origines, ou dictionnaire grammatical raisonné de la langue française, par Ch. Pougens. <i>Paris</i> , imp. roy., 1819, in-4.	6 »
Pap. vél.	9 »

---

Publications de la Société des Bibliophiles français.

APPARITION (L') DE JEHAN DE MEUN, ou le Songe du prieur de Salon, par Honoré Bonet. <i>Paris</i> , 1845, in-4. fig.	22 »
CARROSSES (LES) à cinq sols, ou les Omnibus du XVII <sup>e</sup> siècle (par M. de Monmerqué). <i>Paris</i> , 1828, in-12.	2 »
JEUX DE CARTES TAROTS ET DE CARTES NUMÉRALES du quatorzième au dix-huitième siècle, représentés en cent planches d'après les originaux, avec un précis historique et explicatif. <i>Paris</i> , 1844, pet. in-fol. Fig. noires.	72 »
Fig. color.	120 »
MÉNAGIER (LE) DE PARIS, traité de morale et d'éco- nomie domestique, composé vers 1393 par un bourgeois parisien. <i>Paris</i> , 1848, 2 vol. in-8. pap. fort.	22 »
MÉLANGES de littérature et d'histoire. <i>Paris</i> , impr. Crapelet, 1850, pet. in-8. de XXIII et 363 pa- ges.	10 »
L'HEPTAMERON DES NOUVELLES DE MARGUERITE D'ANGOULÊME, REINE DE NAVARRE, nouvelle édi- tion, publiée sur les manuscrits. 3 vol. pet. in-8.	36 »
Grand papier.	72 »

# MANUEL

DE

## L'AMATEUR D'ESTAMPES

CONTENANT

- 1<sup>o</sup> *Un Dictionnaire des Graveurs de toutes les nations*, dans lequel sont décrites les estampes rares, précieuses et intéressantes, avec l'indication de leurs différents états, et des prix auxquels ces estampes ont été portées dans les ventes publiques, en France et à l'Etranger, depuis un siècle ;
- 2<sup>o</sup> *Un Répertoire des Estampes dont les auteurs ne sont connus que par des Marques figurées* ;
- 3<sup>o</sup> *Un Dictionnaire des Monogrammes des Graveurs* ;
- 4<sup>o</sup> *Une Table des Peintres, Sculpteurs, Architectes et Dessinateurs* d'après lesquels ont été gravées les estampes mentionnées dans l'ouvrage, avec renvoi aux Artistes qui ont reproduit leurs œuvres ;
- 5<sup>o</sup> *Une Table méthodique des Estampes décrites dans le Dictionnaire des Graveurs et dans le Répertoire* ;

ET PRÉCÉDÉ DE

### CONSIDÉRATIONS SUR L'HISTOIRE DE LA GRAVURE

SES DIVERS PROCÉDÉS, LE CHOIX DES ESTAMPES, ET LA MANIÈRE  
DE LES CONSERVER

**PAR M. CH. LE BLANC**

Du département des Estampes de la Bibliothèque Impériale

OUVRAGE DESTINÉ A FAIRE SUITE AU

**Manuel du Libraire et de l'Amateur de Livres**

**PAR M. J.-CH. BRUNET**

#### Conditions de la Publication.

Le *Manuel de l'Amateur d'Estampes* sera publié en 16 livraisons, composées chacune de dix feuilles, ou 160 pages gr. in-8°, à deux colonnes, imprimées sur papier vergé, avec monogrammes intercalés dans le texte. Le prix de chaque livr. est fixé à 4 fr. 50 c.; il est tiré quelques exempl. sur papier velin au prix de huit francs la livraison.

**LES 5 PREMIÈRES LIVRAISONS SONT EN VENTE.**

La 6<sup>e</sup> livraison paraîtra le 15 mars 1855, les suivantes dans un délai rapproché.



